LE VOYAGEUR FRANÇOIS OU LA CONNOISSANCE DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU...

Digitized by Google

BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
152
NAPOLI

Digitized by Google

Digitized by Google

35. l. 30.

Q.Ms. XIII

Digitized by Google

L Suppl. Pdvt-A-152.

LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS.

Digitized by Google

Digitized by Google

627.229

LE VOYAGEUR FRANÇOIS,

OU

LA CONNOISSANCE DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU MONDE,

Mise au jour par M. l'Abbé DELAPORTE.

QUATRIEME ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée.

TOME XIII.

Prix 3 liv. relié.

A PARIS,
Chez L. CELLOT, Imprimeur-Libraire, au Palais, & rue Dauphine.

M. DCC. LXXII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE VOYAGEUR FRANÇOIS.

LETTRE CLI.

Le Paraguay.

J'Ai employé, Madame, les premiers moments de mon séjour à Buenos-Aires, à recueillir dans différentes relations les principales circonſtances de la découverte du Paraguay. J'ai ſur-tout recherché les anciennes traditions ; j'ai conſulté de vieux monuments ; j'ai interrogé les gens du pays : les fables même, qu'une crédulité exceſſive fait admettre aux Eſpagnols, je ne les ai point dédaignées, perſuadé qu'elles indiquent toujours quelque vérité.

Digitized by Google

Ce fut un pur hasard qui conduisit Diaz de Solis, pilote de Castille, à l'embouchure de la riviere de la Plata. Il remonta ce fleuve dans une chaloupe; & il apperçut des Indiens qui parurent l'inviter à venir à eux. Trompé par ces démonstrations équivoques, il aborda avec peu de suite, & ne fit pas attention qu'à mesure qu'il avançoit ces barbares s'éloignoient. Ils l'attirerent ainsi jusqu'à un bois voisin, où il les suivit presque seul; à peine y fut-il arrivé, qu'une grêle de fleches l'étendit mort sur la place avec une douzaine de ses gens. Les Indiens les dépouillerent, allumerent un grand feu, les firent rôtir, & les mangerent à la vue de ceux qui étoient restés dans la chaloupe, ou qui s'y étoient réfugiés. Ceux-ci crurent n'avoir point d'autre parti à prendre que de regagner leur navire, & de s'en retourner en Espagne.

Quelques Portugais qui étoient entrés dans le Paraguay par le Brésil, ne furent pas plus heureux; mais ces accidents tragiques n'empêcherent pas Sébastien Cabot de partir, dix ans après, avec cinq vaisseaux Espagnols, pour continuer cette découverte. Il

Digitized by Google

entra comme Solis par la riviere de la Plata. Je dirai en paſſant que ce fleuve eſt un des plus grands que l'on connoiſſe, & qu'il en eſt peu dont l'entrée ſoit plus difficile, & où il y ait eu plus de naufrages. Auſſi les gens de mer lui ont-ils donné le nom d'*Enfer des navigateurs*; mais, en récompenſe, l'eau en eſt excellente & très-ſaine. Elle a de plus, dit-on, une qualité fort ſinguliere, c'eſt d'éclaircir la voix de telle ſorte, que l'on reconnoît d'abord ceux qui en ont fait uſage habituellement; mais ſi l'on diſcontinue d'en boire on perd peu à peu cet avantage. Ce n'eſt pas ſous le nom de la Plata que cette riviere deſcend de ſa ſource; elle part du lac des Xarayès ſous le nom de Paraguay, qui ſignifie *fleuve couronné*, comme ſi le lac d'où il ſort lui formoit une couronne. Tous les ans il inonde les terres dans l'eſpace de pluſieurs lieues; & pendant ce débordement, les habitants ſe mettent avec leurs effets dans des canots, où ils demeurent juſqu'à ce qu'il ſe ſoit retiré. Il eſt d'ailleurs ſi rapide, qu'il adoucit l'eau de la mer à une très-grande diſtance de

Digitized by Google

l'endroit où il tombe. S'il perd ſon nom en ſe joignant à la Plata, il en eſt bien dédommagé en le donnant à cette immenſe étendue de pays, borné à l'orient par le Bréſil, à l'occident par le Chili, au midi par les Terres-Magellaniques, & au nord par la riviere des Amazones.

Cabot bâtit deux fortereſſes au Paraguay, y laiſſa quelques Eſpagnols, & s'en retourna en Europe. On m'a raconté, à l'occaſion d'un de ces forts, que l'officier qui y commandoit avoit une femme très-jolie nommée Miranda, dont un cacique du voiſinage devint amoureux, & qu'il ſe propoſa d'enlever. Il choiſit pour cela le temps où le mari étoit abſent; & s'étant fait accompagner d'une troupe d'Indiens, il attaqua le fort, y mit le feu, maſſacra la garniſon; mais il périt lui-même dans le combat. Il ne reſtoit plus dans la fortereſſe que l'infortunée Miranda avec quatre femmes & quelques enfants. Ils furent tous liés & menés à Siripa, frere & ſucceſſeur du cacique. A la vue de la belle Eſpagnole, Siripa conçut le même amour qui avoit été ſi funeſte à ſon frere. Il ne ſe réſerva qu'elle de

cette petite troupe de captifs, & lui déclara qu'elle alloit être déſormais la maîtreſſe dans ſa maiſon. Miranda lui répondit de la maniere la plus capable de l'irriter, dans l'eſpérance qu'une prompte mort mettroit ſon honneur & ſon innocence à couvert. Elle fut trompée ; ſes refus ne firent qu'augmenter l'eſtime de Siripa, & donnerent une nouvelle vivacité à ſa paſſion.

Cependant l'officier Eſpagnol ayant appris que ſa femme étoit chez le cacique, courut l'y chercher. L'amoureux Siripa, à la vue d'un mari uniquement aimé, ne ſe poſſéda plus ; il le fit attacher à un arbre, & commanda qu'on le perçât de fleches. On ſe diſpoſoit à lui obéir, lorſque Miranda, fondant en larmes, vint ſe jeter aux pieds du barbare, & déſarma cet amant furieux & jaloux. L'officier fut délié, & eut même la permiſſion de voir de temps en temps ſon épouſe, à condition qu'ils n'uſeroient point des droits de l'hymen.

Le cacique avoit une femme qui devint amoureuſe de l'Eſpagnol, & qu'un intérêt perſonnel engageoit à

veiller de près sur la conduite des deux époux. Elle les surprit un jour couchés ensemble, & vint sur le champ en avertir Siripa. Il courut pour s'en instruire, & fut convaincu par ses propres yeux. Dans le premier mouvement de sa fureur, il servit mieux la jalousie de sa femme qu'il n'avoit fait la sienne propre; il condamna Miranda au feu, & le mari à être percé de fleches. Les deux époux expirerent à la vue l'un de l'autre dans des sentiments dignes de leur vertu & de leur amour. Malgré la face romanesque que présente cette histoire, on prétend qu'elle ne perd rien du côté de la vérité.

Désespérant de pouvoir se soutenir dans cette contrée, contre des habitants que la perfidie Castillane rendoit irréconciliables avec les Espagnols, ceux-ci prirent le parti de quitter le pays; & il s'écoula quelques années sans qu'ils songeassent à faire de nouvelles tentatives sur le Paraguay. Mais en 1535 Charles-Quint médita un établissement pour lequel il ordonna d'immenses préparatifs. Don Pedre de Mendoze, son grand

échanſon fut déclaré le chef de l'entrepriſe. L'empereur le nomma gouverneur & capitaine-général de tous les pays qu'on découvriroit juſqu'à la mer du Sud, à condition que Mendoze y tranſporteroit mille hommes en deux voyages avec des armes & des proviſions pour un an; qu'il fonderoit des colonies dans les endroits qu'il jugeroit les plus convenables, & que le tout ſe feroit à ſes propres frais. On arma à Cadix une flotte de quatorze voiles; & ces apprêts joints à ce qu'on avoit publié des richeſſes du Paraguay, y attirerent des gens de la plus haute naiſſance. Le premier armement, qui ne devoit être que de cinq cents hommes, fut au moins de douze cents, parmi leſquels il y avoit plus de trente ſeigneurs diſtingués, & entr'autres un frere de ſainte Théreſe; en un mot, jamais entrepriſe pour le nouveau monde ne s'eſt faite avec plus d'éclat; aucune colonie Eſpagnole n'a compté autant de grands noms parmi ſes fondateurs. Une choſe remarquable, c'eſt que l'empereur déclara à Mendoze, qu'il chargeoit ſa conſcience des

injuſtices & des vexations qu'on pourroit faire aux Indiens. "Trop d'horreur, lui dit-il, a déshonoré les plus nobles actions des vainqueurs de l'Amérique. Si leurs conquêtes cauſent de l'étonnement, leurs cruautés excitent encore plus l'indignation. Les premieres ont été des prodiges d'audace; les ſecondes des excès d'inhumanité. La converſion de ces nouveaux peuples étant, ſur-tout, ce que j'ai le plus à cœur, je ne ferai grace à perſonne ſur cet article. Ce n'eſt point par le fer que je veux acquérir des ſujets; c'eſt par la douceur & la perſuaſion, unique moyen de réparer les perſécutions des premiers conquérants du Mexique & du Pérou ,,.

Après pluſieurs accidents malheureux, la flotte de Mendoze arriva aux iſles de Saint-Gabriel, ſituées au milieu du fleuve de la Plata. Le gouverneur fut d'avis de faire, de ce côté-là, ſon premier établiſſement. Il envoya choiſir un emplacement ſûr & commode. On le trouva ſur une pointe qui avance dans le fleuve, vers la rive occidentale, à plus de cinquante lieues

de ſon embouchure. Mendoze y fit auſſi-tôt tracer le plan d'une ville qui fut nommée Buenos-Aires, parce qu'en effet l'air y eſt fort ſain. Chacun mit ſur le champ la main à l'œuvre; & tout le monde fut bientôt logé. Telle eſt l'origine de la principale ville de ce pays, quoique l'Aſſomption en ſoit la capitale. Celle-ci fut fondée deux ans après ſur le fleuve du Paraguay, à plus de deux cents lieues au-deſſus de Buenos-Aires. Ce n'étoit d'abord qu'un petit fort, qui en très-peu de temps eſt devenu une grande cité. Elle eſt à diſtance égale du Pérou & du Bréſil, & dans une ſituation très-agréable; mais Buenos-Aires eſt comme la clef & le centre de tout le commerce qui ſe fait dans ces contrées.

On ne fut pas long-temps à s'appercevoir que les naturels du pays voyoient de mauvais œil des étrangers s'établir ſi près d'eux. Si l'on vouloit avoir des vivres, il falloit leur faire la guerre; & l'avantage n'étoit pas toujours du côté des Eſpagnols. Un parti conſidérable de ces derniers fut battu par les Indiens avec perte de pluſieurs

perſonnes de diſtinction ; & bientôt on fut réduit à une famine extrême à Buenos - Aires. Comme il étoit dangereux d'accoutumer les infideles à verſer le ſang des chrétiens, le gouverneur défendit, ſous peine de mort, de ſortir de la ville ; & craignant que la faim ne fît violer cette loi, il mit par-tout des gardes, avec ordre de tirer ſur quiconque voudroit s'échapper. On raconte, à ce ſujet, une aventure ſinguliere d'une femme Eſpagnole, nommée Maldonata. Je la rapporterai ſur le témoignage des gens de ſa nation, mais non ſans laiſſer entrevoir quelque doute, quoique vérifiée par la notoriété publique.

Cette femme avoit trompé la vigilance des gardes ; & après avoir erré quelque temps dans la campagne, elle apperçut une caverne où elle crut pouvoir ſe cacher. Elle y trouva une lionne, dont la vue la ſaiſit de frayeur. Les careſſes que lui fit cet animal la raſſurerent un peu ; mais elle reconnut en même temps qu'elles étoient intéreſſées. Etant pleine & à ſon terme, cette bête reſſentoit

de vives douleurs, & ne pouvoit mettre bas ſes petits. Maldonata ne balança pas à lui donner le ſecours qu'elle ſembloit lui demander, & il fut efficace. La lionne, heureuſement délivrée, redoubla ſes careſſes envers ſa libératrice; mais elle ne borna pas là ſa reconnoiſſance. Elle alloit tous les jours chercher de quoi vivre, & elle ne manquoit jamais de mettre aux pieds de cette femme ſa proviſion pour toute la journée. Cela dura tant que ſes petits la retinrent dans la caverne; mais dès qu'elle les en eut tirés, Maldonata fut obligée d'aller chercher ailleurs de quoi ſubſiſter. Elle ne fut pas long-temps ſans tomber entre les mains des Eſpagnols; ceux-ci, en punition de ſa déſobéiſſance, la lierent à un arbre, & l'y laiſſerent, ne doutant point qu'elle ne fût bientôt dévorée par les bêtes féroces. Deux jours après on alla voir ce qu'elle étoit devenue: on fut fort ſurpris de la trouver pleine de vie, quoiqu'environnée de tigres qui n'oſoient en approcher. Sa lionne, qui l'avoit reconnue, étoit à ſes pieds avec ſes jeunes lionceaux, & empêchoit

les autres animaux de lui faire aucun mal. A la vue des Eſpagnols, la lionne ſe retira à quelques pas, pour leur laiſſer la liberté de délier ſa bienfaitrice. Ils remarquerent que, lorſqu'ils ſe mirent en devoir de l'emmener avec eux, cet animal la careſſa beaucoup, & parut témoigner quelque regret de la voir partir. Le commandant comprit qu'il ne pouvoit, ſans paroître plus féroce que les lions mêmes, ſe diſpenſer de faire grace à cette femme. L'auteur, qui le premier a écrit cette aventure, aſſure l'avoir appriſe par la voix publique, & de la bouche même de Maldonata.

Les habitants de Buenos-Aires n'étant pas en état de ſe faire reſpecter des nations voiſines, furent obligés d'abandonner cette ville pour un temps, & de ſe réfugier à l'Aſſomption. Pour ſe concilier enſuite les Indiens, & leur donner une grande idée de la religion chrétienne, qu'on travailloit à leur faire embraſſer, ils imaginerent une proceſſion générale, où tous les Eſpagnols devoient paroître, les épaules découvertes, & un fouet à la main pour ſe flageller. Ils y inviterent

les ſauvages des environs, qui ſe préſenterent, dit-on, au nombre de huit mille. Comme ils n'étoient rien moins qu'affectionnés à la nation Caſtillane, ils n'y vinrent que dans l'eſpérance d'y trouver une occaſion favorable de ſe défaire de ces étrangers, qui leur devenoient tous les jours plus incommodes. Au moment que la proceſſion alloit commencer, une Indienne, qui aimoit un ſeigneur Eſpagnol, & qui ſavoit le complot, entra dans la chambre de ſon amant, dont elle n'avoit eu juſques-là qu'à ſe louer. Comme il étoit prêt à ſortir dans l'équipage de flagellant, elle lui dit, les larmes aux yeux, qu'elle le voyoit avec regret courir à ſa perte, & lui découvrit toute la conſpiration. L'eſpagnol en donna ſur le champ avis au gouverneur. Celui-ci envoya un ordre ſecret à tous les habitants de ſe tenir bien armés; feignant enſuite d'avoir appris que les Japiges, ennemis communs des Indiens & des Caſtillans, venoient pour les attaquer, il fit prier les principaux chefs des conſpirateurs de venir le trouver, pour concerter enſemble de ce qu'il y avoit à faire dans un cas ſi preſſant. Ils y

allerent tous ſans défiance ; & à meſure qu'ils entroient chez le gouverneur, ils y étoient liés & enfermés ſéparément. Quand ils furent tous arrivés, il leur dit qu'il étoit inſtruit de leur deſſein, & les fit pendre à la vue de cette multitude d'Indiens qui environnoient la ville. Ces peuples, voyant les chrétiens ſous les armes, non-ſeulement n'oſerent remuer, mais confeſſerent hautement qu'ils avoient auſſi mérité la mort. Ils ajouterent que ſi l'on vouloit uſer d'indulgence à leur égard, ils donneroient des femmes aux Caſtillans qui n'en avoient point, & cette offre fut acceptée. Ces Indiennes ſe trouverent fécondes, & d'un aſſez bon caractere, ce qui engagea, dans la ſuite, pluſieurs Eſpagnols à contracter de pareilles alliances. Quelques-uns même ont épouſé des négreſſes ; & de-là eſt venu le grand nombre de métifs & de mulâtres qui peuplent aujourd'hui toutes ces provinces. Vous avez déjà pu voir, Madame, que l'amour a toujours favoriſé les entrepriſes des Européens dans le nouveau monde.

Après avoir demeuré deux ans au

Paraguay, don Pedre de Mendoze, qui ne s'y étoit point fait aimer, partit pour s'en retourner en Eſpagne. Il mourut avant que d'y arriver ; & l'empereur Charles-Quint nomma à ſa place don Alvare de Vera, l'homme le plus vertueux de toute la Caſtille. Dans les inſtructions que ce prince lui donna, il lui recommanda, ſur toutes choſes, de ne ſouffrir dans ſa province ni avocats, ni procureurs, rien n'étant plus contraire que cette eſpece de gens au progrès des colonies. Il ordonna qu'on ne refuſât à perſonne la liberté de revenir en Europe, de recourir à ſa juſtice, & de lui écrire. Il accorda une amniſtie pour tous ceux qui avoient mangé de la chair humaine pendant la famine de Buenos-Aires, ce qui étoit arrivé à pluſieurs, leſquels, pour ſe ſouſtraire au châtiment, s'étoient réfugiés chez les ſauvages.

Le nouveau gouverneur commença par aſſembler, à l'Aſſomption, tout ce qu'il y avoit d'eccléſiaſtiques & de religieux ; & il leur déclara, de la part de l'empereur, que ſa majeſté chargeoit leur conſcience de tout ce qui regardoit la propagation de la foi

dans ces terres infidelles. Il leur donna ſa parole de les ſoutenir, de toute ſon autorité, dans les fonctions de leur miniſtere; &, après avoir réformé pluſieurs abus qui s'étoient introduits parmi les officiers royaux, il mit ſa principale attention à s'attacher les Indiens, & à les retenir dans l'alliance des Eſpagnols. Les Guaranis, qui habitent la rive orientale du fleuve de l'Uraguay, ont été les premiers & les plus fideles vaſſaux de cette couronne. Ils furent d'un grand ſecours à don Alvare, dans les différentes guerres qu'il eut à ſoutenir contre d'autres nations moins dociles, & qu'on ne put ſoumettre que par la force des armes. Le gouverneur en gagna pluſieurs, par ſa douceur & ſes manieres engageantes; mais, tandis qu'il adouciſſoit le cœur farouche de ces barbares, il éprouvoit, de la part des Eſpagnols mêmes, tout ce que l'envie & la haine peuvent inſpirer de plus cruel. Les officiers royaux, irrités de ce qu'il s'étoit oppoſé à leur tyrannie, prévinrent contre lui le conſeil de Madrid; &, ſans attendre les ordres de la cour, il fut arrêté, mis aux fers, & renvoyé en

Europe. On voulut plusieurs fois l'empoisonner durant la route ; on voulut le faire arrêter aux Açores ; mais toute la malice de ses ennemis ne put triompher de son innocence, qui fut enfin généralement reconnue à la cour de Madrid. On ne le renvoya cependant pas au Paraguay, de peur que sa présence n'occasionnât de nouveaux troubles.

Au milieu même de leurs dissensions intestines, les habitants de l'Assomption travailloient avec ardeur à l'agrandissement de leur colonie. Peu de temps après, ils firent deux nouveaux établissements, qui devinrent bientôt deux grandes villes. La premiere, située sur le fleuve de Parana, fut nommée Guayara, du nom de la province ; la seconde, appellée Santa-Cruz, fut fondée dans le Tucuman, frontiere du Pérou. On a depuis reculé cette derniere ville à cinquante lieues plus au nord. Dans ce même temps, l'église de l'Assomption fut érigée en évêché. L'empereur voulut que le premier évêque du Paraguay entrât dans son dioceſe d'une maniere convenable à sa dignité. Le gouverneur le reçut avec

Digitized by Google

de grandes marques d'honneur ; &, en l'abordant, lui demanda à genoux ſa bénédiction. Le prélat portoit avec lui pluſieurs réglements de ſa majeſté touchant les *commendes*.

Ces commendes étoient un moyen imaginé, pour récompenſer ceux qui avoient le plus contribué à la fondation de la colonie, & qu'on appelloit les conquérants du Paraguay. Elles conſiſtoient en un certain nombre d'Indiens ſoumis, qui étoient obligés de ſervir ceux à qui on les accordoit. Quand il ne s'en trouvoit pas aſſez pour en donner à tout le monde, le gouverneur, de l'avis de l'évêque & de tous ceux qui avoient voix délibérative dans le conſeil, formoit de nouvelles peuplades des naturels du pays, dont on croyoit avoir droit de diſpoſer. On les donnoit à différents particuliers, pour un eſpace de temps plus ou moins long, ſuivant le rang ou les ſervices des perſonnes. Ce temps expiré, les commendes retournoient au domaine ; & le gouverneur de la province employoit les Indiens, dont elles étoient compoſées, aux travaux publics, ou les diſtribuoit à d'autres particuliers ; de ſorte que

Digitized by Google

chacun profitoit à ſon tour de ce bénéfice. Le commendataire n'avoit aucune juriſdiction ſur ces peuples ; ils ne lui devoient que deux mois par an de leur travail, & un tribut, dont ceux qui avoient cinquante ans accomplis, ou qui n'en avoient pas dix-huit, étoient exempts. Le cinquieme de ce tribut devoit être donné au curé de la paroiſſe. Il étoit ordonné aux commendataires de pourvoir à tous les beſoins de leurs Indiens, de veiller à ce qu'ils fuſſent inſtruits de la religion, de les bien traiter, & de les gouverner comme des enfants, parce qu'en effet ils le ſont en bien des choſes pendant toute leur vie. Afin de les mettre à l'abri de la vexation, il y avoit des officiers prépoſés pour écouter leurs plaintes, avec pouvoir de priver de ſa commende quiconque ſeroit convaincu d'en avoir abuſé. Mais jamais il n'y eut de loix plus mal obſervées ; toutes les perſécutions qu'ont eſſuyées les jéſuites, n'ont guere eu d'autres ſources, diſent-ils, que leur fermeté à ne point conſentir qu'on donnât la moindre atteinte aux privileges des ſauvages.

Digitized by Google

Charles-Quint n'avoit rien plus expreſſément recommandé aux gouverneurs qu'il envoyoit au Paraguay, que d'y mener des eccléſiaſtiques & des religieux, & de leur donner toutes les facilités néceſſaires pour remplir les devoirs de leur miniſtere. Philippe II, ſon fils & ſon ſucceſſeur au trône d'Eſpagne, ne témoigna pas moins de zele; & les miſſionnaires, dont les premiers étoient de l'ordre de ſaint François, ne négligerent rien pour répondre à la confiance de ces deux monarques. Ils baptiſerent un aſſez grand nombre d'Indiens; mais les fréquentes révoltes de ces peuples, qu'on ne ménageoit pas toujours aſſez, & les troubles domeſtiques, dont, pendant plus de ſoixante ans, cette colonie fut preſque toujours agitée, mirent les plus grands obſtacles aux progrès de la foi. Le Tucuman fut plus heureux d'abord: à peine les Caſtillans avoient-ils commencé à s'y établir, qu'on ſongea au Pérou à y envoyer des miſſionnaires. S. François Salano y arriva avec une troupe de religieux de ſon ordre. Il parcourut cette province avec le ſuccès qu'on devoit attendre d'un ſaint qui ne mettoit

Digitized by Google

mettoit point de bornes à ſon zele, & que Dieu, ſi l'on en croit encore les Eſpagnols, avoit revêtu du don des miracles. Le pere Louis de Rolano, un de ſes diſciples, avoit fondé parmi les Guaranis une chrétienté fervente, qu'il gouverna long-temps; il traduiſit même un catéchiſme dans leur langue; mais l'un & l'autre ayant été rappellés par leurs ſupérieurs, le clergé ſéculier, uniquement occupé dans les villes, ſuffiſoit à peine au travail dont il étoit ſurchargé. Les réguliers, en plus petit nombre encore, ne pouvoient pas cultiver tous les Indiens qui étoient en commende, & ſe donnoient inutilement bien de la peine pour leur faire goûter une religion, contre laquelle la dureté & le mauvais exemple de leurs maîtres ne pouvoient que les prévenir. Enfin les évêques de l'aſſomption & du Tucuman ſe trouvoient réduits à la triſte néceſſité de faire à la cour de fréquentes repréſentations, pour en obtenir des ouvriers évangéliques, qui les aidaſſent à remplir leurs obligations.

Tel étoit le premier état du Paraguay, lorſqu'on y envoya des Jéſuites. Dès que ces peres furent arrivés

au Tucuman, le gouverneur monta à cheval, avec la nobleſſe & les officiers des troupes, pour aller au-devant d'eux. A leur entrée dans la ville, ils trouverent ſur leur paſſage les rues ſemées de fleurs, & des arcs de triomphe de diſtance en diſtance. L'évêque, qui avoit ordonné de ſolemnelles actions de graces pour leur heureuſe arrivée, les conduiſit proceſſionnellement à ſa cathédrale, les y complimenta en des termes qui durent faire ſouffrir leur modeſtie, entonna lui-même le *Te Deum*, les mena enſuite chez lui, & voulut qu'ils logeaſſent dans ſon palais. C'eſt ainſi que les Eſpagnols eux-mêmes, qui ſans doute s'en ſont bien repentis, préparoient les Indiens à regarder ces religieux comme des hommes extraordinaires, qui devoient être un jour leurs fondateurs, leurs légiſlateurs, leurs généraux d'armée, leurs pontifes & leurs ſouverains.

Les nouveaux miſſionnaires trouverent une ample matiere à leur zele, & s'y livrerent avec ardeur. Ils crurent devoir commencer par les Eſpagnols, dont l'exemple pouvoit contribuer beau-

Digitized by Google

coup, ou apporter un grand obſtacle au ſuccès de leurs travaux parmi les infideles. On les écouta avec reſpect; on les conſulta avec confiance ; ils rencontrerent par-tout des cœurs dociles. Ils firent enſuite pluſieurs courſes dans les compagnes, pour annoncer l'évangile aux Indiens ; & ils en avoient déjà converti un grand nombre, lorſqu'ils apprirent qu'il leur venoit un renfort du Bréſil. Je n'entrerai point dans le détail de toutes les converſions opérées par ces hommes apoſtoliques ; elles ſe multiplioient à meſure qu'ils recevoient de nouveaux ſecours ; dans peu de temps, les Jéſuites eurent pluſieurs établiſſements au Paraguay ; & ce qui fait le triomphe de leur politique, de leur humanité & de leur zele, c'eſt qu'en ſe ſervant de la religion pour aſſervir des hommes libres, vaincre leurs préjugés, ſoumettre leurs paſſions, ils les ont rendus policés, induſtrieux & heureux. Semblables aux anciens légiſlateurs, ils réduiſirent en ſociété des barbares toujours errants, toujours armés, ne reſpirant que meurtres, ne vivant que de carnage. La lecture des poëtes avoit

appris à ces miſſionnaires, gens de lettres, qu'orphée étoit venu à bout de faire ſortir les hommes des forêts, par les charmes de la muſique. Ils eurent recours aux mêmes moyens, pour adoucir ces caracteres féroces. A peine un Jéſuite avoit-il commencé à chanter quelques cantiques, que les ſauvages ſortoient auſſi-tôt des bois ou de leurs retraites, pour ſuivre avec les tranſports les plus vifs celui dont la voix avoit frappé leurs oreilles. Alors le miſſionnaire les voyant raſſemblés autour de lui, commençoit à leur annoncer les vérités de la foi. Quand l'ennui les prenoit, le nouvel Orphée recommençoit ſes cantiques; & mêlant ainſi le chant à l'inſtruction, il leur apprenoit à bâtir, non les murs d'une ville, comme Amphion, mais des cabanes propres & commodes, dont ils eurent bientôt formé des peuplades. On les nomma doctrines, ou réductions, termes qui ont toujours été uſités depuis, pour ſignifier ces ſortes de villages.

Les Jéſuites voulurent auſſi avoir des habitations dans les villes. Le premier de ces établiſſements ſe fit

à l'Assomption, capitale de la province. Les magistrats leur assignerent un emplacement, pour y bâtir une maison & une église. On mit aussi-tôt la main à l'œuvre; & tous voulurent y travailler, jusqu'aux dames, qui se signalerent dans cette occasion par leur zele & leur dépense. Ce qui attachoit sur-tout les Espagnols à ces religieux, c'étoit la facilité avec laquelle ils manioient les esprits des Indiens, au milieu desquels on ne se croyoit jamais en sûreté. De leur côté, les sauvages se flattoient que les Castillans se laisseroient persuader, par des hommes à qui ils témoignoient tant d'estime, de les traiter avec plus de douceur, mais les missionnaires ayant paru s'intéresser trop vivement pour les naturels du pays, les Espagnols en conçurent de l'ombrage. On disoit tout haut que les Jésuites n'avoient d'autre but, que de se rendre les maîtres des Paraguéens, & de profiter seuls de leurs services; que c'étoit uniquement pour cela qu'ils avoient engagé la cour à publier des édits pour maintenir la liberté de ces peuples; & qu'ils ne manqueroient pas de s'en prévaloir, pour

s'enrichir, au préjudice des ſujets du roi d'Eſpagne. En vain ces peres répondirent qu'avant qu'aucun d'eux eût mis le pied dans la province, l'empereur Charles-Quint avoit déjà donné ces mêmes édits ; les eſprits étoient trop aigris pour ſe rendre à aucune raiſon ; & cette indiſpoſition, fermentant de plus en plus, produiſit dans la ſuite les querelles les plus vives, dont je prévois les ſuites les plus funeſtes pour cette ſociété.

Je ſuis, &c.

A Buenos-Aires, ce 22 octobre 1752.

LETTRE CLII.

SUITE DU PARAGUAY.

VOus venez, Madame, de voir au Paraguay deux ſortes de religions, les chrétiens & les idolâtres ; deux ſortes de peuples, les Indiens & les Eſpagnols ; deux ſortes d'habitations, les villes & les peuplades ; deux ſortes de ſouverains, le roi d'Eſpagne & les Jéſuites. Tous ces objets demandent à être repris & détaillés ſéparément.

Cinq gouvernements diviſent toute cette contrée, & ont pour capitales, la Plata, Santa-Cruz, Cordoue, Buenos-Aires & l'Aſſomption, qui l'eſt en même temps de tout le pays. Les gouverneurs ſont indépendants & abſolus dans les affaires politiques & militaires : ce n'eſt que dans certains cas particuliers, qu'ils reconnoiſſent la ſupériorité des vice-rois du Pérou. Pour le civil & le criminel, ils reſſortiſſent de l'audience royale.

La Plata, où réſide ce tribunal, fut

fondée par le capitaine Pedro d'Anzures, ſous les ordres de François Pizarre, & ſur les ruines du bourg Indien de Chuquiſaca, dont elle prend auſſi le nom. Celui de Cité-d'Argent, *Ciudad de la Plata*, lui fut donné par alluſion à une mine de ce métal, qui en étoit peu éloignée. La ville eſt ſituée dans une petite plaine environnée de montagnes; les maiſons y ſont de pierres, & couvertes de tuiles. Celles de la principale place, qui ont un étage au-deſſus du rez-de-chauſſée, ſont grandes, bien diſpoſées, accompagnées de jardins & de vergers. L'eau n'y eſt point abondante; mais, par le ſoin qu'on a pris de la diſtribuer dans tous les quartiers, elle ſuffit pour la conſommation des habitants, dont on compte environ quatorze mille, tant Indiens qu'Eſpagnols. L'égliſe a été érigée en métropole, la magiſtrature en audience royale, l'archevêque & ſon official en tribunal eccléſiaſtique, les officiers municipaux en corps de ville, les colleges en univerſité. Les profeſſeurs ſont des Jéſuites, des prêtres ſéculiers & des laïques, qui donnent auſſi des leçons publiques dans le ſé-

Digitized by Google

minaire. Il ne faut pas demander s'il y a beaucoup de moines : c'eſt la claſſe d'habitants la plus nombreuſe dans la plupart des villes de l'Amérique Eſpagnole : mais ce ſont toujours des Dominicains, des Cordeliers, des Auguſtins, des peres de la Merci, des Jéſuites, & point ou preſque point de Bénédictins, de Prémontrés, de Bernardins, de Chartreux, ni même de Capucins, ſi faciles d'ailleurs & ſi ardents à ſe répandre par toute la terre.

Les environs de la Plata ſont remplis de maiſons de campagne, le long de la riviere de Cachimayo, qui en eſt à deux lieues. Une autre, nommée Pilco-Mayo, coule à ſix lieues de là, ſur le chemin de Potoſi, & fournit d'excellent poiſſon. C'eſt ſur ſes bords qu'habitent les Chiriguanes, ennemis irréconciliables des chrétiens, & toujours en guerre avec les Eſpagnols. Les Jéſuites n'en pénetrent pas moins dans leurs pays, accompagnés de quelques Indiens qu'ils menent pour leur ſureté ; & il arrive quelquefois qu'ils en convertiſſent. " Nous ne connoiſſons point au Paraguay, me diſoit un de ces peres, de peuple plus fier, plus

dur, plus inconſtant & plus perfide que les Chiriguanes, dont on raconte ainſi l'origine.

„ Lorſque les Guaranis ſe ſoumirent à l'évangile, & que réunis par les premiers miſſionnaires ils formerent diverſes peuplades, il ſe trouva parmi eux un certain nombre d'infideles, dont on ne put jamais vaincre l'obſtination. Ces barbares craignant le reſſentiment de leurs compatriotes, dont ils n'avoient pas voulu ſuivre l'exemple, prirent la réſolution d'abandonner leur terre natale, & d'aller chercher un aſyle en d'autres contrées. Dans cette vue, ils paſſerent le fleuve du Paraguay, & avançant dans les terres, ils fixerent leur demeure au milieu des montagnes. Les nations chez leſquelles ils s'étoient réfugiés, en conçurent de la défiance; mais elles jugerent que, paſſant d'un ciel brûlant dans une région extrêmement froide, ils ne pourroient réſiſter aux rigueurs du climat, & qu'ils périroient bientôt de miſere. Chiriguano, diſoient-elles en leur langue, c'eſt-à-dire, le froid les détruira; & de-là eſt venu le nom qu'ils portent

actuellement. Mais loin d'être détruits, comme on l'avoit espéré, ils multiplierent si considérablement, qu'en très-peu d'années leur nombre monta à plus de trente mille. Comme ils sont naturellement belliqueux, ils se jetterent sur leurs voisins, les exterminerent peu-à-peu, & s'emparerent de toutes leurs terres,,.

Le même Jésuite m'a appris que ces peuples, qu'il nomme barbares, n'ont ordinairement qu'une femme; mais parmi les prisonniers qu'ils font à la guerre, ils choisissent les plus jeunes filles pour en faire leurs maîtresses. Ce goût ne prouve pas clairement leur barbarie. " Ce qu'ils ont de plus singulier, ajoutoit ce pere, c'est que d'un jour à l'autre ils ne sont plus les mêmes hommes: aujourd'hui pleins de raison & d'un bon commerce, demain pires que les tigres de leurs forêts. On obtient tout d'eux lorsqu'on les prend par l'intérêt: s'ils n'esperent rien, tout homme est leur ennemi. Ils sont naturellement gais, pleins de feu, enclins à la plaisanterie; & leurs bons mots ne laissent

pas d'avoir quelque ſel. Lâches quand ils trouvent de la réſiſtance, & inſolents juſqu'à l'excès, comme c'eſt l'uſage, même chez les nations les plus policées, s'ils s'apperçoivent qu'on les craint.

„ Leurs bourgades ſont diſpoſées en forme de cercle, dont le centre eſt occupé par la place publique. Ils vont pour l'ordinaire tout nuds; ils ont cependant des culottes; mais ils les tiennent ſous le bras, comme on dit que les François portent leurs chapeaux. Lorſqu'une fille commence à s'appercevoir qu'elle peut être femme, on l'oblige à demeurer pendant trois mois dans ſon hamac. De vieilles matrones entrent dans la cabane armées de bâtons; & frappant tout ce qu'elles rencontrent, elles pourſuivent, diſent-elles, la couleuvre qui a piqué la fille juſqu'au ſang: l'une d'entr'elle met fin à ce manege, en feignant qu'elle a tué le ſerpent. Un moribond ne juge de l'affection que lui porte ſa famille, que par les cris & les hurlements effroyables que ſes parents font autour de ſon lit, au moment de ſon décès. Il n'eſt pas rare que cette

horrible ſymphonie ait avancé les jours de plus d'un malade. Les magiciens, qui font fortune parmi la plupart des ſauvages, ſont en exécration chez les Chiriguanes : on y brûle un homme ſur le moindre ſoupçon de maléfice. Au reſte, comment ne croiroient-ils pas aux ſortileges, puiſque des peuples même qui ſe diſent philoſophes, ont des livres révérés d'apparitions, des traités théologiques où les ſorciers jouent leur rôle, & pour comble de déception, une juriſprudence établie ſur la magie ? Comme nous, les Chiriguanes s'effraient d'un ſonge, marquent des jours malheureux, redoutent tel ou tel nombre, & ſont troublés par le cri de tels ou tels animaux. L'unique avantage peut-être que nous ayions ſur ces barbares, c'eſt que parmi nous les vieilles, les nourrices, les enfants, le peuple & les ſots ſont les ſeuls qui ſe forment ces terreurs ſuperſtitieuſes ; les gens ſenſés n'en parlent que pour en rire.

„ Les peuples les plus voiſins des Chiriguanes ſont les Chiquites, dont le nom ſignifie hommes rapetiſſés. Les

Eſpagnols les ont ainſi appellés, parce que la porte de leurs cabanes eſt très-baſſe, & qu'ils ne peuvent s'y gliſſer qu'en ſe traînant ſur le ventre. Ils en uſent de cette façon, pour ne point y donner entrée aux moſquites, dont cette contrée eſt infeſtée, ſur-tout dans les temps de pluies. Le pays eſt fort montagneux, & couvert par d'immenſes forêts. La quantité de différentes abeilles qu'on y trouve, fourniſſent du miel & de la cire en abondance. Ce ſont avec le riz, le maïs, le coton, le ſucre, le tabac, les patates & le manioc, les denrées les plus communes de cette province. Depuis le mois de décembre, juſqu'au mois de mai, les campagnes ſont inondées par le débordement des rivieres; & tout commerce eſt interdit entre les habitants. Il ſe forme alors de grands lacs qui fourmillent de poiſſons. Le Chiquite compoſe une certaine pâte amere, qui les enivre; ils montent auſſi-tôt à fleur d'eau, & les pêcheurs les prennent ſans peine. Quand les eaux ſe ſont retirées, les ſauvages enſemencent leurs terres qui jouiſſent alors d'une

admirable fécondité. Les bois ſont remplis de ſinges, de poules, de tortues, de buffles, de cerfs, de chevres, d'ours, de tigres & de bêtes venimeuſes.

„ Les mœurs des Chiquites different peu de celles des autres ſauvages de l'Amérique méridionale. Ils mangent ſans attendre le beſoin, ſans s'aſſujettir à des heures réglées, ſans faire choix de leur nourriture, ſans s'inquiéter du lendemain ; ils vivent au grand air, accoutumés à toutes les variations du climat, le plus ſouvent nuds, & n'ayant pour lit que la terre, une peau de bête, quelques feuilles d'arbres, ou une méchante natte. De-là, cette force, cette vigueur de tempérament & de ſanté, qui eſt la baſe de toutes leurs jouiſſances. La médecine, telle qu'on l'exerce dans nos villes, avec ſa théorie ſi pompeuſe & ſa pratique ſi fautive, avec ſes ſyſtêmes ſans expériences, & ſes raiſonnements ſans preuves, n'eſt point connue de ces Indiens. Ils n'ont qu'une maniere de traiter les maladies ; c'eſt de ſucer la partie où l'on ſent de la douleur ; &

cette fonction eſt exercée par le cacique, à qui elle donne une grande autorité dans la nation. Il demande d'abord à ceux qui le conſultent : qu'avez-vous fait avant de tomber malade ? N'avez-vous pas répandu de la chica ? N'avez-vous pas jetté de la chair de cerf ou de tortue ? Si on l'avoue, eh voilà juſtement ce qui vous tue, reprend auſſi-tôt l'Eſculape : l'ame de l'animal eſt entrée dans votre corps, & ſe venge de l'outrage qu'il a reçu. Le cacique ſuce enſuite la partie affectée ; & ſi le malade meurt, c'eſt ſur lui ſeul que tombe la faute ; s'il guérit, toute la gloire eſt pour le médecin.

„ Les Chiquites ſont moins féroces que les Chiriguanes, & plus diſpoſés à recevoir les lumieres de l'évangile. Nos miſſionnaires y ont déjà formé des peuplades chrétiennes, avec des eſpérances bien fondées de leur impoſer à tous le même joug ; alors l'égliſe n'aura point d'enfants plus dociles ; l'Eſpagne, de ſujets plus fideles ; l'Amérique, de peuples plus heureux ; notre compagnie, de diſciples plus ſou-

mis. Leur converſion paroiſſoit déſeſpérée, lorſqu'un de nos peres, Joſeph de Arcé, profita de deux circonſtances qui lui concilierent l'affection de ces peuples. Deux nations étoient alors en guerre ; le pere vint à bout par ſon éloquence de terminer leurs différents, & de rétablir entr'elles la paix & la concorde. Preſque dans le même temps, il obtint la grace d'un Chiquite, condamné à mort par le gouverneur de Santa-Cruz. Cette charité lui gagna la bienveillance des autres ſauvages ; & ayant eu la liberté de parcourir la province, il eut la ſatisfaction de voir des nations entieres demander d'elles-mêmes à être inſtruites. La maniere dont ces peuples délibérerent s'ils embraſſeroient la religion chrétienne, mérite d'être rapportée. On indiqua une aſſemblée générale ; & tout le monde ſe trouva pendant la nuit au rendez-vous. On commença à danſer au ſon des inſtruments ; & tout en danſant, l'affaire fut propoſée & diſcutée. Chacun expoſa ſes raiſons en cadence ; & le bal finit par décider que le chriſtianiſme ſeroit reçu dans le pays.

Digitized by Google

„ Il ne faut pas croire cependant que ces peuples aient toujours témoigné la même docilité. On en a vu qui refuſoient avec obſtination d'écouter les miſſionnaires, ou qui, après leur avoir prêté quelqu'attention, leur répondoient froidement : vous dites que votre Dieu ſait tout, qu'il eſt en tout lieu, & qu'il voit tout ce qui s'y paſſe : nous n'aimerions pas un maître qui a les yeux ſi perçants ; nous voulons vivre en liberté dans nos bois, ſans avoir un témoin & un cenſeur perpétuel de nos actions. Un autre ſauvage étant ſollicité de ſe faire chrétien, repliqua au Jéſuite qui le menaçoit de l'enfer : tant mieux, je n'aurai plus froid après ma mort. C'eſt par de ſemblables réponſes qu'ils déconcertent ſouvent le zele des prédicateurs.

„ Ce n'eſt point par les Chiquites, que les miſſionnaires ont commencé leurs conquêtes évangéliques dans le Paraguay. Les réductions les plus anciennes, les plus nombreuſes, les plus ferventes ont été fondées chez les Guaranis. Avant qu'on y eût porté le flambeau de la foi, ce pays, comme

vous l'avez vu, étoit habité par des barbares ſans religion, ſans loix, ſans habitation ni demeure fixe. Les Jéſuites pénétrerent, de proche en proche, dans l'intérieur de leurs forêts; & à force de patience, de douceur, de complaiſance, ils parvinrent à s'en faire écouter. Ces peuples n'étoient compoſés que de familles iſolées : on les accoutuma aiſément à la ſociété, en leur faiſant naître des beſoins: On leur apprit à labourer la terre, à cuire la brique, à façonner le bois, à conſtruire des maiſons. On fit venir de Buenos-Aires, des beſtiaux amenés d'Europe, qui multiplierent en ſi peu de temps, que bientôt on en eut aſſez pour la ſubſiſtance de ces nouveaux citoyens. Les miſſionnaires mettoient les premiers la main à tous ces ouvrages : celui-ci conduiſoit la charrue, celui-là béchoit la terre ; quelques-uns coupoient des arbres pour la conſtruction des bâtiments; d'autres menoient devant eux, à travers trois cents lieues de pays, des chevaux, des bœufs, des vaches, des chevres,

des brebis pour les nouvelles peuplades. Ces mêmes hommes, qui s'étoient fait admirer par des talents supérieurs, dans les plus célebres universités de l'Europe, se trouvent tout d'un coup transformés en bergers, en maçons, en charpentiers, en laboureurs, &c. pour apprendre à des sauvages la pratique de tous ces métiers, & leur faire comprendre la nécessité de s'y appliquer. Ainsi l'on a vu depuis, & peut-être à leur imitation, le réformateur d'un grand empire, se faire charpentier en Hollande, marchand à Londres, artiste à Paris, & soldat dans ses propres états, pour servir lui-même à ses peuples d'exemple, de modele & de regle dans toutes ces conditions.

„ Jugez ce qu'il en a coûté de peines & de travaux aux missionnaires, pour établir dans le centre même de la barbarie, une république floriſſante, sur un plan peut-être plus parfait que celui de Platon. Ils ont eu à combattre tous les élémens ; il leur a fallu parcourir des pays impratiquables, & dont les habitants étoient

plus à craindre que les bêtes féroces qu'on y rencontre à chaque pas. Que n'ont-ils pas eu à eſſuyer de ceux même qui faiſoient profeſſion de la même foi, c'eſt-à-dire, des Eſpagnols, qui ne leur ont jamais pardonné d'avoir ſouſtrait au droit de commende, les Indiens de leurs réductions ? Contrariés ſans ceſſe, chaſſés avec violence, avec infamie de leurs propres maiſons, traduits à tous les tribunaux comme des traîtres & des ſcélérats, ils ont vu ſouvent périr les fruits de leurs travaux, ſans ſe rebuter, ſans montrer moins d'ardeur à réparer leurs pertes, avec une fermeté, une conſtance, qui enfin les ont fait triompher de tous les obſtacles.

„ A meſure que ces hommes courageux raſſembloient les Paraguéens, ils en formoient de nouvelles réductions, & les amenoient peu à peu à ſe déclarer ſujets de la couronne d'Eſpagne. Ce n'eſt pas ſans peine qu'ils y diſpoſerent ces barbares, accoutumés à ne reconnoître aucune autorité. Leur acquieſcement fut le fruit de l'amour & de la confiance que nos peres avoient

ſu leur inſpirer, & de l'aſcendant qu'ils prirent ſur eux, en ſe ſacrifiant en toute rencontre, pour la défenſe de leurs intérêts. Philippe IV honora les Guaranis du titre de ſes plus fideles vaſſaux; il leur confia le ſoin de garder le Paraguay du côté du Bréſil, les exempta de tout autre ſervice, & ſe contenta, pour droit de vaſſelage, que les hommes ſeuls, depuis l'âge de dix-huit ans accomplis juſqu'à cinquante, payaſſent à ſon tréſor un écu par tête. Ils conſignent eux-mêmes leur argent dans la capitale, entre les mains des officiers du roi, qui leur en donnent un récépiſſé. C'eſt aux chefs des réductions, conjointement avec les miſſionnaires, de faire en ſorte que le tribut ſoit payé avec exactitude. Ainſi l'on n'a pas affaire en ce pays, comme en Europe, à de féroces exacteurs, mille fois plus odieux que les impôts même qu'ils ſont chargés de percevoir.

„ Ce que le roi d'Eſpagne retire de ces Indiens, ſuffit à peine pour l'indemniſer de ce qu'il dépenſe en leur faveur : car toutes les fois qu'on

envoie par ſon ordre au Paraguay, des miſſionnaires d'Europe, il paie pour chacun d'eux environ douze cents francs. On tire de plus dix mille piaſtres chaque année, du tréſor royal pour leur entretien. C'eſt encore ſa majeſté qui fait les frais du vin pour les meſſes, & de l'huile pour les lampes qui brûlent dans les égliſes. Enfin ce prince donne tous les ans, à chaque réduction plus de ſix cents livres, pour ſe fournir de remedes, ſans compter les aumônes extraordinaires, qui montent ſouvent à des ſommes conſidérables. Du temps de Philippe V, on inſiſta beaucoup ſur la modicité du tribut des Paraguéens, tandis que les autres Indiens paient cinq fois autant; mais ce prince défendit de rien changer à ce qui étoit réglé, & donna ſa parole royale qu'il maintiendroit les choſes toujours dans le même état.

„ C'eſt une erreur, pourſuit le Jéſuite, de croire que nous ſommes tellement les maîtres de cette république, que les Guaranis ne reconnoiſſent d'autre autorité que la nôtre.

Qui peut ignorer, en effet, avec quelle promptitude ces peuples obéiſſent aux vice-rois, aux gouverneurs, aux évêques, à tous les officiers de ſa majeſté ? Au plus petit ſigne de leur volonté, on les voit ſortir avec empreſſement de leur pays, ſe pourvoir eux-mes des armes néceſſaires, & faire à pied, deux, trois, quatre cents lieues pour travailler, pour combattre & pour mourir, s'il le faut, au ſervice du roi. Ils ne reçoivent dans ces occaſions, aucune eſpece de ſolde ni d'appointement. Quel vaſſal ſur la terre rend un pareil hommage à ſon ſeigneur ? Quels ſujets a-t-on vu ſervir ainſi leurs ſouverains ? Les gouverneurs de la province font de temps en temps la viſite des réductions, & y trouvent la plus parfaite ſoumiſſion à leurs ordres. Les officiers de ces peuplades vont toutes les années, ſe préſenter à ces mêmes gouverneurs, pour en obtenir la confirmation de leurs offices. Il eſt bien vrai que les Jéſuites n'ont point d'amis plus ardents, ni de diſciples plus zélés, que leurs chers néophites ; que ſi l'on entreprenoit

de

de changer leur gouvernement, cette démarche ſeroit bientôt ſuivie d'une prompte révolte ; & qu'enfin l'adminiſtration roule abſolument, ou principalement ſur les miſſionnaires. Le génie borné de ces Indiens exige que ces religieux entrent dans toutes leurs affaires, & qu'ils les dirigent autant pour le temporel que pour le ſpirituel. Cependant chaque bourgade a les mêmes officiers de juſtice & de police que les villes Eſpagnoles ; mais comme on ne ſauroit guere compter ſur leur capacité, ils ne peuvent infliger aucune peine, ni rien décider de quelqu'importance ſans l'approbation de leurs paſteurs. Ces officiers ſont élus par les habitants, & confirmés par le curé, qui ſe réſerve ainſi le pouvoir de rejeter ou d'admettre ceux qu'il juge plus ou moins capables de ces emplois. Un homme d'eſprit, comparant cette colonie avec l'ancien gouvernement de Lacédémone, diſoit que l'eſſence d'un Paraguéen étoit de dépendre des Jéſuites, comme autrefois celle d'un Spartiate, d'obéir aux loix de Lycurgue. Tout eſt en commun dans la contrée

des miſſions, comme dans la république grecque. Les rivaux d'Athenes avoient proſcrit l'argent & le luxe. Les voiſins du Pérou ne connoiſſent ni l'or ni l'argent. Tout ſe reſſemble, à cela près, que les Spartiates avoient des eſclaves, & que les prêtres n'étoient point admis au gouvernement de l'état; qu'ici au contraire, les prêtres ſeuls gouvernent la nation, & que les Paraguéens ſont les eſclaves de ces prêtres. On en a voulu faire un crime aux jéſuites; mais il leur ſera toujours glorieux d'avoir montré & fait goûter à des peuples cruels, l'idée de la religion jointe à celle de l'humanité, de leur avoir donné nos arts ſans notre luxe, nos beſoins ſans nos deſirs; & s'il eſt vrai qu'ils aient amaſſé des tréſors, au moins n'eſt-ce qu'en rendant des hommes heureux. C'eſt être aſſurément très-louable, que de ſavoir allier ainſi ſon utilité particuliere au bonheur public.

„ Il y a ordinairement deux jéſuites dans chaque réduction. Le ſecond eſt preſque toujours un miſſionnaire nouvellement arrivé d'Europe. Il ſert de

vicaire au premier, & apprend en même temps la langue des Indiens. Le curé eſt ſupérieur chez lui ; & comme il a toujours ſix enfants deſtinés au ſervice de l'égliſe, ſa maiſon eſt une petite communauté où tout ſe fait au ſon de la cloche, & ſe gouverne comme dans un couvent. Lui-même eſt dans une dépendance entiere du ſupérieur de la miſſion, qui eſt continuellement occupé à faire la viſite des paroiſſes.

„ A l'arrivée de quelques nouveaux miſſionnaires, il n'eſt rien que ces bonnes gens n'imaginent pour exprimer toute leur joie. Les fêtes ne finiſſent point durant le ſéjour que font les Jéſuites dans les bourgades placées ſur leur route ; & il s'y mêle toujours du ſpectacle. Nos peres, de leur côté, y répondent par une tendreſſe plus que paternelle, & portent leurs ſoins juſqu'aux moindres détails. Ils viſitent les maiſons pour voir ſi rien n'y manque ; ils ſont préſents lorſqu'on tue les bêtes, pour que la diſtribution des viandes ſe faſſe avec équité, & empêcher que rien ne ſe perde.

„ Quoique les Paraguéens aient l'eſ-

prit naturellement fort borné, on remarque cependant qu'ils réuſſiſſent, comme par inſtinct, dans tous les arts auxquels on les applique. Il eſt vrai qu'ils n'ont pas celui de l'invention ; mais ils ont, au ſuprême degré, le talent d'imiter tout ce qu'ils voient. Qu'on leur montre une croix, un chandelier, un encenſoir ; qu'on leur donne la matiere pour en faire de ſemblables ; & l'on aura de la peine à diſtinguer leur ouvrage d'avec le modele. Il y a par-tout des atteliers de doreurs, de peintres, de ſculpteurs, d'horlogers, de menuiſiers, &c. Dès que les enfants ſont en âge de pouvoit commencer à travailler, on les conduit dans ces laboratoires ; & on les fixe dans ceux pour leſquels ils paroiſſent avoir le plus d'inclination. Leurs premiers maîtres ont été des freres Jéſuites, qu'on avoit fait venir d'Europe à ce deſſein.

„ Pendant un aſſez long temps ces Indiens ne poſſédoient rien en propre ; mais depuis qu'ils n'ont plus à craindre de changer de demeure, on a aſſigné pour chaque famille une por-

tion de terrein qui peut leur fournir le néceſſaire ; car de la maniere dont on les éleve, ils ne connoîtront jamais le ſuperflu. Outre ces terreins particuliers, il y en a d'autres qui appartiennent à la commune, & dont les fruits ſont dépoſés dans des magaſins publics, pour les beſoins imprévus, pour l'entretien des égliſes, pour les infirmes, pour ceux qu'on envoie à la guerre, &c. Le ſurplus ſe met dans la maſſe du commerce ; & c'eſt de ce fonds que l'on paie le tribut, que l'on achete les proviſions pour les troupes, &c. Si quelque réduction ſe trouve dans la diſette, ſoit par l'intempérie des ſaiſons, ſoit par un de ces accidents qui font perdre, aux laboureurs les plus ſoigneux, le fruit de leurs travaux, ſoit enfin par la mortalité du bétail, les peuplades voiſines ne manquent jamais de la ſecourir, ſans exiger d'autre retour qu'un ſecours pareil dans un pareil beſoin.

„ L'habillement des Paraguéens conſiſte en un juſte-au-corps, des culottes à l'eſpagnole, & un ſurtout de

toile de coton qui leur deſcend juſqu'à mi-jambe. Il n'y a que les officiers ou les notables qui ſoient chauſſés. L'habit ordinaire eſt toujours blanc, les vêtements de couleur ne ſe portent que les jours de fête. Les femmes ont une chemiſe ſans manches qui leur tombe ſur les talons, une ceinture, une tunique de la même longueur que la chemiſe, mais d'une toile plus fine, & avec des manches. Elles ne la quittent que lorſqu'elles travaillent à la campagne; & comme leurs cheveux noirs, longs & flottants reſſemblent à un voile, on croit voir de loin des religieuſes en chemiſe qui cultivent la terre. Elles ſe ceignent le front d'un bandeau fortement ſerré, & y attachent des fardeaux qu'elles laiſſent poſer ſur leurs épaules. Si on s'en rapportoit à ces peuples, du ſoin de ſe vêtir, ils iroient bientôt nuds comme les ſauvages. Les atteliers pour les habits ſont réunis dans une grande cour auprès de la maiſon, & ſous les yeux des miſſionnaires. Là ſe trouvent différentes eſpeces d'ouvriers, & ſur-tout

des tiſſerands, toujours occupés à faire de la toile. Ils ſont entretenus aux dépens de la réduction, & ne reçoivent point d'autre ſalaire.

„ Les peuplades chrétiennes, quoique bâties avec ſimplicité, ſont grandes, vaſtes, bien ſituées, les rues tirées au cordeau, les maiſons uniformes, conſtruites de cannes, couvertes de tuiles, & rangées à-peu-près comme les boutiques d'un marché. Elles n'ont qu'un rez-de-chauſſée, qui conſiſte en une ſalle quarrée où loge toute une famille. Entre les édifices publics, on voit une maiſon de force pour les femmes de mauvaiſe vie. Elle ſert en même temps de retraite à celles qui n'ont plus de parents, ou dont les maris ſont en voyage ou à la guerre. La place publique, à laquelle l'égliſe fait face, eſt au milieu de la bourgade, ainſi que l'arcenal où toutes les armes & les munitions ſont renfermées. Rien n'eſt négligé dans ces villages; il s'y trouve juſqu'à des fabriques de poudre à canon, dont une partie eſt réſervée pour les troupes, & l'autre employée aux feux d'arti-

fice, par lesquels on solemnise toutes les fêtes civiles & ecclésiastiques. On fait l'exercice toutes les semaines ; car il y a dans chaque réduction deux compagnies de milice, dont les officiers ont un uniforme galonné d'or ou d'argent, selon leur grade ; mais ils ne les portent que lorsqu'ils vont à la guerre, ou les jours de parade. Hors de là, on ne distingue point le soldat du simple habitant ; & ces braves, qui font la sûreté de la république, & qu'on voit revenir souvent couverts de lauriers, dès qu'ils n'ont plus les armes à la main, sont l'exemple des autres par leur piété, leur douceur, leur modestie & leur soumission. Ils conservent entr'eux cette égalité parfaite, le plus ferme appui de l'union & de la tranquillité des citoyens.

„ Outre les exercices ordinaires, il y a de temps en temps des prix proposés pour les archers, les lanciers, les frondeurs & ceux qui tirent au blanc. De peur de surprise, on entretient en tout temps un corps de cavalerie qui bat l'estrade, & donne

avis de tout ce qu'il a découvert. Ce n'eſt ni pour faire des conquêtes, ni pour s'enrichir des dépouilles des autres nations que les Guaranis prennent les armes ; c'eſt pour ſe garantir des entrepriſes de leurs voiſins, dont ils ne peuvent eſpérer ni paix ni treve, qu'autant qu'ils ſont en état de ſe faire craindre. Si l'on ne mettoit un frein à la férocité de ces nations infidelles, ces barbares, ennemis de la paix & du repos, accoutumés à ſe pourſuivre ſans ceſſe pour ſe dévorer les uns les autres, iroient au ſein des réductions porter le meurtre & le carnage. Il ne s'eſt paſſé aucune action un peu importante depuis cent ans au Paraguay ; il ne s'eſt remporté aucune victoire, à laquelle ces peuplades chrétiennes n'aient eu la meilleure part, & où elles n'aient donné des preuves éclatantes de leur courage & de leur attachement au ſervice du roi. Ajoutez à cela qu'elles ont toujours fait la guerre à leurs propres frais, ſe croyant aſſez payées par l'honneur qu'elles avoient de ſervir ſa majeſté. Il eſt vrai qu'elles ont beſoin d'avoir à leur tête des officiers

Eſpagnols; parce qu'elles ne ſavent ni ſe ranger, ni garder aucun ordre. Leur coutume eſt de ſe jeter toutes enſemble ſur l'ennemi, en pouſſant des cris & des hurlements épouvantables. On leur envoie donc, en temps de guerre, des militaires expérimentés qui les exercent pendant quelques jours avant que de les mener au combat.

„ On ſe récria beaucoup en Eſpagne lorſqu'on leur permit l'uſage des armes à feu; & il n'eſt rien que l'on n'ait tenté pour faire révoquer cette permiſſion. Philippe V, perſuadé que les miſſionnaires ſont plus intéreſſés que perſonne à empêcher que leurs néophites n'en abuſent, ſe contenta, en 1743, de recommander au provincial des jéſuites de conférer avec ſes religieux ſur les moyens de prévenir les inconvénients qui en pourroient réſulter. Ces armes ne reſtent point dans les maiſons des particuliers; elles ſont dépoſées dans l'arcenal, auſſi-tôt qu'on ceſſe d'en avoir beſoin.

„ Les habitants des réductions man-

quent de pluſieurs choſes que leur contrée ne produit point, & qu'ils ſont obligés de ſe procurer par le commerce qu'ils font, par échange, des fruits de leur pays. Ils envoient dans les villes Eſpagnoles tout ce qui leur reſte de toile, de tabac, de peaux, d'herbe du Paraguay, &c. après s'en être ſuffiſamment pourvus eux-mêmes. Tous ces effets ſont remis entre les mains du procureur-général des jéſuites. Celui-ci les vend ou les troque, & en rend compte aux réductions. L'exceſſive ſimplicité des Indiens ne permet pas de leur laiſſer faire ce trafic par eux-mêmes : ils ſeroient trop ſouvent la dupe des Européens, qui abuſeroient ſans ſcrupule de leur imbécillité, & à force de les tromper, les rendroient fourbes & méchants comme eux. Ceux qui vont conduire ces marchandiſes dans les villes ſont défrayés, & leurs champs cultivés à frais communs. On ſait au juſte ce qu'ils doivent rapporter, parce que tous les prix ſont fixés, & qu'on ne marchande jamais.

„ Malgré cette police & les mesures que l'on prend pour ne laisser manquer personne du nécessaire, il arrive quelquefois, par la paresse & le peu de prévoyance de ces peuples, qu'ils n'ont pas de quoi ensemencer leurs terres. On leur prête alors une certaine quantité de grains, qu'ils sont obligés de rendre après la récolte. Les missionnaires choisissent parmi les plus vigilants, des inspecteurs qu'ils chargent de parcourir les campagnes, & d'examiner si l'on seme, si l'on moissionne à temps, si l'on prend des mesures pour faire durer la provision de bled; enfin, si les bestiaux sont bien soignés. On punit sévérement les paresseux; parce qu'il est également de l'intérêt public & de celui des particuliers que chacun remplisse sa tâche, & que ceux qui restent oisifs ne vivent pas aux dépens de ceux qui travaillent. Faute de ces précautions, on éprouveroit de fréquentes disettes; car ces gens ont un appétit si prodigieux, que dans les commencements on ne pouvoit pas laisser à leur discrétion les bœufs dont ils se

ſervoient pour labourer, de peur qu'ils ne les miſſent en pieces & ne les dévoraſſent. Il ne faut pas même diſſimuler, que les plus touchantes exhortations n'auroient pas ſuffi pour les attirer à la connoiſſance du vrai Dieu, ſi l'on n'eût commencé par leur fournir des vivres en abondance : car lorſqu'il fut queſtion de former les premieres peuplades, ils diſoient aux miſſionnaires : ſi vous voulez que nous reſtions avec vous, donnez-nous bien à manger ; car nous avons toujours faim. Ils ſont encore les mêmes ſur cet article, & n'ont point de temps marqué pour les repas. Ils ſe reglent à cet égard, non ſur l'horloge, mais ſur le beſoin ; chez eux, c'eſt toujours l'appétit qui ſonne l'heure.

„ On ne ſouffre aucun mendiant dans cette république ; & l'on n'y laiſſe perſonne oiſif. On n'y voit ni procès ni querelles, parce qu'on n'y poſſede rien en propre ; car on peut dire que c'eſt n'avoir rien à ſoi, que d'être toujours diſpoſé à partager le peu qu'on a avec ceux qui ſont dans le beſoin. On y eſt quelquefois plus oc-

Digitized by Google

cupé pour les autres que pour ſoi-même. Le travail des femmes n'y eſt pas moins réglé que celui des hommes. Au commencement de la ſemaine, on leur diſtribue une certaine quantité de laine & de coton, qu'elles ſont obligées de rendre le ſamedi au ſoir toute prête à mettre en œuvre pour faire des toiles & des étoffes. Chacun doit être retiré chez ſoi à une heure marquée. La patrouille commence auſſi-tôt ſa marche, & ne ceſſe point de faire ſa ronde pendant toute la nuit. On n'y emploie que des perſonnes ſur qui on puiſſe compter; & on les change toutes les trois heures. Pour faire le choix de ceux à qui on confie ainſi le bon ordre & la ſûreté publique, on prend les mêmes meſures, que lorſqu'il eſt queſtion d'élire les officiers qu'on deſtine aux charges & au ſervice des égliſes.

„ On a cru devoir employer les plus grandes précautions pour empêcher que les Paraguéens n'euſſent aucun commerce avec les Eſpagnols qui habitent les villes, & que ceux-ci ne puſſent jamais s'arrêter dans le pays des Jéſui-

Digitized by Google

tes. S'il leur arrive de prendre cette route pour aller au Chili ou au Pérou, ils ne doivent reſter que trois jours dans chaque peuplade. Ils logent dans des maiſons commodes, mais iſolées; on ne leur laiſſe manquer de rien; mais ils ne parlent à aucun habitant; & quoique ſujets du même maître, on les traite comme des étrangers dangereux ou ſuſpects. On craint qu'ils ne corrompent les mœurs des Indiens; & cette raiſon ſi déshonorante, ſi outrageante même pour une nation auſſi fiere que l'Eſpagnole, a néanmoins été admiſe par leurs majeſtés catholiques, qui n'ont pu tirer de ces peuples aucun ſervice qu'à cette ſinguliere condition.

„ Les Paraguéens ne ſortent point de chez eux, ſoit pour quelque expédition militaire, ou pour être employés aux travaux du roi, qu'ils ne ſoient accompagnés d'un miſſionnaire, qui leur ſert en même temps, & d'aumônier & d'interprête; car il ne leur eſt pas même permis d'apprendre la langue eſpagnole. Cette réſerve fait tenir bien des diſcours au déſavantage des Jéſuites; ſans elle cependant ces nou-

veaux chrétiens qui vivent dans la plus grande innocence, & ne connoiſſent aucune des paſſions qui ravagent la terre, ne ſeroient peut-être bientôt plus reconnoiſſables. Il ne faut, pour s'en convaincre, que voir la différence qui ſe trouve entre ces néophites, & ceux pour leſquels on n'a point pris les mêmes précautions. Il faut l'avouer, la plupart des mœurs caſtillanes ſont corrompues par l'intérêt, le luxe, l'amour du plaiſir; & malgré toutes les apparences de la piété la plus ſincere, l'ignorance, l'orgueil, l'injuſtice, la ſoif de l'or & l'incontinence occupent, au fond des cœurs, la place de la religion. Quand on dit aux Indiens, que la loi chrétienne ne permet pas d'avoir plus d'une femme; qu'elle donne à ſes diſciples des leçons d'humilité, d'abnégation, de charité, ils ne manquent pas d'oppoſer la conduite des Eſpagnols; & leur réponſe eſt accompagnée d'un ſourire de mépris, capable de déconcerter le zele le plus ardent. Enfin l'expérience n'a que trop fait connoître qu'il eſt impoſſible de con-

vertir ceux à qui leur ſituation permet d'examiner de trop près les Européens, & d'entretenir commerce avec eux „.

Je ſuis, &c.

A Buenos-Aires, ce 27 Octobre 1752.

Digitized by Google

LETTRE CLIII.

SUITE DU PARAGUAY.

CE qui contribue le plus, Madame, à entretenir la belle harmonie que l'on admire dans la république paraguéenne, c'eſt le concert qui y regne dans le gouvernement par rapport au ſpirituel. Lorſque l'évêque a annoncé ſa viſite, deux ou trois Jéſuites ſe rendent dans ſa ville épiſcopale avec un grand nombre d'Indiens pour l'eſcorter. D'autres néophites ont ordre de ſe trouver aux poſtes qu'on leur a marqués de diſtance en diſtance pour écarter les ennemis, s'il s'en trouvoit ſur la route, & pour porter des rafraîchiſſements. Dès que le prélat approche d'une réduction, la nouvelle en eſt reçue avec les plus grands tranſports de joie. Deux compagnies de cavalerie partent ſur le champ, & ne s'arrêtent point qu'elles ne ſoient à la vue du cortege. Alors elles ſe forment, déploient leurs enſeignes, & font en très-bon ordre toutes leurs

Digitized by Google

évolutions. Elles descendent ensuite de cheval, vont se prosterner aux pieds du pontife, lui baisent respectueusement la main, & reçoivent sa bénédiction.

A une lieue de la bourgade, les officiers & les notables viennent aussi rendre leurs respects. L'infanterie paroît ensuite, rangée en bataille, sous ses drapeaux. Le son des tambours, des fifres, des clairons fait retentir les campagnes voisines. L'évêque passe au milieu de cette troupe qui bat aux champs & forme la marche. Sa Grandeur entre dans la réduction, aux acclamations du peuple; les femmes l'attendent; car on ne leur permet jamais, sous quelque prétexte que ce soit, de se mêler avec les hommes. Le prélat leur donne aussi sa bénédiction qu'elles reçoivent prosternées & les mains jointes. Par-tout où il passe, la terre est jonchée de fleurs & d'herbes odoriférantes. Tout le temps de sa visite est employé en de saintes réjouissances, où l'on est étonné de trouver un goût, un ordre, une élégance qu'on n'auroit pas dans bien des villes policées de l'Europe. La visite finie, on conduit

le pontife à la bourgade prochaine avec un égal appareil ; & il ſe rend enfin dans ſa ville épiſcopale de la même maniere qu'il en eſt parti. Un Indien ne connoît point de plus grand bonheur que de pouvoir une fois dans ſa vie recevoir & contempler ſon évêque.

On rend les mêmes honneurs au provincial des Jéſuites. Un ſimple miſſionnaire, quand il arrive dans une réduction, y eſt auſſi reçu de la maniere la plus diſtinguée. Un concert mélodieux annonce ſa venue. La riviere eſt couverte de barques pleines d'Indiens armés, qui forment une eſpece de combat naval, & par leurs luttes, leurs jeux & leurs danſes, procurent au pere toutes ſortes de divertiſſements. Le ſupérieur & ſon vicaire ſe tiennent à quelque diſtance, chacun à la tête d'une troupe de cavalerie & d'infanterie, qui font devant eux des évolutions militaires. Du rivage, le miſſionnaire eſt conduit par une foule de peuples, qui, pouſſant mille cris de joie, le font paſſer ſous un arc de triomphe. Ils entrent enſemble dans l'égliſe, où le chef des Indiens le féli-

Digitized by Google

cite par une harangue courte, mais pathétique ; tandis que de jeunes filles, vêtues de blanc & ornées de fleurs, l'attendent à la porte pour lui préſenter en ſortant les fruits & les rafraîchiſſements de la ſaiſon. De jeunes garçons, armés de piques & de lances, exécutent une danſe guerriere au bruit des trompettes & des clairons. Un ballet formé par d'autres jeunes gens habillés en matelots, en maîtres en fait d'armes, en artiſans, en laboureurs, amene un tournoi, une illumination & un feu d'artifice.

Curieux de voir par moi-même une de ces réductions, je priai le procureur des Jéſuites de Buenos-Aires de me mener à celle de Saint-François-Xavier dans le Tucuman. Nous fîmes ce voyage, à la mode du pays, dans des charriots couverts de cuir. On pratique, dans celui du maître, une petite chambre où ſe trouve un lit & une table ; les autres ſont pour les proviſions & les domeſtiques. Chaque charriot eſt traîné par de gros bœufs ; & le nombre prodigieux qu'il y a de ces animaux, fait qu'on ne les épargne pas. Quoique cette voiture

paroiſſe lente, on ne laiſſe pas d'avancer aſſez vîte. On ne porte avec ſoi que du pain, du vin & de la chair ſalée ; à l'égard du gibier & d'autre viande fraîche on n'en manque point ſur la route. Les bêtes à cornes paiſſent par milliers dans des plaines immenſes, & embarraſſent même quelquefois les chemins. Les perdrix ſe laiſſent approcher de ſi près, qu'il eſt aiſé de les tuer avec un bâton ; mais elles ne ſont ni auſſi groſſes ni auſſi bonnes que les nôtres.

Nous allâmes coucher le premier jour dans une *jaccra*, qui appartient à un Eſpagnol. On appelle ainſi certaines terres, dont le roi récompenſe les officiers & les ſoldats qui ſe ſont ſignalés à la conquête du pays. On trouve quantité de ces jaccras dans toute l'Amérique. Il y a, dans chacune, un petit village compoſé de cabanes, où logent les eſclaves qui cultivent les terres. Le lendemain nous nous rendîmes à Santa-Fé, petite ville à ſix lieues de Buenos-Aires, dans un pays fertile & agréable, le long d'une riviere que ſe jette dans le grand fleuve de la Plata. En arrivant à Saint-Xavier, nous

allâmes droit à l'égliſe ; & dès que les miſſionnaires furent qu'un étranger y faiſoit ſa priere, ils y deſcendirent pour me recevoir. Le ſupérieur me préſenta de l'eau bénite, & me complimenta. On ſonna les cloches ; & les enfants qui s'aſſemblerent ſur le champ, entonnerent une hymne paraguéenne pour rendre graces à Dieu de notre bonne venue. La priere achevée, on me conduiſit dans la maiſon des peres pour me rafraîchir ; & on me logea dans une chambre commode.

Les égliſes du Paraguay ne ſont deſſervies que par les Jéſuites. A la rigueur, les curés devroient être nommés par le gouverneur, & admis par l'évêque aux fonctions de leur miniſtere : l'un & l'autre ont été obligés de céder leurs droits au provincial de la ſociété, qui, du centre de ſes miſſions, fait ſes viſites dans toutes les peuplades, & y envoie des ſujets. Il eſt ſoulagé dans ſon emploi par deux vice-ſupérieurs, qui réſident, l'un près de la riviere de Parana, l'autre aux environs du fleuve de l'Uraguay. Il n'y a donc dans les réductions, ni clercs, ni prêtres ſéculiers, ni moines. On y choi-

Digitized by Google

fit ſeulement, parmi les plus habiles de la nation, des eſpeces de bédeaux, qui font auſſi l'office de chantres, & aident les miſſionnaires dans l'exercice de leurs fonctions. Les peres & les meres les conſultent quand il leur eſt né un enfant, ſur le nom qu'il faut lui donner. On ſuppoſe que ces chantres doivent ſavoir de quel ſaint on célebre la fête ce jour-là. Mais il arrive ſouvent que le bédeau n'entendant pas le latin, leur ſuggere un nom peu convenable, tel que *Capharnaum*, ſi c'eſt un garçon, & *Piſcina*, lorſque c'eſt une fille, parce que ce ſont les mots qui l'ont le plus frappé dans la meſſe du jour. Le miſſionnaire, qui vient enſuite pour adminiſtrer le baptême, inſtruit de la ſimplicité du chantre, après lui avoir montré ſon erreur, nomme l'enfant comme il lui plaît.

On pratique dans chaque réduction, non-ſeulement tout ce qui eſt d'uſage dans les paroiſſes bien réglées de l'Europe, mais encore beaucoup d'autres exercices de piété, qu'on a jugé à propos d'y introduire. On choiſit des hommes fervents & zélés, qui ſont, chez

chez ces Indiens, ce qu'étoient à Rome les cenſeurs : ils doivent veiller ſpécialement ſur la conduite & ſur les mœurs des néophites. S'ils découvrent que quelqu'un ſoit tombé dans une faute, ils le conduiſent à l'égliſe, revêtu d'un habit de pénitent. Le miſſionnaire le condamne à recevoir le fouet au milieu de la place publique. Le coupable humilié baiſe la main & les verges qui l'ont frappé, en diſant : " Dieu vous récompenſe de m'avoir „ ſouſtrait, par cette punition légere, „ aux peines éternelles dont j'étois „ menacé „. Ce qu'il y a d'admirable, c'eſt que des perſonnes qui ont auſſi commis en ſecret quelque péché, viennent s'en accuſer publiquement, & prient avec inſtance qu'on leur impoſe la même pénitence : ce qui eſt exécuté ſur le champ, & ſouvent avec les mêmes verges.

Comme les miſſionnaires ont à faire à des gens d'un entendement groſſier, ſur qui les raiſons les plus convaincantes font moins d'impreſſion que les objets matériels, ils ont pris un ſoin particulier de préſenter à l'imagination de leurs néophites, ce qui pouvoit

augmenter leur reſpect pour les choſes ſaintes. En conſéquence, ils ont voulu que les temples du vrai Dieu fuſſent bâtis & entretenus avec la plus grande magnificence. Les premieres égliſes n'étoient que de bois, & d'une ſtructure fort groſſiere. Elles avoient pourtant déjà de quoi ſurprendre & frapper des ſauvages, dont les yeux n'étoient point accoutumés à de pareils objets. La plupart ſont aujourd'hui aſſez belles, pour plaire même à des Européens. Les autels ſont ornés de tableaux, de colonnes, de ſtatues & de bas-reliefs; on voit ſur les murs la repréſentation de nos myſteres, où ces bonnes gens peuvent étudier les principaux dogmes de la religion. Des guirlandes de fleurs naturelles environnent l'intérieur de la nef; le pavé eſt jonché d'herbes odoriférantes: on l'arroſe d'eau de ſenteur; on y brûle des parfums.

Pour entretenir le bon ordre durant les cérémonies de l'égliſe, on place d'un côté toutes les petites filles, & de l'autre les petits garçons, auprès de la baluſtrade du ſanctuaire. Chaque troupe a derriere elle ſon zélateur; c'eſt

une perſonne qui tient en main une grande verge, dont il frappe ſur le champ quiconque s'écarte tant ſoit peu de la modeſtie & du reſpect convenables. Après les enfants viennent les jeunes gens de l'un & l'autre ſexe, pareillement obſervés par un zélateur d'un âge un peu plus avancé. La troiſieme claſſe comprend les hommes & les femmes de tout âge, également ſéparés les uns des autres. Ils ont auſſi leurs zélateurs élus parmi les vieillards, & ſont, comme les enfants, ſujets aux coups de verges.

Tous les habitants de la réduction doivent aſſiſter à la meſſe chaque jour, à moins qu'ils n'aient des raiſons légitimes & connues pour s'en diſpenſer. Chacun ſe rend enſuite à ſon travail, & le ſoir la cloche appelle tous les fideles à l'égliſe, pour y réciter le roſaire. Pardonnez-moi; Madame, ces petits détails ; ils entrent dans l'inſtitution politique de ce gouvernement ſingulier, & unique dans l'univers. Ce ſont les moyens que les Jéſuites ont employés pour ſe former & s'attacher quatre cents mille ſujets. Cet établiſſement avoit commencé par cinquante

familles ; & il monte aujourd'hui à plus de cent mille distribuées en trente-deux cantons, appellés le pays des missions : chaque canton contient plus de dix mille habitants.

Le dimanche, tout le monde se rend de grand matin à l'église, pour y célébrer les mariages, qu'on remet à ce jour-là afin de leur donner plus de solemnité. Cette cérémonie est terminée par l'office divin ; ensuite on examine si personne ne s'est absenté, s'il n'est point arrivé, au dedans ou au dehors de la réduction, quelque désordre auquel il soit nécessaire de remédier ; & l'on impose des pénitences à ceux qui se trouvent coupables. C'est communément la prison ou le jeûne ; si la faute est grave, elle est toujours punie par le fouet. Après le dîner on baptise les enfants & les catéchumenes, qui sont ordinairement en grand nombre. Le reste du jour se passe en d'autres exercices ; car les missionnaires ne laissent jamais ce peuple désœuvré.

Un autre moyen auquel ils ont eu recours, pour nourrir & accroître la dévotion des Paraguéens, a été

d'introduire la muſique dans les réductions. Vous avez vu combien cet art a de charmes pour ces Indiens. Il eſt même aſſez commun de rencontrer de belles voix parmi eux ; & l'on prétend qu'ils en ſont redevables aux eaux de leurs fleuves. On apprend aux enfants à chanter & à jouer des inſtruments, avec autant de juſteſſe & de préciſion qu'en Italie ; & il s'eſt établi dans chaque peuplade, une chapelle de muſiciens, qui exécutent les morceaux les plus difficiles, que les Jéſuites font venir d'Europe. L'orgue, le luth, le violon, l'épinette, le violoncelle, & les autres inſtruments dont ils ſe ſervent, ſont preſque tous l'ouvrage de leurs mains.

Ces peuples n'ont pas moins de goût pour la célébration des fêtes ſolemnelles : mais c'eſt ſur-tout à la fête-Dieu, & à celle de la paroiſſe, qu'ils font éclater leur magnificence & leur zele. Ils élevent au milieu & aux extrêmités de chaque rue des arcs de triomphe, compoſés de branches d'arbres, avec des feſtons de fleurs & de fruits. Ils y ſuſpendent les cerfs, les tigres, les lions, & d'autres animaux qu'ils ont pris à la chaſſe. La

pêche leur fournit les poiſſons ; ils y joignent toutes les eſpeces d'oiſeaux rares par leur groſſeur ou leur plumage. Ils tâchent le plus qu'ils peuvent de les avoir en vie, & raſſemblent les plus remarquables par la beauté & la diverſité de leurs couleurs. Ils les attachent par le pied avec un cordon aſſez long, pour qu'ils puiſſent en voltigeant de branche en branche, faire briller l'éclat de leurs plumes. Le comble de la magnificence eſt de placer le long des rues des tigres vivants, ou d'autres bêtes féroces, priſes dans des piéges, & liées de maniere qu'elles ne puiſſent faire aucun mal. Le devant des maiſons eſt orné à-peu-près comme les arcs de triomphe. Les femmes entremêlent, avec les compartiments de verdure, des tourtes & des gâteaux, ſous mille formes différentes. C'eſt à qui étalera le plus de richeſſe & d'abondance, à qui montrera plus d'intelligence & de goût : les fleurs, les fruits, les plantes, les oiſeaux, les poiſſons, les quadrupedes, toutes les créatures ſemblent s'être réunies, pour rendre ce jour-là hommage au créateur. On

voit, dans de jolies corbeilles, le maïs & les autres grains dont les Indiens doivent enſemencer leurs terres, afin que le Seigneur à ſon paſſage, daigne y répandre ſa bénédiction, & les multiplier à proportion des beſoins de la peuplade.

La dévotion des chrétiens du Paraguay ne ſe borne pas à ces pratiques extérieures. On tâche ſur-tout de les former à cette partie eſſentielle de la vraie religion, qui conſiſte à réprimer les paſſions. L'incontinence eſt bannie des réductions ; les jeunes gens s'y marient de très-bonne heure, tant pour augmenter le nombre des ſujets, que pour empêcher la débauche. S'il arrivoit quelque ſcandale en ce genre, le châtiment ſuivroit de près le délit. Les Jéſuites ont des émiſſaires ſecrets, qui les avertiſſent ſur le champ de tout ce qui pourroit demander un prompt remede. On change trois fois, pendant la nuit, ces eſpeces de ſentinelles, qui paroiſſent n'être occupées que de la ſûreté du pays, mais dont l'emploi eſt principalement de veiller ſur la conduite & les mœurs des habitants.

L'horreur pour le vol, le meurtre & les autres excès de cette nature, eſt établi dans toutes les peuplades, par les exhortations continuelles des miſſionnaires. Les châtiments même ſont toujours précédés d'une remontrance qui diſpoſe les coupables à les recevoir comme une correction fraternelle; & ces ménagements de douceur & d'affection, mettent le curé à couvert de la haine & de la vengeance de celui qu'il fait punir. Auſſi ces ames ſimples, qui croient leurs directeurs incapables d'erreur & d'injuſtice, ont pour eux un attachement & un reſpect, dont on cite des exemples étonnants. Il y a quelques années qu'une troupe d'infideles forma le deſſein d'ôter la vie au pere Ruiz : ils ſe propoſoient de faire un excellent repas de ſa chair, qu'ils croyoient devoir être fort délicate, parce que les Jéſuites ſont les ſeuls au Paraguay qui faſſent uſage du ſel. Ces barbares étant donc entrés, à la faveur des ténebres, dans la réduction où étoit le Jéſuite, le cherchoient de tous côtés. Un néophite, qui les apperçut, courut vîte à la maiſon du paſteur, prit ſon manteau long & ſon

grand chapeau, & alla se montrer en cet équipage aux barbares, afin que, déchargeant sur lui seul toute leur fureur, ils épargnassent le missionnaire. Un autre Indien, homme d'âge & d'autorité parmi les siens, étant à l'article de la mort, fit appeller tous ses voisins, & les conjura de ne jamais abandonner les peres, sous quelque prétexte que ce pût être. " Car, dût-„ il vous en coûter la vie, ajouta-t-il, „ vous seriez du moins sûrs de ne pas „ mourir sans sacrements „. Un Jésuite trouva au pied d'un arbre un Paraguéen qui se lamentoit; le missionnaire lui demanda quel étoit le sujet de sa douleur: " Je pleure, répondit le „ néophite, de voir les peres s'exposer „ loin de leur patrie, à tant de dangers, „ pour assister de pauvres Indiens „.

Quel spectacle, Madame, plus digne d'admiration, que de voir des hommes autrefois si barbares, changés en chrétiens aujourd'hui si fervents; des républiques qui ne connoissent presque d'autres loix que celles de l'évangile, & où les vertus parfaites du christianisme sont devenues, si j'ose ainsi m'exprimer, des vertus du

peuple ! Au reſte, la religion n'eſt pas l'unique ſource du bonheur des Paraguéens. Une liberté bien réglée, des proviſions abondantes, un logement commode, la paix, l'union, la concorde, voilà ce qui acheve de les rendre entiérement heureux. Les habitants de ces réductions ſont à la vérité ſujets du roi d'Eſpagne, & dépendent des commandants de la province ; mais le poids de cette ſujétion eſt ſi léger, que ſous l'autorité & la direction des Jéſuites, ils ſont en effet gouvernés comme dans une république libre. Ainſi l'on vit autrefois des nations nombreuſes ſe ranger ſous l'obéiſſance des Romains ; & en même temps qu'elles devenoient en apparence leurs tributaires, elles évitoient l'eſclavage réel, dont elles étoient menacées par des nations plus puiſſantes.

Les miſſions du Paraguay ſont environnées d'idolâtres, dont les uns vivent en bonne intelligence avec les nouveaux convertis ; les autres les menacent continuellement de leurs incurſions. L'ardeur des miſſionnaires les conduit ſouvent chez ces barbares ; & ils en convertiſſent toujours un

Digitized by Google

certains nombre. Les plus obſtinés ſont les Gueonas, non-ſeulement parce qu'ils ſont dans l'habitude d'une vie licentieuſe, mais c'eſt qu'ayant parmi eux pluſieurs métifs, & même quelques Eſpagnols noircis de crimes, le mauvais exemple qu'ils en reçoivent, les éloigne des vérités qu'on leur prêche. Les Charuas montrent moins de réſiſtance, parce qu'ils ſont plus laborieux, & n'ont aucune communication avec ces Eſpagnols fugitifs.

Dès la fin du dernier ſiecle, on comptoit déjà, dans le pays des Moxes, huit à neuf peuplades chrétiennes, dont la converſion étoit due au zele du pere Baraze. Sous le nom de Moxes, on comprend un aſſemblage de différentes nations infideles, qui habitent une contrée immenſe près de la zone torride. La plupart ſe réduiſent à trois ou quatre cents hommes ; & quoiqu'elles confinent les unes aux autres, elles parlent chacune une langue différente, ne s'entendent pas, n'ont entr'elles aucun commerce, ſe font ſouvent la guerre, & mangent leurs priſonniers. Le pere Baraze conduiſit lui-même depuis Lima, juſqu'à ſa

nouvelle miſſion, un nombreux troupeau de vaches & de taureaux, qui s'étant multipliés dans la ſuite, ſont devenus d'une très-grande utilité dans ce pays. Des Moxes il paſſa chez d'autres Sauvages, & parvint juſqu'à la terre des Baures, où il fut maſſacré, au milieu de ſes travaux apoſtoliques.

La nation des Manacicas eſt répandue dans un grand nombre de villages aſſez peuplés. Leurs mœurs different entiérement de celles des autres Indiens; & leurs maiſons ont toutes un air de ſymmétrie & de propreté, qui ne ſe trouve point ordinairement chez les ſauvages. La plus grande eſt habitée par le cacique, en qui réſide l'autorité ſouveraine. Ses terres ſont cultivées aux dépens du public; ſa table, toujours couverte de ce qu'il y a de meilleur dans le pays, ne lui coûte rien à entretenir. Nul ne peut pêcher ni chaſſer ſans permiſſion; chaque habitant lui doit le dixieme de ſon revenu; il punit les coupables, & maltraite s'il le veut les innocents; il peut avoir pluſieurs femmes & prend, s'il le juge à propos, les femmes de ſes ſujets: enfin, les Manacicas, par-tout envi-

ronnés de peuples libres, mais barbares, ont tous les caracteres qui distinguent les peuples policés.

Les Indiens appellés Tscharos, n'ont presque de l'homme que la figure. Il ne faut d'autre preuve de leur barbarie, que la bisarre coutume qu'ils observent à la mort de leurs proches. Chaque parent du défunt est obligé de se couper l'extrêmité des doigts de la main, ou même un doigt entier, s'il veut témoigner une plus grande douleur. S'il arrive qu'il meure assez de personnes, pour que les mains soient tout-à-fait mutilées, ils vont aux pieds, dont ils se font aussi couper les doigts, à mesure que la mort leur enleve quelque parent. La nation la plus perverse, celle qui s'est rendue la plus redoutable aux missionnaires, aux chrétiens, aux infideles même, ce sont les Mammelus, ainsi nommés pour exprimer apparemment leur ressemblance avec les anciens brigands d'Egypte. Voici ce que m'a raconté, de ce peuple cruel & perfide, un habitant de Buenos-Aires.

" Dans le temps que les Portugais

firent la conquête du Breſil, ils y établirent diverſes colonies, & entr'autres celle de S. Paul, ſur un rocher fort eſcarpé, que des montagnes inacceſſibles & d'épaiſſes forêts environnent de toutes parts. Les habitants, qui n'étoient d'abord compoſés que d'hommes, prirent des femmes du pays ; & de ce mêlange naquirent des enfants qui eurent tous les défauts de leurs meres. Ils tomberent dans un tel décri, par le déréglement de leurs mœurs, que leurs voiſins auroient cru ſe déshonorer d'entretenir des liaiſons avec eux ; & quoiqu'ils fuſſent originairement Portugais, on les jugea indignes de ce nom ; & on leur donna celui de Mammelus. Des fugitifs de tous les ordres & de toutes les nations, des prêtres, des religieux, des ſoldats, des artiſans, des Portugais, des Eſpagnols, des créoles, des métifs, des mulâtres, des negres, &c. qui fuyoient les pourſuites des hommes & de la juſtice, ne craignant point celle du ciel, y chercherent un aſyle. Cette république ne conſiſtoit d'abord qu'en une centaine de familles, qui pouvoient

monter à trois ou quatre cents perſonnes ; dans l'eſpace de quinze ou vingt ans, elle s'accrut de dix à douze fois ce nombre. Les Pauliſtes prennent la qualité de peuple libre, & ne donnent d'autre marque de dépendance aux Portugais, qu'un tribut annuel de la cinquieme partie de l'or qu'ils tirent de leur propre fonds. Chaque fois qu'ils l'envoient payer, ils font déclarer que le devoir ou la crainte n'y ont aucune part, & que leur unique motif eſt un ancien ſentiment de reſpect pour le roi de Portugal. Ils ſont ſi jaloux de leur liberté, qu'ils ferment l'entrée de leur terre aux étrangers, à moins qu'ils ne s'y préſentent dans le deſſein de s'y établir : alors on les aſſujettit à de longues épreuves. On leur fait faire de pénibles courſes, dans leſquelles ils ſont obligés d'enlever chacun deux Indiens, qu'ils doivent amener pour l'eſclavage, & qui ſont employés au travail des mines & de l'agriculture. Si l'on ne ſoutient point ces épreuves, ou ſi l'on eſt ſoupçonné de quelque perfidie, on eſt puni de mort ſans pitié.

„ Le goût du brigandage s'étant

continuellement accru parmi tant de gens accoutumés au crime, ils remplirent d'horreur une immenſe étendue de pays. Les deux couronnes d'Eſpagne & de Portugal, réunies ſur la même tête, étoient également intéreſſées à purger la terre de ces ſcélérats ; mais leur ville ne pouvant être ſoumiſe que par la faim, il falloit des armées nombreuſes, que le Breſil n'étoit point en état de fournir, & un concert qui ne s'eſt jamais trouvé entre les deux nations. La douceur du climat, la fertilité de la terre qui fournit toutes les commodités de la vie, ſervent encore à entretenir les Mammelus dans l'amour de l'indépendance ; & nulle autorité n'étant capable de les contenir, ils ſe répandent, comme un torrent débordé, dans toutes les terres des Indiens, & enlevent une infinité de ces malheureux, pour les réduire à la plus dure ſervitude. On prétend que, dans l'eſpace d'un ſiecle & demi, ils en ont détruit ou fait eſclaves près de deux millions, & qu'ils ont dépeuplé plus de mille lieues de pays, juſqu'au fleuve des Amazones. Rien n'étoit pourtant

plus misérable, que la vie qu'ils menoient dans ces sortes d'expéditions. Il en périssoit un grand nombre ; d'autres, à leur retour, trouvoient leurs femmes remariées ; & enfin leur propre pays auroit été bientôt sans habitants, si les absents n'eussent été remplacés par les captifs qu'on ramenoit de ces longues courses. Mais de tous ces nouveaux venus, à peine y en avoit-il un sur cent qui leur fût de quelque utilité. La plupart mouroient de misere, & périssoient, ou par le mauvais air qu'on respire dans les mines, ou par le travail excessif des plantations. Cependant, comme les Mammelus ne laissoient pas de trouver de la résistance de la part de plusieurs peuples, ils eurent recours à la ruse ; & voici celle qui eut le plus de succès, du moins pendant quelque temps. Ils se diviserent en petites troupes, dont le chef étoit vêtu en Jésuite, dans les lieux où ils savoient que les missionnaires cherchoient à faire des prosélytes. Ils commençoient par y planter des croix, faisoient de petits présents aux habitants, donnoient des médi-

caments aux malades, les preſſoient d'embraſſer le chriſtianiſme, dont ils leur donnoient une courte explication; & après en avoir raſſemblé un grand nombre, ils leur propoſoient de venir s'établir dans un lieu commode, où rien ne devoit manquer à leur bonheur. La plupart ſe laiſſoient conduire par ces traîtres, qui, levant enfin le maſque, les chargeoient de fer, & les conduiſoient dans leur colonie. Avant que cette infernale perfidie fût reconnue & vérifiée, les Jéſuites en reſſentirent de triſtes effets, ſoit par la difficulté qu'ils trouverent long-temps à ſe faire ſuivre des naturels du pays, ſoit par les dangers auxquels ils furent eux-mêmes expoſés dans leurs courſes apoſtoliques. Ces cruautés ont enfin déterminé les rois d'Eſpagne & de Portugal à permettre aux miſſionnaires d'armer les Paraguéens pour défendre leur province. On les trouve toujours prêts à marcher au premier ordre du gouverneur; & ils ſe ſont rendus ſi redoutables, que les Mammelus n'oſent preſque plus ſe préſenter devant eux. Jamais ils ne vont au combat, ſans

avoir demandé la permiſſion, & reçu la bénédiction de leur paſteur, avec laquelle ils ſe croient invincibles. Ils ſe ſont ſignalés plus d'une fois, les armes à la main, pour ſoutenir les droits de la couronne d'Eſpagne contre le Portugal. En 1732 les Jéſuites, à la ſollicitation du vice-roi du Pérou, en tirerent de petites armées de cinq à ſix mille hommes, pour réduire les habitants métifs & Eſpagnols du Paraguay, qui s'étoient révoltés, & vouloient ſe rendre indépendants ,,.

Vous devez comprendre, Madame, que dans un ſi vaſte pays, il doit y avoir une grande variété dans le climat, ainſi que dans le caractere & les mœurs des habitants. L'air y eſt communément humide & tempéré, & le terroir fertile en toutes ſortes de grains, de fruits & de légumes. On y cultive en particulier, beaucoup de coton, dont les Indiens fabriquent des toiles & des étoffes. Ce qu'on peut dire en général des habitants, c'eſt qu'ils ont tous le teint olivâtre, la taille ordinairement au-deſſous de la médiocre, & le viſage un peu plat. Ils ſont naturellement-ſtupides, féroces,

Digitized by Google

pareſſeux, perfides & voraces, tant que la religion n'a pas changé ou corrigé leur caractere.

Dans un pays ſi voiſin du Pérou, on ne doutoit point qu'on ne dût trouver beaucoup de mines d'or & d'argent; mais après les recherches les plus exactes, on a appris à ne plus compter ſur ces tréſors imaginaires. Toutes les richeſſes du Paraguay ne conſiſtent qu'en cire, en miel, en chanvre, en coton, en bœufs & en chevaux ſauvages. Autrefois ces animaux y étoient ſi communs, qu'on avoit un cheval ſuperbe pour deux aiguilles, & qu'aucun vaiſſeau ne ſortoit du port de Buenos-Aires, qu'il ne fût chargé de cinquante mille peaux de bœufs. La quantité qu'on en tue dans une ſeule chaſſe eſt incroyable: c'eſt ce qu'on appelle le grand maſſacre, ou le matanca. On s'aſſemble en grand nombre; & l'on ſe rend à cheval dans une plaine qui en eſt toute couverte. On ſe ſépare enſuite; & chaque chaſſeur, armé d'une eſpece de hache, dont le tranchant eſt en forme de croiſſant, donne à droite & à gauche de grands coups aux jam-

bes de derriere des bœufs, & leur coupe le jarret. La bête tombe, & ne peut plus se relever. Le chasseur, au lieu de s'y arrêter, poursuit les autres à bride abattue ; & frappant de la même maniere tous ceux qu'il rencontre, il les met hors d'état de fuir. On prétend qu'un homme seul en jette ainsi par terre plus de huit cents dans l'espace d'une heure. L'épouvante saisit ces animaux, qui s'embarrassent les uns dans les autres en voulant se sauver ; ce qui donne le temps aux chasseurs de prendre quelque repos ; & ils assomment ainsi sans danger les taureaux qu'ils ont abattus. Après en avoir pris la peau, quelquefois la langue & le suif, ils abandonnent le reste aux corbeaux. Ces oiseaux carnassiers viennent fondre sur cette proie, & en peu de temps on n'y retrouve plus que les os. Vous concevez, Madame, que ce massacre, qui se renouvelle tous les ans, a prodigieusement diminué le nombre de ces animaux. Ne feroit-on pas beaucoup mieux d'exterminer cette innombrable quantité de chiens sauvages, qui désolent les campagnes voisines de

Buenos-Aires ? Ils vivent dans des eſpeces de tannieres, aiſées à reconnoître par la multitude d'oſſements entaſſés autour de ces demeures ſouterreines. Il eſt à craindre que les bœufs ſauvages venant à leur manquer, ils ne ſe jettent ſur les hommes même. Le gouverneur de Buenos-Aires ayant jugé cet objet digne de ſon attention, avoit envoyé pour les détruire des ſoldats qui les tuoient à coups de fuſil ; mais à leur retour, ils ſe virent inſultés par les enfants de la ville, qui les appelloient tueurs de chiens : d'où il eſt arrivé que, retenus par une mauvaiſe honte, ils n'ont plus voulu retourner à cette chaſſe. On a peine à comprendre comment les bœufs ſe ſont ſi fort multipliés, vu la quantité de lions, d'ours, de tigres, de chiens & de chats ſauvages, qui leur font une guerre éternelle. On peut juger du nombre de ces bêtes à cornes, par la multitude de peaux qui s'envoient en Europe. C'eſt preſque avec l'herbe du Paraguay, l'unique marchandiſe du pays. Les vaiſſeaux Eſpagnols, qui vont tous les trois ans à Buenos-Aires, en rap-

portent ordinairement quarante à cinquante mille ; & les contrebandiers Anglois ou Portugais en enlevent encore plus chaque année. Il faut outre cela remarquer qu'on ne prend que les peaux de taureaux, & que celles-ci même, pour entrer dans le commerce, doivent être *de loi*, c'eſt-à-dire, d'une certaine grandeur ; toutes celles qui ſe trouvent au-deſſous ſont miſes au rebut. Ainſi, pour en envoyer cinquante mille en Europe, il faut tuer au moins quatre-vingt mille de ces animaux, dont on n'emporte autre choſe, comme je vous l'ai dit, que la peau, la langue & la graiſſe, qui, dans ce pays, tient lieu d'huile, de lard & de beurre: tant de cadavres qui reſtent expoſés dans la campagne, ſeroient capables d'infecter l'air, ſi des nuées de corbeaux & d'autres oiſeaux de proie ne venoient auſſi-tôt les dévorer.

L'herbe du Paraguay eſt encore une des grandes richeſſes de cette contrée. On connoît peu en France cette plante, ſi célebre dans toute l'Amérique méridionale. C'eſt la feuille d'un arbre de la grandeur d'un pommier ; ſon goût approche de celui de la mauve ; &,

Digitized by Google

quand elle a toute ſa grandeur, elle eſt à-peu-près de la figure de celle de l'oranger. La maniere d'en faire uſage, eſt de remplir un verre d'eau bouillante, & d'y jeter la feuille pulvériſée. On paſſe enſuite l'eau dans un linge ; &, après l'avoir laiſſé repoſer, on la prend avec un chalumeau. Ordinairement on n'y met point de ſucre, mais un peu de jus de citron, ou certaines paſtilles d'une odeur agréable. Les Eſpagnols prétendent avoir dans cette herbe, un remede ou un préſervatif contre toutes ſortes de maladies. On aſſure que dans les commencements, quelques-uns en ayant pris avec excès, elle leur cauſa une aliénation totale de tous les ſens, qui dura pluſieurs jours ; mais ce qu'elle a de plus ſingulier, c'eſt qu'elle produit ſouvent des effets tout contraires, comme de procurer le ſommeil à ceux qui ſont ſujets à des inſomnies, & de réveiller les léthargiques, &c. L'habitude d'en uſer, fait qu'on ne ſauroit plus s'en paſſer, & qu'on a de la peine à en prendre modérément. Elle enivre quand elle eſt priſe avec excès, & cauſe les mêmes incommodités que les liqueurs fortes.

La

Le grand commerce de cette herbe ſe fait à Villa-Rica. Ce canton eſt le meilleur de tous pour la culture de l'arbre qui la produit. Le ſeul Pérou en tire quelquefois pour plus de deux millions de notre monnoie. On l'y porte ſeche, & preſque réduite en pouſſiere ; & on ne la laiſſe pas infuſer long-temps, parce qu'elle rendroit l'eau noire comme de l'encre. Elle ne venoit naturellement que ſur les montagnes de Maracayu, éloignées de près de deux cents lieues du Paraguay. Comme les Indiens perdoient beaucoup de temps à l'aller recueillir, & qu'il en périſſoit un grand nombre dans ce voyage, les miſſionnaires firent venir du jeune plant, qui réuſſit à merveille, & devint par la ſuite la principale richeſſe des Paraguéens. Le débit de cette eſpece de thé a ſervi de fondement à une infinité d'accuſations contre les jéſuites.

Le Paraguay produit toutes les eſpeces d'arbres que nous connoiſſons en Europe, ſoit qu'ils y naiſſent naturellement, ſoit qu'ils y aient été portés par les Eſpagnols. Les cannes de ſucre y viennent ſans culture dans les lieux

humides ; mais les Indiens n'en ſavent faire aucun uſage. On ne voit ici que très-peu de vignes, ſoit que la terre n'y ſoit pas propre, ſoit que les miſſionnaires, pour prévenir les déſordres du vin, aient empêché qu'elles n'y fuſſent trop communes. Les terres ſituées le long des rivieres, offrent à la vue de belles plaines, d'agréables côteaux, & d'épaiſſes forêts. Les fleuves, dont les bords ſont couverts d'une multitude d'oiſeaux, regorgent, ainſi que les lacs, d'une infinité de poiſſons, & les campagnes de toutes ſortes de gibier. Il ne manque à ce pays, pour être comparable aux provinces les plus fertiles de l'Europe, que d'être cultivé par des peuples moins ennemis du travail. Il donne beaucoup & exige peu ; mais le peu qu'il exige, les Indiens le lui refuſent. Leur goût eſt de tout ſimplifier, en faiſant uſage de tout.

On raconte des choſes ſingulieres des ſerpents & des couleuvres du Paraguay. Il eſt peu d'endroits dans le monde qui en nourriſſent un plus grand nombre, & d'une groſſeur auſſi monſtrueuſe. On en trouve qui avalent des cerfs tout

entiers, si l'on en croit quelques Espagnols qui assurent en avoir été témoins. Il arrive même que, n'ayant pas assez de chaleur naturelle pour digérer de si gros morceaux, ils périroient, si la nature ne leur avoit pas suggéré un remede que la raison ne leur permettroit assurément pas d'employer, mais qui leur réussit. Ils tournent leur ventre du côté du soleil, jusqu'à ce que la chaleur le fasse pourrir; les vers s'y mettent; & une troupe d'oiseaux fondant dessus, se nourrit d'un superflu qui leur causeroit la mort. Ils prennent leurs mesures pour empêcher que ces oiseaux n'aillent trop loin, & bientôt ils se trouvent rétablis dans leur premier état. Les Paraguéens croient que les mâles de ces serpents aiment les femmes, & leur font violence. Un jour, dit-on, un missionnaire fut appellé pour confesser une Indienne qui, étant occupée à laver du linge sur le bord d'une riviere; venoit d'être violée par un de ces animaux. Elle expira dès qu'elle eut achevé sa confession.

Il y a, dans ces mêmes lieux, un animal singulier, connu sous le nom d'Orocomo. Il est de la grandeur d'un

chien, & vit dans les forêts. Son poil eſt roux ; il a le muſeau pointu, & les dents fort tranchantes. Lorſqu'il voit un homme armé, il prend la fuite ; mais s'il le trouve ſans armes, il le renverſe ſans lui faire d'autre mal, pourvu qu'il ait la précaution de contrefaire le mort ; & après l'avoir agité pendant quelque temps, pour voir ſi effectivement il n'eſt plus en vie, l'orocomo ſe contente de le couvrir de feuilles, & s'enfonce dans l'épaiſſeur du bois. L'homme ſe releve ; & dès que la bête a diſparu, il cherche ſon ſalut dans une prompte fuite, ou bien il monte ſur un arbre, d'où il conſidere à loiſir tout ce qui ſe paſſe. L'animal ne tarde pas à revenir, accompagné d'un tigre, qu'il ſemble avoir invité à partager ſa proie : mais ne la retrouvant plus, il pouſſe des hurlements épouvantables ; & regardant ſon compagnon d'un air triſte, il a l'air de témoigner du regret de lui avoir fait faire un voyage inutile. Au reſte, les animaux féroces du Paraguay n'attaquent guere les hommes que lorſqu'ils en ſont attaqués les premiers ; & ſi on ne les provoque point, on

paſſe, ſans rien craindre, des journées entieres dans les forêts.

Il y a, dans cette même contrée, beaucoup d'herbes & de bêtes venimeuſes, qui ont toutes leurs contrepoiſons ; tel eſt entr'autres l'herbe à moineau, qui forme d'aſſez gros buiſſons. Voici comme on l'a connue, & ce qui lui a fait donner le nom qu'elle porte. Parmi les différentes eſpeces de moineaux qu'on voit dans ces provinces, il y en a un de la groſſeur d'un merle, qui eſt fort friand de la chair de vipere. Dès qu'il en apperçoit une, il cache ſa tête ſous une de ſes ailes, & paroît comme une boule toute ronde, ſans aucun mouvement. La vipere s'approche de lui, & en reçoit ſur le champ un coup de bec. Elle s'en venge auſſitôt par un coup de langue ; mais dès que l'oiſeau ſe ſent bleſſé, il va manger de ſon herbe, qui le guérit dans l'inſtant. Il retourne bien vîte au combat ; & toutes les fois qu'il eſt piqué, il a recours à ſon ſpécifique. Ce jeu dure juſqu'à ce que la vipere, qui n'a pas la même reſſource, ait perdu tout ſon ſang. Dès qu'elle eſt morte, le moi-

neau la mange ; &, le repas fini, il fait encore uſage de ſon ſpécifique.

Malgré les agréments que je trouvois dans la peuplade de Saint-Xavier, malgré la politeſſe ingénieuſe des jéſuites à chercher des raiſons de m'y retenir, je pris la réſolution de retourner à Buenos-Aires. On m'avoit parlé d'un vaiſſeau qui devoit partir dans un mois pour le Breſil ; je ne voulus pas perdre l'occaſion de voir ce pays, le ſeul qui me reſte à connoître dans l'Amérique méridionale. D'ailleurs, le procureur des miſſions m'avoit propoſé de me conduire dans quelques-unes des principales villes Eſpagnoles, que nous n'eûmes que le temps de parcourir. Celles du Tucuman ſe nomment Saint-Michel, Salta, Cordoue, &c. Cette derniere eſt la capitale de la province, & le ſiege d'un évêque.

La Paz, dans le gouvernement de la Plata, fut bâtie par l'ordre du préſident de la Gaſca, qui lui donna ce nom, pour immortaliſer l'honneur qu'il s'étoit acquis en étouffant la révolte, & en rendant la paix au Pérou, par la défaite & la mort du jeune Pizarre.

Digitized by Google

Quoique de l'audience de la Plata, elle appartient preſque autant au Pérou qu'au Paraguay. Sa juriſdiction eſt fort bornée, & n'a guere d'autre lieu que la ville même. Sa riviere, quoique médiocre, entraîne, dans les grandes eaux, de prodigieux rochers, & roule des morceaux d'or, qu'on recueille après le débordement. En 1730, un Indien ſe lavant les pieds, en trouva un, que le marquis de Caſtel-Fuerte acheta douze mille piaſtres. Il l'envoya au roi d'Eſpagne, comme une rareté digne de ſon cabinet. A quatorze lieues de la Paz, parmi un grand nombre de montagnes, on en diſtingue une fort haute, qui renferme, dit-on, d'immenſes richeſſes. Un coup de tonnerre en ayant détaché une roche, on y trouva tant d'or, que pendant quelque temps, l'once ne valut que huit piaſtres dans le pays.

La nouvelle Sainte-Croix, ou Santa-Cruz de la Sierra-Nueva, bâtie après la deſtruction de l'ancienne, & dans un lieu plus commode, eſt médiocrement grande, mal conſtruite, & n'a rien qui la rende digne du titre de cité, dont elle eſt décorée, quoique

capitale d'un gouvernement. Nuno de Chavès, qui en jeta les fondements, la nomma Sainte-Croix, en mémoire du lieu de ſa naiſſance, qui eſt un bourg du même nom, près de Truxillo en Eſpagne.

Les colonies ſituées dans le gouvernement de l'Aſſomption, ſe réduiſent à la ville de ce nom & à Villa-Rica, qui ont pour habitants des Eſpagnols, des Métifs & quelques Indiens. Elles ſont l'une & l'autre de l'ordre le plus médiocre. Les maiſons ſont ſéparées par des jardins & des arbres, diſpoſés ſans ordre & ſans ſymmétrie. Figurez-vous quelques villages bâtis les uns auprès des autres, & couverts de petits bois, qui empêchent d'appercevoir les maiſons, & vous aurez une idée aſſez juſte de la plupart des villes de ce diſtrict. On ſe trouve ſouvent au centre de la place, que l'on croit être au milieu d'une forêt. Le gouverneur de l'Aſſomption avoit autrefois, ſous ſa juriſdiction, une partie des miſſions du Paraguay; mais elles en ont été détachées & unies au gouvernement de Buenos-Aires.

Digitized by Google

Cette derniere ville, ſans être la capitale, eſt cependant la plus conſidérable de toute la contrée ; vous avez vu que ſes premiers habitants l'abandonnerent pour ſe retirer à l'Aſſomption. Elle demeura déſerte pendant plus de quarante ans ; & les Eſpagnols ſembloient avoir oublié qu'ils avoient beſoin d'une retraite pour les vaiſſeaux dont ils recevoient leurs troupes & leurs munitions. Enfin, de fréquents naufrages leur firent ouvrir les yeux : ils rétablirent le port & la ville ; & cette entrepriſe étoit d'autant plus facile, que depuis la fondation des nouvelles colonies dans l'intérieur des provinces, on pouvoit en tirer de grands ſecours. Elle fut d'abord compoſée de différents quartiers, entre leſquels on avoit laiſſé des vergers & des plaines. La plupart des maiſons, bâties de terre, n'avoient qu'un étage, qu'une fenêtre, & pluſieurs même ne recevoient le jour que par la porte. Il n'y a pas plus de quarante ans qu'elles conſervoient encore cette forme ; mais des freres jéſuites, dont deux étoient d'Italie, inſpirerent à ſes citoyens le goût des édifices à l'Européenne ; & Buenos-Aires pourroit

aujourd'hui figurer parmi les meilleures villes d'Eſpagne. Elle a d'ailleurs, par ſa ſituation, par la bonté de l'air qu'on y reſpire, par le nombre de ſes habitants & l'étendue de ſon commerce, tout ce qui peut rendre une colonie floriſſante. Le tiers de ſon enceinte répond à de vaſtes campagnes, toujours couvertes d'une belle verdure. Le fleuve fait les deux autres tiers de ſon circuit, & paroît au nord comme une vaſte mer.

Les mœurs des peuples qui forment les colonies Eſpagnoles du Paraguay, reſſemblent ſi fort aux autres établiſſements de l'Amérique méridionale, qu'il eſt inutile de rien dire de plus ſur cet article. Les villes ſont gouvernées par des corrégidors, des alcades & autres magiſtrats ordinaires. Les habitants ſont compoſés d'Européens, de créoles, de negres, d'Indiens & de raçes mêlées. On y voit auſſi beaucoup de moines; & dans toutes celles qui ſont un peu conſidérables, il y a un évêque, un chapitre, un ſéminaire, un hôpital & un college de jéſuites. Ces derniers ſont dans la claſſe ordinaire des autres religieux : l'extrême pouvoir qu'on

leur reproche au Paraguay, ne s'étend point au-delà de leurs réductions ; & s'il eſt vrai qu'ils n'en uſent que pour le bonheur de leurs néophites, comment peut-on leur en faire un crime ? Il eſt certain que, ſans le ſecours des armes & de la violence, & par une méthode différente de celle des autres conquérants, ils ont ſubjugué les nations les plus indépendantes, adouci les mœurs les plus féroces, fixé les hommes les plus errants, policé les peuples les plus ſauvages. Ils ont perſuadé à des tribus diſperſées de ſe réunir en ſociété, d'embraſſer leur religion, de ſe ſoumettre à leur gouvernement ; & loin de détruire une partie des habitants, comme firent les Eſpagnols, pour s'aſſurer de tous les autres, ils ont multiplié leurs ſujets, à meſure qu'ils étendoient leurs domaines. Rien n'égale l'obéiſſance de ces Indiens, que le contentement qu'elle leur procure. Ils regardent leur ſoumiſſion comme un devoir qui leur aſſure la tranquillité dans cette vie, & le bonheur dans l'autre. C'eſt ce que les jéſuites n'ont ceſſé de leur inculquer ; & pour juger du ſervice qu'ils

leur ont rendu, il ne faut que les comparer avec les nations qui gémiſſent ſous le joug des Eſpagnols. En conſidérant cette conquête ſous ce point de vue, on ſera obligé de convenir que la ſociété humaine leur eſt redevable de trois cents mille familles heureuſes, civiliſées, & réduites en un corps de peuple, au lieu d'un petit nombre de ſauvages ignorants, vagabonds & miſérables. Les mêmes principes qui ont fait des Paraguéens les ſujets les plus ſoumis, en ont fait également de très-bons ſoldats; ils croient obéir & combattre par devoir. On a eu plus d'une fois beſoin de leur ſecours contre les Portugais, les Mammelus & les ſauvages anthropophages. Conduits par les jéſuites à toutes ces expéditions, ils ont combattu avec courage & avec ſuccès. Ce n'étoit donc pas, dans les commencements, une mauvaiſe politique, de laiſſer prendre aux jéſuites tant de pouvoir: l'événement a montré qu'ils acquéroient à la couronne d'Eſpagne un pays immenſe, qu'elle ſera toujours maîtreſſe de reprendre lorſqu'elle le jugera à propos. Il eſt ſeulement à

Digitized by Google

craindre qu'en leur ôtant le gouvernement de ces provinces, on n'y éprouve bientôt la même vexation, la même tyrannie, & par conséquent le même mécontentement, la même dépopulation que dans toutes les autres colonies Espagnoles.

Je suis, &c.

A Buenos-Aires, ce 20 Décembre 1752.

LETTRE CXLIV.

LE BRESIL.

JE pouvois, Madame, de l'embouchure de la Plata, me rendre, par terre, aux états du Breſil, qui confinent au Paraguay; mais la difficulté de trouver toujours des chevaux ou des voitures, m'a fait préférer la voie de la mer. Je montois un vaiſſeau de la colonie du Saint-Sacrement qui partoit pour San-Salvador, capitale des poſſeſſions Portugaiſes, & devoit enſuite gagner les Indes orientales par le cap de Bonne-Eſpérance. Cette deſtination entroit dans mes arrangements, mon deſſein étant, quand j'aurois parcouru le royaume du Breſil, d'aller aux iſles de France & de Bourbon, & de retourner en Europe par les côtes d'Afrique.

De Buenos-Aires nous vînmes mouiller au port de Santos, dans la capitanie de Saint-Vincent. On donne ici le nom de *capitanies* aux quatorze ou quinze provinces qui diviſent les éta-

Digitized by Google

bliſſements Portugais ſur les côtes maritimes du Breſil, & ſont ſoumiſes à un vice-roi général. Il y en a neuf qui relevent immédiatement de la couronne; les ſix autres appartiennent à des ſeigneurs particuliers, qui les ont conquiſes par les armes. Elles ſont toutes ſituées ſur le rivage de la mer, à des diſtances inégales, & ſouvent aſſez conſidérables. On ſe figure quelquefois que les princes d'Europe, qui ont des états en Amérique, ſont entiérement les maîtres des vaſtes contrées qu'ils renferment: mais ils n'occupent le plus ſouvent que le rivage, avec un diſtrict qui n'eſt pas ordinairement fort étendu. L'intérieur du pays eſt habité par des peuples inconnus pour la plupart, qui jouiſſent encore d'une entiere liberté, & ne craignent rien tant que de recevoir la loi des Européens. La domination Portugaiſe dans les terres, ne va guere au-delà de cent lieues; mais l'on en compte plus de mille de côtes depuis l'embouchure du fleuve de la Plata, juſqu'à celle du Maragnon ou riviere des Amazones. Toute cette partie eſt naturellement riche & fertile; & il y

a peu de grandes maiſons en Portugal qui n'y poſſedent quelque domaine. C'eſt aux guerres preſque continuelles que les Européens ont eu à ſoutenir avec les naturels du pays, qu'on attribue leur éloignement à s'établir dans l'intérieur des terres.

La ville de Santos occupe le fond d'une baie où les plus grands vaiſſeaux peuvent aborder. Elle contient à peine cent maiſons, dont les habitants ſont un mêlange de Portugais & de Métifs. Outre l'égliſe paroiſſiale, il y en a deux autres, dont l'une appartient aux Bénédictins, auxquels on a fondé un monaſtere, & l'autre aux Jéſuites qui y ont un college. Ces deux ordres, avec les Capucins, ſont preſque les ſeuls que l'on connoiſſe dans l'Amérique Portugaiſe, tandis que l'Eſpagnole regorge de Jacobins, d'Auguſtins, de Cordeliers & des peres de la Merci.

S. Vincent ne paſſe que pour la ſeconde ville de cette capitanie, quoique la province en porte le nom. Elle eſt ſituée dans un petit golfe qui forme un port inacceſſible aux grands vaiſſeaux. Sept ou huit Jéſuites y font leur ſéjour, s'emploient au ſalut des ſauvages ré-

pandus dans plusieurs villages des environs, & pénetrent souvent dans l'intérieur du pays, sur-tout vers les Cariges, qui sont les habitants du Bresil les plus policés. Ces peuples se couvrent le corps de peaux de bêtes, & le disputent en blancheur aux Européens. On leur a toujours trouvé beaucoup de bonne foi dans le commerce; mais la crainte de l'esclavage pour lequel ils se voient quelquefois enlevés par les Portugais, leur ôte la hardiesse de s'approcher de Saint-Vincent. On observe que les colonies qui maltraitent les Indiens, diminuent de jour en jour; au lieu que celles qui se conduisent avec plus d'humanité, prosperent d'une maniere sensible.

Il est un autre peuple dans cette même contrée, dont les Portugais ont eu beaucoup à souffrir, & presque toujours par leur faute. Il n'y avoit point de violences ni d'artifices que ces derniers n'employassent pour y faire des esclaves, jusqu'à se déguiser comme les habitants de Saint-Paul, sous l'habit de Jésuites, avec des armes cachées sous leus robes. C'est des Mammelus, leurs voisins, que les Portu-

Digitized by Google

gais de Saint-Vincent avoient appris cette ruſe déteſtable. Auſſi les ſauvages, implacables dans leur haine, l'étoient également dans leur vengeance. S'ils rencontroient un Portugais à l'écart, ils ne manquoient pas de le maſſacrer, & d'en faire un de ces horribles feſtins qui font frémir la nature. La plupart des premiers voyages du Breſil, n'ont de remarquable que ces barbaries. Malgré ces fureurs, cette vaſte région ne laiſſa pas de ſe peupler d'Européens; & les fruits de leurs travaux en excitèrent d'autres à les ſuivre. En moins de cinquante ans, on vit naître, dans l'eſpace de onze cents lieues de côtes, plus de cent cinquante, tant villes que bourgades, où les nouveaux Colons furent obligés de ſe partager ſans ceſſe entre la néceſſité de ſe défendre, & celle de défricher, par un travail aſſidu, des terres à la vérité très-fertiles, mais qui demandoient néanmoins de la culture pour fournir aux beſoins des habitants.

L'idée qu'on m'avoit donnée au Paraguay des Mammelus de la ville de Saint-Paul, n'étoit guere capable de m'inſpirer le deſir de voir cette répu-

Digitized by Google

blique de brigands, qui faisant profession de christianisme, exerçoient le métier de pirates. J'appris cependant que leurs mœurs n'étoient plus les mêmes, depuis que le roi de Portugal venoit de les soumettre à son domaine immédiat, & que le pape Benoît XIV avoit érigé leur ville en évêché. Elle fait aujourd'hui partie de la capitanie de Saint-Vincent, & est gouvernée comme les autres pays soumis à la domination Portugaise. On y compte plusieurs maisons religieuses, & entr'autres, une abbaye de Bénédictins. On a eu beaucoup de peine à y rétablir des Jésuites.

Le lynx est un animal commun dans cette même province, où l'on en trouve de plusieurs especes: les uns sont roux, d'autres agréablement tachetés, mais tous si furieux, que rien ne peut résister à leurs griffes. C'est une gloire égale pour un Bresilien, de tuer un lynx à la chasse, ou un ennemi à la guerre. Il ne faut pas croire néanmoins, comme les anciens l'ont débité, que la vue de cet animal soit assez perçante pour pénétrer les corps opaques, ni que son urine ait la merveilleuse pro-

Digitized by Google

priété de devenir une pierre précieuſe. Ce lynx imaginaire eſt une fable de l'antiquité, & n'a de rapport avec le lynx véritable que celui de porter le même nom. Le lynx du Breſil ne voit pas à travers les murailles; mais il eſt vrai qu'il a les yeux brillants & pleins de feu. Son urine n'engendre pas de pierres précieuſes, mais ſeulement il la couvre de terre, comme font les chats, dont il a la figure, les mœurs & la propreté. Il eſt communément de la grandeur d'un renard, a le poil long, de grandes oreilles, & les pieds diviſés comme le lion. Cet animal vit de chaſſe, & pourſuit ſon gibier juſques ſur la cime des arbres. Les chats ſauvages, les écureuils ne peuvent lui échapper. Il ſaiſit les oiſeaux; il attend les cerfs, les chevreuils, les lievres au paſſage & s'élance deſſus; il les prend à la gorge; & lorſqu'il s'eſt rendu maître de ſa victime, il en ſuce le ſang, lui ouvre la tête pour manger la cervelle, & l'abandonne enſuite pour en chercher une autre.

La ſeconde capitanie, en avançant au nord, eſt celle de Rio-Janeiro, riviere de Janvier, ainſi nommée,

parce que ce pays fut découvert le premier de l'an. Les François, ſous les ordres du chevalier de Villegagnon y conſtruiſirent le fort de Coligni. Je crois en avoir parlé dans mes lettres ſur la Guiane ; mais je n'entrai alors dans aucun détail des malheurs qui accompagnerent leur retour en Europe. Le plus grand de tous fut une horrible famine, dont la deſcription fait frémir. Je n'en rapporterai que quelques circonſtances que j'ai lues dans une ancienne relation, dont je ne fais que rajeunir le ſtyle. Celui qui parle éprouva lui-même les horreurs qu'il raconte. " Après avoir dévoré „ tous les cuirs de notre vaiſſeau, juſ- „ qu'aux couvercles des coffres, nous „ penſions toucher au dernier moment „ de notre vie ; mais la néceſſité fit „ venir l'idée de chaſſer les rats & les „ ſouris. Un rat étoit plus eſtimé „ qu'un bœuf ſur terre. On le faiſoit „ cuire dans l'eau avec les inteſtins, „ que l'on mangeoit comme le corps. „ Il m'étoit dû en France une ſom- „ me de quatre mille francs ; j'en „ euſſe volontiers donné la quittance „ pour un pain d'un ſou & un verre

„de vin. Je dirai en paſſant, avoir „non-ſeulement obſervé dans les au„tres, mais ſenti moi-même, pen„dant cette cruelle famine, que lorſ„que les ſens ſont aliénés par la diſſipa„tion des eſprits, cette ſituation rend „les hommes farouches, juſqu'à les „jeter dans une eſpece de rage. Nous „étions d'une humeur ſi noire & ſi „chagrine, qu'à peine pouvions-nous „nous parler l'un à l'autre ſans nous „fâcher, & même, Dieu veuille nous „le pardonner, ſans nous jetter des re„gards terribles, accompagnés de quel„que mauvaiſe volonté de nous man„ger mutuellement. J'avois gardé ſe„crétement un perroquet, qui pro„nonçoit auſſi nettement qu'un hom„me ce qu'il avoit appris de la langue „françoiſe, & de celle des ſauvages. „Il fut ſacrifié à la néceſſité : je n'en „jetai que les plumes ; le reſte nous „ſoutint pendant quelques jours mes „amis & moi. Mon regret fut d'autant „plus vif de le perdre, que deux jours „après nous découvrîmes la terre, & „que nous eûmes notre patrie devant „les yeux. Le maître du navire avoua „publiquement, que ſi notre ſituation

„ eût duré seulement un jour de plus, „ il avoit pris la résolution, sans aver- „ tir personne, de tuer quelqu'un de „ nous pour le faire servir de nourriture „ aux autres „.

Voilà, Madame, à quoi aboutit le projet qu'avoit Villegagnon, de former une colonie Françoise à Rio-Janeiro. Il fut contraint d'abandonner aux Portugais le fort qu'il venoit d'y faire construire. L'espece de golfe que forme le fleuve dans les terres, est long de dix à douze lieues, & large de sept ou huit. On lui trouve quelque ressemblance avec le lac de Geneve; mais les montagnes qui l'environnent sont moins élevées. L'entrée en est étroite, & fort resserrée par de petites isles qui la rendent très-dangereuse. A gauche, est un mont en forme de pyramide, que sa hauteur fait découvrir de fort loin. Il est rond, & si régulièrement taillé dans toutes ses faces, que les François l'appelloient le pot-à-beurre.

Après leur départ, les Portugais bâtirent une ville le long du golfe, qu'ils nommerent Saint-Sebastien, du nom du roi qui régnoit alors en Por-

tugal. Elle s'étend une demi-lieue en longueur ; mais ſa largeur n'eſt que de dix à douze maiſons. Elle eſt partagée en trois villes, la haute, la baſſe & celle du milieu. La premiere comprend la cathédrale & un magnifique college de Jéſuites, fondé, comme preſque tous ceux que ces peres poſſedent au Breſil, par ce même prince qui leur vouloit beaucoup de bien. Une abbaye de Bénédictins occupe la partie du milieu ; les Capucins François y ont auſſi un couvent. Ils travaillent aux miſſions ſous les ordres des Jéſuites, auxquels eſt confié le gouvernement de toutes les paroiſſes des Indiens qui ont embraſſé le chriſtianiſme. Ces peuples ſont un mêlange de différentes nations qui ont reçu le joug des Portugais, & qui les ſervent avec une aveugle ſoumiſſion.

On accuſe ces derniers de vivre dans l'oiſiveté, la molleſſe & le libertinage. Leur indolence leur fait abandonner les ſoins domeſtiques à des eſclaves negres ; & l'on prétend que les prêtres, moines ou ſéculiers, ne

ſéculiers, ne ſont pas exempts des mêmes vices. Le gouverneur réſide dans cette ville, qui n'eſt pas fortifiée du côté de la terre ; mais elle eſt défendue du côté de la baie, par quatre forts qui n'empêcherent pas les François de la prendre au commencement de ce ſiecle ; on fait monter à plus de vingt-cinq millions la perte que firent alors les Portugais. On parle d'établir ici, l'année prochaine, un tribunal ſouverain pour juger en dernier reſſort toutes les affaires de la côte méridionale.

Je ne dois pas quitter cette province, ſans parler de l'oiſeau lugubre, qui ſemble en préférer le ſéjour aux autres contrées du Breſil. Il eſt de la groſſeur du pigeon, & a le plumage d'un gris de cendre. Les Breſiliens le reſpectent, à cauſe de la triſteſſe de ſon chant, qu'il ne fait entendre que la nuit. Ils ſont perſuadés que cet animal leur eſt envoyé par leurs ancêtres, & qu'il vient leur parler de la part des morts. On raconte que du temps de Villegagnon, un François paſſant par un village, faillit d'être inſulté par les habitants, pour avoir ri de l'at-

tention religieuſe avec laquelle ils écoutoient cet oiſeau plaintif. " Tais-„ toi, lui dit fort rudement un vieil-„ lard ; ne nous empêche point d'en-„ tendre les nouvelles que nos peres „ nous font annoncer „.

A ſoixante lieues vers le nord, nous trouvâmes la province ou capitanie du Saint-Eſprit, dont on nous vanta la fertilité : la chaſſe y fournit toutes ſortes d'animaux ; les rivieres, une quantité incroyable de poiſſons ; & les terres arroſées des plus belles eaux, ne refuſent rien au travail des habitants. La ville principale, qui porte le même nom que la province, n'a ni remparts, ni murs, ni foſſés, & n'eſt remarquable que par un monaſtere de Bénédictins, & un college ou maiſon de Jéſuites. On ne compte, dans toute cette contrée, que deux cents familles Portugaiſes, & environ dix mille Indiens convertis, dans quelques villages voiſins. On les appelloit anciennement Margajats ; & ils ont été long-temps les mortels ennemis des Portugais ; mais s'étant apprivoiſés par degrés, ils ont fait avec eux des alliances que le temps a confirmées.

D'autres Indiens, plus enfoncés dans les terres, ne veulent point de réconciliation avec les étrangers.

La capitanie de Porto-Securo conſerve toujours le nom que lui fit donner la ſûreté de ſon port, lorſque le Breſil fut découvert par les Portugais qui ne penſoient guere à le chercher. Leur amiral Cabral, après avoir paſſé les iſles du Cap-Verd, pour aller à la côte de Malabar, par le cap de Bonne-Eſpérance, prit tellement le large, qu'il vit cette terre du Breſil, qui ſe préſentoit à l'oueſt. De tous les pays du continent de l'Amérique, c'étoit, ce ſemble, celui qu'on devoit découvrir le premier, comme le plus voiſin de l'Afrique. Cabral le nomma Sainte-Croix, parce qu'en arrivant, il y avoit arboré l'étendard du chriſtianiſme. On lui donna dans la ſuite le nom de Breſil, d'une ſorte de bois qu'on y trouve en abondance, & dont on fait grand uſage en teinture. Cet arbre, qui eſt de la hauteur d'un de nos chênes, & ne jete pas moins de branches, croît parmi les rochers, & dans les terreins les plus incultes. Il eſt raboteux, tortu,

& plein de nœuds comme l'aubépine ; les feuilles, qui ont quelque reſſemblance avec celles du buis, ſont vertes, liſſes, dures, ſeches, fragiles, ſes fleurs petites, & unies enſemble comme celles du muguet, mais plus odorantes, & d'un très-beau rouge. Son écorce eſt ſi épaiſſe, que lorſque l'arbre en eſt dépouillé, il diminue des trois quarts de ſa groſſeur. Le plus eſtimé pour la teinture, ſe reconnoît par le poids ; le plus peſant eſt le plus recherché. On le coupe en morceaux ; & par le moyen de l'alun, on en tire une eſpece de carmin. On en fait auſſi de la laque liquide pour la miniature. Dans les premiers temps, un vieux ſauvage voyant les Européens faire de grands amas de cette marchandiſe, leur dit : „ Pourquoi venez-vous de ſi loin chercher du bois pour vous chauffer ? N'en vient-il pas dans votre pays? Nous en avons beaucoup, lui répondit-on ; mais ce n'eſt pas du même. Nous nous chauffons avec le nôtre ; & le vôtre nous ſert à teindre nos habits. Mais vous en faut-il tant, demanda le Breſilien ? Oui, ſans doute, lui repliqua-t-on ; & il

y a tel marchand parmi nous, à qui pluſieurs vaiſſeaux chargés de ce bois, ne ſuffiroient pas pour colorer toutes les étoffes de ſes fabriques. Mais, repartit le vieillard, cet homme ne mourra-t-il point? Ou, quand il ſera mort, à qui paſſeront toutes ſes richeſſes? A ſes enfants, lui dit-on, ou, s'il n'en a point, à ſes parents les plus proches. Vraiment, reprit alors le ſauvage, je reconnois bien maintenant que vous êtes de grands fous, vous autres étrangers, de vous donner des peines infinies pour amaſſer du bien à ceux qui viennent après vous : comme ſi la terre qui vous a nourris, n'étoit pas ſuffiſante pour les alimenter de même ,,.

Cabral ayant reconnu que les pays qu'il venoit de découvrir, étoient fertiles, arroſés de belles rivieres, coupés par une infinité de ruiſſeaux couverts de diverſes eſpeces d'arbres, & également peuplés d'hommes & d'animaux, y deſcendit pour en prendre poſſeſſion au nom du Portugal. Quelques habitants attirés par ſes préſents & par ſes promeſſes, ne firent pas de difficulté d'apporter des rafraîchiſ-

ſements à ſa flotte. Il crut remarquer de la bonté dans leur caractere ; mais ne leur voyant aucune trace de religion, il leur fit annoncer par des miſſionnaires, les vérités de l'évangile. On a peine à comprendre quel fruit il ſe promettoit d'une prédication qui ne pouvoit être entendue. Quoi qu'il en ſoit, le défaut de toute eſpece de culte ſemble prouver que l'Amérique n'avoit jamais été connue de l'ancien monde : on n'auroit pas manqué de porter quelque religion dans une terre ſi peu éloignée de l'Afrique, & il en ſeroit au moins reſté des veſtiges.

Cabral fit planter un poteau avec les armes de Portugal, comme s'il n'eût rien manqué déſormais aux droits de cette couronne. Enſuite ayant dépêché un de ſes vaiſſeaux à Lisbonne, il remit à la voile vers les lieux auxquels ſa flotte étoit deſtinée. Le zele des Portugais ne devint pas fort ardent pour établir des colonies au Breſil ; on ſe contenta d'en faire venir des bois de teinture, des ſinges & des perroquets ; marchandiſes qui ne coûtoient que la peine de les prendre, & qu'on vendoit fort cher en Europe.

Digitized by Google

La cour de Lisbonne n'y fit transporter qu'un certain nombre de criminels & quelques femmes de mauvaise vie, dont on vouloit purger le royaume ; aussi ne se fit-elle pas presser pour accorder d'amples concessions à ceux qui offrirent d'eux-mêmes d'y former des établissements. Elle assigna à divers seigneurs des provinces entieres, dans l'espérance qu'ils y rassembleroient quelques habitants. La terre coûtoit d'autant moins à donner, que l'état n'y faisoit aucune dépense. Enfin le Bresil fut engagé à ferme pour un revenu assez modique ; & le monarque, content de l'acquisition d'un nouveau royaume, se réduisit presque au seul titre de souverain. Dans la suite, la cour de Portugal sentit le tort qu'elle s'étoit fait ; & Jean III entreprit d'y remédier. Il commença par révoquer tous les pouvoirs accordés aux chefs des capitanies, & y envoya une flotte nombreuse, avec ordre d'y bâtir des villes, & d'y établir une nouvelle administration.

Ce prince occupé de la conversion des Bresiliens, qu'il regardoit comme ses sujets, s'adressa à saint Ignace,

ſondateur des Jéſuites, pour avoir quelques miſſionnaires. Il en obtint ſix, qui partirent avec le gouverneur général ; & à leur arrivée, ils commencerent, dans la baie de tous les Saints, ou la baie ſimplement dite, la fameuſe ville de San-Salvador, devenue la capitale du Breſil, le ſiege d'un archevêque, le ſéjour de la cour ſouveraine & de celle de la monnoie, la réſidence du vice-roi & de tous les officiers du gouvernement. Elle eſt défendue par trois châteaux, & s'étend ſur une colline eſcarpée du côté de la mer, qui oblige de ſe ſervir de grues, pour faire monter & deſcendre les marchandiſes du port à la ville, & de la ville au port. Le terrein qu'elle occupe, eſt d'ailleurs ſi inégal, les rues ſi étroites, ſi tortues, qu'au lieu de voitures pour tranſporter les fardeaux, on ne peut employer que des eſclaves, dont on compte ici plus de quinze mille. Les gens de conſidération ſe font porter en palanquin ; & en général, tous les habitants ſont vains, pareſſeux, jaloux, voluptueux, fourbes, hypocrites, orgueilleux, cruels, vindicatifs & dévots. Semblables aux peu-

ples de la plupart des pays méridionaux, ils préferent le faſte & la magnificence aux plaiſirs de la ſociété & de la bonne chere.

On attribue avec aſſez de raiſon, une partie de ces défauts au commerce qu'ils ont avec leurs negres. Ils en ſont continuellement environnés ; & la plupart ne les gardent que pour augmenter leur cortege. Ils les font auſſi ſervir d'inſtruments de leur vengeance, & les emploient contre leurs ennemis, en qualité de bretteurs & d'aſſaſſins. A l'égard des autres détails de la vie civile, rappellez-vous ce que je vous ai dit des Portugais de Goa, & vous aurez, à peu de choſe près, une aſſez juſte idée de ceux du Breſil. Pluſieurs de ces familles deſcendent de race juive, & ont retenu de leurs ancêtres cet eſprit de commerce qui diſtingue la nation judaïque. Le principal négoce ſe fait en negres de guinée ; & c'eſt ici que les autres provinces du Breſil tirent leurs eſclaves. Le vice-roi préſide aux conſeils civils & criminels ; mais la juſtice y eſt ſi corrompue, que le plus ſouvent la vertu reſte opprimée, & le crime impuni. Il étoit autre-

fois défendu aux juges, de condamner à mort aucun Portugais; & vous concevez combien un pareil privilege devoit entraîner de déſordres.

Les dangers & les malheurs qu'ont éprouvés de la part des François & des Holl ndois, les habitants de San-Salvador, les ont rendus très-attentifs à leur ſûreté. Ils entretiennent ſur pied un corps de troupes Européennes, dont il y a toujours deux régiments dans la capitale. Ils ont auſſi une milice Indienne, qu'ils forment au métier de la guerre; & ils ont ſoin de tenir les fortifications en bon état. Enfin cette ville eſt grande, riche & bien peuplée; les maiſons y ſont hautes, & preſque toutes conſtruites de pierres de taille ou de briques. Les égliſes, & ſpécialement la cathédrale, abonde en ornements & en argenterie. L'archevêque a ſix ſuffragants, trois deſquels ſont de la création du pape régnant. A l'égard des moines, ce ſont toujours, comme je vous l'ai dit, des Bénédictins, des Capucins, des Jéſuites. Il y a cependant auſſi d'autres religieux & religieuſes de différents ordres. On tire les Capucins de France & d'Italie;

les habitants s'en accommodent mieux que de ceux des autres pays.

L'Eſpagne voulut d'abord diſputer aux Portugais la poſſeſſion du Breſil; mais après bien des conteſtations, il fut enfin réglé que ces derniers conſerveroient tout ce qui eſt compris entre la riviere de la Plata & celle des Amazones. Leur droit ainſi reconnu les rois de Portugal, déjà ſurchargés des richeſſes de l'Aſie, reçurent à la fois les tributs de deux mondes. Le Breſil leur procura ce que le Mexique & le Pérou donnoient aux Eſpagnols, de l'or, de l'argent, & de précieuſes denrées. Ce pays n'a point de province plus riche ni plus peuplée, que celle de la baie de tous les Saints dont je viens de parler. Le terrein y eſt fertile en maïs, en ſucre, en tabac, en riz, en coton, en manioc; & il y a des pâturages où l'on nourrit un ſi grand nombre de beſtiaux, que la viande s'y vend au plus bas prix. Les terres ſont arroſées par une multitude de rivieres, entre leſquelles il s'en trouve d'aſſez conſidérables. Leurs bords ſont peuplés d'habitations, où l'on jouit d'un

air ſerein & tempéré, quoique dans le voiſinage de l'équateur.

Après la fondation de la capitale, les villes du Breſil commencerent à ſe multiplier. Elles n'eurent d'abord que des fortifications très-ſimples, qui ſuffiſoient néanmoins contre les ſurpriſes des ſauvages; mais bientôt les Européens de diverſes nations s'étant rendu redoutables dans ces mers, il fallut ſe mettre à couvert de l'invaſion. Les François y pénétrerent les premiers. Vous avez vu quel en fut le ſuccès; & certainement les Portugais ſeroient reſtés paiſibles poſſeſſeurs de ces riches contrées, ſans un de ces événements qui, dans des circonſtances critiques, décident preſque toujours du ſort des empires. Leur roi, dom Sebaſtien, fut tué dans une expédition contre les Maures; & en perdant ce prince, leur liberté & leur pays, ils devinrent ſujets du roi d'Eſpagne. Peu de temps après ce malheur, les habitants des Pays-Bas ſecouerent le joug des Eſpagnols; & devenus les ennemis de leurs anciens maîtres, ils ne ſongerent qu'à s'enrichir de leurs dépouilles. Ils tomberent d'abord ſur les poſſeſſions Por-

tugaiſes, dès qu'elles firent partie du domaine de l'Eſpagne. Vous les avez vus dans les Indes orientales s'emparer des principales places. Ils porterent auſſi leurs armes dans le Breſil, qu'ils trouverent ſans défenſe, & dont ils ſe rendirent maîtres par la lâcheté du gouverneur. Ces provinces euſſent été perdues ſans reſſource, ſi l'archevêque, Michel Texeira, d'une des plus illuſtres familles du Portugal, & d'un eſprit ſupérieur à ſa naiſſance, n'eût cru devoir ſacrifier les devoirs de ſon état au danger de ſa patrie. S'étant mis à la tête de ſon clergé, & de quelques petits corps de troupes qu'il raſſembla à la hâte, il oppoſa une digue aux conquêtes de la Hollande. Il ſauva par ſa réſiſtance, ſept provinces qui reſterent fideles aux Eſpagnols. Les autres tomberent ſous la puiſſance des Hollandois; & c'eſt au prince Maurice de Naſſau, que ces derniers dûrent leurs établiſſements dans ce pays, & la paix avantageuſe qui leur en aſſura la conſervation. Mais bientôt la république, guidée par des principes d'avarice, & trouvant que Maurice entretenoit plus de troupes, bâtiſſoit plus de fortereſſes

qu'il n'en falloit pour défendre cette poſſeſſion, & vivoit plus ſomptueuſement qu'il ne convenoit à un homme qui étoit à ſon ſervice, l'obligea à ſe démettre de ſa place. Elle réforma alors une partie de la milice, négligea les fortifications des villes, & par une ſordide économie, aliéna les cœurs de ſes ſujets du Breſil. L'ennemi étoit à leurs portes, leurs frontieres ſans défenſe ; & les Portugais, délivrés du joug Eſpagnol, ayant repris leurs anciens domaines, reſterent enfin les maîtres d'une contrée, qui, comme je l'ai dit, vaut aujourd'hui le Pérou pour cette nation. Mais je reprends la ſuite de mon voyage.

De la capitanie de Porto-Securo, nous entrâmes dans celle d'Illheos, ou des Iſles. Ce qu'on y voit de plus remarquable, eſt un lac d'eau douce, de neuf lieues de circuit, dans lequel il y a des lamentins, des caymans & des requins qui ſont d'une groſſeur monſtrueuſe. La même province offre des arbres, dont la moindre inciſion fait découler un baume, auquel on attribue des vertus merveilleuſes contre pluſieurs ſortes de maladies. Ce pays ſeroit un des meilleurs du Breſil, ſi

le voiſinage de certains peuples cruels & barbares permettoit de le cultiver. On prétend qu'ils pouſſent l'inhumanité juſqu'à dévorer leurs propres enfants.

Dans l'intérieur des terres, entre Porto-Securo & la baie de tous les Saints, on trouve, dit-on, dans les lieux ſecs, un arbre fort grand, fort épais, dont toutes les branches percées de trous profonds, raſſemblent une humeur aqueuſe, qui ne déborde ni ne diminue jamais quelque quantité qu'on en puiſſe tirer. Comme il peut contenir juſqu'à cinq cents perſonnes dans la circonférence de ſes branches, c'eſt une retraite admirable contre la chaleur, & où l'on ne manque d'eau ni pour boire ni pour ſe laver.

La capitanie d'Olinde ou de Fernanbuc eut, pour premier ſeigneur, Edouard d'Albuquerque; mais elle fut réunie à la couronne lorſqu'on eut repris ce pays aux Hollandois. On y compte plus de cent moulins à ſucre, dont les Portugais tirent tous les ans vingt mille caiſſes de cette denrée. C'eſt dans cette même province qu'on recueille le meilleur bois de teinture:

Digitized by Google

il appartient au roi, ou à ceux qui achetent de lui le droit de le couper ; & chaque vaiſſeau qui ſert au tranſport, eſt obligé ſuivant ſa grandeur, d'en prendre une certaine quantité pour ſa majeſté. Tout ce pays eſt d'un extrême agrément par la verdure & la fertilité de ſes campagnes. On nomme la ville principale, indifféremment comme la province, Olinde ou Fernambuc ; & avant que les Hollandois l'euſſent priſe & ruinée, elle étoit auſſi belle, auſſi grande qu'Orléans. Le college des Jéſuites, qui ſubſiſte encore, a coûté plus de douze cents mille livres à bâtir, & paſſe pour un des plus beaux édifices du Breſil. Il a été fondé par le roi D. Sebaſtien, ſur la pente d'une agréable colline ; c'eſt le premier objet qui ſe préſente à ceux qui arrivent de la mer. On y enſeigne les ſciences aux jeunes gens ; & l'on y montre à lire & à ecrire aux enfants. Vis-à-vis de cette ſuperbe maiſon, eſt un humble couvent de Capucins, toujours diſpoſés à ſe porter où il plaît aux Jéſuites de les envoyer. Les Bénédictins ont dans la partie ſupérieure de la ville, un monaſtere ſi naturellement fortifié, qu'il en fait la

Digitized by Google

principale défenſe. Je ne parle, ni des égliſes, ni des autres couvents d'hommes & de femmes, qui ſont en grand nombre. On compte dans Olinde deux mille habitants, non compris les eſclaves & les moines.

Je ſuis, &c.

A Fernanbuc, ce 2 Février 1752.

Digitized by Google

LETTRE CLV.

SUITE DU BRESIL.

LEs autres provinces du Breſil ſont Tamaraca, Seregipé, Paraïba, Riogrande, Ciara, Para & Maragnan. La premiere paſſe pour une des plus anciennes colonies Européennes; mais le voiſinage d'Olinde l'a fait tomber dans l'obſcurité. On prétend que les François en ont été les premiers poſſeſſeurs, & qu'elle leur fut enlevée par les Portugais. On y voit même encore un port qui porte leur nom: *Porto-do-Franceſes.* La ſeconde n'a rien de remarquable. La troiſieme doit encore ſon origine aux François; & ſon nom au fleuve qui l'arroſe. Une autre de ſes rivieres a la ſingularité d'être plus large à ſa ſource qu'à ſon embouchure: on parle d'un arbre qui croît vis-à-vis de cette côte, dans l'iſle de Fernand de Noronha, & dont la qualité eſt ſi cauſtique, que ceux qui portent la main aux yeux, après l'avoir touché, ſont

privés de la vue pendant quelques heures ; mais il s'y trouve un autre arbre, dont les feuilles ſervent auſſi-tôt de remede. Des peuples, nommés Molopaques, occupent dans cette province une vaſte contrée au-delà du fleuve Paraïba. Les François comparoient cette nation aux Allemands pour la taille. Elle eſt du petit nombre de celles qui ſe couvrent le corps, & laiſſent croître leur barbe. Leurs mœurs n'ont rien qui bleſſe l'honnêteté naturelle. Ils ont des villes environnées d'un mur de ſolives, dont les intervalles ſont remplis de terre. Leurs femmes ſont belles, ſages, ſpirituelles, & ne ſouffrent jamais de badinage indécent, ce qui déplaiſoit fort à nos François. Elles portent leurs cheveux très-longs, & ne les ont pas moins beaux que les Européennes les plus curieuſes de cette ſorte de parure. Toute la nation a des heures réglées pour les repas; elle aime la propreté ; les mœurs & les uſages n'y ſentent point la barbarie, excepté ce goût déteſtable pour la chair humaine, auquel elle n'a pas encore tout-à-fait renoncé. Aux environs du même fleuve, habite un autre peuple, qui a

toujours conſervé beaucoup d'affection pour les François, avec leſquels il s'eſt allié autrefois par des traités & par des mariages. Le ſouvenir de ſes anciens amis lui fait aujourd'hui déteſter ſes derniers maîtres, & le diſpoſe toujours à prendre parti contre les Portugais.

Les capitanies de Ciara & Riogrande méritent peu votre attention. On comprend, dans celle de Para, les pays ſitués le long de la riviere des Amazones, où les Portugais ont établi pluſieurs miſſions pour la converſion des Indiens. La ville de Para, qui en eſt la capitale, eſt grande & bien bâtie; ſes rues ſont alignées; & ſes maiſons conſtruites depuis quelques années en pierre & en moilon, ſont riantes, & les égliſes magnifiques. Benoît XIV y a établi un évêché; & la ville eſt défendue par une bonne citadelle. Elle entretient avec Liſbonne un commerce direct, qui lui procure de grandes commodités. Le cacao, qui eſt la monnoie courante du pays, fait la principale richeſſe des habitants; ils y recueillent auſſi beaucoup de ſucre & de tabac. Les Portugais ont

pluſieurs forts ſur la droite de l'Amazone, qui dépendent de la capitanie de Para. Un curieux qui a parcouru cette riviere, depuis l'endroit où elle commence à être navigable, juſqu'à ſon embouchure, m'en a fait une deſcription qui pourra bien m'en épargner le voyage.

" Ce fleuve, dit-il, traverſe des royaumes plus étendus, répand plus de richeſſes, nourrit plus de peuples, porte ſes eaux douces plus loin dans la mer, reçoit le tribut d'un plus grand nombre de rivieres que le Nil, l'Euphrate & le Gange. Si ce dernier orne ſes bords d'un ſable doré, l'Amazone charge les ſiens d'un or pur. Si le Nil fertiliſe chaque année les campagnes qu'il inonde, le débordement de l'Amazone les rend fécondes pour pluſieurs années; & elles n'ont pas beſoin d'autre préparation. Un printemps éternel regne dans cette heureuſe contrée: la chaleur du climat y eſt tempérée par la fraîcheur de mille ruiſſeaux à peine ſortis de leur ſource, & par l'épaiſſeur des bois qui en ombragent les bords. Un nombre prodigieux de plantes extraordinaires & de fleurs in-

Digitized by Google

connues, préſente un ſpectacle toujours varié, toujours nouveau. On y eſt éclairé avec des bois de ſenteur & des réſines odoriférantes ; on y marche ſur des herbes parfumées ; on y foule aux pieds l'or & les pierreries ; la terre produit dans chaque ſaiſon, & n'exige aucun ſoin pour produire. Ah ! ſi les peuples vouloient y ſeconder la nature, plus délicieux que les vergers d'Eden, plus fortunés que les rivages de l'Euphrate, les vaſtes pays du Maragnon ne ſeroient bientôt plus que d'immenſes jardins, où regneroient à la fois la joie, la ſanté, l'abondance. Toutes les productions diſperſées dans d'autres régions, ſe trouvent raſſemblées dans celle-ci : une multitude prodigieuſe de poiſſons dans les rivieres, mille animaux différents ſur les montagnes, un nombre infini de toutes ſortes d'oiſeaux dans les forêts, des arbres toujours chargés de fruits, des champs toujours couverts de moiſſons. Le gibier vient de lui-même s'offrir au chaſſeur ; les pierres précieuſes, les riches métaux n'attendent que des mains pour les recueillir. Enfin, parmi les habitants même, on

ne voit que des hommes bien faits, adroits & pleins de génie pour les choſes du moins qui leur ſont utiles. Ils ont tous les arts qu'exigent les vrais beſoins ; ils ont tous les beſoins qu'exige le bonheur. Ils ne les multiplient jamais, & ne ſe refuſent à aucun de ceux qu'ils éprouvent. Celui de l'amour, quoique plus preſſant, ne leur coûte pas plus à ſatisfaire ; & ils ne croient la nature ſatisfaite, que lorſqu'elle n'a plus rien à demander. Les femmes n'enſeveliſſent pas les beautés dont elle les pare ; elles imagineroient l'outrager, en rougiſſant de ſes dons. La liberté y ajoute ces graces faciles, que la gêne rendroit timides & concertées. La loi ne contrarie point leur penchant ; ſi elles s'y livrent en ſecret, ce n'eſt que pour aſſaiſonner les charmes de la volupté des douceurs du myſtere ; & l'indiſcrétion des amants ne leve point le voile dont elles les couvrent. Leurs plaiſirs ſont vifs, mais paiſibles, & leurs remedes auſſi ſimples que leurs aliments ; ou plutôt la ſimplicité de leurs aliments rend moins fréquent l'uſage des remedes ; & ces peuples que nous croyons ſi bornés, ont ſu

prendre la voie la plus courte pour arriver au bonheur. Enfin ils ne desirent rien, parce qu'ils ignorent qu'il y ait d'autres biens à desirer que ceux dont ils jouissent. Je me délassois parmi eux, d'avoir vécu avec des hommes ; &, si j'ose le dire, je n'en regrettois pas le commerce. Après plusieurs années passées dans une agitation continuelle, je jouissois pour la premiere fois, d'une douce tranquillité. Le souvenir de mes fatigues, de mes peines, de mes périls passés me paroissoit un songe. Je partageois les plaisirs innocents de mes Indiens ; je me baignois avec eux ; j'admirois leur industrie à la pêche & à la chasse. Ils m'offroient l'élite de leur poisson & de leur gibier. Tous étoient à mes ordres : le cacique qui les commandoit, étoit le plus empressé à me servir.

„ C'est une tradition universellement répandue chez ces peuples, qu'il a existé parmi eux de vraies amazones, dont le fleuve a tiré son premier nom. Ils m'ont attesté qu'une des provinces voisines de cette grande riviere, étoit peuplée de femmes belliqueuses,

belliqueuſes, qui vivoient & ſe gouvernoient ſans hommes; qu'en certains temps de l'année elles en recevoient chez elles, & reſtoient enſuite dans leurs bourgs, où elles ſe procuroient, par le travail de leurs mains, tout ce qui eſt néceſſaire à l'entretien de la vie. Lorſque les hommes leur rendoient ces viſites amoureuſes, elles les attendoient armées d'arcs & de fleches, juſqu'à ce qu'elles fuſſent aſſurées qu'ils ne venoient que pour payer le tribut annuel de leur tendreſſe. Dès qu'elles les avoient reconnus, elles ſe rendoient en foule aux canots qui avoient amené cette colonie paſſagere d'adorateurs. Chacune ſaiſiſſoit le premier hamac qu'elle y trouvoit, & alloit le ſuſpendre dans ſa maiſon, pour y recevoir les careſſes de celui à qui le hamac appartenoit. Après quelques jours de familiarité, ces nouveaux hôtes s'en retournoient dans leurs habitations. Tous les ans ils ne manquoient pas de faire ce voyage dans la même ſaiſon & dans la même vue. Les filles qui en naiſſoient, étoient nourries par leurs meres qui les inſtruiſoient au travail &

au maniement des armes. Si c'étoient des garçons, les uns disent que l'année suivante elles les donnoient aux peres de ces enfants ; d'autres croient qu'on les faisoient mourir au moment de leur naissance. Ce récit m'a été si souvent répété, & d'une maniere si uniforme, que si le fait n'est pas vrai, il faut que le plus grand des mensonges passe, dans tout le nouveau monde, pour la plus constante des vérités historiques.

„ Plusieurs savants prétendent que les Amazones anciennes sont des personnages éclos du cerveau des poëtes, & que tout ce qu'en ont écrit Philostrate, Diodore de Sicile & Justin, n'est fondé que sur de vaines traditions. Les femmes, qui en Cappadoce, alloient à la guerre avec leurs maris, ont donné lieu de feindre un peuple d'héroïnes, qui ne souffroient point d'hommes parmi elles, ou au moins, qui ne leur laissoient prendre aucune autorité. Pour qu'elles pussent tirer de l'arc avec plus de facilité, on a imaginé qu'on leur brûloit la mamelle droite dans la premiere enfance ; ce qui leur a fait don-

ner le nom d'Amazones, c'eſt-à-dire, *privées de mamelles*. Elles nourriſſoient, dit-on, leurs filles avec du lait de jument, & rendoient boîteux leurs enfants mâles, afin qu'ils fuſſent, ſelon quelques-uns, incapables des exercices de la guerre, & ſelon d'autres, plus propres à ceux de l'amour. On rapporte qu'une reine des Amazones, qui avoit eu la foibleſſe ou la curioſité de ſe rendre aux vœux empreſſés d'un monarque, lui dit le lendemain: ah! vous ne valez pas le boîteux.

„ La néceſſité de perpétuer leur république, étoit le ſeul motif qui portoit ces héroïnes à voir des hommes; encore étoit-ce des inconnus, des étrangers, tels que le hazard les préſentoit à elles dans des lieux écartés: & elles ne conſervoient pour eux, ni ſentiment ni ſouvenir. Ceux qui ſoutiennent que de pareilles femmes ont exiſté, & qu'elles formoient une nation féminine, ſur les bords du Thermodon, s'autoriſent de quelques médailles grecques où l'on en voit de repréſentées; mais ces médailles prouvent ſeulement qu'il y a eu des fem-

mes guerrieres, telles que celles de la Cappadoce ; & perſonne n'en doute. Je trouve plus de fondement dans ce qu'on dit des Amazones modernes, dont le plus grand fleuve de l'univers porte le nom. Si jamais il y a pu avoir de ſemblables femmes dans le monde, c'eſt principalement en Amérique, où la vie errante des Indiennes qui ſuivent leurs maris à la guerre, & n'en ſont pas plus heureuſes dans leur domeſtique, a dû leur fournir des occaſions plus fréquentes qu'ailleurs, de ſe dérober au joug de leurs tyrans, en formant entr'elles cette eſpece de république. Mais en ſuppoſant que ces héroïnes Américaines aient exiſté, je doute qu'elles ſubſiſtent aujourd'hui. Il eſt vraiſemblable qu'elles ont perdu avec le temps leurs anciens uſages : ſoit qu'elles aient été ſubjuguées par une autre nation, ſoit qu'ennuyées de leur ſolitude, les filles moins farouches & plus ſenſées que leurs meres, aient pris le parti de ſe réconcilier avec d'auſſi chers ennemis que les hommes.

„ Ceux qui ont viſité & meſuré

avec le plus d'exactitude la riviere des Amazones, diſent qu'elle prend ſa ſource au pied des montagnes de Quito; qu'elle traverſe près de quatorze cents lieues de pays d'occident en orient, & ſe jette dans la mer du nord, par une embouchure qui n'a pas moins de trente lieues de largeur. La grande région qu'elle arroſe, en a plus de quatre mille de circuit; & cet eſpace étoit peuplé, au temps de ſa découverte, de plus de cent cinquante nations, parmi leſquelles on n'a pas trouvé un ſeul gouvernement policé. Les habitations étoient ſi proches l'une de l'autre, que du dernier bourg on entendoit couper le bois de la peuplade voiſine. Cette grande proximité ne ſervoit point à les faire vivre en paix; elles étoient diviſées par des guerres continuelles, dans leſquelles elles s'entre-tuoient, ou s'enlevoient mutuellement pour l'eſclavage. Mais quoique vaillants entr'eux, ces gens ne tenoient pas contre les Européens. La plupart prenoient la fuite, ſe jetoient dans leurs canots, abordoient à terre en un clin-d'œil, & ſe reti-

roient vers quelqu'un des lacs que la riviere forme en grand nombre.

„ La religion de tous ces peuples eſt preſque la même : ils ont des idoles fabriquées de leurs mains, auxquelles ils attribuent diverſes opérations : les unes préſident aux eaux, d'autres aux moiſſons & aux fruits. Ils ſe vantent que ces divinités ſont deſcendues du ciel, pour demeurer avec eux & leur faire du bien ; mais ils ne leur rendent aucun culte. Elles ſont gardées, ou à l'écart, ou dans un étui, pour les occaſions où l'on a beſoin de leur ſecours. C'eſt ainſi que prêts à marcher pour la guerre, ils élevent à la proue de leurs canots l'idole dont ils attendent la victoire, & qu'en partant pour la pêche, ils arborent celle qui préſide aux fleuves & aux lacs. Un de ces barbares, qui ne l'étoit cependant pas trop dans ſa converſation, admirant avec quel bonheur nous avions ſurmonté les difficultés de la grande riviere, après nous avoir fourni des vivres, nous pria de lui donner, par reconnoiſſance, un de nos dieux qui pût le

ſervir avec autant de bonté & de puiſſance dans toutes ſes entrepriſes. Nous lui demandâmes pourquoi ſes compagnons avoient pris la fuite à la vue de notre flotte, tandis qu'il étoit venu librement au-devant de nous. Il répondit que des hommes qui avoient été capables de remonter le fleuve malgré tant d'obſtacles, ſans eſſuyer aucune perte, devoient en être un jour les vainqueurs; qu'il ne vouloit pas toujours vivre en crainte & trembler dans ſa maiſon; qu'il aimoit mieux ſe ſoumettre de bonne heure, & recevoir pour ſes amis, ceux que les autres ſeroient obligés de ſervir comme leurs maîtres.

„ De toutes les nations qui habitent les bords de l'Amazone, les Omaguas ſont les plus raiſonnables & les mieux policés. Ils ont la coutume, avant que de ſe mettre à table, de préſenter une ſeringue à chaque convive, comme dans pluſieurs villes de l'Europe on apporte de l'eau pour ſe laver les mains avant le repas, ou du café après le dîner. La forme de ces ſeringues eſt celle d'une poire creuſe,

percée d'un petit trou à la pointe, dans lequel ils adaptent une canule. Ils les rempliſſent d'eau, & preſſées, lorſqu'elles ſont pleines, elles font l'effet des ſeringues ordinaires. Ce meuble eſt fort en honneur chez ces Indiens, & annonce qu'on fera bonne chere, à laquelle il convient de faire place.

„ Les Portugais ont publié que les Omaguas engraiſſoient leurs eſclaves pour les manger. C'eſt une calomnie qu'ils ont inventée, dans la ſeule vue de colorer leurs propres cruautés contre cette innocente nation. Il eſt vrai que lorſqu'ils font, parmi leurs ennemis, quelques priſonniers qui ont une grande réputation de bravoure, ils les tuent dans leurs fêtes, pour ſe délivrer d'un ſujet de crainte; mais après leur avoir coupé la tête, qu'ils pendent en trophée dans leurs caſes, ils jettent les corps dans le fleuve. Il ne s'eſt jamais vendu de chair humaine dans leurs boucheries, comme l'ont écrit ces mêmes Portugais, qui, ſous prétexte de venger cette barbarie, en commettent une très-grande, lorſqu'ils

réduiſent à l'eſclavage des peuples nés libres & indépendants. Auſſi depuis la conquête du Breſil, ces pauvres gens ont-ils abandonné leurs pays, pour s'éloigner de leurs cruels vainqueurs.

„ Il n'y a point aujourd'hui d'antrhopophages ſur les bords du Maragnon ; mais il en reſte encore dans les terres, ſur-tout vers le nord. Les Portugais ſe ſont mis en poſſeſſion de preſque toute la partie méridionale, & y ont établis pluſieurs miſſions. Près de celle de Saint-Paul, commencent de grandes iſles, anciennement habitées par les Omaguas : le lit du fleuve s'y élargit ſi conſidérablement, qu'un ſeul de ſes bras a quelquefois huit à neuf cents toiſes. Cette grande étendue donnant au vent beaucoup de priſe, il y excite de vraies tempêtes. Nous en eſſuyâmes une, contre laquelle nous ne trouvâmes d'abri, que dans l'embouchure d'un petit ruiſſeau ; c'eſt le ſeul aſyle en pareil cas : auſſi s'éloigne-t-on rarement des bords du fleuve. Mais il eſt dangereux de s'en trop approcher ; car un des plus grands périls de cette navi-

gation, eſt la rencontre des troncs d'arbres déracinés, qui demeurent engravés dans le ſable ou le limon proche du rivage, & cachés ſous l'eau. En ſuivant les bords de trop près, on eſt menacé encore de la chûte ſubite de quelqu'arbre, ſoit par ſa caducité, ou parce que le terrein qui le ſoutenoit s'abyme tout d'un coup, après avoir été long-temps miné par les eaux.

„ Au lieu de maiſons & d'égliſes faites de roſeau, on commence à trouver dans la miſſion de S. Paul, des chapelles & des preſbyteres conſtruits en maçonnerie. Il n'eſt pas moins ſurprenant de voir, au milieu de ces déſerts, des chemiſes de toiles de Bretagne à toutes les femmes Indiennes, des coffres avec des ſerrures & des clefs de fer dans leur ménage, des aiguilles, de petits miroirs, des couteaux, des ciſeaux, des peignes, & divers autres petits meubles d'Europe. Ces peuples ſe les procurent tous les ans à Para, dans les voyages qu'ils y font, pour y porter le cacao qu'ils recueillent ſans culture ſur les bords du fleuve.

„ La découverte du Maragnon, la connoiſſance des lieux qu'il arroſe, le deſir d'y former des établiſſements, le moyen d'y entretenir une eſpece de navigation, ont long-temps occupé la Cour d'Eſpagne; & voici quelles étoient les vues politiques de cette couronne. Les François, les Anglois & les Hollandois faiſoient en Amérique des courſes qui lui étoient fort incommodes, & d'où ils revenoient comblés de gloire & de richeſſes. Il n'avoit pas été facile de s'oppoſer à ce déſordre ſous le regne de Charles-Quint, parce que toutes les côtes n'étoient pas alors aſſez connues, pour permettre à ce prince de changer la route ordinaire de ſes galions. De tous les projets qui furent propoſés à ſes ſucceſſeurs, pour donner le change aux armateurs, ils n'en imaginerent point de plus propre, que d'ouvrir la navigation ſur la riviere des Amazones, depuis ſa ſource juſqu'à ſon embouchure. En effet, les plus grands vaiſſeaux pouvant demeurer à l'ancre ſous la forteresſe de Para, on auroit pu y faire venir toutes les richeſſes du Pérou,

de la Nouvelle-Grenade, de Terre-Ferme, & même du Chili. Quito auroit ſervi d'entrepôt, & Para de rendez-vous pour la flotte du Breſil, qui ſe joignant aux galions pour le retour en Europe, auroit effrayé les corſaires par la force & par le nombre. La difficulté ne conſiſtoit qu'à trouver la véritable embouchure du fleuve, pour remonter juſqu'au Pérou.

„ Orellana fut le premier qui entreprit cette découverte. Il ſuivit le cours d'une grande riviere, à laquelle il donna le nom d'Amazone, parce qu'on lui dit que ſes bords étoient habités par des femmes guerrieres, dont il devoit ſe défier. C'étoit la même que celle dont l'embouchure avoit déjà été reconnue par quelques Eſpagnols, & qui portoit alors le nom de Maragnon. Orellana ſe rendit en Europe, & obtint de ſa majeſté catholique le gouvernement du pays qu'il avoit découvert, avec la permiſſion d'en faire la conquête. Plus de cinq cents hommes, preſque tous d'une naiſſance noble, s'embarquerent ſous ſes ordres; mais leur

navigation fut si malheureuse, qu'ayant commencé à se rebuter dès les Canaries, la plupart abandonnerent leur chef, & se dispersérent dans ces isles. Il mourut lui-même de maladie ou de chagrin dans le cours du voyage, sans avoir tiré d'autre fruit de ses travaux, qu'une gloire assez équivoque.

„ Ce mauvais succès avoit rallenti l'ardeur des Castillans pour la découverte du Maragnon, lorsqu'au milieu du seizieme siecle, un gentilhomme nommé d'Orsua, vint offrir ses services au vice-roi du Pérou, pour cette importante expédition. L'opinion qu'on avoit de son mérite, attira sous ses drapeaux un grand nombre d'officiers & de vieux soldats. On comptoit parmi les premiers, un jeune homme nommé Guiman, & un autre appellé d'Aguirre, d'une conduite peu réglée, mais pleins de résolution, & que la ressemblance de leurs inclinations avoit rendus fort amis. Ces deux aventuriers conçurent une criminelle passion pour la femme de leur général, qui s'étoit déterminée à suivre son mari dans

ſes courſes. L'ambition jointe à l'amour leur inſpira le moyen de faire révolter les troupes d'Orſua contre lui ; & dans le trouble, ils l'aſſaſſinerent. Après une action ſi noire, quelques traîtres qui l'avoient favoriſée, élurent Guſman pour leur chef, & lui donnerent le titre de roi. Sa vanité l'aveugla juſqu'à le lui faire accepter ; mais il en jouit peu ; car ceux qui le lui avoient accordé le tuerent preſque auſſi-tôt. D'Aguirre lui ſuccéda, & prit comme lui le titre & les honneurs de la royauté. Son regne fut ſi ſanglant, qu'il paſſe encore en proverbe chez les Eſpagnols, pour ſignifier une domination cruelle & tyrannique. Il deſcendit dans la riviere des Amazones ; mais n'en pouvant vaincre le courant, il fut porté dans le grand canal qui mene au cap de Nord. En arrivant à la mer, il prit ſa route vers la Marguerite, & aborda dans un lieu qui conſerve encore le nom de port du Tyran. Il ſe rendit maître de l'iſle, après en avoir tué le gouverneur, la pilla avec des cruautés inouies ; & de-là paſſant à Cu-

mana, il y exerça les mêmes fureurs. Il désola les côtes de Caracas, & pénétra dans la Nouvelle Grenade, pour s'avancer vers Quito, avec le projet de porter la guerre au sein du Pérou. On avoit pris de justes mesures pour lui fermer les chemins; & ayant rencontré quelques troupes qu'il ne put éviter de combattre, il fut entiérement défait & contraint de fuir. Il crut sa perte certaine; & son désespoir lui fit commettre une barbarie sans exemple.

„ D'Aguirre avoit une fille qu'il aimoit tendrement, & qui l'avoit suivi dans tous ses voyages. Ma fille, lui dit-il, mon espérance étoit de te mettre sur le trône; mais puisque la fortune s'y oppose, je ne veux pas que tu vives pour devenir l'esclave de mes ennemis, & t'entendre nommer la fille d'un traître & d'un tyran. Meurs de la main de ton pere, si tu n'as pas la force de mourir de la tienne. Elle lui demanda quelques heures pour s'y préparer; mais trouvant ses prieres trop longues, il lui tira un coup de fusil au travers du corps; & ne l'ayant pas tuée à

l'inſtant, il l'acheva de ſon poignard, qu'il lui enfonça dans le cœur. Elle lui dit en expirant : ah ! mon pere, c'eſt aſſez. Il fut pris quelques jours après, & conduit priſonnier à l'iſle de la Trinité. On lui fit ſon procès dans les formes ; & ſa ſentence, qui fut exécutée à la lettre, portoit qu'il ſeroit écartelé, ſa maiſon raſée juſqu'aux fondements, & qu'on y ſemeroit aſſez de ſel pour rendre la place à jamais ſtérile.

„ De ſi malheureux événements firent perdre l'idée de pouſſer plus loin la découverte du Maragnon ; & cet oubli dura plus de quarante ans. On fit de nouvelles tentatives, mais toujours infructueuſes, juſqu'en 1636, que des religieux Franciſcains, partis de Quito, prirent la route de cette riviere. Il eſt vrai que la plupart n'ayant pu réſiſter aux fatigues du voyage, retournerent ſur leurs traces. Il n'en reſta que deux, André de Tolede, & Dominique de Brieda, qui, plus zélés ou plus curieux, pénétrerent conſtamment dans le pays, & continuerent de braver tous les périls. Parvenus enfin à la rive qu'ils

cherchoient, ils ſe mirent dans une eſpece de pirogue, s'abandonnerent au cours de l'eau, & furent portés juſqu'à Para. La couronne de Portugal étant alors unie à celle d'Eſpagne, ils y furent reçus avec toute ſorte de faveurs. Norona, qui commandoit dans cette contrée, profitant de leurs lumieres, équipa, ſous les ordres du capitaine Texeira, une petite flotte, ſur laquelle les deux religieux & quelques ſoldats s'embarquerent pour remonter le Maragnon. Il en eſt de ce fleuve comme d'un grand & puiſſant arbre, nourri par une infinité de racines, ſans qu'on puiſſe diſtinguer préciſément celle dont il tire ſon origine. Ses ſources ſont ſi nombreuſes, qu'on peut en compter autant qu'il y a de rivieres qui deſcendent des Cordillieres, depuis le gouvernement de Popayan juſqu'aux environs de Lima. La navigation de Texeira fut longue & difficile; mais il arriva enfin dans la province de Quito, avec tous les éclairciſſements néceſſaires pour tirer de ce voyage les avantages qu'on s'en étoit promis. Les communautés

religieuſes en firent des réjouiſſances publiques, pour remercier le ciel de leur avoir ouvert une vigne qui n'avoit pas encore été cultivée, & s'offrirent toutes avec la même ardeur, à ſervir pour la prédication de l'évangile. L'affaire fut miſe en délibération, & le conſeil décida qu'on renverroit Texeira avec tout ſon monde, par le même chemin ; qu'on lui donneroit deux perſonnes d'une capacité reconnue, qui feroient un rapport fidele de la route, & informeroient la cour d'Eſpagne de tout ce qu'ils auroient obſervé. Deux jéſuites, les peres d'Acuma & d'Artieda, furent deſtinés à l'exécution de ce grand deſſein. Ils partirent de Quito en 1639, & s'étant embarqués ſur le fleuve, ils arriverent à Para, d'où ils allerent en Europe publier leur relation ,,.

Il me reſte, Madame, à vous parler de la capitanie de Maragnan, pour achever de vous faire connoître le royaume du Breſil. Maragnan eſt le nom d'une iſle qui forme un gouvernement particulier, habité par les Topinamboux. Ces peuples ſont ori-

ginaires de la province de Fernambuc : après la conquête du Breſil, ils aimerent mieux renoncer à leurs poſſeſſions, que de ſe ſoumettre aux Portugais, & ſe bannirent volontairement de leur patrie. Ils s'avancerent juſqu'aux frontieres du Pérou ; mais ayant été maltraités par les Eſpagnols, ils deſcendirent la riviere des Amazones, juſqu'à la grande iſle qu'ils occupent préſentement. Ils détruiſirent une partie de ſes habitants, & forcerent les autres d'aller chercher une retraite dans des terres éloignées.

On vante les Topinamboux comme une nation brave, ſpirituelle, guerriere & très-attachée aux François, avec leſquels ils ont été en liaiſon. Il en eſt même venu à Paris, qui y furent baptiſés ſolemnellement à Notre-Dame, ſous l'avant-dernier regne, & nous avons ſongé ſérieuſement, à leur ſollicitation, à établir une colonie dans leur iſle : nous y avions même déjà bâti un fort ſous le nom de Saint-Louis. C'eſt aujourd'hui une petite ville appellée Saint-Philippe, érigée en évêché, ſous la métropole de San-Salvador. Elle eſt défendue par un château ſitué ſur un

rocher près de la côte, où il y a un bon port qui rend la ville fort marchande. On compte dans l'iſle, vingt-huit à trente villages d'Indiens, & ſept ou huit cents habitants. Des miſſionnaires envoyés par la cour de France, y prêcherent l'évangile ; & pluſieurs de ces ſauvages embraſſerent le chriſtianiſme. Nous ne fûmes pas long-temps maîtres de cette poſſeſſion ; les Portugais nous obligerent de l'abandonner. Celui qui avoit eu le plus de part à cet établiſſement, ſe nommoit Raſilly. Etant arrivé à l'iſle Sainte-Anne, voiſine de celle de Maragnon, il fit demander au chef de Topinamboux, s'il n'avoit point d'éloignement à recevoir des François. La réponſe fut favorable ; & ces ſauvages lui firent l'accueil le plus honnête. Ils lui bâtirent de petites loges pour lui & pour ſon monde, & l'aiderent même à conſtruire le fort qu'il nomma Saint-Louis.

Raſilly fut enſuite invité de ſe trouver à une aſſemblée générale de la nation, où le chef prenant la parole, lui dit : « Vaillant capitaine, le voyage que tu viens de faire eſt pour nous utile & honorable. Tu nous défendras

contre l'injuſte puiſſance des Portugais. La crainte que tu ne vinſſes pas aſſez tôt à notre ſecours, nous avoit fait prendre la réſolution d'abandonner cette iſle, & de nous retirer ſi avant dans les terres, que nous ne fuſſions plus expoſés à leurs attaques. Mais quand nous avons imaginé le regret que nous aurions de ne plus voir les François, avec qui nous avions coutume de commercer, & qui nous apportoient des couteaux, des ſerpes & des haches; quand nous avons ſongé que nous allions être réduits, comme les anciens Topinamboux, à n'avoir que des pierres dures pour couper & abattre les arbres, nous avons mieux aimé ne pas quitter ces lieux. Que le ciel béniſſe ton retour parmi nous! Tu nous as non-ſeulement amené de vaillants ſoldats pour nous défendre, mais encore de grands prophetes, pour nous faire connoître la loi de Dieu. Tu as abandonné ta patrie & ta famille, pour venir demeurer avec nous. Quelle reconnoiſſance ne te devons-nous pas? Quoique ce pays ne ſoit pas comme la France,

Digitized by Google

orné de beaux édifices, tu pourras y faire un séjour agréable. Notre isle produit en abondance du fruit, du gibier, du poisson, & toutes sortes d'animaux bons à manger. Notre nation fidele sacrifiera sa vie, s'il le faut, pour te rendre victorieux de tes ennemis. Je ne doute pas que toi & les tiens ne vous accommodiez de notre pain. Il ne le cede guere au vôtre, dont j'ai mangé quelquefois. Nous espérons enfin que nos enfants, instruits par vous dans votre religion, vos sciences & vos arts, ne formeront à l'avenir avec vous qu'un seul peuple, & qu'on nous croira tous des François.

„ Ces méchants Portugais, qui ont exercé sur nous tant de cruautés, nous répetent sans cesse que nous n'avons point de Dieu : c'est une fausseté ; nous en reconnoissons un qui a créé toutes choses, qui a fait nos ames immortelles, & qui est souverainement bon. Vous & nous n'étions d'abord qu'une nation : Dieu lui envoya ses prophetes, pour se faire connoître à elle. Ils présenterent à notre premier pere, deux

épées, l'une de bois, & l'autre de fer; il prit celle de bois, & fit mal. Mais le pere, dont vous êtes descendus, prit celle de fer, & fit bien. Depuis nous avons toujours été malheureux, & les prophetes irrités contre nos peres qui ne vouloient point écouter leur voix, remonterent dans le ciel. La confusion des langues qui survint entre nous, augmenta encore notre malheur. Le démon s'est joué de nous; il a fait massacrer & manger nos compagnons. Les Portugais, pour combler notre désolation, sont venus dans notre pays; ils nous ont chassés, ont détruit notre grande nation, & l'ont réduite en l'état affreux où tu nous vois dans cette isle. Mais ton arrivée au milieu de nous dissipe nos craintes, & nous rend l'espérance que nous avions perdue d'être encore distingués parmi les autres peuples. Ta bonté, ta douceur & tes manieres nous annoncent que nous serons heureux de t'avoir pour maître. Les Topinamboux n'ont jamais obéi par contrainte; depuis que je leur com-

mande, je les ai toujours traités avec humanité, & m'en ſuis bien trouvé; j'eſpere que tu en feras de même. Nous en avons une nouvelle aſſurance dans le commerce agréable que nous entretenons depuis quelques années avec les François. Les Portugais ont été bien cruels à notre égard : ils ne vouloient pas que nous euſſions les levres percées, & nous faiſoient ignominieuſement raſer nos cheveux longs. Dis-nous ta volonté ſur ces ſujets, ainſi que ſur celui de tuer nos eſclaves & de les manger. Sûrs de ta ſageſſe, nous ſuivrons tes ordres ſans répugnance.

Le cacique de Maragnon ayant achevé ſon diſcours, Raſilly lui fit cette réponſe : « Grand ami des François, nous ſommes ſenſibles au plaiſir que te fait notre arrivée dans cette isle. La prudence que tu as eue d'y retenir les Topinamboux, nation jadis ſi guerriere, eſt digne des plus grands éloges. En fuyant de ces lieux, ils auroient fait une double perte. Leurs ames, privées de la connoiſſance du vrai Dieu, auroient été le partage du démon; & il n'y auroit

auroit plus eu de commerce entre vous & les François. Mon roi, inſtruit de vos malheurs, nous a envoyés à votre ſecours. Le deſir de votre ſalut, & celui de votre conſervation, eſt l'unique motif de notre voyage. Nous devons vous ſouſtraire à la fois à l'empire du démon, & à la tyrannie des Portugais. La France ſurpaſſe, ſans doute, en beauté tous les pays qui ſont ſous le ciel. Je m'en ſuis éloigné cependant; j'ai, comme vous l'avez dit, abandonné ma famille & mille autres avantages; mais mon courage aime à ſervir les malheureux; & je demeurerai près de vous, tant que vous conſerverez la volonté de ſervir Dieu, & d'obéir à mon prince. Les ſoins que vous prendrez, de concert avec nous, pour bâtir des forteresſes dans cette iſle, ſeront autant pour votre ſûreté que pour la nôtre, & vos enfants ſe trouveront ainſi à portée d'apprendre de nous les arts & les ſciences qui nous conduiſent à l'honneur. Ne craignez plus les cruautés des Portugais; je perdrai la vie pour vous en garantir, s'il eſt néceſſaire. Quant à vos uſages, celui de tuer vos eſclaves & de les manger, eſt inhumain; & ſi vous

n'y renoncez entiérement, je ne puis demeurer avec vous. J'approuve fort que vous portiez les cheveux longs, & je vous prie de ne point perdre cette coutume. Je vous laiſſe la liberté de percer vos levres ; mais je vous avertis que j'aimerai plus particuliérement ceux d'entre vous qui ne les auront point percées „.

J'ai parlé, Madame, de toutes les provinces qui compoſent les vaſtes états du Breſil ; il ne ſeroit pas aiſé de vous faire connoître également toutes les nations qui l'habitent, tant elles different de nom, d'uſages & de caractere. Il eſt cependant certains traits généraux, ſous leſquels on peut les peindre. Elles ne parlent pas toutes la même langue ; mais il en eſt une plus univerſelle, qu'entendent la plupart même des Portugais, & que les jéſuites emploient dans leurs miſſions. Je vous ai déjà fait remarquer que la religion avoit peu de part aux idées des Breſiliens, du moins avant l'arrivée des Portugais. Ils ne connoiſſoient alors aucune ſorte de divinité, & leur langue n'a pas même de mot qui en exprime le nom. Dans leurs fables, on

ne trouve rien qui ait rapport à leur origine, ou à la création du monde. Ils ont seulement quelques histoires confuses d'un grand déluge, qui fit périr le genre humain, à la réserve d'un frere & d'une sœur qui recommencerent à peupler le pays. Cependant ils attachent quelque idée de puissance au tonnerre, dont ils croient que leur vient la science de l'agriculture. Il ne leur tombe point dans l'esprit qu'il puisse y avoir une autre vie, ni des récompenses ou des peines après la mort. Ils disent néanmoins que ceux qui se sont signalés par des actions importantes & méritoires, comme d'avoir tué & dévoré un grand nombre d'ennemis, sont changés en des especes de démons qui passent le temps à danser, à sauter, à rire, dans des campagnes fertiles & agréables. Ils ont des devins, comme toutes les nations ignorantes & barbares; & comme les nations policées & savantes, ils ont des charlatans, qui sont leurs médecins. Ces empyriques portent des plumes sur la tête, excitent les peuples au combat, leur font remarquer la nouvelle lune, leur donnent des herbes qui ne guérissent pas

leurs maladies, &c. Chez les peuples civilisés, la religion entre dans le syſtême politique du gouvernement, & maintient les différentes branches de l'état. Mais il n'y a ni état ni gouvernement chez des ſauvages, qui ſont ſans beſoins & ſans police.

En général, les Breſiliens ont pluſieurs femmes, & les quittent auſſi facilement qu'ils les prennent. Cependant les hommes ne peuvent ſe marier, ſans avoir tué quelque ennemi de la nation, ou domté quelque bête féroce. Une maîtreſſe eſtime pour le moins autant un grand chaſſeur qu'un habile guerrier. Il eſt vrai que celui-ci donne de la conſidération à celle qu'il épouſe; mais l'autre lui donne des vivres; & chez les ſauvages, l'abondance vaut mieux que la gloire. Juſqu'à leur mariage, les jeunes gens doivent s'abſtenir des liqueurs fortes. Juſqu'à ce même temps, les filles ſe livrent ſans honte aux hommes libres, & leurs parents les offrent aux premiers venus. Il n'y en a peut-être pas une qui apporte ſa virginité à ſon mari; pas un mari qui faſſe cas de la virginité. Mais lorſqu'elles ſont attachées par des promeſſes, on

ceſſe de les ſolliciter, & elles-mêmes ceſſent de prêter l'oreille aux ſollicitations.

Les Breſiliens ſe peignent le corps, excepté le viſage, d'une couleur noire, portent des colliers d'os à leur cou, ſe percent la levre inférieure, & y mettent une pierre de la longueur du doigt, qu'ils ont l'art de faire tenir ſans aucune ſorte de lien. Ils regardent comme une autre beauté, d'avoir le nez plat; & le premier ſoin des peres, eſt de rendre cet important ſervice à leurs enfants. Ils ne peuvent ſouffrir de poil dans toute autre partie du corps qu'à la tête. Les ciſeaux & les pincettes qui ſervent à s'en défaire, ſont un des plus grands objets du commerce qu'ils font avec les Européens. On a eu beaucoup de peine à contraindre les femmes à ſe vêtir. Elles apportoient pour prétexte l'uſage où elles ſont de ſe baigner dans toutes les eaux qu'elles rencontrent, & c'eût été un embarras de ſe dépouiller ſi ſouvent. Quand on les obligeoit à mettre une chemiſe, de peur de la ſalir, elles la retrouſſoient juſqu'aux épaules, & laiſſoient préciſément à découvert ce qu'on vouloit

qu'elles tinſſent caché. Celles que les Européens faiſoient priſonnieres, ou qu'ils achetoient pour travailler dans les forts, ne manquoient pas, dès que la nuit venoit, de ſe déshabiller, pour avoir le plaiſir de ſe promener toutes nues avant que de ſe coucher. Si, à grands coups de fouets, on ne les eût forcées de ſe vêtir, elles euſſent mieux aimé s'écorcher les bras & les épaules à porter des fardeaux, que d'avoir ſur elles le plus léger habillement. Cependant ces femmes ne le cédoient point en beauté à celles de l'Europe; & ſouvent c'étoit par un rafinement de volupté, qu'on les obligeoit de ſe couvrir.

Il y a des pays entiers de peuples ſi barbares, que les Portugais n'ont jamais pu les engager dans un commerce réglé. On ne traite avec eux que de loin, & toujours avec des armes à feu, pour réprimer par la crainte un appétit déſordonné qui ſe réveille en eux à la vue de la chair blanche des Européens. Les échanges ſe font à la diſtance de cent pas, c'eſt-à-dire, que de part & d'autre, on porte dans un endroit également éloigné, les marchandiſes qui font l'objet

du commerce. On ſe les montre de loin, ſans prononcer un ſeul mot, & chacun laiſſe ou prend ce qu'il veut. Cette méthode s'obſerve d'aſſez bonne foi; mais il paroît que la défiance eſt mutuelle, & que ſi les Portugais craignent d'être dévorés, ces barbares ne redoutent pas moins l'eſclavage.

La maniere dont ils traitent leurs priſonniers, differe peu de celle des ſauvages du Canada. Comme eux, ils les engraiſſent pour rendre leur chair de meilleur goût. Comme eux auſſi, ils leur donnent des femmes pendant le temps qu'ils les laiſſent vivre, & le maître du captif ne fait aucune difficulté de lui abandonner ou ſa ſœur ou ſa fille. Cette compagne lui rend toutes ſortes de ſervices, juſqu'au jour qu'il doit être maſſacré & mangé. Ce jour n'eſt jamais déterminé; il dépend de l'embonpoint du priſonnier.

Je n'entre point dans le détail des cérémonies barbares que l'on obſerve à ſa mort; ce ſont les mêmes que celles des Iroquois. Dès qu'il a reçu le coup funeſte, la femme qui avoit vécu avec lui, ſe hâte d'accourir, & ſe jette ſur ſon corps pour y pleurer un moment.

C'eſt une grimace qui ne l'empêche pas de manger ſa part de ce malheureux. Enſuite, d'autres femmes apportent de l'eau chaude, dont elles lavent le corps ; elles le coupent en pieces, & frottent les enfants avec ſon ſang, pour les accoutumer de bonne heure à la cruauté. On rôtit tous ces morceaux, ainſi que les entrailles, qui ſont ſoigneuſement nettoyées. C'eſt l'office des vieilles femmes. Celui des vieillards, en mangeant cet exécrable mets, eſt d'exhorter les jeunes gens à devenir de bons guerriers, pour ſe procurer ſouvent un pareil feſtin. S'il arrive que ces captifs aient eu quelqu'enfant de celles qui ont pris ſoin de les engraiſſer, ces petits malheureux ſont dévorés en naiſſant, ou lorſqu'ils ont acquis un peu plus de force. Les vieilles femmes aiment ſi paſſionnément ces ſortes de ragoûts, qu'elles en recueillent la graiſſe qui dégoutte le long des grils, & lechent leurs doigts pour n'en rien perdre. Ici, lorſqu'une femme fait une fauſſe couche, elle ſe nourrit de ſon fruit, diſant qu'il ne peut avoir de meilleur tombeau que le ſein qui l'a porté. Les Breſiliens

exercent la même cruauté ſur le corps de leurs amis, quand ils ſont morts : ils les déchirent en morceaux, & les mangent avec avidité. Au reſte, je peins ces Indiens dans l'état qu'on peut appeller de pure nature, c'eſt-à-dire, tels qu'ils étoient avant que la culture eût fait changer de face à leur pays, & que l'introduction de nos uſages eût altéré leur caractere. Ceux qui ont formé quelque liaiſon avec les Européens, reviennent par degrés de cette férocité. Ils baiſſent la vue avec une ſorte de confuſion, lorſqu'on leur en fait des reproches. « C'étoient des peuples chaſſeurs, dit quelqu'un, par conſéquent n'ayant pas toujours une ſubſtance aſſurée ; de-là, néceſſairement féroces, ſe faiſant la guerre avec leurs fleches & leurs maſſues pour quelques pieces de gibier, comme les barbares policés de l'ancien continent la font pour quelques villages. La colere, le reſſentiment d'une injure les armoit ſouvent, comme on le raconte des premiers Grecs & des Aſiatiques. Ils ne ſacrifioient point d'hommes, parce que n'ayant aucun culte religieux, ils n'avoient point de ſacrifice à faire, ainſi

que les Mexicains; mais ils mangeoient leurs priſonniers. L'inſtinct ſeul les gouvernoit : cet inſtinct les portoit à chaſſer lorſqu'ils avoient faim, à ſe joindre à des femmes, quand le beſoin le demandoit, & à ſatisfaire à ce beſoin paſſager avec de jeunes gens, lorſqu'ils manquoient de femmes ,,.

Malgré cette ancienne barbarie, ces peuples reçoivent humainement les étrangers : à l'arrivée d'un voyageur, on le preſſe de ſe coucher dans un hamac, & on le laiſſe quelques inſtants ſans lui parler. C'eſt pour ſe donner le temps d'aſſembler les femmes qui viennent s'accroupir à terre autour de lui, les mains ſur leurs yeux. Bientôt elles laiſſent tomber des larmes de joie; &, ſans ceſſer de pleurer, elles adreſſent mille choſes flatteuſes à leur hôte. « Que tu es bon ! que tu as pris de peine à venir ! que tu es beau ! que tu es vaillant ! que nous t'avons d'obligation ! que tu nous fais de plaiſir ! » Si l'étranger veut donner bonne opinion de ſa perſonne, il doit répondre par des marques d'attendriſſement : on a vu des François pleurer plus fort qu'elles ; & ceux qui ne pouvoient

pleurer, jetoient du moins quelques ſoupirs. Après cette premiere ſalutation, le maître du logis fait apporter de l'eau, & ces femmes lavent les pieds & les jambes du voyageur. On lui ſert enſuite à boire & à manger; & s'il veut paſſer la nuit dans le même lieu, on lui tend un nouveau lit, & l'on éloigne tout ce qui peut troubler ſon repos.

Quelques Breſiliens ſe nourriſſent de manioc, & font une ſorte de cidre qui enivre. D'autres ne vivent que de leur pêche ou de leur chaſſe, & l'eau des rivieres fait leur unique boiſſon. Ils ſont, en général, d'une bonne conſtitution, & l'on ne voit parmi eux ni boſſus, ni boiteux, ni gens eſtropiés ou contrefaits. Il eſt vrai qu'on n'y ſuit pas la coutume ridicule d'emmailloter les enfants, comme chez nous autres peuples civiliſés. Ils viennent au monde pour agir, & nous les empriſonnons. Nos Indiens, au contraire, les laiſſent ſans bandages, ſans ligature, ſans gêne, ſans compreſſion, avec toute la facilité de ſe mouvoir, de ſe tourner de tous côtés, d'étendre leurs membres, de ramper, de n'être enfin que ce que la nature veut, que ce qu'elle

indique. Ils n'empêchent ni le jeu de la machine humaine, ni le développement de ſes forces. Auſſi l'enfant ſauvage marche-t-il plutôt que l'enfant des nations policées.

Les habitants naturels du Breſil, je parle de ceux qui, n'ayant pas ſubi le joug des Portugais, ont conſervé leur indépendance avec les Européens, n'ont ni rois ni princes qui les gouvernent; ils vivent dans des villages, où ils ne ſont ſoumis à l'autorité d'aucun homme ni d'aucune loi. Dans la guerre, ils obéiſſent volontairement à des chefs; dans la paix, ils n'obéiſſent à perſonne. Ils conſervent entr'eux la plus grande union, & ont pour autrui les mêmes attentions qu'ils exigent pour eux-mêmes. Quiconque oſeroit y manquer, ne le feroit pas impunément; car la vengeance eſt l'inſtinct le plus naturel des hommes qui vivent dans des ſociétés indépendantes; & le ſauvage, qui ne peut faire craindre à ſes ſemblables ni le magiſtrat, ni les loix, peut leur faire redouter ſes fureurs.

Dans leurs maladies, les Breſiliens ſe traitent mutuellement avec des égards ſi tendres, que s'il eſt queſtion

d'une plaie, un voiſin ſe préſente auſſi-tôt pour la ſucer, & tous les offices de l'amitié ſont rendus avec le même zele. Si, après avoir employé tous les remedes, le mal continue, ils caſſent la tête au malade, perſuadés qu'il lui eſt plus avantageux de mourir tout d'un coup, que de ſouffrir les peines qui accompagnent ſon état. Au reſte, les maladies ſont ici peu fréquentes, ſur-tout dans la partie méridionale, où l'air eſt extrêmement ſain. Quantité de vieillards Européens s'y rendent de Portugal pour rétablir leur ſanté, & y prolongent leurs jours beaucoup plus qu'ils ne l'auroient fait dans leur patrie.

Le même pays eſt en général très-fertile, & a produit toutes les choſes néceſſaires à la vie, juſqu'au temps où l'on y a découvert des mines d'or & de diamants. Ces richeſſes ont appauvri les Portugais. Leurs colonies d'Aſie avoient déjà enlevé beaucoup d'habitants; celles du Breſil, comptant ſur de nouveaux tréſors, ont ceſſé de cultiver les véritables mines, qui ſont l'agriculture & les manufactures. L'or & les diamants peuvent à peine payer

ce que les Anglois leur apportent ; & aujourd'hui, pour ſa ſubſiſtance journaliere, ce pays dépend totalement de l'Europe. Les denrées qu'il fournit à l'étranger, ſont le ſucre, le tabac, les cuirs, l'indigo, l'ipécacuana, le baume de capaü, & ſur-tout le bois de breſil. Ce commerce eſt conſidérable, & augmente chaque jour, par la facilité qu'ont les Portugais d'avoir des negres à meilleur marché que les autres nations. Leur voiſinage de l'Afrique leur procure cet avantage ſi eſſentiel dans les colonies, & ſans lequel ils ne pourroient ni conſerver leurs établiſſements, ni étendre leurs plantations, ni ouvrir de nouvelles mines. Au moyen des marchandiſes dont je viens de parler, ils tranſportent tous les ans au Breſil quarante à cinquante mille noirs, qui rendent cette poſſeſſion une des plus floriſſantes de l'Amérique. Ses mines ont preſque verſé autant d'or dans leur pays, qu'on a tiré d'argent de celles du Mexique. Quelques-uns de ſes diamants ne le cedent ni par leur poids, ni par leur brillant, ni par leur tranſparence, à ceux de l'Inde. Il eſt vrai

que la plupart ont une eau jaunâtre ; mais il s'en trouve d'une groſſeur prodigieuſe. Il y a quelques années, m'a-t-on dit, qu'on en envoya un au roi de Portugal qui peſoit plus de cent ſoixante carats, & dont le prix étoit de pluſieurs millions de notre monnoie.

Le haſard ſeul a fait découvrir tous ces tréſors ; les Hollandois n'en avoient eu aucune idée. Les Portugais remarquerent les premiers que les hameçons des Indiens étoient d'or ; & les ayant queſtionnés, ils apprirent qu'il tomboit tous les ans, des montagnes, une quantité de ce métal, que l'eau entraînoit dans les vallées. Il n'y a pas cent ans qu'on a commencé à le tranſporter en Europe ; depuis ce temps, le produit en a conſidérablement augmenté. Le ſoin de le recueillir fait la principale occupation des eſclaves, que les Portugais entretiennent pour ce ſervice. Chaque negre eſt obligé d'en fournir un gros par jour à ſon maître ; & s'il en amaſſe davantage, le ſurplus eſt à lui, il peut en diſpoſer à ſa volonté. La découverte des diamants eſt encore plus récente que celle de l'or. Il n'y a

guere que cinquante ans que le premier a paru en Europe. On les trouve dans les rivieres & dans les ravines, mêlés avec le ſable.

Le commerce de Portugal ſe fait ſur le même plan que celui des autres nations Européennes, & principalement des Eſpagnols. Il part tous les ans trois flottes de Liſbonne, qui ſe rendent en autant de petits ports; ſavoir, à Fernambuc, à Rio-Janeïro, & à la Baie de tous les Saints. Elles rapportent une cargaiſon qui ſurpaſſe celle des galions d'Eſpagne. L'or ſeul monte à plus de quarante millions de notre monnoie. Je ne parle que de celui qui vient de l'Amérique; car, comme les Portugais commercent directement avec l'Afrique, ils en tirent auſſi beaucoup de la côte occidentale de ce continent. Les provinces du Breſil, qui en fourniſſent le plus, ſont celles de Rio-Janeïro & de Tous-les-Saints. Le ſucre fait la principale cargaiſon de la flotte de Fernambuc; on prétend même qu'il eſt plus beau, plus fin que celui que les François, les Anglois, les Eſpagnols reçoivent de leurs colonies. A l'égard

des diamants, la cour de Liſbonne ayant limité le nombre des perſonnes employées à cette recherche, il ne lui en arrive guere que pour trois millions. Le Portugal n'envoie pas, de ſon fonds, la cinquantieme partie des marchandiſes que le Breſil prend en échange pour toutes ces richeſſes. Les draps, les toiles, les ſoieries, les dentelles, les uſtenſiles de fer, de cuivre, d'étain, &c. viennent d'Angleterre, de France, de Hollande, d'Italie & d'Allemagne. Les Eſpagnols fourniſſent de l'huile; les Anglois, du fromage, du beurre, de la farine, du poiſſon & des viandes ſalées. Le Portugal ne donne que du vin & quelques fruits. Ainſi, quoique ce commerce ſoit très-lucratif, il l'eſt moins pour les Portugais que pour les étrangers, & ſur-tout pour les Anglois, dont ils ne ſont, pour ainſi dire, que les facteurs. Il eſt vrai qu'une loi ſévere défend aux autres nations l'entrée des ports du Breſil, & la part la plus indirecte dans ce négoce; mais le Breſil même, & les Portugais, ne ſubſiſtent que par la violation perpétuelle de cette loi. Ce commerce ſe fait

ſous leur nom. Toujours fideles à leurs correſpondants, toujours trompant le roi, qui a beſoin de l'être, ils ne donnent aux marchands étrangers aucune reconnoiſſance : la bonne foi, ſans laquelle il n'y auroit jamais eu de commerce, en fait ſeule la ſûreté. Ils tiennent cet uſage des Eſpagnols ; & cette fidélité, ſi honorable aux deux nations, prouve bien que les hommes n'obéiſſent de bon gré qu'aux loix qui tendent à leur propre avantage, ou à celui de la ſociété. Celles qui ne ſont que la volonté du ſouverain, trouvent toujours les cœurs rebelles.

Mais, pour revenir aux colonies du Breſil, je le répete, Madame, en ne s'attachant qu'à la recherche de l'or, elles appauvriſſent la métropole. Il n'eſt de richeſſes réelles que celles qui dépendent de l'induſtrie d'une nation, du nombre de ſes habitants, de la culture de ſes terres. Les tréſors des Portugais ne ſont que paſſer de leurs mains dans celles des étrangers. Ce peuple abandonne les richeſſes naturelles pour des richeſſes de fiction, qui diminuent de prix à meſure qu'elles ſe multiplient ;

Digitized by Google

tandis que les denrées, dont elles ne ſont que la repréſentation, devenant plus rares, augmentent de valeur. Rappellez-vous ce roi inſenſé, qui demandoit que tout ce qu'il toucheroit fût converti en or, & qui finit par la plus affreuſe miſere. C'eſt l'image des Portugais.

Je ſuis, &c.

A San-Salvador, ce 12 Mars 1752.

LETTRE CLVI.

ISLES D'AFRIQUE.

J'AI dit, Madame, un éternel adieu à l'Amérique; j'ai quitté pour toujours les vaſtes domaines de l'Eſpagne & du Portugal, où mille peuples, qui different entr'eux de coutumes, de mœurs, de figure, de caractere & de langage, ſe reſſemblent en ce ſeul point, qu'ils ſont tous également barbares & cruels. L'homme civiliſé ne le cede point, ſur cet article, à l'homme ſauvage, le chrétien à l'idolâtre, l'Eſpagnol à l'Américain, le Portugais à l'Indien, le negre au mulâtre. Les plus policés même ſont les plus induſtrieux à perſécuter leurs ſemblables: j'oſe le dire à la honte des Européens, ils ont moins cherché à gagner l'amitié, qu'à répandre le ſang des peuples du nouveau monde. La cruauté a toujours été le premier effet de leur victoire, & leur fureur ſe portoit ſur toute la race des vaincus. Enfin, ils n'ont conquis ce

pays qu'en exterminant ſes habitants; & aujourd'hui même, s'ils ceſſent de les détruire, ce n'eſt que pour les rendre ou leurs vaſſaux ou leurs eſclaves.

Un vaiſſeau qui partoit pour les Indes, m'a laiſſé à l'iſle de Bourbon, éloignée d'environ trois cents lieues des côtes orientales de l'Afrique. Nous relâchâmes d'abord à l'iſle de Sainte-Helene, & enſuite à celle de Madagaſcar. La premiere étoit déſerte en 1502, lorſqu'elle fut découverte, par les Portugais, le jour de la ſainte dont elle porte le nom. Les Hollandois voulurent s'y établir; mais les Anglois la leur enleverent, & l'ont depuis toujours conſervée. Nous étions à une demi-lieue du rivage, lorſque, dans une petite baie qui s'offrit à notre vue, nous découvrîmes un fort portant le pavillon d'Angleterre. Nous le ſaluâmes de trois coups de canon, & l'on nous en rendit un. Une chaloupe s'étant approchée à la portée du piſtolet, demanda en langue angloiſe d'où étoit le navire; on lui répondit, du Breſil. « De quel quartier du Breſil? de San-Salvador. D'où vient-il? de Portugal. Le nom du capitaine? Almeïda. Qu'il

deſcende, & qu'il vienne montrer ſes commiſſions au gouverneur. Enſeignez-nous un lieu de bon ancrange? » On nous répondit que nous pouvions mouiller en ſûreté dans cet endroit même: les ancres y furent jetées ſur vingt-quatre braſſes de profondeur.

Le capitaine ſe diſpoſant à deſcendre, un officier du fort arriva au bâtiment, le reconnut, & nous fournit des rafraîchiſſements. Nous obtînmes la permiſſion de faire de l'eau; & nous allâmes rendre viſite au gouverneur, qui nous fit ſaluer ſa femme & deux de ſes filles. Il nous préſenta quelques liqueurs en attendant le dîner. Enſuite nous ayant menés lui-même à la chûte d'un ruiſſeau qui tombe entre deux grands rochers, à côté du fort, il prit la peine de détourner un courant, qui ſe réduiſit en tuyaux commodes pour remplir nos tonneaux. Le dîner fut ſervi avec beaucoup de propreté, en mets moitié Anglois, moitié Portugais. Nous eûmes les dames à table, & la liberté n'y regna pas moins qu'en France. Je fus choqué ſeulement, que lorſqu'on en vint aux ſantés, elles furent bues par tout le monde dans le même verre. On

nous fit coucher, le capitaine & moi, dans la plus belle chambre du fort. On y monte par un balcon de ſix marches, qui donne dans une grande ſalle d'armes bien entretenue. Des quatre coins de cette piece, on entre dans quatre appartements, compoſés chacun de trois chambres, & meublés d'étoffes des Indes, de tapis de Perſe, de lits & de ſieges d'ébene. On y voit tous les portraits des rois d'Angleterre, depuis Charles I, juſqu'au prince régnant, qui occupe l'endroit le plus viſible. Celui de Comwel eſt dans la ruelle du lit, le viſage tourné vers la tapiſſerie; car la politique regne juſques dans les lieux les plus éloignés & les plus ſolitaires.

Le fort eſt environné de rochers d'une hauteur effrayante, excepté du côté de la mer. Sa forme eſt triangulaire; deux de ſes baſtions portent de gros canons de fer, pointés ſur l'eau; & le troiſieme pourroit tenir lieu d'un ſecond fort, ſi le premier étoit forcé. Vingt caſes alignées ſervent de caſernes aux ſoldats de la garniſon. La plupart ont des poſſeſſions dans l'iſle, & viennent à leur tour faire la garde

du fort. Ils ont quelques negres pour les ſervices pénibles. Le gouverneur commet aux ſiens le ſoin d'environ cent cinquante vaches, & laiſſe à huit femmes celui du lait & du beurre. J'admirois la quantité de pois, de feves, de raves, de navets, de choux, d'ananas, de bananes, de citrons, d'oranges, de grenades, de melons, qui ſervent de nourriture aux habitants, indépendamment des beſtiaux & de la volaille. On y avoit auſſi amené des chevaux; mais ils ſont devenus ſi farouches, que lorſqu'on les pourſuit juſqu'aux extrêmités de l'iſle, ils s'élancent du ſommet des rochers dans la mer, plutôt que de ſe laiſſer prendre. Les perdrix & les pintades y ſont les divertiſſements de la chaſſe.

Telle eſt, Madame, cette fameuſe iſle de Sainte-Hélene, qui peut avoir douze lieues de tour, & forme un épiſode ſi intéreſſant dans le roman de *Cleveland*. « C'eſt-là, diſois-je en moi-même, en approchant de ſes côtes, que le fils naturel de Cromwel, ſe précipitant dans la mer, fut reçu pendant la nuit dans la chaloupe de madame Eliot ». Le ſort de ce malheureux

malheureux fugitif me rappelloit celui de Léandre, avec cette différence cependant, que ce dernier perdit la vie & ſa maîtreſſe, au lieu que Cleveland trouva autant de maîtreſſes, charmantes qu'il y avoit de filles aimables dans ce ſéjour enchanté. Je cherchois des yeux l'endroit où il avoit gagné la terre avec ſa conductrice ; je tâchois du moins de découvrir les rochers qui cachoient le paſſage, d'où l'on arrive à cette belle plaine, dont l'auteur du roman fait une ſi agréable deſcription. Mon imagination me repréſentoit ces allées d'arbres à perte de vue, ces petits bois, ce mêlange bien ordonné des prairies, de terres cultivées, de maiſons qui ſe répondoient avec ſymmétrie, & paroiſſoient auſſi-bien diſpoſées pour le plaiſir des yeux, que pour la commodité des habitants. Il me ſembloit entendre madame Eliot dire à Cleveland : " Mon fils, vous voyez notre demeure & la vôtre ; c'eſt cet heureux coin de la terre, que la bonté du ciel vous accorde comme à nous, pour aſyle. Jugez de notre amour pour cette ſolitude, par le ſoin que

nous avons pris de l'embellir. La nature nous aide ; car elle n'eſt nulle part plus libérale & plus féconde. On n'y connoît d'autre ſaiſon, qu'un printems éternel, toujours accompagné des richeſſes de l'automne. Mais cette campagne toute favoriſée qu'elle eſt du ciel, a quelque choſe de vicieux, qui s'oppoſe à la propagation de la colonie. Je ne veux point dire que les femmes y ſoient ſtériles ; au contraire, elles y ont preſque toutes une heureuſe fécondité ; mais elles ne mettent au monde que des filles. Il eſt vrai que ce ſont des créatures ſi parfaites, qu'il ſemble qu'en les formant, la nature mette en charmes tout ce qu'elle auroit dû employer de plus, pour produire un garçon. Vous concevez que la plupart étant ſans maris, elles paſſent leur vie dans une langueur qui nous afflige. Ces pauvres enfants ne font que ſoupirer nuit & jour ; il n'eſt que trop aiſé de voir qu'il leur manque quelque choſe,,... Mais où m'emporte mon imagination! Pardonnez-moi, Madame, cet écart. La vue de Sainte-Helene me rappelle

ce fameux roman, qui nous a fait répandre tant de larmes, quand nous le lisions ensemble dans notre jeunesse.

Madagascar, la plus grande de toutes les isles connues, a été visitée par toutes les nations. Ses habitants la nommerent *Madecasse*; les Grecs, *Menuthias*; les Romains, *Cirné*; les Arabes, *Sarandip*; les Portugais, *Saint-Laurent*; les François, *l'isle Dauphine*. Un simple voyageur lui a donné le nom de Madagascar; & ce nom a prévalu sur celui des François, des Portugais, des Arabes, des Latins, des Grecs, & de ses propres habitants. Je n'aurois presque rien à vous apprendre de cette terre, si je n'en parlois que d'après mes connoissances particulieres. Nous n'y restâmes que trois jours, pour y faire de l'eau & y prendre quelques provisions. J'y vis des montagnes fort droites & fort élevées, des plaines très-étendues & très-agréables, de grands bois toujours verds, & dont les arbres sont si durs, que la coignée s'émousse au premier coup. Les citroniers, les orangers, les grenadiers y croissent comme les buissons; & leur mêlange avec d'autres arbres, forment

naturellement des berceaux qui surpassent la régularité de l'art. Ces beaux lieux sont arrosés par une infinité de ruisseaux & de fontaines, qui, malgré l'ardeur du climat, y entretiennent une délicieuse fraîcheur. Voilà ce qu'une promenade de quelques heures m'a fait connoître de l'isle de Madagascar; mais le récit d'un François, dont la famille y est établie depuis plus d'un siecle, va suppléer à ce que je n'ai pu voir par moi-même.

" Mon pere, nous dit-il, étoit petit-fils de pierre Baudon, procureur de Mantes. L'envie de voyager, lui fit solliciter un emploi dans la compagnie de Madagascar, fondée en 1642, sous les auspices du cardinal de Richelieu. Il y fut admis en qualité d'écrivain de vaisseau; & c'est d'un manuscrit fait de sa main, & qui s'est conservé dans notre famille, que j'ai tiré une partie de ce que je vais dire.

„ L'objet de la compagnie Françoise, en formant un établissement dans cette isle, étoit de s'assurer la facilité de pénétrer dans les Indes. Elle fit d'abord quelques progrès; mais ses fonds étoient si médiocres,

qu'après la mort de ſon protecteur, elle tomba par ſa propre foibleſſe. Dans cette décadence, le maréchal de la Meilleraye conçut le deſſein de relever, pour ſon utilité particuliere, cette entrepriſe mal ſoutenue, & fit partir pluſieurs navires équipés à ſes frais. Ils arriverent au fort Dauphin, que la compagnie avoit fait conſtruire ſur une petite langue de terre, pour être le ſiege du gouvernement. Il étoit ſitué entre deux pointes, qui formoient une anſe de ſept lieues de tour. On y avoit bâti une maiſon pour le gouverneur, une chapelle pour le ſervice divin, un logement pour des miſſionnaires, quelques magaſins, un corps de caſernes, & quelques barraques. Le ſieur de Charmagou y commandoit, & avoit ſoumis les nations voiſines du fort, qui lui payoient un tribut. Fortifié par de nouveaux ſecours, il entreprit de nouvelles conquêtes. Il envoya trente hommes en courſe; & dans l'eſpace de deux mois, ils ſe rendirent maîtres de plus de quatre-vingt lieues de pays. Un autre détachement ſous les ordres du célebre

la Case, dont la valeur est encore en très-grande réputation dans cette isle, pénétra dans la partie du nord. Les peuples subjugués venoient de toutes parts se ranger sous l'obéissance des François; & deux cents mille hommes regarderent comme une faveur, que dans leur isle même, cent soixante aventuriers ne leur ôtassent pas la vie.

„ Ce fameux la Case, dont le courage extraordinaire a été d'un si grand secours à l'établissement de Madagascar, s'étoit embarqué dans un des vaisseaux de M. de la Meilleraye, sans autre motif que de voir le monde. A son arrivée, trouvant les François exposés aux insultes de leurs voisins, son premier coup d'essai fut de tuer de sa propre main le prince Ramael; & bientôt après, il vainquit dans un combat singulier, le prince Dalax. Il défit ensuite les souverains d'Anossy, de Mahaphale, & de Caramboule, enleva leurs familles & un grand nombre de leurs sujets, & les envoya au fort Dauphin, où on les fit tous périr inhumainement. Il n'y eut d'excepté

que quelques enfants de princes, qui furent menés en France au maréchal de la Meilleraye. On en a vu un marié à Paris, ſous le nom de Panola, & gentilhomme du duc de Mazarin.

„ Des victoires ſi multipliées, ſi continuelles, ſi éclatantes, excitèrent la jalouſie du gouverneur contre la Caſe. Il ne put voir, ſans chagrin, la diſtinction dont un ſimple aventurier jouiſſoit parmi les inſulaires. Auſſi le reçut-il très-froidement; & il refuſa conſtamment de l'employer. Cette conduite détermina la Caſe à quitter le fort, & lui fit prendre le parti de ſe retirer auprès du prince d'Amboule, qui l'avoit appellé à ſa cour. Il y étoit principalement attiré par les charmes de la princeſſe ſa fille, qui brûloit pour lui des mêmes feux qu'elle lui avoit inſpirés. Le prince ſon pere favoriſant cet amour, conſentit à leur union; & la Caſe, en épouſant la princeſſe, ſuccéda à la ſouveraineté. Cet événement ne fit que redoubler la haine de Chamargou, qui envoya des gens affidés pour l'aſſaſſiner. La

Caſe étoit heureuſement ſur ſes gardes; & ſa prudence ſut le garantir de la fureur de ſon ennemi. Déſeſpérant de pouvoir ſe réconcilier, il ſe renferma dans ſes états d'Amboule, où il attendit paiſiblement des temps plus heureux.

„ Les ſuccès des François ayant établi la tranquillité dans le fort Dauphin, les miſſionnaires perſuadés que le regne de la paix eſt celui de l'évangile, jugerent qu'il étoit temps de penſer à l'exercice de leur miniſtere; mais l'impétuoſité d'un zele mal entendu, devint également funeſte à l'établiſſement des François, & à celui de la religion. Un prince de cette iſle, nommé *Dian-Manangue*, jouiſſoit parmi les inſulaires de la plus grande réputation d'eſprit, de valeur & de ſcience militaire. Cette opinion généralement répandue, fit croire aux miſſionnaires, que la converſion d'un homme de cette conſidération ſeroit un exemple qui entraîneroit celle de tous ſes ſujets. Il étoit notre ami & notre allié, & entendoit parfaitement notre langue. Ils jugerent donc qu'il ne ſeroit ni difficile de l'inſtruire, ni

impoſſible de l'amener à leur but. Le gouverneur approuva ce deſſein, & en conſéquence invita le prince à ſe rendre au fort, où M. Etienne, prêtre de la maiſon de Saint-Lazare de Paris, devoit lui en faire la premiere ouverture. Dian-Manangne ſe hâta d'y arriver; & croyant qu'il s'agiſſoit de quelque opération de guerre, offrit joyeuſement toutes ſes forces au ſervice de notre nation. Il n'eſt aujourd'hui queſtion ni de guerre ni de combats, lui dit le miſſionnaire, mais d'augmenter le nombre des diſciples de Jeſus-Chriſt. Nous ſommes vos amis, & vous êtes le nôtre. Nous voulons nous rendre utiles à votre bonheur, comme nous l'avons été à votre gloire, & en vous aſſociant à notre religion, vous faire participer à la félicité qu'elle promet. Quittez vos dieux & vos femmes; le dieu des chrétiens vous dédommagera de ces ſacrifices.

„ Cette propoſition étonna le prince, qui répondit cependant avec douceur, qu'il laiſſeroit aux perſonnes de ſa dépendance, & même à ſes enfants,

la liberté d'embraſſer le chriſtianiſme, mais que pour lui-même, il étoit encore trop jeune pour quitter ſes femmes, & déjà trop vieux pour changer ſa façon de vivre. Le miſſionnaire lui déclara que les chrétiens n'avoient pas de plus grands ennemis, que ceux de leur dieu, & que s'il refuſoit de le reconnoître, non-ſeulement les François ne vouloient point d'alliance avec lui, mais qu'ils lui enleveroient ſes états & ſes femmes. Ebranlé par cette menace, Dian-Manangue demanda quinze jours pour délibérer, & revint au fort dans le temps convenu. Le miſſionnaire & le gouverneur renouvellerent leurs ſollicitations; mais toutes ſes réponſes furent celles d'un homme intrépide, qui n'avoit fait que ſe confirmer dans ſa réſiſtance. Furieux de cette obſtination, le gouverneur tira le prêtre à l'écart, & lui dit tout bas, qu'étant armé d'un piſtolet, il alloit caſſer la tête à cet opiniâtre, qui refuſoit de croire à l'évangile. Le miſſionnaire loua ſon zele, mais le détourna de ce deſſein. Le prince ſe doutant du péril, changea inſenſi-

blement de langage, & parut ſans affectation ſe rapprocher peu-à-peu du parti qu'on lui propoſoit. Le miſſionnaire n'eut pas de peine à regarder ce changement comme un miracle de la grace; & le gouverneur s'en applaudit, comme d'un effet de ſa modération.

,, On ſe quitta, de part & d'autre, avec les marques de l'amitié la plus ſincere; & l'on fixa le jour auquel le prince devoit recevoir le baptême. Il fut réglé que la cérémonie ſe feroit devant ſon palais, & en préſence de tout ſon peuple. Le miſſionnaire s'y rendit au temps preſcrit; & le zele l'emportant ſur la prudence, il ne ſe fit accompagner que d'un clerc & de ſix negres, qui portoient les ornements ſacerdotaux. Le prince le reçut civilement; mais il lui fit comprendre qu'il s'étoit livré à des eſpérances vaines. Le prêtre employa pendant quelques jours les prieres & les exhortations; & voyant que tout étoit inutile, l'emportement de ſa charité lui fit déclarer la guerre à celui qu'il vouloit convertir. Le prince plus modéré, ménagea ſon ennemi; & affectant un air

de reſpect & de crainte, ſembloit lui laiſſer toujours quelque eſpoir. M. Etienne, auſſi imprudent dans ſa confiance que dans ſes menaces, prenoit ſes repas à la table du prince, & ne ſe doutoit pas de l'indignation qu'avoit excitée en lui ſon dernier entretien. Il ne tarda pas à en reſſentir les effets ; les viandes qu'on lui ſervit au dernier dîner, étoient infectées d'un poiſon ſi ſubtil, que ſon clerc en mourut trois heures après ; & le prince impatient de trouver le miſſionnaire encore en vie, le fit aſſommer à coups de bâtons.

„ Cette action barbare lui ôta toute eſpérance de ſe réconcilier avec les François ; auſſi ne ſongea-t-il plus qu'à finir cette tragédie par leur entiere deſtruction. Il maſſacra un détachement de quarante hommes, avant qu'on pût être inſtruit de ſa perfidie ; & avec un corps de quatre mille combattants, il attendit fiérement les approches de l'ennemi. Le gouverneur comprit qu'avec le peu de monde qui lui reſtoit, il ne pourroit ſoutenir les efforts de quatre mille hommes aguerris par les leçons

même des François, ſous leſquels ils avoient long-temps appris à combattre. Il fut en effet obligé de fuir devant ſon vainqueur, qui réduiſit la garniſon du fort au déſeſpoir. Dans cette conſternation générale, quelques-uns oſerent s'emporter contre la mémoire du miſſionnaire, auquel ils reprocherent toutes leurs diſgraces. M. Manier ſon confrere, & prêtre, comme lui, de la maiſon de Saint-Lazare, ſe crut obligé de prendre la défenſe de ſon compagnon, & de ſoutenir publiquement, que le reſte des François ne devoit leur conſervation qu'aux prieres de ce ſaint martyr. Il menaça d'excommunier ceux qui manqueroient de reſpect pour ſon nom ; & Chamargou joignit la menace d'une peine rigoureuſe à celle des cenſures eccléſiaſtiques.

„ Dans l'extrêmité où ſe trouvoit la colonie, on ſentit combien le ſecours de la Caſe pouvoit être utile ; & l'on ménagea ſa réconciliation avec le gouverneur. Ce brave guerrier, toujours affectionné à ſa patrie, & fâché du préjudice que les François ſe cauſoient volontairement par leurs divi-

sions, se rendit au fort Dauphin, & vint offrir ses services au commandant. Il fut reçu de la part des troupes, avec des transports de joie; sa présence ranima leur courage; & Dian-Manangue ne tarda pas à s'appercevoir qu'il auroit en lui un ennemi formidable.

„ Les choses étoient dans cet état, lorsqu'on apprit que le maréchal de la Meilleraye étoit mort, & qu'il s'étoit formé une nouvelle compagnie sous les auspices de M. Colbert. Ce ministre ayant reconnu par l'exemple des états voisins, combien le commerce étranger contribue à la prospérité d'une nation, obtint du roi une déclaration, pour l'établissement d'une compagnie Françoise des Indes orientales. Ce fut le commencement de cette fameuse compagnie des Indes, qui a éprouvé depuis tant de variations. Elle envoya quatre vaisseaux, dont un arriva à Madagascar, où le sieur de Bausse, sous le titre de président du conseil de la France orientale, devoit commander. Le duc de Mazarin, fils & héritier de M. de la Meilleraye, ayant cedé ses prétentions sur cette

isle, le sieur Chamargou, qui ne tenoit son autorité que du maréchal, fut obligé de reconnoître celle du président. La compagnie lui offrit les provisions de commandant des armes, & de second conseiller au conseil souverain, que sa majesté établissoit à Madagascar. Il fut quelque temps sans se décider; mais il accepta enfin ces emplois qui lui parurent solides, & qu'il s'exposoit à perdre par de plus longs délais. Le gouvernement fut donc partagé entre lui & le président de Bausse. Ce dernier prit les dispositions des magasins & du commerce, & l'autre celles de la milice & de la guerre. Il fut réglé qu'on feroit l'inventaire de tout ce qui étoit au duc de Mazarin, auquel la compagnie en tiendroit compte; qu'elle prendroit à son service les anciens François de Madagascar; qu'ils paieroient un tribut pour les terres qui leur appartenoient en propre, ou qu'ils feroient transporter en France à leur volonté.

„L'arrivée d'un vaisseau qui devoit être bientôt suivi de trois autres, ramena à la soumission plusieurs petits

princes qui avoient ſecoué le joug des François depuis la révolte de Dian-Manangue. La princeſſe d'Amboulle, épouſe de la Caſe, vint au fort avec un nombreux cortege, autant pour y faire briller ſes charmes, que pour rendre ſon hommage au nouveau gouverneur. Elle ſe fit apporter dans une eſpece de palanquin, que pluſieurs hommes ſoutenoient ſur leurs épaules, accompagnée de douze femmes, & de quatre cents negres à pied. Elle deſcendit à cinq cents pas de la place, pour y faire camper ſon corps de troupes, & ſe mit en marche avec ſes dames d'honneur, précédée de vingt gardes conduits par la Caſe, qui lui ſervit d'interprete. Elle témoigna au préſident combien elle ſe croyoit redevable aux François, & demanda la continuation de leur amitié. Ses douze femmes préſenterent autant de petites corbeilles de jonc, remplies de fleurs d'orange, de jaſmin & de grenade, avec ſix menilles d'or, & une pierre précieuſe ſur chaque corbeille. Vous jugez bien que la Caſe avoit préſidé à cette galanterie. On y ajouta cin-

Digitized by Google

quante paniers pleins des meilleurs fruits du pays; & la princeſſe en ſe retirant laiſſa vingt bœufs à la porte du gouverneur. Ce préſent donné de ſi bonne grace, fut reconnu avec peu de libéralité de la part des François. On la renvoya avec quelques grains de verre, dont la Caſe lui avoit appris à connoître le peu de valeur. Auſſi en fut-elle très-mécontente; & elle déclara librement, que des gens qui s'entendoient ſi mal en généroſité, pour des princes dont l'amitié leur étoit néceſſaire, devoient eſpérer peu de ſuccès de leur entrepriſe.

„Le même manuſcrit, où ſe trouvent tous ces détails nous trace en ces termes, le portrait de cette princeſſe. Dian-Nong, c'eſt le nom ſous lequel elle figure dans cette hiſtoire, étoit d'une taille au-deſſus de la médiocre. Elle avoit la peau d'un fort beau noir, comme tous les habitants de l'iſle, & la gorge bien faite, quoiqu'elle eût eu trois enfants de la Caſe. Ses dents étoient admirables, le fond de ſes yeux d'une blancheur éblouiſſante, & la prunelle brune. Son habillement étoit

un corſet ſans manche, avec un pagne de ſoie, d'herbe & de coton, ingénieuſement tiſſu & nuancé, qui ne la couvroit que juſqu'aux genoux. Sa coëffure conſiſtoit en de petites treſſes de ſes propres cheveux, qui tomboient juſqu'à la moitié de ſon corſet par les côtés, & étoient tournées en rond par derriere. Les dames de ſa ſuite étoient parées dans le même goût, & avoient les oreilles percées avec un bois rond, enrichi de plaques d'or paſſé dans le trou. La Caſe avoit choiſi les plus jolies; & ce cortege offroit un coup d'œil très-agréable.

„ Dian-Manangue, devenu le plus cruel ennemi des François, après avoir été le plus fidele de leurs alliés, n'apprit pas, ſans effroi, l'arrivée du premier vaiſſeau de leur flotte. Ses terreurs augmenterent par le débarquement de l'eſcadre entiere, & ſur-tout par les glorieux exploits du brave la Caſe, qui revenoit chaque jour couvert de nouveaux lauriers. Sa chere Dian-Nong partageoit ſes travaux & ſa gloire; car elle ſuivoit ſon mari dans les combats, & n'étant encore que ſa maîtreſſe,

Digitized by Google

elle lui avoit ſauvé plus d'une fois la vie. Chamargou, qui, comme vous l'avez vu cherchoit à le faire périr, avoit payé des negres pour l'aſſaſſiner. Ils le ſurprirent endormi, & ſans gardes dans ſa propre maiſon. Ils auroient pénétré juſqu'à lui, ſi ſon amante la lance à la main ne les eût arrêtés, & ne lui eût donné le temps de ſe reconnoître. Elle l'avoit ſauvé dans une autre occaſion, où elle fut bleſſée en combattant pour ſa défenſe.

„ La réputation de la Caſe fit ſentir au conſeil de quelle importance il étoit pour la compagnie, de s'attacher un homme dont elle pouvoit eſpérer tant de ſervices. Il lui envoya une commiſſion de lieutenant; &, deux jours après, il lui fit préſent d'une belle épée, avec des félicitations ſur le ſuccès de ſes armes. Ce guerrier, qui, depuis neuf ans, n'avoit reçu que de mauvais traitements, pour prix de tant de belles actions, parut extrêmement ſenſible à cet honneur. Il offrit d'entreprendre la conquête de l'iſle, & aſſura qu'avec des ſecours médiocres, il exécuteroit ce qu'il promettoit. Mais il avoit tou-

jours des ennemis ſecrets, dont la jalouſie traverſoit ſes deſſeins.

„ Quelque temps avant cette époque, le préſident de Bauſſe mourut ; & la cour envoya le marquis de Mondevergue à Madagaſcar, pour y commander. Il y arriva avec une flotte de dix vaiſſeaux, qui portoient environ deux mille perſonnes. Leur étonnement fut extrême, de voir ce fameux fort, où leur nation étoit établie depuis vingt-cinq ans, dans l'état le plus déplorable. Il offroit à peine quelques huttes pour le logement des principaux officiers, & ne préſentoit du côté de la mer, que deux petits baſtions ruinés, avec neuf pieces de canons de fer ſans affûts. Des premiers agents de la compagnie, les uns étoient morts, d'autres avoient pris le parti de s'en retourner en France ; le reſte étoit allé chercher fortune dans des lieux plus heureux. Mondevergue ne trouva aucune proviſion dans les magaſins, parce que les chefs avoient fait tourner les profits de la compagnie à leur propre utilité. Tous les engagés demandoient juſtice contre celui qui chargé du commerce

& des approviſionnements, les laiſſoit périr de faim & de miſere.

„ Mondevergue tâcha de rétablir l'ordre dans la place, & d'y procurer l'abondance : mais le même eſprit de diviſion, qui avoit toujours empêché les progrès de la colonie, excita de nouveaux troubles parmi les chefs. Pluſieurs ſe déterminerent à quitter l'iſle ; & après leur départ, on ne vit régner dans le fort Dauphin qu'une affreuſe langueur. Les vivres continuoient de manquer, parce qu'ils y étoient, ou diſtribués avec peu d'économie, ou pillés par des gens que la faim réduiſoit au déſeſpoir. La Caſe, dont le zele ne ſe ralentiſſoit pas plus que le courage, amena pluſieurs fois des milliers de beſtiaux, qui ne furent pas mieux ménagés. Ce héros de Madagaſcar, toujours en action, toujours en courſe, ſignaloit ſans ceſſe ſa valeur par de nouvelles victoires. Mais tous ces avantages, & la réconciliation même qui ſe fit avec Dian-Manangue, à qui on ne propoſa plus de quitter ſa religion & ſes femmes, ne ſervit point à faire proſpérer l'établiſſement. Les

directeurs se persuaderent enfin, que Madagascar pouvoit être moins regardée comme un objet de commerce, que comme un lieu de repos & de rafraîchissement ; que la compagnie devoit chercher plus loin des facilités qu'ils désespéroient de trouver dans cette isle.

„ Par un vaisseau nouvellement arrivé, Mondevergue reçut des lettres du roi, qui lui laissoient le choix, ou de conserver son gouvernement, ou de retourner à la cour. Il prit le second parti, & eut M. de la Haye pour successeur. Ce dernier, après s'être mis en possession de son commandement, déclara que le roi nommoit Chamargou lieutenant général, & la Case major de l'isle. Le nouveau gouverneur se dégoûta de sa place, comme avoit fait son prédécesseur ; & laissant l'empire à ceux qui en avoient joui les premiers, il passa aux Indes avec tous les officiers qu'il avoit amenés de France. Ainsi, l'isle Dauphine, pour laquelle il s'étoit formé de si glorieux projets, fut presque entiérement abandonnée. Il n'y resta que ceux qui

avoient commandé pour le maréchal de la Meilleraye, avec les anciens François, & quelques miſſionnaires que leur zele y retint.

„ On fut quelque temps en Europe ſans entendre parler de Madagaſcar, lorſqu'un vaiſſeau François, faiſant voile pour l'iſle de Bourbon, vint aborder au fort Dauphin. Le capitaine apprit que Chamargou & la Caſe étoient morts ; que la Breteſche, lieutenant réformé, qui avoit épouſé la fille ainée de ce brave guerrier, obtint ſa charge de major de l'iſle ; que la princeſſe de Dian-Nong ſe remaria ſecrétement avec un François nommé Thomaſſin, & que beaucoup de gens furent très-mécontents de ce mariage ; que la Breteſche s'étant allié avec pluſieurs grands du pays, contre Dian-Manangue qui avoit recommencé la guerre, s'en étoit vu abandonné ; & que les negres venoient d'égorger tous les François qu'ils avoient pu trouver. Il n'en reſta que quelques familles, du nombre deſquelles eſt la mienne, me dit le ſieur Baudon ; & l'avantage qu'avoit mon aïeul d'être le parent & l'ami de la Caſe,

Digitized by Google

dont le nom eſt encore en vénération dans le pays, nous a valu des diſtinctions & des ménagements dont nous jouiſſons depuis un ſiecle ,,.

Vous me permettrez, Madame, d'interrompre ce récit, & d'en remettre la ſuite à une autre lettre. Comme je n'ai fait que le rendre mot à mot, je l'ai écrit fort vîte ; & ma main fatiguée demande du repos.

Je ſuis, &c.

A l'iſle Bourbon, ce 28 Avril 1752.

LETTRE

LETTRE CLVII.

SUITE DES ISLES D'AFRIQUE.

VOICI, Madame, la ſuite du récit de notre François de Madagaſcar. « Je conſerve toujours, m'a-t-il dit, l'habitation de mes peres, dans la province d'Annoſſy, où eſt ſitué le fort Dauphin. La pointe ſur laquelle cette fortereſſe étoit bâtie, eſt reconnue comme le canton le plus ſain de l'iſle. Il s'y trouve peu de beſtiaux; & delà ſont venus les malheurs des François, qui étoient obligés d'envoyer continuellement des partis, pour en tirer des autres provinces. La longueur du chemin & la difficulté des paſſages, ôtoient aux inſulaires le deſir de leur en amener. Le port pouvoit contenir cinq ou ſix navires; mais pour être en ſûreté il falloit mouiller ſous le fort; les vents qui ſouffient dans la baie, expoſent toujours à quelque danger. Outre la place principale, les

François avoient encore quelques autres habitations ; mais elles ne leur ſervoient guere qu'à nourrir les beſtiaux qu'ils enlevoient dans leurs courſes. Cependant ils y cultivoient un peu de tabac ; mais ils n'en ont jamais aſſez recueilli pour en vendre. Les autres denrées qu'ils devoient à leur travail, étoient employées à leur ſubſiſtance : celle dont ils tiroient le plus d'avantage, étoit l'hydromel. A l'égard des traités qu'ils faiſoient avec les princes de l'iſle, ils ne leur ont jamais donné que des eſpérances imaginaires. Enfin, ſi l'on excepte la pureté de l'air, le lieu qu'ils avoient choiſi étoit le moins favorable à leur établiſſement.

„ La baie d'Antongil paroît préférable en ce point, que les vaiſſeaux y ſont en ſûreté. Son ouverture eſt large de cinq ou ſix lieues, & va toujours en augmentant. Il eſt malheureux, que les pluies aient des qualités dangereuſes, qui rendent cette partie très-mal-ſaine. Nous y avions formé une habitation, & jeté les fondements du fort de Saint-Louis, que cette raiſon nous a fait abandonner. Antongil n'auroit pas laiſſé de

fournir beaucoup de riz au fort Dauphin, ſi les habitants s'étoient cru aſſurés d'un commerce régulier; mais ne voyant pas venir tous les ans des navires à la traite, ils n'en ſemoient pas autant qu'ils auroient pu. Les Hollandois y chargent chaque année deux bâtiments, qu'ils font partir du cap de Bonne-Eſpérance. C'eſt le meilleur riz, non-ſeulement de l'iſle, mais peut-être du monde entier. Ils donnent en échange toutes ſortes de clinquailleries, dont ces peuples ſont fort curieux.

„ La baie de S. Auguſtin, quoique peu favorable pour la retraite des vaiſſeaux, a été long-temps l'entrepôt de ceux des Anglois dans leurs voyages aux Indes. Il eſt vrai qu'ils étoient obligés de ſe retirer à l'abri d'une iſle éloignée de deux lieues, où ils avoient un petit fort de terre dans une plaine fort aride. La plupart des perſonnes qu'ils y avoient laiſſées, étant mortes de maladie, ils ont abandonné cet établiſſement. On fait dans cette baie de l'eau & du bois, par la facilité qu'ont les chaloupes d'entrer dans deux rivieres, où les negres four-

niſſent auſſi des beſtiaux pour du ſel, qui y eſt extrêmement rare. Ils aiment ſur-tout beaucoup la poudre à tirer, quoiqu'on ne leur voie pas d'armes à feu. On trouve parmi eux de l'écaille de tortue, des coquillages, & une ſorte de gomme qui reſſemble au ſang de dragon, dont ils ſe ſervent comme de poix, pour calfater leurs canots.

„ La pointe du nord de Madagaſcar eſt encore peu connue, parce qu'étant remplie de petites iſles, de rochers & de bancs de ſable, la navigation y eſt toujours dangereuſe. Cette partie ſe courbe vers la mer des Indes, & eſt plus étroite que celle du ſud, qui s'élargit près du cap de bonne-Eſpérance. On voit ſur les côtes, & même dans l'intérieur de l'iſle, des villes, des bourgs & des villages. Il y a de ces villes qui ne contiennent pas moins de mille maiſons, & ſont entourées de foſſés & de paliſſades. Au reſte, ces maiſons ne ſont proprement que des barraques de bois, couvertes de feuilles, & ſi baſſes qu'on ne ſauroit s'y tenir debout. Au milieu s'éleve celle du ſeigneur, plus

haute, plus étendue, mais bâtie avec les mêmes matériaux que celles des ſujets, c'eſt à-dire de bois, de planches & de feuilles d'arbres.

„ Le nombre des hommes n'eſt nullement proportionné à la grandeur de cette iſle. A peine y compte-t-on ſeize cents mille habitants. Ce qui s'oppoſe principalement à leur multiplication, c'eſt l'uſage où ils ſont de diſtinguer des jours heureux & malheureux pour la naiſſance des enfants, & d'abandonner impitoyablement ceux qui viennent au monde ſous un aſtre défavorable. La couleur de ces inſulaires eſt celle du charbon le plus noir; il faut pourtant excepter les grands du pays, qui, étant originaires d'Arabie, conſervent encore quelque choſe de leur teint; mais il noircit inſenſiblement, & chaque génération y apporte quelque différence. Le peuple partagé en nobles & en eſclaves, vit ſous l'autorité de ces grands, qui la tranſmettent à leurs deſcendants, & ſe font réciproquement la guerre, pour de nouvelles ou d'anciennes querelles. Les Madagaſcarois ſont, en

général, grands, bien faits, agiles, & d'une contenance fiere & audacieuſe; mais leur langage a des ſons doux & agréables, & ils ſavent ſe contrefaire avec autant d'art, que les plus grands fourbes de l'Europe. Il n'y a pas de métiers dont ils n'aient quelque notion, & qu'ils n'exercent avec utilité. Leurs armes ſont des demi-piques garnies de fer, qu'ils entretiennent toujours très-luiſantes, & qu'ils lancent avec une adreſſe admirable.

„ Les femmes ſont bien faites, d'un très-beau noir, d'une complexion amoureuſe, & capables envers leurs amants, de tendreſſe d'attachement & de conſtance. Un officier François en avoit épouſé une qu'il ſurprit avec un negre. Uſant de la double qualité de mari offenſé, & de maître outragé, il fit attacher à un arbre, & percer l'eſclave de quatre coups de lance. La dame, toujours amoureuſe, envoya reconnoître ſi ſon amant étoit mort, & lui ayant trouvé quelque reſte de force, elle lui ſauva la vie, en panſant elle-même ſes plaies. Les hommes ont, de leur côté, tant de complaiſance pour

les femmes, qu'ils ne marquent jamais ni de colere ni de triſteſſe en leur préſence. On marie les filles à l'âge de huit ou neuf ans, & à dix on en voit beaucoup qui ſont meres & nourrices. Celles qui ont les mamelles aſſez longues, les donnent à l'enfant par-deſſus l'épaule, & cette difformité n'en eſt point une à Madagaſcar, où l'on ne ſait pas encore s'occuper de l'art d'arranger, ni du ſoin de ſoutenir une gorge. On s'y marie de même ſans cérémonie, & la religion n'entre pour rien dans l'union conjugale.

„ Ces peuples ont des loix, dont ils ne connoiſſent ni l'eſprit, ni l'origine, mais qu'ils obſervent avec aſſez d'uniformité. On perce les mains aux voleurs; on coupe la tête aux meurtriers; on eſt plus indulgent pour l'adultere; & c'eſt un des points où ils ſe rapprochent le plus des nations policées. Les grands jugent les procès, tant en affaire civile, qu'en matiere criminelle. La punition des coupables n'entraîne aucuns frais de juſtice; on ſe croit aſſez payé d'avoir un ſcélérat de moins dans la nation.

Le vaſſal ſuit ſon chef à la guerre, & combat avec courage lorſqu'il eſt animé par ſon exemple, ou fuit avec lâcheté, s'il le voit fuir ou périr. Tous les ſoirs, en temps de paix, ces gens s'aſſemblent autour de la maiſon de leur ſouverain, dont ils exaltent la bonté & la valeur, par des cris & des chants d'allégreſſe. Lorſqu'un de ces princes en viſite un autre, ce dernier ne manque jamais de lui prêter une de ſes femmes, & ce ſeroit lui faire un affront inſigne que de n'en point uſer à ſon gré.

„ Les occupations ordinaires de la vie ſe partagent entre les deux ſexes. Les hommes gardent les troupeaux; les femmes cultivent la terre. La fabrication des pagnes & des tapis de coton, eſt un travail commun à tout le monde. Le lait, le riz, les racines ſont la nourriture ordinaire. On ne mange de la viande que les jours de fêtes ou de grande réjouiſſance. On la rôtit avec la peau, après l'avoir nettoyée comme celle du porc. La liqueur chérie eſt l'hydromel. L'habit le plus ſomptueux eſt un morceau de toile qui

couvre les épaules, & un autre le milieu du corps. Les gens du commun ſont toujours mal couverts.

„ Nos inſulaires ne joignent aucune pratique religieuſe aux devoirs qu'ils rendent aux morts, & n'ont d'autre divinité connue, qu'une eſpece de grillon qu'ils nourriſſent dans leur caſe. Ils l'appellent leur *oly*, & danſent autour avec un emportement qui reſſemble à la fureur.

„ L'uſage de la circonciſion, généralement répandu dans cette iſle, ne laiſſe nul doute que des Juifs ou des Mahométans n'y aient porté quelque religion : à moins que cette pratique, née des ſeuls beſoins phyſiques, ne ſe ſoit établie naturellement comme un remede qui ſe préſente de lui-même, contre une maladie fort commune dans les pays chauds. Il ſe forme dans certains replis, une foule de petits vers dont on ne peut ſe garantir que par l'inciſion de la partie même qui les engendre. Voilà peut-être pourquoi la circonciſion, ainſi que les ablutions fréquentes, a paſſé non-ſeulement en coutume, mais en loi chez les Orientaux. Voilà

pourquoi les chrétiens même de l'Abyssinie ont été obligés de la conserver & de la combiner avec le baptême. Ce n'est que par abus, qu'elle subsiste chez les Mahométans & chez les Juifs, dans les provinces tempérées, où aucun besoin physique ne l'exige. Ce qui semble confirmer cette opinion, c'est l'excision qui se pratique sur les femmes même chez plusieurs nations de l'Asie & de l'Afrique, pour les préserver de la même maladie.

„ La cérémonie de la circoncision se fait ici tous les trois ans. On bâtit dans chaque ville, une halle élevée sur des piliers de bois, & ceinte de palissades. Un des grands du pays égorge un taureau, & en répand le sang, mêlé d'hydromel, autour de cet espace. Il fait ensuite une ouverture à la palissade, & y plante un bananier chargé de feuilles & de fruits. Ce lieu passe alors pour sacré; & il n'est permis à personne d'en approcher, & encore moins d'y entrer. Les enfants qui doivent être circoncis, sont portés par la ville sur les épaules de leurs peres, qu'on fait jeûner pendant neuf jours. Les

jeunes gens qui ont déjà ſubi l'opération, ſuivent la proceſſion, armés de leurs lances, & font mille geſtes menaçants, comme s'ils alloient au combat. Ils s'arrêtent devant l'ouverture de l'enceinte, ſe ſéparent en deux troupes, & s'exercent par de feintes attaques, juſqu'à ce qu'ils tombent de laſſitude ſur des nattes qu'on leur a préparées. Une eſpece de prêtre, dont l'emploi eſt de chaſſer les mauvais génies, court en furieux dans chaque caſe, menace les eſprits malins, les oblige de ſortir, & de ſe réfugier dans un poulet qu'il écraſe à la porte. Les peres & les meres ſe préſentent alors avec autant de bœufs & de poulets noirs, qu'il y a d'enfants. La circonciſion ſe fait ſur une pierre, & chaque pere égorge auſſi-tôt ſon poulet, dont il fait couler le ſang ſur la plaie. La mere y trempe du coton, & le lie ſur la bleſſure.

„ Les fables que racontent les habitants de Madagaſcar, touchant le premier homme & ſon péché, ſont abſurdes, burleſques & ridicules. Adam, ſelon eux, placé dans le paradis

terreſtre, n'étoit ſujet à aucun beſoin corporel, à aucune des néceſſités de la nature. Il ne devoit avoir ni faim ni ſoif, & conſéquemment ne pouvoit être tenté de rien manger de tout ce qui ſe trouvoit dans ce lieu de délices. Il paroiſſoit donc aſſez inutile de lui défendre de cueillir des fruits de ce jardin. Cependant le diable ne déſeſpere pas de le faire ſuccomber. Il va le trouver, & lui demande pourquoi il ne goûte pas de ces fruits délicieux; pourquoi il ne boit pas des liqueurs excellentes, qui coulent comme de l'eau dans cet agréable ſéjour? Adam lui allegue la défenſe du Très-Haut, & ſur-tout le peu de beſoin qu'il a de nourriture. Le diable revient à la charge, & l'aſſure que Dieu l'envoie pour lui ſignifier que la défenſe eſt levée, & qu'il lui eſt permis de manger & de boire tout ce qui lui plaira. Adam ne ſe donne pas le temps de vérifier la miſſion du tentateur, & boit & mange ſur ſa parole. Bientôt la nature, ſurchargée par ce repas, a beſoin de ſe ſoulager. Adam ſatisfait à cette néceſſité, & ſouille le lieu divin

qu'il habite. Le diable victorieux ſe hâte de l'aller accuſer auprès de l'éternel, & le premier homme eſt chaſſé du paradis. Quelque temps après ſa diſgrace il lui vient une tumeur à la jambe, qui s'ouvre au bout de ſix mois; & il en ſort une jeune fille. Surpris de cette nouveauté; Adam fait demander à Dieu par un ange, comment il doit en uſer avec cette nouvelle créature? On lui répond qu'il faut l'élever avec ſoin, pour en faire ſa femme, quand elle aura atteint l'âge nubile.

„ Il n'y a point de pays où les bœufs & vaches ſoient auſſi communs qu'à Madagaſcar. Ces animaux appartiennent aux premiers qui veulent les prendre; car comme les habitants mangent peu de viande, ils ne ſe donnent pas la peine de nourrir les beſtiaux. Auſſi ſont-ils preſque tous ſauvages, & l'on en voit des troupes de trois ou quatre cents à la fois. Ils ont ſur le cou une groſſe maſſe de graiſſe; mais en général, leur chair n'eſt ni d'auſſi bon goût, ni auſſi ſaine qu'en Europe. Les brebis ont deux, trois, quatre agneaux d'une ſeule

portée. Leur queue, large d'un demi-pied, & traînante juſqu'à terre, peſe quelquefois juſqu'à vingt-huit livres. Les Portugais, en deſcendant pour la premiere fois dans cette iſle, y laiſſerent un troupeau de porcs, qui ont multiplié ſinguliérement. Les ſinges y ſont en grand nombre; & l'on y en voit de pluſieurs eſpeces. Les poules, les perdrix, les faiſans, les canards, les ſarcelles, les pintades, les ramiers n'y ſont pas moins communs. On y trouve quantité de caméléons, des lézards d'une groſſeur monſtrueuſe, des chauve-ſouris auſſi groſſes que des corbeaux. Les rivieres ſont remplies de poiſſons, mais infeſtées de crocodiles. Les mouches à miel & les vers à ſoie travaillent ſur preſque tous les arbres; les premieres, dans une ſorte de ruches qu'elles ſe bâtiſſent ſur de fortes branches; les ſeconds, dans leurs coques, dont ces mêmes branches ſont chargées. L'iſle abonde en une infinité d'autres animaux terreſtres & aquatiques, privés & ſauvages, doux & féroces, utiles & mal-faiſants, inſectes, quadrupedes, reptiles, oiſeaux, poiſſons, &c. Les

coquillages y ſont d'une beauté admirable, par l'éclat de leurs couleurs & la variété de leurs formes. O y trouve auſſi des pierres précieuſes, telles que des rubis, des aigues marines, des topazes, des opales & des amétiſtes. Je ne parle point d'une multitude de plantes ſingulieres, d'où découlent mille ſortes de baumes également agréables & utiles.

„ La langue qu'on parle à Madagaſcar, eſt très-abondante, & paroît avoir beaucoup de rapport avec les langues orientales. Quoique répandue dans toutes les parties de l'iſle, elle reçoit quelque variété de la différence des accents. La prononciation eſt breve dans pluſieurs provinces, longue dans d'autres, dans quelques-unes affectée, dans d'autres naturelle. On ſe ſert de lettres arabes; & l'on écrit de la droite à la gauche, comme les Hébreux. Le papier ſe fait avec de l'écorce d'arbre, & preſque de la même maniere qu'en Europe, mais avec moins d'uſtenſiles & d'appareil. On pile cette écorce dans un mortier de bois pour la réduire en bouillie; & on la détrempe

dans de l'eau claire. Un chaſſis compoſé de petits roſeaux, ſert à la faire égoutter, & on la verſe ſur une feuille de baliſier frottée d'huile, pour la ſécher au ſoleil. La couleur de ce papier tire ſur le jaune, & ne boit jamais, pourvu qu'on ait ſoin de le mouiller dans une eau de riz, & qu'on le liſſe quand il eſt ſec. L'encre eſt une décoction de bois, qu'on laiſſe tarir juſqu'à un certain degré, & au lieu de plume on ſe ſert d'un morceau de canne, qui ſe taille & ſe fend à une de ſes extrêmités „.

C'eſt, Madame, avec ces mêmes plumes, cette encre, ce papier, que je vous écris ces détails, auxquels je vais joindre quelques éclairciſſements ſur l'iſle de Bourbon. Elle fut découverte au ſeizième ſiecle par les Portugais, qui l'appellerent Maſcaragnas; mais ils n'y firent aucun établiſſement. Les François y entrerent en 1672, & changerent ſon premier nom en celui qu'elle porte aujourd'hui. Ils y fonderent quelques bourgades, dont les principales ſont S. Denis, S. Paul & Sainte-Suzane. Chacune d'elles a ſa paroiſſe, deſſervie par un Laza-

Digitized by Google

riſte, indépendamment des autres habitations où l'on cultive du café, de l'indigo, du ſucre & d'autres productions qu'on envoie en Europe. Cette iſle, qui ſert d'entrepôt aux vaiſſeaux de la compagnie des Indes eſt auſſi très-fertile en coton, en manioc, en poivre blanc, &c. Le bled, le riz, & toutes ſortes de légumes y viennent parfaitement. La vigne qu'on y avoit planté d'abord, n'y croiſſoit pas moins; mais le raiſin n'y parvenoit point à maturité, ou étoit mangé par les oiſeaux, à meſure qu'il mûriſſoit. Les perroquets, les bêtes à cornes, les chevres, les cochons, les ſangliers ſont très-communs; & l'on ne rencontre aucun animal nuiſible. La chaſſe étoit autrefois ſi abondante, que le gibier, loin de s'effrayer à la vue des chaſſeurs, venoit l'entourer, & ſe laiſſoit choiſir. Les tortues de terre y rampoient de toutes parts; & celles de mer ſe promenoient ſur le ſable, où on les prenoit facilement. Quelques chaſſeurs indiſcrets rendirent les oiſeaux plus rares, en les épouvantant à coups de fuſil; & pour réprimer ces abus, il fallut uſer de la plus grande

violence. Il y eut des cantons où la chaſſe fut défendue ſous peine de la vie. Ce même la Haye, que vous avez vû gouverneur de Madagaſcar, fut un des plus ſéveres à faire exécuter les ordonnances. Trois François ayant été pris dans cet exercice, on les fit tirer au billet. Un gentilhomme, ſur qui le ſort tomba, fut attaché au tronc d'un arbre, pour y être paſſé par les armes. Cependant les fuſiliers avoient ordre de tirer en l'air, pour lui donner ſeulement toute la peur. Mais elle fit tant d'impreſſion ſur lui, qu'il en mourut peu de temps après.

L'air de cette iſle, quoique très-chaud, eſt fort ſain; mais on y éprouve des ouragans ſi violents, qu'ils briſent les navires, & déracinent les plus grands arbres. Le pays eſt arroſé par des rivieres très-poiſſonneuſes, & une multitude de ruiſſeaux & de ſources qui fourniſſent d'aſſez bonne eau. La plupart des arbres diſtillent des gommes précieuſes, & donnent des matériaux propres à bâtir des maiſons, mais trop durs & trop lourds pour la conſtruction des vaiſſeaux. Cette terre eſt

entrecoupée de montagnes très-hautes, parmi lesquelles est un volcan, dont autrefois une partie de l'isle fut embrasée. On voit encore les traces du feu, & les marques qu'il a laissées de sa violence. On recueille sur le rivage de l'ambre gris, du corail, & de superbes coquillages.

Saint-Paul avoit été la premiere habitation des François, & l'ancien gouverneur y faisoit sa résidence. Elle est auprès d'une montagne, à deux lieues de la mer; & cet espace forme une grande plaine, arrosée par un étang. La partie méridionale de l'isle est peu habitée, & en général, le pays ne contient guere que trois ou quatre mille ames, dont plus de la moitié sont des esclaves negres; employés aux plantations. Le gouverneur, le commandant, le conseil-supérieur & l'intendant résident à Saint-Denis, où l'on a aussi fondé un hôpital pour quatre ou cinq cents malades.

Lorsque j'arrivai dans cette partie du monde, tous les rivages retentissoient du nom & des louanges de M. de la Bourdonnais. Il en avoit été gouverneur, & chacun se félicite encore

du bonheur de ſon adminiſtration. Elle excita les cris de l'envie, & dès-là même lui attira une foule d'ennemis. Vous ſavez, & tout l'univers a ſu, les querelles & les perſécutions qu'ils lui ſuſciterent, & le glorieux dénouement qui l'en a fait triompher. Les circonſtances de ce grand procès ſe trouvent développées dans un mémoire imprimé l'année derniere à Paris, & dont on envoie ici tous les jours des exemplaires. On me l'a fait lire à mon arrivée; c'eſt delà que j'ai tiré ce qui concerne l'iſle de France, peu éloignée de celle de Bourbon, & faiſant partie du même gouvernement. C'eſt lui, Madame, c'eſt M. de la Bourdonnais, qui va lui-même vous apprendre ces détails, qu'aucun de ſes adverſaires n'a contredits, & dont il pourroit citer autant de témoins, qu'il y a d'habitants dans ces deux iſles. L'objet de la cour, en lui confiant cette place, étoit le rétabliſſement général de l'ordre, dans un pays où regnoient la licence, la confuſion & l'anarchie.

"L'iſle de France, dit M. de la Bourdonnais, n'a commencé à recevoir des habitants qu'en 1720. Elle

en avoit même ſi peu, que dix ans après la compagnie des Indes étoit encore incertaine ſi elle devoit la garder ou l'abandonner. Son terrein n'étant pas comme celui de l'iſle de Bourbon, propre à la culture du café, il fallut trouver des expédients, pour en former une colonie, & la mettre en état de fournir aux vaiſſeaux des rafraîchiſſements dans les voyages des Indes & de la Chine. On n'imagina rien de plus efficace, que d'avancer des vivres, des uſtenſiles & des negres aux habitants; mais on fut bien éloigné d'en tirer le fruit qu'on s'en étoit promis. On apporta ſi peu de diſcernement au choix de ceux qui furent employés, que la plupart manquoient d'induſtrie & de talents. Auſſi, loin de trouver dans leur travail les ſecours qu'en eſpéroit la compagnie, elle s'eſt preſque toujours vue dans la néceſſité de les nourrir eux-mêmes; & juſqu'à mon arrivée, en 1735, continue le nouveau gouverneur, cette iſle n'avoit été qu'onéreuſe à ſes maîtres.

„Toutes les parties de l'adminiſtration civile & économique avoient

également beſoin de réforme. La juſtice étoit adminiſtrée par deux conſeils, dont l'un dépendoit de l'autre : la cour ſupérieure étoit dans l'iſle de Bourbon. J'obtins de ſa majeſté des lettres-patentes, qui attribuerent la même indépendance au conſeil de l'iſle de France. Ce changement devint d'autant plus avantageux, qu'il arrêta tous les différends qui avoient ſouvent diviſé ces deux tribunaux ; & par le ſoin que j'ai toujours pris de terminer les affaires à l'amiable, on n'a vu dans l'iſle qu'un ſeul procès, pendant les onze années de mon gouvernement. La police n'étoit pas un objet moins intéreſſant. Il y avoit des negres marrons, qui ſe faiſoient continuellement redouter par leurs ravages. Je réuſſis heureuſement à les détruire, en armant noirs contre noirs, & formant une maréchauſſée de ceux de Madagaſcar, qui purgerent enfin le pays de la plupart de ces brigands. J'apportai les mêmes ſoins au commerce, dont perſonne ne s'occupoit à mon arrivée. J'ai le premier formé des plantations de ſucre, établi des

fabriques de coton, favoriſé la culture de l'indigo. La ſucrerie de l'iſle de France produit déjà, ſans aucun déboursé, plus de ſoixante mille livres de rente à la compagnie.

„ L'agriculture étoit également négligée dans les deux iſles, & la pareſſe endormoit les habitants, ſur les propriétés du terrein. Auſſi étoient-ils expoſés à de fréquentes diſettes, & il y avoit peu d'années, où ils ne fuſſent réduits à ſe diſperſer dans les bois, pour y chercher à vivre de chaſſe & de racines. J'ai été aſſez heureux de les tirer de cette indolence, & de leur inſpirer l'amour du travail. Ils ſont aujourd'hui dans l'abondance, ſur-tout depuis que je les ai formés à la culture du manioc, que je leur avois apporté du Breſil. Ce ne fut pas ſans peine que je leur fis recevoir cet uſage. J'eus beſoin d'employer l'autorité pour les aſſujettir à planter cinq cents pieds de cette racine par tête d'eſclave. La plupart ridiculement attachés à leur ancienne méthode, s'efforçoient de décréditer cette plante; quelques-uns même eurent l'audace de dé-

truire les nouvelles plantations, en les arrosant avec de l'eau bouillante. Mais l'expérience ayant vaincu le préjugé, ils reconnoissent aujourd'hui l'utilité d'une production qui met pour toujours les deux isles à couvert de la famine. Quand les ouragans, dont on y ressent de fréquents effets, ont anéanti leurs moissons, ou lorsqu'elles ont été ravagées par les sauterelles, ce qui n'est pas moins commun, on trouve dans le manioc un remede à toutes ces pertes. Outre cette racine, les deux isles qui étoient presque sans bled, en fournissent actuellement chaque année cinq ou six cents muids de la meilleure espece.

„ Ce n'étoit point assez de pourvoir à la subsistance des habitants par la culture des terres, il falloit veiller à la sûreté du pays, qui n'avoit ni magasins, ni fortifications, ni hôpitaux, ni ouvriers, ni troupes, ni marine. On m'avoit assuré, continue M. de la Bourdonnais, que j'y trouverois des ingénieurs. On y en avoit envoyé effectivement; mais il s'étoit élevé entre eux & le conseil, des disputes

diſputes qui les avoient diviſés. Les uns étoient retournés en France pour y porter leurs plaintes ; les autres s'étoient retirés dans des habitations particulieres. Sans ingénieurs, ſans architectes, je fus obligé d'exercer moi-même cette double fonction. Comme je ſavois heureuſement un peu de deſſein, de fortifications & de mathématiques, je dreſſai des plans qui furent approuvés de la compagnie. Pour les exécuter, il fallut former des ouvriers. Je raſſemblai tout ce que je pus trouver de negres ; & je les mis en apprentiſſage ſous des maîtres, que j'avois en fort petit nombre. Jugez combien il m'en coûta de peines, pour obliger les uns à donner leurs inſtructions, les autres à les recevoir.

„ L'aſſemblage des matériaux ne fut pas une opération moins difficile. Il falloit couper du bois, tirer des pierres, les tranſporter, les tailler ; & il n'y avoit ni chemins, ni chevaux, ni charriots. Je me trouvai donc dans la néceſſité de faire ouvrir de grandes routes, domter des taureaux, conſtruire des voitures par des gens d'autant plus rebutés de ces entrepriſes,

qu'ils joignoient à leur pareſſe naturelle une extrême inſenſibilité pour le bien public. C'eſt pourtant avec de ſi foibles ſecours que je ſuis parvenu à faire des bâtiments conſidérables. Quand je ſuis arrivé à l'iſle de France, les conſtructions ſe réduiſoient tout au plus à trois cents toiſes courantes de maçonnerie. On en comptoit à-peu-près autant dans l'iſle de Bourbon : au lieu qu'en peu d'années, j'en ai fait faire douze mille toiſes. Ces ouvrages conſiſtent en magaſins, arſenaux, hôpitaux, batteries, fortifications, logements pour les officiers, bureaux, moulins, aqueducs, &c. Le ſeul canal qui conduit les eaux douces au port & aux hôpitaux, contient trois mille ſix cents toiſes de longueur.

„ On ignoroit autrefois dans l'iſle de France, ce que c'étoit que radouber ou carenner un vaiſſeau. Les habitants qui avoient des bateaux pour la pêche, étoient obligés d'attendre les navires qui relâchoient dans leur port, pour y faire des réparations. J'entrepris de les piquer d'émulation, en les engageant à me ſeconder ; je fis chercher, couper, tranſporter tous les bois

convenables à la marine ; & quand les matériaux furent préparés, je commençai par fabriquer des pontons pour le carennage, d'autres pour la décharge des bâtiments ; & en moins de dix-huit mois, je fis conſtruire un brigantin qui ſe trouva très-bien fait. L'année ſuivante, je mis ſur les chantiers un navire de cinq cents tonneaux ; & aujourd'hui on radoube, & l'on fait auſſi bien des vaiſſeaux à l'iſle de France qu'à l'Orient. Les Hollandois qui l'ont autrefois poſſédée, lui avoient donné le nom d'iſle Maurice, en l'honneur de Maurice de Naſſau, prince d'Orange leur amiral „.

Outre les deux iſles dont il vient d'être fait mention, il s'en préſente une multitude d'autres, dont Madagaſcar eſt entourée, comme Jupiter de ſes ſatellites. Les unes, au nombre de ſept, ſe nomment les Irmas ou les ſept Sœurs. Elles appartiennent aux Portugais, ſont peu conſidérables, & la plupart inhabitées. Les autres, au nombre de cinq, appellées Comores, du nom de la plus grande, ſont gouvernées par de petits ſouverains qui ſe font une guerre continuelle, & peuplées par

quelques negres qui y trouvent à peine de quoi se nourrir. Outre leur nom général, elles en ont de particuliers; & ne sont pas toutes également stériles. Celle de Johanna ou d'Anjuan, est diversifiée par des vallées & des montagnes. Les unes offrent de beaux pâturages pour les bestiaux; les autres des fruits excellents, & en abondance. On y trouveroit toutes les choses nécessaires à la vie, si elle étoit bien cultivée; mais les habitants sont d'une paresse extrême; ils aiment mieux endurer la faim que les fatigues du travail. On les croit issus d'une race d'Arabes basanés, mêlée de quelques femmes Ethiopiennes. Leur religion, s'ils en ont une, est le mahométisme; leur langage est l'arabe; & leur principale richesse consiste en de petits coquillages, qui servent de monnoie dans différentes parties de l'Asie. Quelques vieux restes d'un grand mur bâti à la maniere des Portugais dans la ville de Démos, rendent témoignage que l'isle étoit autrefois possédée par cette nation. Mais ce qui fait l'objet principal de la curiosité des étrangers, est un arbre singulier, fort révéré des insu-

laires, & dont le tronc paroît une complication de pluſieurs petits arbres qui ſe ſont incorporés pour ne compoſer qu'une ſeule tige. On expoſe ſous ſes branches les cadavres des malfaiteurs, pour inſpirer l'horreur du crime par l'exemple du ſupplice. Il n'eſt point de nation voiſine plus guerriere que les Anjuannois. Les hommes ſont paſſionnés pour les armes & pour le fer, & leurs femmes ſont leurs eſclaves.

L'iſle de Mozambique, poſſédée & habitée par les Portugais, n'a guere que deux ou trois lieues de tour. On y manque d'eau; il faut en aller chercher dans la terre ferme. L'air y eſt ſi mal-ſain, que les criminels Portugais de l'Inde, au lieu d'être punis de mort, y ſont bannis pour un certain nombre d'années. Il en revient peu de cet exil; cinq ou ſix ans de ſéjour à Mozambique paſſent pour une longue vie. Cependant cette place eſt un port de rafraîchiſſement pour les vaiſſeaux qui font voile de Liſbonne Goa. Ils y reſtent ordinairement trente jours, pour donner le temps aux ſoldats & aux matelots malades ou fatigués de ſe rétablir. Les fruits acides

& les racines du pays ſont excellents contre le ſcorbut. Ce port eſt défendu par une citadelle ; & les Portugais le regardent comme la clef de leurs poſſeſſions dans les Indes ; c'eſt la meilleure place qu'ils aient dans ces mers ; ils y entretiennent une forte garniſon. Le gouverneur fait ſeul tout le commerce de la côte, qui conſiſte principalement en or & en dents d'éléphants. Il entretient un certain nombre de miſſionnaires, qui, à la faveur de leur emploi s'inſinuent dans l'eſprit des negres, & les portent à lui livrer leur or & leur ivoire à vil prix. Il y a eu un temps où ce peuple, à qui l'on offroit pour le commerce quelques petits grains de verre, faiſoit dans la terre un trou capable de les contenir, & le rempliſſoit de la même meſure de poudre d'or qu'il donnoit en échange.

On compte à Mozambique deux mille habitants, parmi leſquels il y a beaucoup de moines. Les principaux ſont les Dominicains, les Cordeliers & les Carmes. On y éleve auſſi beaucoup de bétail, & ſpécialement des bœufs, des chevres & des porcs. Les

Digitized by Google

palmiers, les orangers, les citronniers, les figuiers ſont les arbres les plus communs du pays. Les naturels de l'iſle ſoumis aux Portugais, ſont, comme ceux du continent, des negres bien faits & de haute taille, dont pluſieurs ont embraſſé le chriſtianiſme. Dès que leurs enfants commencent à parler la langue portugaiſe, on les baptiſe; & on leur pend au cou un petit crucifix, qu'ils portent avec beaucoup de reſpect. Il y en a pluſieurs qui font leurs études, & ſont par la ſuite élevés au ſacerdoce.

En 1608 les Hollandois firent le ſiege du fort de Mozambique, & le leverent au bout de quinze jours d'attaques inutiles. Un de leurs ſoldats avoit déſerté, & s'étoit jeté dans la place. Ils envoyerent un trompette avec une lettre pour le demander. Le gouverneur fit réponſe, que cet homme étoit venu volontairement; qu'on lui avoit donné parole de le garder, & qu'on la lui tiendroit. Alors les Hollandois chargerent de chaînes tous les priſonniers Portugais, les conduiſirent à la tranchée, & crierent aux ennemis, que ſi le déſerteur n'étoit pas rendu

à l'inſtant, ils alloient maſſacrer ces malheureux à leur vue. On leur répondit qu'ils en uſeroient à leur gré; mais qu'euſſent-ils cent Portugais, au lieu de trente-quatre qu'ils tenoient dans leurs fers, on les laiſſeroit périr plutôt que de manquer de parole. Sur cette réponſe, les Hollandois eurent l'inhumanité inouie de faire tuer tous ces priſonniers à coups d'arquebuſe.

Au moment où j'allois achever & clorre cette lettre, on vint me dire qu'un vaiſſeau arrivoit de Liſbonne avec une commiſſion importante pour notre gouverneur. Il s'agit d'une ambaſſade de la cour de Portugal à quelques princes d'Ethiopie, pour des affaires relatives au commerce. Don Juan de l'Hermès eſt chargé de cette négociation; je ſaiſirai cette occaſion de connoître le pays des Abyſſins, en priant ſon excellence de m'admettre parmi ſes officiers. C'eſt de quoi je vais m'occuper; & je finirai ma lettre ſur la premiere côte où nous irons débarquer....

Un ſecrétaire, un aumônier, un interprete, un chirurgien, un maître d'hôtel, douze hommes de garde, deux officiers & vingt-quatre eſclaves, voilà,

Madame, ce qui formoit l'eſcorte, le cortege & la ſuite de M. l'ambaſſadeur. Je partis avec tout ce monde là pour la côte ſeptentrionale du Zanguebar, laiſſant à gauche les iſles de Querimba, de Quiloa, de Monfia, de Zanzibar, de Pemba, de Monbaza, de Melinde de Lamo & de Pata, toutes ſituées ſur la côte orientale de l'Afrique. Les unes appartiennent aux Portugais: les autres n'en ſont que tributaires. Ne devant nous arrêter dans aucune, je m'informai ſi perſonne de l'équipage ne pouvoit nous les faire connoître; & je trouvai heureuſement dans l'interprete un homme inſtruit, dont les récits occuperent une partie de la route, & diſſiperent les ennuis de la navigation.

« Il n'y a guere, nous dit-il, que vingt-cinq à trente maiſons diſperſées dans l'iſle de Querimba, avec un fort & une égliſe deſſervie par un Dominicain, ſous l'autorité de l'archevêque de Goa. Cette iſle paſſe pour être fertile en légumes, en pâturages & en gibier. Elle étoit autrefois ſoumiſe aux Arabes; elle eſt aujourd'hui de la juriſdiction du gouverneur de Mozambique.

„ Celle de Quiloa a titre de royaume; & ſon ſouverain eſt vaſſal du roi de Portugal. La capitale du même nom étoit jadis très-opulente par ſon commerce avec Sofola, l'Arabie & les Indes, & habitée en partie par des chrétiens Abyſſins, en partie par des mahométans. La flotte de l'amiral Cabral, faiſant voile pour Calicut, au commencement du ſeizieme ſiecle, vint mouiller à Quiloa, où régnoit alors Ibrahim, prince reſpecté de ſes ſujets. Cabral lui fit annoncer qu'il arrivoit avec une lettre du roi de Portugal & des marchandiſes, pour former avec lui un traité d'alliance & de commerce. Il lui demanda une entrevue, mais ſur l'eau, parce qu'il avoit des ordres exprès de ne pas deſcendre à terre. Ibrahim y conſentit; & dès le jour ſuivant, il ſe mit dans une pinace, au ſon des trompettes, accompagné d'un nombreux cortege qui l'environnoit dans des barques. La lettre de ſa majeſté Portugaiſe fut lue à haute voix; & le prince de Quiloa accepta l'alliance. Il voulut voir l'état des marchandiſes qu'on devoit lui envoyer, & pour leſquelles il promit de l'or en échange. Mais le jour ſui-

Digitized by Google

vant, lorſque les facteurs arriverent au palais, il rétracta ſa promeſſe, perſuadé que l'amiral n'étoit venu que pour conquérir ſon pays. Cabral s'arrêta quelques jours, dans l'eſpérance que cette prévention pourroit ſe détruire; mais s'étant apperçu qu'on travailloit au contraire à ſe fortifier contre lui, & qu'il étoit menacé d'une prochaine attaque, il prit le parti de ſe retirer.

„ Vaſco de Gama y vint deux ans après, dans le deſſein de punir Ibrahim. Ce prince preſſé par la crainte, ſe hâta de lui rendre viſite à bord. Dès que Vaſco le vit en ſa puiſſance, il ne garda plus de meſures, & le menaça de la perte de ſa liberté, s'il ne s'engageoit ſur le champ à payer un tribut au Portugal. Le monarque captif promit ce qu'on voulut, & donna pour caution un riche more qu'il haïſſoit mortellement, & dont il cherchoit l'occaſion de ſe défaire. En effet, ſi-tôt qu'il fut rentré dans ſa capitale, il refuſa d'exécuter le traité, moins pour conſerver ſon tribut que pour exciter Don Vaſco à faire périr ſa caution. Mais le more apprenant l'infidélité de ſon maître,

prit le parti de payer la ſomme, pour conſerver ſa vie & obtenir ſa liberté.

„ Des affaires plus importantes appellant à Calicut Don Vaſco de Gama, Ibrahim régna tranquillement juſqu'à l'arrivée de François Almeïda, qui fut le premier vice-roi des Indes orientales. Paſſant près de Quiloa, pour aller prendre poſſeſſion de ſon gouvernement, le ſeigneur Portugais réſolut de tirer vengeance du monarque mahométan. Il deſcendit avec cinq cents hommes, qu'il partagea en deux corps pour attaquer la ville des deux côtés : mais à ſon approche, Ibrahim gagna le continent avec ſes femmes & ſes tréſors. Ce prince étoit le quarante-quatrieme roi de l'iſle ; mais ſa couronne étoit une uſurpation. Almeïda choiſit pour lui ſuccéder Mahamet-Ankoni, qui avoit rendu des ſervices aux Portugais, & le fit couronner avec beaucoup de pompe. Ce nouveau ſouverain étoit parent d'Ibrahim. En montant ſur le trône, il déclara qu'il n'auroit point accepté cet honneur, ſi le roi Alſudaïl, qui avoit été aſſaſſiné par l'uſurpateur, eût été vivant ;

& par un rare exemple de modération, il fit nommer pour ſon ſucceſſeur le fils d'Alfudail, quoiqu'il eût lui-même pluſieurs enfants.

„ Les Portugais conſtruiſirent un fort à Quiloa, & y mirent une garniſon pour la tenir toujours dans leur dépendance. Cette iſle eſt fertile & abondante en fruits & en vivres. Elle compte parmi ſes habitants preſque tous blancs de couleur, des mahométans & des idolâtres. Ils s'habillent de diverſes ſortes d'étoffes de laine & de ſoie. Leurs maiſons ſont bâties de pierre & de bois, & aſſez bien conſtruites. Elles ſont plates par le haut, & ont par-derriere des jardins & des vergers. Le roi de Quiloa étoit autrefois le plus puiſſant de cette côte; mais divers peuples voiſins ont ruiné ſes états.

„ L'iſle de Monfia ne renferme que quelques villages; & ſon hiſtoire n'offre rien de remarquable. Pemba & Zanzibar ont chacune le titre de royaume, & ſont tributaires des Portugais. Ces trois iſles produiſent beaucoup de riz, de miel & de cannes de ſucre. On y voit des forêts de citronniers; &

la plupart des habitants ſuivent la religion mahométane.

„ Monbaza n'eſt ſéparée du continent, que par les bras d'une riviere qui ſe jete dans la mer par une double embouchure. Le terroir en eſt agréable, & produit toutes ſortes de fruits & de végétaux. Il offre une infinité de vergers plantés d'orangers, de grenadiers & de citronniers. Le pays abonde en troupeaux ; l'eau y eſt excellente, le climat tempéré, l'air ſain ; & les habitants vivent avec goût dans des maiſons conſtruites à l'Européenne, & ornées d'une grande variété de belles peintures. La ville eſt aſſez étendue, quoique bâtie ſur un roc que la mer vient battre de ſes flots. Le commerce y eſt établi pour toutes ſortes de marchandiſes ; & le port qui paſſe pour excellent, eſt continuellement rempli de vaiſſeaux. C'eſt encore au vice-roi Almeïda que le Portugal eſt redevable de la conquête de cette iſle. Il détacha quelques bâtiments pour ſonder la barre. Ils furent reçus à coups de canon, d'une plateforme qui commandoit l'entrée du port ; mais l'artillerie des Portugais

fut plus heureuſe. Un de leurs boulets tombant ſur la poudre des ennemis, fit prendre à ces derniers le parti d'abandonner leur poſte ; & la flotte entra ſans aucune réſiſtance. Le vice-roi débarquant à la tête de ſes troupes, marcha droit à la ville, tandis que le roi fuyoit de l'autre côté. Les habitants ſe préſenterent pour diſputer l'entrée de leurs maiſons ; mais ils ne ſoutinrent pas long-temps l'effort des Portugais, qui ſe rendirent maîtres de l'iſle, & la poſſéderent juſqu'à la fin du dix-ſeptieme ſiecle. Les Arabes s'en ſaiſirent enſuite ſans beaucoup de peine ; mais depuis vingt ans, elle eſt rentrée ſous la domination du roi de Portugal. Les peuples de la côte voiſine ſont idolâtres, à l'exception de ceux que le voiſinage des Européens a convertis au chriſtianiſme, ou qui ſous le regne des Arabes ſe ſont faits mahométans.

„ On prétend que les Portugais ont dix-ſept égliſes dans la ville de Melinde par la conceſſion du roi de l'iſle, dont ils ſont alliés. Lorſqu'ils y arriverent ſous Vaſco de Gama, ils ne pouvoient aſſez admirer la beauté des

rues & la régularité des maisons bâties de pierre à plusieurs étages, avec des plates-formes & des terrasses au sommet. Le port leur parut excellent; mais l'entrée étoit dangereuse, à cause des écueils qui l'environnoient. La ville étoit située dans l'endroit le plus uni d'une côte pierreuse; & les dehors étoient plantés d'arbres fruitiers, parmi lesquels les oranges se faisoient remarquer par leur grosseur. Le millet, le riz, la volaille & les bestiaux y étoient en abondance, & se donnoient à vil prix. La ville étoit peuplée de mores d'Arabie, qui y formoient de riches établissements. Ils se piquoient de politesse & de bonne grace; & leur habillement, de la ceinture en bas, étoit une étoffe de soie ou de coton. Ils avoient des especes de turbans brochés d'or, & des poignards travaillés avec autant d'art que de goût. Jamais on ne les voyoit sans leurs arcs & leurs fleches, parce que leur amusement ordinaire étoit de s'exercer à tirer. Ils se vantoient aussi d'être d'excellents cavaliers, quoiqu'on dise en proverbe, *cavaliers de Monbaza, & femmes de Melinde.* En effet, les femmes y sont

belles, vêtues richement, mais de la même maniere que les hommes, avec un voile broché d'or pour toute différence.

„ On ne connoît pas les juſtes limites de ce royaume; mais on ſait qu'il eſt gouverné par un prince mahométan, avec lequel les Portugais ſont alliés depuis plus de deux cents ſoixante ans. Sa cour eſt plus brillante que celle de tous les autres ſouverains de cette côte. Lorſqu'il ſort de ſon palais, il eſt porté ſur les épaules des plus grands ſeigneurs du pays. On parfume les rues par où il paſſe, & lorſqu'il entre dans quelque ville de ſon état, il eſt reçu par les plus belles filles, dont les unes lui jetent des fleurs, les autres brûlent des parfums, ou chantent des vers à ſa louange. La plupart des marchands qui commercent à Melinde, ſont des Indiens de Cambaye & de Guzarate. Ils apportent des épices, du cuivre, du mercure & des toiles de coton, qu'ils échangent contre de l'or, de l'ivoire, de l'ambre & de la cire.

„ Gama reſſentit une joie extrême de voir une ville qui reſſembloit à celles de Portugal. Il jeta l'ancre à la diſtance

d'une lieue ; mais il y demeura quelque temps ſans voir perſonne ſur le rivage. La crainte retenoit les Melindiens, qui, ſachant que Gama étoit chrétien, ſe croyoient menacés de l'eſclavage. L'amiral fit connoître ſes intentions, qui n'avoient pour objet que de faire avec eux un traité d'alliance. Cette propoſition fut ſi bien reçue, que le monarque Africain fit un préſent aux Portugais, & en reçut d'eux le même jour. Le lendemain le roi de Melinde eut une entrevue avec Gama ; & ils ſe donnerent réciproquement des témoignages d'une parfaite amitié. Telle eſt l'origine de l'union qui regne encore aujourd'hui entre ces deux peuples.

„ Toujours ferme dans ſon alliance, le roi de Melinde ne ceſſoit pas de favoriſer les Portugais. Cette fidélité lui donnoit droit à leur ſecours ; & il les chargea de ſa vengeance contre la ville d'Oja, voiſine de ſes états, qui affectoit de le chagriner. Triſtan de Cunna parut devant cette ville avec ſix vaiſſeaux, & fit dire au roi, qu'il avoit une affaire importante à lui communiquer. Le monarque répondit

qu'il ne pouvoit traiter avec les ennemis de sa religion. Il se présenta ensuite sur le rivage, pour s'opposer au débarquement des Portugais ; mais ne pouvant en soutenir le choc, il prit la fuite avec beaucoup de désordre, & fut poursuivi jusques dans un bois de palmiers, où il périt au milieu des siens. On raconte que dans la confusion du carnage, George Sylveïra découvrant un more de fort bonne mine, qui se déroboit par un sentier avec une jeune femme d'une beauté extraordinaire, courut vers eux pour les arrêter. Le more ne parut point alarmé pour lui-même ; mais après avoir tourné le visage pour se défendre, il fit signe à sa compagne de fuir, tandis qu'il alloit combattre. Elle s'obstina au contraire à rester auprès de lui, en l'assurant qu'elle aimoit mieux mourir ou demeurer prisonniere, que de s'échapper seule. Sylveïra touché de ce spectacle, leur laissa la liberté de se retirer, en disant à ceux que le suivoient : à Dieu ne plaise que mon épée coupe des liens si tendres !

„ Dans une autre occasion, un pau-

vre aveugle profitant de la confuſion du carnage alla ſe cacher dans un puits. Il y fut découvert quelque temps après ; & il répondit à ceux qui lui demandoient comment il avoit pu deſcendre : *les aveugles ne voient que le chemin de la liberté.* On la lui rendit pour récompenſer ce bon mot.

„ Le même Sylveïra, dont on vient de parler, ayant arrêté un riche vaiſſeau, le capitaine more s'empreſſa de lui préſenter une lettre en forme de paſſe-port, qu'il avoit reçue d'un Portugais priſonnier à qui ce capitaine avoit rendu quelque ſervice. Elle contenoit ces deux lignes en langue portugaiſe, que le more n'entendoit pas : je prie le premier capitaine de ma nation qui rencontrera ce vaiſſeau, de s'en ſaiſir ; car il appartient à un fort méchant homme. Sylveïra condamna la perfidie du Portugais ; il feignit même de regarder la lettre comme un paſſe-port véritable ; & ſans faire connoître au capitaine qu'il avoit été trompé, il lui laiſſa la liberté de ſuivre ſa route.

„ Les villes de Lamo & de Pata ont paſſé au pouvoir des Arabes maho-

métans, & ſont aujourd'hui gouvernées par de petits rois qui paient un tribut au Portugal. C'eſt tout ce qu'il importe de ſavoir de ces deux iſles, ſituées ſur la côte la plus ſeptentrionale de Zanguebar. Cette côte depuis Mozambique juſqu'au cap de Guardafu, qui forme la pointe la plus orientale de l'Afrique, eſt habitée par des Arabes; l'intérieur des terres contient des negres idolâtres, livrés à toutes ſortes de ſuperſtitions. La plupart de ces terres ſont baſſes & ſujettes aux inondations; & les bois impénétrables dont elles ſont couvertes, n'empêchent pas que la chaleur ne ſoit exceſſive. Les troupeaux, les fruits & les grains répondent à la barbarie du pays. Les peuples de la côte & des iſles connoiſſent peu l'agriculture, & ne vivent guere que de leur chaſſe. Ceux qui ſont plus avancés dans le continent, font uſage du lait. La nature ſemble n'avoir placé de l'or dans ces régions ſtériles, que pour les faire habiter. Ce motif ſeul y conduiſit les Arabes, qui y fonderent pluſieurs villes. Dans la ſuite ils ſe rendirent maîtres de Quiloa, de Monbaza, de

Melinde, de Pemba, de Zanzibar, de Monfia, de Comore, &c. Quiloa devint la plus conſidérable de leurs colonies, & comme une ſource d'où il s'en forma de nouvelles ,,.

C'eſt, Madame, à l'extrêmité de cette même côte, dans le port & ſous les murs de Brava, que nous avons débarqué. Cette ville qui paroît fort commerçante, ſe gouverne en république, ſous la protection du Portugal. J'ignore combien de temps nous devons y demeurer. Un voyage de plus de quatre cents lieues, dans l'intérieur des terres, à travers un pays où l'on ne trouve, pour ainſi dire, ni villes, ni logements, ni proviſions, exige de longs préparatifs ; & nous allons y travailler. On nous fournira vingt-quatre mulets pour le bagage, & dix-huit chevaux arabes pour autant de cavaliers. Notre vaiſſeau devant s'en retourner inceſſamment à Mozambique, je remettrai ma lettre à un homme de l'équipage qui vous la fera tenir en Europe. Vous n'en recevrez plus qu'à mon retour d'Ethiopie ; j'aurai ſoin cependant de marquer chaque jour ce que les mœurs, le caractere,

Digitized by Google

les coutumes des peuples offriront de particulier, & tout ce qui ſe préſentera de curieux ſur la route. Mes moments de repos ſeront employés à des lectures relatives à l'hiſtoire de cette nation, & je vous en enverrai l'extrait, lorſqu'elles s'accorderont avec la tradition du pays. C'eſt par-là, qu'au premier inſtant de loiſir, je commencerai ma lettre ſur l'Abyſſinie, m'appropriant les recherches des autres, leurs expreſſions même, lorſque je croirai ne pouvoir mieux dire.

Je ſuis, &c.

A Brava, ce 2 Juin 1752.

Digitized by Google

LETTRE CLVIII.

L'ABYSSINIE.

ON appelle ainſi cette vaſte contrée de l'Afrique, que les anciens ont connue ſous le nom d'Ethiopie. Elle tire ſa derniere dénomination des Abyſſins, peuples Arabes, qui deſcendent, dit-on, d'une colonie de Sabéens. On ignore l'époque préciſe de cette tranſmigration; mais on la croit très-ancienne. On fait remonter juſqu'à Chus, fils de Cham, & petit-fils de Noé, l'origine des premiers Ethiopiens. Arvé, qui fut un de leurs rois, étoit adoré dans le pays ſous la figure d'un ſerpent. On ne ſait rien touchant ſes ſucceſſeurs juſqu'à Makeda, princeſſe qui régnoit en Ethiopie lorſque Salomon occupoit le trône de Jéruſalem. C'étoit, ſelon les Abyſſins, cette fameuſe reine de Saba, qui pour contempler la ſageſſe de ce monarque, fit le voyage de Judée, & en revint mere d'un fils, qui fut nommé David, comme ſon grand-pere. Dans ſa jeuneſſe, on l'envoya

l'envoya à Jéruſalem, où ſon pere le fit inſtruire ; & il s'en retourna dans ſa patrie avec une ſuite nombreuſe de Juifs, que les plus nobles familles d'Abyſſinie regardent encore comme leurs ancêtres. Les ſouverains de cet empire prétendent auſſi deſcendre directement de ce même David, fils de Salomon, à qui ſa mere céda le trône dès qu'il eut atteint l'âge de régner. Ceux qui adoptent cette tradition, ſe fondent ſur l'origine de pluſieurs uſages de la nation Juive, qui ſe ſont, juſqu'à ce jour, perpétués en Ethiopie. Depuis un temps immémorial, les Abyſſins donnent aux fils de leurs princes le nom d'Iſraélites : les empereurs ont pour armoiries un lion, avec ces paroles : *vicit Leo de tribu Juda.* Enfin, on croit remarquer une grande conformité dans l'adminiſtration politique de ces deux peuples.

Les annales Ethiopiennes ne nous ont conſervé, ni les noms des empereurs qui ont ſuccédé au fils de Salomon, ni aucun des événements de leur regne, juſqu'au quatrieme ſiecle de notre ere, qu'on dit être l'époque de l'établiſſement de la religion chré-

tienne dans le pays. Elle y fut annoncée par saint Frumence, dont l'histoire est ainsi racontée dans les fastes de l'église. Un philosophe Tyrien, appellé Mérope, voyageant pour s'instruire des mœurs des peuples, vint en Ethiopie avec deux de ses disciples, Edese & Frumence. Etant mort subitement, on présenta au roi les deux étrangers, qui furent pourvus d'emplois honorables. Ils s'en acquitterent si parfaitement, qu'à la mort du monarque, le gouvernement de l'état fut confié à Frumence pendant la minorité de son successeur. Frumence se servit avantageusement de son crédit, pour favoriser les marchands chrétiens, que leur commerce appelloit dans cette contrée. Il leur accordoit des privileges, & des lieux pour vaquer publiquement aux exercices de leur religion. De cette maniere, il accoutuma les Abyssins à voir nos cérémonies, & leur fit naître l'envie de s'instruire de nos mysteres. Il ne manquoit que des missionnaires pour consommer la conversion de ce peuple. Le roi étant devenu majeur, Frumence obtint la permission de faire un voyage dans sa patrie; & ayant

rendu compte à ſaint Athanaſe des diſpoſitions des Abyſſins, il l'exhorta à y envoyer un évêque. Le zele d'Athanaſe s'enflamma à ces premieres ouvertures ; & perſuadé que pour une miſſion ſi importante, il ne pouvoit choiſir un plus digne miniſtre que Frumence, il lui dit, comme Pharaon à Joſeph : " Et quel autre pourrons-„ nous trouver, qui ait l'eſprit de „ Dieu comme vous, & qui puiſſe „ exécuter de ſi grandes choſes „ ? Puis l'ayant ordonné évêque, il lui commanda de retourner, avec la grace de Dieu, au lieu d'où il venoit.

Cet événement, dit-on, arriva ſous le regne de deux princes, qui, étant freres, exercerent enſemble la même autorité. Un poëte Abyſſin en a fait l'éloge ſuivant. " Salut aux princes Abraham „ & Atzbeham, qui occuperent le „ même trône, & vécurent dans une „ parfaite amitié. Leur bouche an-„ nonça l'évangile de Jeſus-Chriſt aux „ anciens hommes qui marchoient „ dans la voie des préceptes Moſaï-„ ques ; & leurs mains lui bâtirent des „ temples „. Si l'on en croit les Ethiopiens, Frumence fit des miracles comme

les Apôtres, & convertit une infinité de barbares. Les égliſes latine, grecque & abyſſine honorent ſa mémoire, célebrent ſa fête, & l'invoquent comme un ſaint.

La dynaſtie, fondée en Ethiopie par le fils de Salomon, régna juſqu'à l'année 960. La famille de Zagé lui ſuccéda, & donna pluſieurs rois à l'Abyſſinie dans le cours de trois cents quarante ans. Cette révolution fut le fruit du crime d'une reine adultere, qui fit périr tous les princes de la maiſon royale, pour mettre ſur le trône un fils qu'elle avoit eu d'un ſeigneur du pays. Il n'échappa à ſa fureur qu'un d'entr'eux, qui trouva un aſyle dans un royaume voiſin, où ſa poſtérité ſe maintint pendant plus de trois ſiecles. Après l'extinction de la ſeconde dynaſtie, la premiere race fut rappellée au trône par les grands de l'état. Un de ſes princes favoriſa la religon romaine, & s'efforça de l'établir dans tout l'empire; mais cette innovation excita de ſi grands troubles, qu'il fut obligé de conſentir à l'expulſion des Jéſuites, qui lui avoient ſuggéré cette idée, & au rétabliſſement de l'ancien culte,

Digitized by Google

C'eſt pendant ce regne, qu'arriva en France un aventurier, nommé Zaga-Chriſt, qui ſe diſoit iſſu du ſang royal d'Abyſſinie. Il avoit ſurpris, à des moines de ſon pays, des lettres de recommandation, qui tromperent le cardinal de Richelieu & toute la cour. Louis XIII lui fit une penſion conſidérable; mais il ſe plongea ſi fort dans la débauche, qu'il mourut avant qu'on eût découvert l'impoſture. On lui fit cette épitaphe, que bien des gens, ſans doute, ont entendu dire ſans en ſavoir le ſujet:

Ci gît du roi d'Éthiopie,
L'original ou la copie.

Cet homme paſſoit pour un Hercule dans les combats de l'amour; & comme il étoit d'ailleurs d'une très-belle figure, on dit qu'il eut à Paris pluſieurs bonnes fortunes. Ayant enlevé la femme d'un magiſtrat, il fut ajourné & interrogé par le lieutenant criminel, auquel il refuſa de répondre, diſant qu'un homme de ſa ſorte ne devoit rendre compte de ſes actions qu'à Dieu ſeul. On ſe moqua de ſes prétentions; & il eût peut-être ſubi un jugement rigoureux, ſi la mort ne l'eût enlevé preſque ſubitement.

On prétend qu'il entroit autant de politique que de zele, dans la protection que les empereurs d'Éthiopie avoient accordée à la religion catholique & aux Jéſuites. L'Abyſſinie, ravagée depuis quatre-vingts ans par les courſes continuelles des Sarrazins, ſe trouvoit réduite à des extrêmités fâcheuſes. Un de ſes princes écrivit au pape & au roi d'Eſpagne, pour les engager à le ſecourir contre ces barbares. Par la même lettre, il demanda en mariage, pour ſon fils, à Philippe III, la princeſſe Anne d'Autriche, qui, deſtinée pour une alliance plus digne d'elle, épouſa Louis XIII, roi de France & de Navarre.

Comme on délibéroit dans le conſeil d'Éthiopie, ſi on recevroit la religion catholique, & que les avis étoient partagés, un des grands ſe leva, & dit au monarque : " N'attendez pas que „ les ſentiments s'accordent ſur une „ pareille matiere ; faites promptement „ ce que vous avez à faire, puiſque la „ choſe vous paroît juſte. Si le roi „ d'Eſpagne vous envoie les ſecours „ que vous attendez, je vous réponds „ que dans un an, toute l'Abyſſinie aura

„ toute la religion romaine „. Au lieu de troupes, on n'envoya aux Abyſſins que des miſſionnaires, dont l'arrivée augmenta les troubles, ſans groſſir le nombre des proſélytes. L'empereur voyant ſon royaume en feu, céda enfin aux prieres de ſes ſujets, & rendit à ſes peuples leurs cérémonies & leur culte.

On ceſſa à peine de tourmenter les Ethiopiens, qu'ils devinrent à leur tour perſécuteurs. On accuſa les Jéſuites, au tribunal des loix, comme des perturbateurs du repos public, qui avoient ſemé la diviſion dans les familles, & prêché la révolte dans l'empire. La plupart furent chaſſés d'Ethiopie; & ceux qui ne purent ſe réſoudre d'abandonner leur troupeau, ſouffrirent divers genres de mort. Les tentatives, qu'on a faites depuis, pour introduire la religion romaine chez les Abyſſins, n'ont point été heureuſes; au ſeul nom de Jéſuites ou de miſſionnaires, le peuple, & ſur-tout les moines, ſont toujours prêts à ſe ſoulever; & il n'y a aucune apparence qu'on puiſſe jamais les ramener à l'égliſe catholique, dont ils s'étoient ſéparés vers le milieu du ſixieme ſiecle, pour embraſſer le rit

grec. Ce fut une des ſuites du grand ſchiſme d'Eutichès ; & quoiqu'ils refuſent de reconnoître cet héréſiarque pour le fondateur de leur ſecte, ils n'admettent cependant, comme lui, qu'une nature en Jeſus-Chriſt. Il eſt vrai qu'ils mêlent à cette opinion, des adouciſſements & des correctifs, qui pourroient faire dégénérer la queſtion en une diſpute de mots. Ils regardent l'écriture ſainte comme la principale regle de leur foi & de leur conduite, & ont un reſpect particulier pour l'évangile. Les dévots le font tranſcrire ſur des rouleaux de parchemin, qu'ils portent autour de leurs bras. Ils attribuent aux trois premiers conciles généraux, la même autorité qu'à l'écriture ; mais ils diſent anathême à celui de Chalcédoine, qui foudroya la doctrine d'Eutichès, & maudiſſent la mémoire du pape Léon, de Marcien & de Pulcherie, tous partiſans des deux natures en Jeſus-Chriſt.

Voilà, en partie, ce que mes lectures m'ont appris touchant l'hiſtoire ſacrée & profane d'Ethiopie ; je vais y ajouter quelques circonſtances de notre route. Nous laiſſâmes à droite la côte d'Ajan

& le royaume d'Adel, autrement dit de Zeïla, du nom de ſa capitale; & à gauche, la ville de Jubo & les Maracates. Ces derniers occupent une grande région, d'où l'on ne tire que des eſclaves. Un d'entr'eux, qui étoit à notre ſuite, nous aſſura que dans ſon pays, dès qu'il naît une fille, on lui coud les parties naturelles, que ſon mari ſeul a droit de découdre. Mais ces barbares, ſi zélés pour la chaſteté des femmes, ſont fourbes, traîtres, méchants & cruels. Cette terre eſt remplie de lions, d'éléphants & de tigres. On y voit des ſinges auſſi grands que des hommes, & des ſerpents auſſi gros que des ſinges. Un autre eſclave du Mono-Emugi, contrée voiſine des Maracates, nous apprit que dans ſa patrie, quand un garçon eſt parvenu à l'âge de ſept ans, on lui applatit ſur la tête un morceau de terre en forme de calotte. A meſure qu'elle ſe ſeche, & que l'enfant croît, on met d'autre terre ſur la premiere; & cette eſpece de bonnet peſe quelquefois juſqu'à huit ou dix livres. On ne peut le quitter, ni la nuit ni le jour, qu'on n'ait tué, ou un homme dans une bataille, ou un animal féroce à la

chaſſe. Des uſages ſi extraordinaires, ſi incroyables, ſi abſurdes, demanderoient d'autres garants que des eſclaves. Les Portugais les croient pourtant, & les racontent comme des vérités.

Nous entrâmes chez les Abyſſins par les provinces méridionales, qui ont, comme toutes celles de l'empire, le nom de royaume, ſans doute parce qu'elles étoient gouvernées autrefois par des rois particuliers. C'eſt ainſi que celles d'Eſpagne, quoique ſoumiſes depuis long-temps à un ſeul maître, ont conſervé leur ancien titre. On en compte plus de trente en Ethiopie, dont quelques-unes ſont tributaires, les autres ſouverainement dépendantes de l'empereur. Parmi ces dernieres, les principales ſont Amhara, Bagemder, Cambat, Damot, Tigré, Dembea, Gojam, Enarea, Semen, une partie de Shewa, & quelques autres poſſeſſions moins importantes. Ces domaines, à la vérité, ſont la meilleure portion de l'Abyſſinie; mais ils forment à peine la moitié de ſon ancienne étendue. Les Turcs & les Arabes ont envahi pluſieurs provinces. Les uns du côté de l'Egypte, les autres vers

Digitized by Google

le golfe Arabique ; & ces derniers ont enlevé tous les ports de mer. Les Galles, & d'autres barbares, ont uſurpé les pays ſitués au midi & à l'oueſt. Malgré toutes ces pertes, l'empire d'Ethiopie eſt encore une fois plus grand que la France.

On croit que les Galles dont je viens de parler, ſont originaires des côtes orientales de l'Afrique, & des lieux voiſins de la mer des Indes ; d'autres diſent qu'ils deſcendent d'anciens eſclaves Ethiopiens, qui, ayant été maltraités par leurs maîtres, prirent la fuite, s'attrouperent dans le royaume de Bali avec d'autres aventuriers, & y formerent différentes peuplades de brigands. Ils ne commencerent à ſe rendre redoutables que vers le milieu du ſeizieme ſiecle. Leurs premiers ſuccès les enhardirent ; ils s'emparerent ſucceſſivement de dix ou douze provinces ; & ils euſſent pouſſé plus loin ces conquêtes, ſi leurs diviſions n'en euſſent arrêté le cours. Ces expéditions ne ſe firent qu'en détruiſant tous les lieux, & en maſſacrant, ſans pitié & ſans diſtinction d'âge & de ſexe, toutes les perſonnes qui ſe trouvoient ſur leur paſſage.

Ces peuples ſont aujourd'hui partagés en pluſieurs tribus, & forment deux nations principales, qui embraſſent, comme un demi-cercle, d'orient en occident, preſque toute la partie méridionale de l'Abyſſinie. Ils éliſent, tous les huit ans, un général qui prend le titre de roi, & auquel les chefs des différentes tribus obéiſſent. Tout ce qu'on lui demande, c'eſt d'aſſembler les guerriers de la nation, & de les conduire contre les Abyſſins, avec leſquels ces brigands ſont toujours aux priſes. L'empereur régnant les a vaincus dans pluſieurs combats; ce qui les a tellement intimidés, que dès que l'armée Ethiopienne paroît en campagne, ils ſe retirent dans des montagnes inacceſſibles, où ils vendent chérement leur vie à ceux qui oſent les y attaquer. Cette guerre étoit autrefois très-meurtriere; & un grand nombre de braves gens y périſſoit tous les jours, parce que les Galles empoiſonnoient leurs armes. Mais les Ethiopiens, déſolés de ces pertes, ont trouvé dans ces derniers temps, un moyen ſûr d'arrêter l'effet du poiſon. Ils font, avec du ſable délayé dans de l'urine,

un cataplasme, qui, appliqué sur la plaie, en tire le venin & guérit le malade.

Dans les repas que les Galles se donnent, ils mettent au milieu de la table le meilleur morceau ; & l'on ne peut y toucher, qu'en s'engageant par serment à affronter quelque péril. Il n'est permis qu'à leurs braves de se couper les cheveux ; & ce droit ne s'acquiert que par des actions éclatantes de valeur & de courage. Ils n'ont d'autres armes que des dards & de gros bâtons brûlés par le bout ; leurs boucliers sont de cuir de buffle. La guerre est leur unique métier ; & tous les arts leur sont inconnus. Ils méprisent les travaux de la campagne ; & laissant incultes les beaux pays qu'ils occupent, ils ne s'attachent qu'à l'entretien des troupeaux, dont ils tirent leur nourriture & leurs vêtements. Ils mangent la chair crue, & n'ont d'autre boisson que l'eau & le lait. Lorsqu'ils tuent une vache, ils ramassent le sang, & s'en frottent une partie du corps. Les boyaux de l'animal leur servent de colliers & de ceintures ; & après qu'ils les ont portés quelque temps, ils

les donnent galamment à manger à leurs femmes. Tant qu'ils ſont ſoldats, ils ſe montrent peu délicats en amour, ſe ſatisfont avec le premier objet qu'ils rencontrent, & le quittent dès qu'ils ſont ſatisfaits. Les enfants qui en naiſſent les occupent encore moins : ils les expoſent dans les bois, & les abandonnent. Mais quand ils ont renoncé au ſervice, ils s'attachent à leurs femmes, vivent avec elles, & prennent ſoin des enfants qu'elles leur donnent.

Les Galles pratiquent la circonciſion, comme les autres peuples d'Ethiopie, mais ſans la regarder comme un objet ſacré ; car ils n'ont aucune religion, quoiqu'ils reconnoiſſent un être ſuprême. Quand ils veulent affirmer une choſe, & jurer d'obſerver inviolablement ce qu'ils promettent, ils amenent, en préſence de témoins, une brebis frottée de beurre, & font ſerment ſur la tête de l'animal. On prétend qu'ils ne manquent jamais à leur parole, lorſqu'ils la donnent avec cet appareil.

La façon dont on dit que le roi de Galle reçoit les étrangers, ne doit pas en attirer un grand nombre à ſa cour.

Il eſt de l'étiquette de leur faire appliquer la baſtonnade, pour apprendre à ceux qui les viſitent, qu'il n'y a point de nation plus brave que les Galles, & que toutes les autres doivent s'humilier devant eux. Voici donc comment ſe fait cette gracieuſe réception. Le roi ſe tient dans une grande cabane, environné de ſes femmes & de ſes troupeaux. Ses officiers, rangés le long des murs, ſont armés de bâtons, plus ou moins longs, ſelon le rang & la qualité de l'étranger; & dès qu'il paroît, il eſt aſſailli d'une grêle de coups, qui lui fait jeter les hauts cris. Les officiers s'approchent enſuite avec reſpect, & lui font leur compliment. Je tiens ceci d'un miſſionnaire, qui, par zele pour le ſalut de ces peuples qu'il eſpéroit de convertir, & qu'il ne convertit point, avoit bien voulu s'expoſer à cette humiliante cérémonie.

Nous traverſâmes pluſieurs provinces de l'Abyſſinie, ſans rencontrer une ſeule ville; mais nous trouvâmes beaucoup de monaſtères; car je ne connois point de pays où il y ait autant de moines. Ils y ſont venus d'Égypte au quatrieme ſiecle, & y ont ſi prodi-

gieuſement pullulé, qu'on en compte aujourd'hui plus de cent mille, dont quelques-uns vivent dans l'oiſiveté & l'abondance. C'eſt une charge d'autant plus onéreuſe pour l'état, qu'ils ne paient aucun tribut, & ne vont jamais à la guerre, ſi ce n'eſt, comme en France du temps de la ligue, lorſque l'eſprit de fanatiſme & de révolte les arme contre leur ſouverain. Ils ont un grand pouvoir ſur les peuples, & en abuſent le plus ſouvent. Un des prédéceſſeurs de l'empereur régnant ſe vit contraint d'en faire précipiter ſept mille du haut d'une montagne. Il n'y a point de violences auxquelles ils ne ſe ſoient portés, pour empêcher la réunion de leur égliſe avec celle de Rome.

On me fit voir, il y a quelques jours, dans un couvent, un ménologe, où ſe ſont conſervés les noms & les miracles des premiers ſolitaires établis en Ethiopie. Arajawi, diſciple de S. Pacôme, eſt à la tête. Il fit périr, par ſes prieres, un dragon furieux, qui dévoroit les hommes & les animaux. Pantaléon fit parler un mort ſans le reſſuſciter. Garima changea en épis mûrs, des grains que le laboureur venoit de ſemer. Les

rochers reculoient par reſpect devant lui, pour lui laiſſer le paſſage libre. L'abbé Euſtate paſſa la mer ſur ſon manteau. Baſſarion marcha ſur les flots ſans ſe mouiller. L'abbé Libanos tira de l'eau d'une roche. Samuel & Abanca chevauchoient des lions. L'hermite Luc ſe battoit avec le diable, & ne mangeoit qu'une fois la ſemaine. Un autre, moins ſobre apparemment, faiſoit voler ſur ſa table des tourtereaux tout rôtis. Toutes ces merveilles ſont conſacrées dans des hymnes qui ſe chantent dans les égliſes ; & les dévots Abyſſins ne les trouvent ni ridicules ni abſurdes.

Parmi les religieux d'Ethiopie, les uns obéiſſent à un ſupérieur général, dont l'emploi eſt de viſiter les monaſteres, d'y maintenir le bon ordre, & de corriger les ſujets débauchés, réfractaires & indociles. Les autres forment comme autant de petites républiques, dont chacune eſt gouvernée par un abbé particulier, & qui n'ont entr'elles aucune relation. Tous ces moines reſſemblent peu à ceux d'Europe : la croix & le ſcapulaire ſont preſque les ſeules marques qui les

Digitized by Google

diſtinguent les ſéculiers. Leurs monaſteres ne ſont point, comme les nôtres, des bâtiments environnés de hautes murailles, mais plutôt des paroiſſes & des villages, où chaque religieux a ſa cellule, comme un particulier auroit ſa maiſon, à une aſſez grande diſtance de celles des autres. Ils s'aſſemblent les jours de fêtes dans une égliſe commune, & récitent journellement, dans leur hermitage, un certain nombre de pſeaumes & de prieres. Il leur eſt libre, d'ailleurs, de ſortir ſans permiſſion, & de rentrer quand il leur plaît, hors le temps conſacré à ces pieux exercices. Ils ne ſe ſont point encore aviſés, comme les nôtres, de couvrir leur pareſſe du voile de l'humilité, ni de ſe faire mérite de mendier un pain qu'ils peuvent ſe procurer par le travail. Chacun d'eux cultive la portion de terre qui lui eſt aſſignée, & diſpoſe du produit de ſon champ, ſans en rendre compte au ſupérieur. Ils ne mangent point en communauté; & comme ils ſont obligés de préparer eux-mêmes leurs aliments, vous devez croire qu'il regne dans leurs repas une extrême frugalité. Quelques fruits, quel-

ques légumes, quelques poiſſons qu'ils prennent à la pêche, ſont leurs mets les plus délicats, & l'eau leur unique boiſſon. Encore cette nourriture, ſi ſimple, ſi groſſiere, ne ſe la permettent-ils qu'une fois le jour; & pendant leurs carêmes, qui ſont très-longs, très-fréquents, ils paſſent quelquefois quarante-huit heures ſans manger.

Le nombre des monaſteres eſt ſi prodigieux dans l'Abyſſinie, ils ſont ſi voiſins les uns des autres, que lorſqu'on chante dans une égliſe, on eſt entendu dans celle qui eſt à côté. Il eſt vrai que la muſique du chœur fait un fracas épouvantable. Les voix, les inſtruments, les tambours retentiſſent de fort loin; & les aſſiſtants, qui, pour battre la meſure, frappent la terre avec le pied ou avec leurs bourdons, augmentent encore cette bruyante cacophonie. Ajoutez que chaque couvent a deux égliſes, l'une pour les hommes, & l'autre où les femmes ſeules peuvent entrer. L'office divin s'y fait également, à l'exception des tambours, que ces dernieres n'admettent point dans leur muſique. Il y a de ces monaſteres où l'on ſouffre les hommes

mariés ; il leur eſt même permis d'élever leurs enfants dans la vie monaſtique, & de partager avec eux leur jardin & leur cellule. Ceux qui, après s'être voués au célibat, renoncent à leur inſtitut pour ſe marier, ſont regardés comme des infâmes ; & leurs enfants ne ſauroient être admis à la cléricature. Les moines peuvent exercer des emplois civils, aller en ambaſſade, & même commander dans les villes & dans les provinces.

Autrefois les monaſteres de l'Abyſſinie n'étoient pas moins floriſſants par la grandeur des édifices, que par le nombre des religieux. On admiroit ſurtout celui de l'abbé Euſtate, ſitué dans le royaume de Tigré, ſur une montagne très-élevée, environnée d'une épaiſſe forêt. L'égliſe étoit longue de cent pieds, & en avoit ſoixante-dix de largeur. On voyoit autour les cellules des moines, au nombre de douze mille ; & au loin, dans la campagne, étoient diſperſés d'autres religieux en plus grand nombre, qui formoient quatre-vingt-dix communautés dépendantes de la grande, ſoumiſes au même abbé, & ayant chacune leur égliſe.

C'étoit là que réſidoit le chef général de l'ordre, qui tenoit un rang diſtingué dans l'état. Lorſque des affaires l'appelloient à la cour, il s'y rendoit, accompagné de cent cinquante moines montés ſur des mules, & vêtus de grandes robes flottantes, qui donnoient à ce cortege un air majeſtueux. Ce lieu célebre a éprouvé, plus ſenſiblement que les autres, la fureur de ces mêmes Galles, qui ont exercé de ſi cruels ravages en Ethiopie. De ce grand nombre d'égliſes & de cellules, il n'exiſte plus que de triſtes maſures, où l'on n'apperçoit aucun veſtige de cette ſplendeur monacale.

Le goût de la vie ſolitaire & aſcétique eſt aſſez généralement répandu dans l'Abyſſinie. On y voit des hommes, qui paſſent pour avoir du bon ſens, ſe retirer ſur d'affreuſes montagnes, dans des tours iſolées, ou ſous le creux des rochers, pour mener, dans ces horribles demeures, ce qu'ils appellent la vie contemplative. L'eſtime que le vulgaire accorde à ces hommes ſinguliers, contribue beaucoup à en multiplier l'eſpece. On a vu les empereurs eux-mêmes honorer ces ſolitaires de

leurs visites ; & il n'y a pas long-temps, qu'à quelque distance de l'ancienne ville d'Axuma, jadis capitale d'Ethiopie, & aujourd'hui un simple village ; on montroit encore une vieille tour, où l'abbé Pantaléon s'étoit enfermé, pour s'adonner plus librement aux exercices de la pénitence, & de la vie ascétique.

La créance & la discipline ecclésiastique de l'Abyssinie sont à-peu-près les mêmes que dans les églises grecques. On y communie sous les deux especes ; & l'on croit à la présence réelle de Jesus-Christ dans l'eucharistie. On y admet la confession auriculaire, mais moins circonstanciée que parmi nous ; & son usage n'est pas même établi dans tout l'empire. On ne s'accuse qu'en termes généraux ; & si le prêtre exige un plus grand détail, on n'articule que trois péchés principaux, savoir, l'homicide, l'adultere ou le vol. On ne s'approche guere, avant l'âge de vingt-cinq ans, du sacrement de pénitence ; jusqu'alors on est toujours censé avoir vécu dans l'innocence. La confession se fait quelquefois publiquement, même pour des fautes secrettes ; & le pénitent est fustigé

dans l'égliſe. Les prêtres Ethiopiens ne ſe font point de ſcrupule de révéler les péchés qu'on leur confie ; mais on ne leur confie que ce qu'on veut bien que tout le monde ſache. Avant que d'abſoudre un pécheur, le prêtre le frappe légérement avec une baguette ; & la formule d'abſolution eſt conçue en ces termes : " Que votre faute vous „ ſoit remiſe par la bouche de notre „ Seigneur Jeſus-Chriſt, de S. Pierre, „ de S. Paul, & des trois cents dix-huit „ peres du concile de Nicée, qui n'ont „ point erré dans la foi „. Il s'eſt trouvé des patriarches qui ont voulu abolir la confeſſion auriculaire, & lui ſubſtituer d'autres méthodes pour réconcilier le pécheur avec Dieu. Une des plus ſingulieres, eſt celles de l'encenſoir. Un prêtre faiſoit le tour de l'égliſe en brûlant des aromates ; & le peuple, en reſpirant la fumée, s'écrioit, *j'ai péché, j'ai péché.* Le prêtre donnoit alors une abſolution générale ; & les aſſiſtants étoient réputés abſous.

Les hommages que les Abyſſins rendent à la ſainte Vierge, tiennent de l'adoration. Quand les Jéſuites Portugais ont voulu les ramener à la vraie

dévotion, on les a regardés comme les ennemis de la Mere de Dieu. On célebre trente-deux fêtes annuelles en ſon honneur ; & le vingt-unieme jour de chaque mois lui eſt ſpécialement conſacré. Ces mêmes peuples prient pour les morts, & ne croient cependant pas qu'il y ait de purgatoire. Ils ne connoiſſent que deux états après cette vie, le paradis pour les élus, & l'enfer pour les réprouvés ; encore ſont-ils généralement perſuadés que les juſtes ne ſeront reçus dans le ciel, qu'après la réſurrection générale. Si les Ethiopiens obſervent la circonciſion, ainſi que pluſieurs peuples d'Afrique, c'eſt moins, dit-on, comme un précepte de la loi, que comme une ancienne coutume, qui contribue également à la propreté, à la ſanté, à la population, & ne porte, pour ainſi dire, aucun caractere de religion. Elle ſe pratique ſans éclat, & ſeulement par le miniſtere d'une femme. L'obſervation du ſabbat, & l'abſtinence des aliments interdits dans l'ancienne loi, ſont deux uſages que les Abyſſins ſemblent également avoir retenus du rit judaïque. Mais le ſabbat n'eſt regardé chez

chez eux, que comme une fête chrétienne, qu'ils paſſent dans des exercices de piété ; & c'eſt moins par ſuperſtition que par goût qu'ils s'abſtiennent de certaines viandes. Quand on leur demande pourquoi ils ne mangent point de chair de porc ? " Par la même „ averſion, répondent-ils, que vous „ avez vous-mêmes pour celle de chien, „ de chat, d'âne, de mulet & de cheval. Le ſeul dégoût naturel nous en „ éloigne, comme vous de celle de „ rats & de ſouris, dont aucune loi de „ l'égliſe ne vous interdit l'uſage „.

La bible Ethiopienne contient les mêmes livres que la nôtre : il n'y a que de légeres différences dans la diſtribution & dans les titres. Un ancien recueil de conſtitutions attribuées aux apôtres, eſt mis au rang des livres canoniques. Ce qu'on appelle la *foi des peres*, eſt une collection d'homélies de ſaint Athanaſe, de ſaint Baſyle, de ſaint Jean-Chryſoſtôme, &c. Il y a, outre cela, des martyrologes, des légendes, des traités myſtiques, des catéchiſmes, des livres de dévotion, &c. On m'a fait voir un article du catéchiſme Ethiopien, concernant le

myſtere de la trinité, conçu en ces termes, par demandes & par réponſes.

DEMANDE. " Donnez-moi quelque „ ſimilitude, pour rendre ſenſible l'exiſ- „ tence de trois perſonnes en un ſeul „ Dieu „?

RÉPONSE. " Quoique le ſoleil ſoit „ identiquement un, il a néanmoins „ trois propriétés, la rondeur, la lu- „ miere & la chaleur. Nous croyons de „ même en un ſeul Dieu, & qu'en lui „ exiſtent trois perſonnes, le Pere, le „ Fils & le Saint-Eſprit, qui ſont égaux „ en tous ſens „.

Les Abyſſins ont des canons qu'ils ajoutent à ceux du concile de Nicée. Le plus remarquable eſt celui qui ne leur permet d'avoir qu'un ſeul évêque; encore doit-il être étranger de naiſſance, nommé & ſacré par le patriarche d'Alexandrie, dont il dépend d'une maniere ſervile. Ce dernier peut le dépoſer de ſon propre mouvement, ſans le faire juger dans un conſiſtoire; autorité que le pape même n'a pas ſur nos évêques. Le pouvoir du grand pontife d'Ethiopie eſt ſi borné, qu'on ne lui permet pas même de conférer l'épiſcopat. Pluſieurs jéſuites Portugais ont ſucceſſive-

Digitized by Google

ment occupé cette place. On donne à ce prélat le nom d'*Abuna*, c'eſt-à-dire, notre pere, & il prend lui-même le titre & la qualité de patriarche. Loin de connoître ſes ouailles, ou d'en être connu, il ignore ſouvent juſqu'à la langue du pays dont il eſt le paſteur; & il eſt quelquefois auſſi incapable d'inſtruire les peuples, que d'exercer les fonctions de ſa dignité. Il arrive même que l'Abuna, envoyé par le patriarche d'Alexandrie aux Abyſſins, n'eſt pas toujours dans les ordres. Ce n'eſt ſouvent qu'un ſimple frere, qu'on tire de l'obſcurité de ſon cloître, pour l'élever ſur le trône patriarchal. L'hiſtoire d'Ethiopie parle d'un de ces prélats, qui ſe rendit ſi mépriſable par ſa groſſiéreté & ſon ignorance, qu'ayant été chaſſé de ſon ſiege, il ſe vit obligé de moudre du grain pour gagner ſa vie, & devint réellement d'*evêque meûnier*. Celui qui le remplaça n'étant pas moins ſtupide, " en voilà un autre, dirent les cour-„ tiſans, qu'il faudra encore envoyer „ au moulin „. L'Abuna jouit de pluſieurs terres, dont il tire un revenu conſidérable. Ses biens ſont exempts

d'impoſitions ; & l'on fait pour lui tous les ans une quête de ſel & de toile.

La premiere dignité eccléſiaſtique en Ethiopie, après le rang de patriarche, eſt celle de *Komos*. C'eſt le nom qu'on donne à un prêtre chargé du ſoin de régir le temporel de chaque égliſe. La prêtriſe, le diaconat & le ſous-diaconat ſont les ſeuls ordres que connoiſſent les Abyſſins. Ils n'accordent au clergé aucune immunité : non-ſeulement il eſt ſoumis aux juges ſéculiers, pour toutes les affaires civiles & criminelles ; mais ſon autorité a même reçu pluſieurs atteintes dans les matieres eccléſiaſtiques. Les empereurs s'attribuent aujourd'hui le droit d'aſſembler des ſynodes, de dreſſer des formules de foi, & d'en exiger la ſignature. Les prêtres peuvent ſe marier ; mais s'ils perdent leur femme, il leur eſt défendu d'en prendre une autre. Leurs bénéfices paſſent à leurs enfants, comme un héritage. La plupart ſont fort pauvres ; & les femmes du pays étant très-fécondes, ils ſe trouvent ordinairement chargés d'une foule d'enfants que le produit ſeul de l'autel ne peut faire ſubſiſter. Ils ſont

Digitized by Google

donc obligés d'avoir recours au travail de leurs mains. Communément ils afferment des terres, & gagnent leur vie à soigner des troupeaux. Moitié prêtres, moitié payſans, on ne les diſtingue qu'à une petite croix qu'ils font baiſer au peuple. Du reſte, ils n'ont ni tonſure, ni habit clérical, ni rien qui les diſtingue des ſéculiers. C'eſt par la ſeule impoſition des mains, & par des paroles que le patriarche prononce quelquefois ſans les entendre, que ce prélat confere le ſacerdoce. Auſſi pluſieurs perſonnes éclairées révoquent-elles en doute la validité de pareilles ordinations. Il récite le commencement de l'évangile de ſaint Jean ſur la tête de ceux qu'il conſacre pour la prêtriſe ; & avec une croix de fer qui peſe ſept à huit livres, il leur donne ſa bénédiction. Pour les diacres, il ſe contente de les bénir, ſans lire l'évangile. Il y a telle ordination, où il ſe fait dix mille prêtres & ſix mille diacres. Le clergé régulier & ſéculier forme plus de la cinquieme partie de ce vaſte empire.

Rien n'égale le reſpect que ces peuples ont pour les égliſes. D'auſſi loin

qu'ils les apperçoivent, ils descendent de cheval, & ne remontent qu'après les avoir perdues de vue. On croiroit les profaner, si l'on y paroissoit avec des souliers, ou si l'on crachoit sur le pavé. L'entrée en est interdite, non-seulement aux femmes qui sont dans leurs temps critiques, mais aux personnes qui ont usé la nuit du droit conjugal. Ces églises sont basses, obscures, bâties de terre & de cailloux, couvertes de chaume ou de roseaux, en un mot, très-pauvres, & d'une structure infiniment simple; on s'y tient debout, en s'appuyant sur des bâtons qu'on prend à la porte, & qui ont la forme de béquilles. Ceux à qui cet appui ne suffit pas, peuvent s'asseoir à terre; mais de peur qu'ils n'abusent de cette permission, un diacre les avertit de temps en temps de se lever en criant à haute voix : " que tous ceux qui sont assis, se „ tiennent debout „. On ne voit dans les temples aucune figure de pierre ou de métal, pas même la représentation du crucifix. Les grandes basiliques, comme celles des Grecs, sont divisées en trois parties, le vestibule, au-delà duquel les personnes qui ont quelque

empêchement, ne peuvent passer ; la nef où se tiennent les laïques ; & le sanctuaire où les prêtres seuls sont admis. L'empereur & les grands du pays, souffrant impatiemment d'être confondus avec le peuple, se faisoient ordonner diacres ou sous-diacres, pour se procurer l'entrée du chœur. Voilà, sans doute, une des raisons qui ont fait croire que le souverain d'Ethiopie étoit dans les ordres, & s'appelloit le prêtre Jean. D'autres pensent que ces princes n'ont été ainsi nommés, que parce qu'ils sont de la famille sainte de David, & que le premier de leur race étoit fils de Salomon, quoiqu'il ne fût ni prêtre ni chrétien.

On administre le baptême en Ethiopie par immersions ; & l'on juge qu'il en faut trois pour le rendre valide. Mais si l'enfant est trop foible pour les supporter, on y supplée par un pareil nombre d'aspersions. Dans le premier cas, on plonge dans l'eau le tiers du corps de l'enfant, en disant : je te baptise au nom du Pere ; les deux tiers, au nom du Fils ; le corps entier, au nom du Saint-Esprit. On procede dans le même ordre, quand on use de l'as-

perſion. Si c'eſt un garçon, le ſacrement ne s'adminiſtre que quarante jours après ſa naiſſance, & quatre-vingt, ſi c'eſt une fille. On leur donne en même temps la communion, ſoit en leur mettant dans la bouche du pain trempé dans le calice, ſoit en leur appliquant ſur la langue le doigt mouillé dans du vin conſacré.

A l'égard des adultes, dont les baptêmes ſont fréquents en Ethiopie, parce qu'il arrive ſouvent que des idolâtres ſe convertiſſent; après quelques oraiſons préliminaires, le prêtre fait pluſieurs onctions ſur le corps du néophyte, & lui met la main ſur la tête. Celui-ci étend le bras droit vers l'occident, & renonce à l'eſclavage du démon. Puis ſe tournant vers l'orient, il fait ſa profeſſion de foi ſur tous les articles du ſymbole des apôtres. On réitere les onctions; on récite de nouvelles prieres; & l'on plonge trois fois le nouveau converti dans une piſcine, en prononçant les paroles qui ſont de l'eſſence du ſacrement. On le conduit enſuite dans l'égliſe, où il reçoit la communion. A la fin de ces cérémonies, le prêtre lui donne du lait & du

Digitized by Google

miel ; & lui mettant la main ſur la tête il lui dit : " allez en paix, enfant du baptême ,,. Les Abyſſins joignent à l'adminiſtration de ce ſacrement diverſes pratiques, qui firent croire aux jéſuites qu'il étoit défectueux. En conſéquence, ils ordonnerent qu'on le recevroit de nouveau avec cette formule : " ſi tu n'es pas baptiſé, je te baptiſe ,,. La nation s'offenſa de cette nouveauté ; & ce mécontentement général ne contribua pas peu à les faire exiler.

Mais tandis que les Abyſſins s'élevoient contre ce baptême conditionnel, qui pouvoit à la vérité n'être pas néceſſaire, il s'établiſſoit parmi eux un baptême annuel, qu'il ſeroit difficile peut-être d'excuſer de ſuperſtition. C'eſt ce qu'ils appellent le baptême de l'épiphanie, qui ſe fait tous les ans le jour de cette fête, en mémoire de celui de Jeſus-Chriſt. Notre interprete l'a vu pratiquer à la cour de l'empereur, où je vous dirai par parentheſe, que nous ſommes arrivés depuis quelques jours. " J'étois, nous dit-il, à la ſuite de Dom Carneyro, envoyé de Goa, chez ce prince qui

campoit alors dans les environs de l'ancienne ville d'Axuma. Le 4 janvier, il nous fit dire de porter nos tentes dans un lieu où il avoit fait creuſer un étang pour cette cérémonie. Dès que nous y fûmes, on demanda ſi nous voulions être baptiſés ? Nous répondîmes que nous l'avions été, mais que nous ferions à cet égard tout ce qu'il plairoit à ſa majeſté de nous preſcrire. On nous dit que ſi nous ne voulions point entrer dans le lac, on feroit apporter de l'eau dans nos tentes ; nous acceptâmes ce dernier parti. Les prêtres Abyſſins s'aſſemblerent en grand nombre dès la veille, & chanterent pendant toute la nuit pour bénir l'étang. Le roi, la reine & le patriarche y arriverent à minuit, & furent baptiſés les premiers. La preſſe fut très-grande dès le matin. Un bon vieillard, qui avoit été précepteur de l'empereur, étoit dans l'eau juſqu'aux épaules, & plongeoit la tête de ceux qui ſe préſentoient, en diſant : je vous baptiſe au nom du Pere, du Fils & du Saint-Eſprit. Tous étoient nuds, n'ayant abſolument rien pour ſe couvrir. Le monarque nous demanda ce que nous

penſions de cet uſage ? Nous répondîmes que la bonne intention pouvoit l'excuſer ; mais que notre religion ne reconnoiſſoit qu'un ſeul baptême. Et comment faire, reprit l'empereur, pour réconcilier avec Dieu ceux qui ont eu le malheur de l'offenſer ? Nous lui expoſâmes tous les avantages du ſacrement de pénitence ; & il finit par convenir que le baptême qu'il venoit de recevoir, étoit moins un ſacrement, qu'une ſimple pratique de dévotion „.

Je ſuis, &c.

En Éthiopie, ce 5 Septembre 1752.

LETTRE CLIX.

SUITE DE L'ABYSSINIE.

NOUS étions à quatre journées du camp où l'empereur faiſoit ſa réſidence, lorſqu'il fut averti de notre arrivée. Dès que ce monarque apprend qu'il doit recevoir un ambaſſadeur, il envoie au-devant de lui trente ou quarante hommes pour lui ſervir d'eſcorte. On le délivre du ſoin de ſes équipages; & il eſt défrayé par les gens du prince. On confie ſon bagage au premier ſeigneur du village voiſin. Celui-ci le met entre les mains de ſes vaſſaux qui le tranſportent dans l'habitation ſuivante, & ainſi ſucceſſivement juſqu'au lieu où l'empereur tient ſa cour. Ce fut le 9 de ce mois, que nous eûmes audience de ſa majeſté. On vint nous prendre dans nos tentes; & après avoir traverſé plus de vingt appartements, nous entrâmes dans une ſalle où le monarque étoit aſſis ſur ſon trône. C'étoit une eſpece de ſopha couvert d'un tapis de damas

rouge à fleurs d'or, avec un dais de la même étoffe. Le prince étoit vêtu d'une veſte de ſoie brodée d'or, & ceint d'une écharpe également riche. Il avoit la tête nue, & les cheveux treſſés avec aſſez de goût. Une grande émeraude brilloit au-deſſus de ſon front, & lui donnoit une ſorte de majeſté. Les grands ſeigneurs ſe tenoient debout des deux côtés de ſon trône, les mains croiſées l'une ſur l'autre, & gardant un ſilence plein de reſpect.

L'ambaſſadeur fit au roi trois profondes révérences ; & ce prince lui préſenta ſa main à baiſer. C'eſt un honneur qu'il n'accorde qu'aux perſonnes qu'il veut diſtinguer ; car pour les autres, elles doivent auparavant s'être proſternées trois fois par terre, & lui avoir baiſé les pieds. Don l'Hermès lui remit la lettre de ſon maître ; & le roi ſe la fit interpréter ſur le champ. On apporta enſuite les préſents d'uſage, qui conſiſtoient en cryſtaux, & autres ouvrages de verre bien travaillés. Le monarque les reçut avec bonté, & nous fit ſervir une magnifique collation. Les jours ſuivants l'ambaſſadeur eut pluſieurs conférences avec les mi-

Digitized by Google

niſtres, & des enntretiens ſecrets avec l'empereur.

On devoit célébrer une fête de la Vierge ; & le roi qui vouloit communier & paroître en public ce jour-là, nous invita à la cérémonie. Nous nous y rendîmes à huit heures du matin ; & nous trouvâmes environ douze mille hommes rangés en bataille dans la grande cour du camp. Deux princes du ſang, ſuperbement vêtus, attendoient ſa majeſté à la porte avec un magnifique dais, ſous lequel l'empereur marcha précédé de ſes trompettes, & d'autres inſtruments qui formoient une ſymphonie aſſez agréable. Il étoit ſuivi des cinq premiers miniſtres, qui ſe tenoient par-deſſous les bras, & avoient chacun une lance à la main. Celui du milieu, la tête nue, portoit la couronne impériale, qu'il appuyoit contre ſa poitrine. Cette couronne eſt fermée, & ſurmontée d'une croix de pierreries. L'ambaſſadeur marchoit ſur la même ligne que les miniſtres ; & les officiers de l'empire venoient immédiatement après, chantant les louanges de leur maître. Les gardes-du-corps, vêtus de veſtes de différentes couleurs, ſuccé-

doient à ce premier cortege, ſuivis d'archers armés d'arcs & de fleches. Cette marche étoit fermée par des chevaux de main, couverts d'étoffes d'or qui traînoient juſqu'à terre, & ſur leſquelles étoient de ſuperbes peaux de tigres. Le patriarche, décoré de ſes habits pontificaux, parſemés de croix d'or, attendoit le prince à la porte de la chapelle, accompagné de cent religieux habillés de blanc, qui tenoient chacun une croix de fer. Le prélat prit le monarque par la main, & le conduiſit près de l'autel, à travers une haie de moines munis de flambeaux. On apporta le dais ſur la tête de ſa majeſté juſqu'à ſon prié-dieu; & elle demeura debout juſqu'à la communion, que le patriarche lui donna ſous les deux eſpeces. L'office étant fini, on tira deux coups de canon, comme on avoit fait en arrivant; & le prince retourna au palais dans le même ordre.

Les officiers qui l'accompagnoient, ſont connus ici ſous les noms de Général des armées, de Maître des eſclaves, de Recteur, de Prépoſé, &c. Autrefois les rois d'Abyſſinie confioient toute

leur puiſſance à deux favoris, ſur leſquels ils ſe repoſoient de tous les ſoins du gouvernement ; comme ſi ces deux miniſtres euſſent été les deux bras du prince ; l'un ſe nommoit le Favori de la droite, & l'autre le Favori de la gauche. Ces deux hommes ayant abuſé de leur pouvoir, on ſupprima leur charge ; & toute l'autorité paſſa dans les mains du Général des armées, qui a ſous ſes ordres les deux Maîtres des eſclaves. Ce ſont deux grands officiers de la couronne, dont l'un a inſpection ſur les vice-rois, les gouverneurs, les magiſtrats, & les juges ordinaires ; l'autre, ſur les officiers du palais, les domeſtiques & les eſclaves.

Les gouverneurs des provinces, que l'empereur établit ou deſtitue à ſa volonté, ont différents titres. On dit roi d'Enarea, vice-roi de Tigré, gouverneur de Bajemder, général d'Angot, recteur de Gojam, prépoſé de Damot, adminiſtrateur de Valaka, &c. Les monarques Abyſſins ne ſont point jaloux que leurs officiers ſe donnent la qualité de rois. Ce titre augmente l'éclat & la réputation de leur empire, & les autoriſe eux-mêmes à prendre celui de

Negus, c'eſt-à-dire, roi des rois. Outre le gouverneur, il y a dans chaque province, deux principaux miniſtres, dont l'un exerce l'office de lieutenant général; & l'autre eſt chargé de la levée des tributs. Chaque village a auſſi un commandant ſubordonné à ce dernier.

Au reſte, ces villages ne ſont qu'un aſſemblage confus de tentes & de barraques. L'Abyſſinie n'a point de villes; les vice-rois, les miniſtres, les gouverneurs, toutes les perſonnes de diſtinction, le roi lui-même, campent ſous des tentes qu'ils font tranſporter où il leur plaît. C'eſt dans la province de Dembée, que les empereurs les établiſſent depuis plus d'un ſiecle. Ces camps dont l'étendue eſt très-vaſte, ſont diviſés en quatre parties, & ont chacun leur commandant. Le pavillon royal eſt placé au centre, & environné d'un grand eſpace vuide qui le ſépare des autres logements. Le reſte du camp eſt occupé par les officiers du prince, ſes domeſtiques, les ſoldats de ſa garde, des marchands, des artiſans, des ouvriers, qui ont avec eux leurs femmes & leurs enfants. Les uns y élevent des tentes, les autres de

petites cabanes de roſeaux, couvertes de paille. Cet aſſemblage d'habitations ſéparées par des rues, terminées par des places ſpacieuſes, & partagées en pluſieurs quartiers, offre de loin l'aſpect d'une grande ville. On y bâtit des chapelles, dont l'autel a la forme de la fameuſe arche d'alliance, qui ſe conſervoit autrefois dans le temple de Jéruſalem. Je ne ſais ſi je vous ai dit que les Abyſſins croient en être les poſſeſſeurs, depuis qu'ils l'ont enlevée ſous le regne de Salomon. Voici de quelle maniere ce fait eſt raconté dans les annales d'Ethiopie.

Les jeunes Iſraélites qui devoient accompagner en Afrique le fils de la reine de Saba, entrerent la nuit dans le temple, mirent l'arche ſainte ſur un charriot, & prirent la fuite avec tant de promptitude, que Salomon qui les pourſuivit ne put les atteindre. Ils traverſerent la mer Rouge avec la même vîteſſe, non pas à pied ſec, comme autrefois les Iſraélites, mais en volant ſur la ſurface des eaux. La reine, apprenant que ſon fils revenoit avec ce divin monument, alla le recevoir en grande pompe, & le plaça dans le plus beau temple du pays.

Digitized by Google

Sans donner dans le fabuleux, voici, je crois, comment on peut expliquer cette hiſtoire. Le fils de Salomon, devenu roi d'Ethiopie, aura trouvé trop dur d'être obligé de faire tous les ans le voyage de Jéruſalem, pour adorer le vrai Dieu, & ſe ſera propoſé d'établir dans ſes états le ſervice divin, avec les mêmes cérémonies que chez les Juifs. Pour lui plaire, quelques Lévites auront fabriqué ſecrétement une arche, ſur le modele de celle du temple; & afin de la rendre plus reſpectable aux yeux de la nation, le prince aura fait répandre le bruit, que c'étoit l'arche même du peuple Hébreu, qui avoit été enlevée d'une maniere miraculeuſe. Pour entretenir cette vénération, on avoit ſoin de la tenir exactement cachée; à peine l'offroit-on aux regards même des rois. Mais depuis que ceux-ci vivent ſous des tentes, on la porte à la ſuite de la cour. Quatre prélats, revêtus d'habits pontificaux, l'accompagnent ſans ceſſe, précédés & ſuivis d'autres prélats qui chantent des hymnes. L'un d'eux, allant à reculons, ne diſcontinue point de l'encenſer, qu'on ne l'ait dépoſée dans le

grand pavillon, où eſt la chapelle de l'empereur.

Ce prince ſéjourne quelquefois trois ou quatre ans dans le même canton ; mais les camps les plus fréquentés ſont, comme je l'ai dit, ceux de la province de Dembée. Quelques heures ſuffiſent pour la conſtruction de ces cités ambulantes, dont la forme eſt toujours la même, dans quelque endroit qu'on les place. On choiſit ordinairement les bords d'un lac ou d'une riviere, & un pays abondant en bois & en pâturage. L'officier qui commande l'avant-garde, plante d'abord une grande perche, à laquelle eſt attaché l'étendard royal. C'eſt de ce lieu que les autres officiers prennent leurs alignements, pour tracer les rues à une juſte diſtance. Chacun ſait l'emplacement qu'il doit occuper, & s'y établit ſans confuſion & ſans diſpute. Lorſque l'empereur veut changer de camp, on leve les tentes dans le même ordre ; & tout le monde ſe met en marche au premier ſignal. N'eſt-ce pas, Madame, une choſe bien ſinguliere, qu'une nation, d'ailleurs ſociable & policée, n'ait point d'autres habita-

tions, & loge ainſi en plein air, à la maniere des ſauvages.

L'empereur au ſortir de l'égliſe, étant entré dans la grande ſalle, s'aſſit ſur un trône fort élevé, ayant ſes enfants à ſes côtés, & après eux ſes miniſtres. Tout le monde étoit debout dans un profond ſilence ; & après que ſa majeſté eut pris de l'hydromel & quelques écorces d'orange, ceux qui avoient des graces à demander, s'avancerent juſqu'au pied du trône. Un des miniſtres prenoit leurs placets, & les liſoit à haute voix. Le monarque ſe donnoit quelquefois la peine de les lire lui-même, & y répondoit ſur le champ.

Ce jour-là, le prince mangea en public. Il étoit aſſis ſur une eſpece de lit, & avoit devant lui une grande table, à côté de laquelle on en voyoit d'autres plus baſſes pour les ſeigneurs de ſa cour. Le bœuf, le mouton, la volaille ſont les ſeules viandes qu'on y préſente ; on ne mange point de gibier en Ethiopie. Ces viandes ſont preſque toutes apprêtées en ragoûts ; & l'on y mêle tant de poivre & d'autres épices, qu'un Européen auroit peine à s'y

habituer. On ne ſert qu'en vaiſſelle de fayance, & un ſeul plat à la fois. L'uſage des nappes & des ſerviettes eſt généralement inconnu chez ces Africains ; on couvre les tables avec des gâteaux de froment, ou des eſpeces de galettes fort minces & fort larges, qui ſervent de pain, & auxquelles on eſſuie ſes doigts. On n'a ni couteaux, ni cuillers, ni fourchettes. Le roi & les grands ne ſe donnent pas la peine de porter eux-mêmes les aliments dans leur bouche ; les pages & les eſclaves qui les ſervent, coupent les viandes en morceaux fort menus, les mêlent avec le pain, le potage, les légumes, &c. & en forment de groſſes boules, qu'ils font manger à leur maître, comme s'ils empâtoient des volailles. Ces gens s'imaginent qu'il eſt de la dignité de leur état, d'avaler de gros morceaux, & de faire beaucoup de bruit en mâchant. Il n'y a que les gueux, diſent-ils, qui, par néceſſité, font de petites bouchées, & les voleurs, qui, par crainte, mangent ſans faire de bruit.

Je fus fort ſurpris de voir apporter du bœuf crud ſur la table de

l'empereur. On l'assaisonne d'une maniere qui m'étonna encore plus : après qu'on l'a coupé par morceaux, on l'arrose avec le fiel de l'animal, qui passe pour un excellent dissolvant, & on le couvre d'épiceries. Ce ragoût qu'on regarde comme un manger exquis, me parut fort dégoûtant. On a dans ce pays-ci, une autre façon d'assaisonner les aliments. On prend dans les intestins du bœuf, les herbes qui ne sont point encore digérées ; on les mêle avec de la viande & de la moutarde ; ce qui devient un mets encore plus dégoûtant que le premier. On fait l'essai des viandes ; & l'officier goûte à tous les plats que l'on sert devant le prince. L'empereur but d'abord un peu d'eau-de-vie, qu'on lui présenta dans un vase de cryſtal, & usa d'hydromel pendant tout le repas. S'il lui arrive de faire quelque excès on l'avertit ; & dans le moment il quitte la table.

La biere & l'hydromel sont le breuvage ordinaire des peuples d'Ethiopie. On en boit copieusement dans les visites ; & les Abyssins croiroient se manquer les uns aux autres, s'ils ne s'enivroient point dans ces occasions. Assis

Digitized by Google

ſur leurs talons, ils ſe rangent en cercle autour de la cabane. Un valet apporte un pot d'hydromel ou de bierre, en boit le premier, & le préſente enſuite à la ronde. La viſite ne finit que lorſqu'on ceſſe d'offrir à boire.

Je fus d'abord aſſez étonné de ne pas voir de vin, dans un pays où il y a des raiſins excellents ; mais j'appris qu'il ne ſe gardoit point, à cauſe de la grande chaleur. On lui préfere une liqueur qui ſe fait avec de l'orge germé, rôti, pulvériſé, & préparé enſuite comme le café. Sur quatre parties d'eau, on en met une de miel ; dans dix livres de ce mêlange, on jette deux ou trois onces d'orge. On laiſſe fomenter le tout pendant quelques heures dans un endroit chaud, on le remue de temps en temps ; & en moins de quatre jours, on a un hydromel clair, pur, de la couleur du vin d'Eſpagne, & dont on tire une eau-de-vie, qui eſt auſſi bonne que la nôtre.

Deux princeſſes, dont l'une étoit ſœur de l'empereur, vinrent après le repas rendre viſite à ſa majeſté. Elles étoient vêtues magnifiquement, & toutes couvertes de pierreries, que

je

je pris pour des pierres fauſſes, parce que le pays ne produit point de diamants. Comme il n'eſt pas permis aux princeſſes du ſang d'épouſer des étrangers, celles-ci ſont mariées à deux des plus grands ſeigneurs du royaume. Quand elles paroiſſent en public, elles ſont montées ſur une mule ſuperbement enharnachée, & ont à leur côté deux femmes qui portent un dais. Quatre ou cinq cents autres femmes, qui les environnent, chantent des vers à leur louange, & jouent autour d'elles de toutes ſortes d'inſtruments.

Les princeſſes d Ethiopie ſont élevées dans une liberté étonnante, & paſſent leur vie dans des déſordres ſcandaleux. Elles changent de maris quand il leur plaît, à moins qu'elles n'aiment mieux s'en défaire par le poignard ou le poiſon; car l'un & l'autre leur ſont également familiers. On les accuſe de s'intriguer dans le miniſtere; mais c'eſt le malheur de toutes les cours. Au reſte, ce n'eſt pas ſeulement dans les rangs élevées, que regnent la licence & le divorce: dans tous les états, une querelle un peu vive, ou un dégoût réciproque, ſuffiſent pour autoriſer

une séparation ; & les deux époux peuvent, chacun de leur côté, former un nouvel engagement : on en est quitte pour être exclus, pendant quelque temps, de la participation des saints mysteres. La polygamie, quoique défendue par les constitutions ecclésiastiques, est tolérée par les loix civiles. Les empereurs eux-mêmes épousent plusieurs femmes, sans parler des nombreuses concubines, comme s'ils vouloient qu'on reconnût à cette marque qu'ils sont les descendants de Salomon. Les grands seigneurs, qui se prétendent aussi de race Juive, usent avec impunité de ce même privilege. Un prince Ethiopien m'ayant demandé ce que je pensois de cet usage, je lui dis que la pluralité des femmes n'étoit ni nécessaire à l'homme, ni agréable à la divinité, puisque Dieu n'avoit créé qu'une femme pour Adam ; que c'étoit-là sans doute ce que Jesus-Christ avoit voulu dire aux Juifs par ces paroles : « Moïse ne vous a permis d'avoir plusieurs femmes, qu'à cause de la dureté de votre cœur ; mais cela n'a pas été ainsi dès le commencement ». Après un moment de silence

& de réflexion, mon homme me répondit : « une seule est nécessaire, sans doute, mais les autres sont pour le plaisir ».

Une femme convaincue d'adultere en Ethiopie, est condamnée à perdre son douaire, & à sortir de la maison sans rien emporter ; on ne lui laisse qu'une aiguille pour gagner sa vie. L'amant paie une amende qu'il mange avec le mari offensé, & quelquefois avec sa femme & sa maîtresse. Comme on se quitte aisément, on peut se reprendre de même ; & rien de ce qui déplaît, de ce qui incommode, de ce qui dégoûte ailleurs dans les mariages, n'est établi chez les Abyssins sans quelque restriction, sans quelque adoucissement, sans quelque réserve.

Les nouveaux mariés portent, pendant huit jours, la couronne que le prêtre leur a mise sur la tête en les unissant. Les garçons se marient à douze ans, les filles à dix. Après les fiançailles, qui se font comme parmi nous, mais hors de l'église, ils se confessent, reçoivent la communion, la bénédiction nuptiale & la couronne. Le prêtre fait autour d'eux une procession avec la

croix & l'encenſoir ; & les huit jours écoulés, il leur ôte la couronne. Cet uſage n'a lieu que pour les mariages légitimes ; on nomme les autres des *mariages ſans couronnement.*

Les princeſſes dont je viens de parler, ont des palais ſéparés de celui de l'empereur, ſi toutefois l'on peut donner ce nom à de grandes cabanes ou à de ſimples tentes ; car les Ethiopiens n'ont ni villes, ni maiſons comme les nôtres. Les antres des rochers, ou les cavernes des montagnes, leur paroiſſent des demeures plus commodes. Ils regardoient avec un étonnement ſtupide, les édifices ſpacieux que les jéſuites firent conſtruire, & ils accouroient de toutes parts pour voir ces merveilles.

L'art de bâtir, connu autrefois en Ethiopie, comme on le voit par d'anciennes ruines, s'eſt totalement perdu chez les Abyſſins. J'ai déjà dit que leur fameuſe ville d'Axuma, jadis capitale de l'empire, & la réſidence de leurs rois, n'eſt maintenant qu'un ſimple village. Elle étoit autrefois ornée de beaux édifices, d'une baſilique, d'obéliſques, de maiſons royales, &c. & l'on prétend

que la reine de Saba y faiſoit ſon ſéjour, & y avoit un palais. On y trouve encore des inſcriptions toutes renverſées, toutes rongées, en caracteres que l'on ne connoît plus, ce qui en prouve l'extrême antiquité. La décadence de cette ville eſt venue de ce que les rois d'Ethiopie, préférant les campements au ſéjour des cités, porterent leur réſidence loin de la capitale. Elle a de plus été ravagée par les guerres; mais ce qui en reſte, fait voir qu'elle étoit d'une très-grande étendue. Les campagnes qui l'environnent ſont fertiles, agréables, & dignes d'une ville impériale.

Les Abyſſins bâtiſſent des cabanes dans les lieux où le prince ſe propoſe de réſider; & quoiqu'on n'y voie ni magaſins ni boutiques, il ne laiſſe pas de s'y faire un commerce aſſez conſidérable. Les marchands s'aſſemblent dans une grande place, pour y traiter de leurs affaires; chacun y a un eſpace qui lui eſt propre, & où il expoſe ſur des nattes ce qu'il veut vendre. Ce marché ſe tient tous les jours, & dure du matin au ſoir. L'or & le ſel ſont la monnoie dont on ſe ſert. L'or n'eſt pas

marqué au coin du prince, comme en Europe; il eſt en lingots, & on le coupe à meſure qu'on en a beſoin, depuis une once juſqu'à une demi-dragme. Afin qu'on ne l'altere pas, il y a par-tout des orfevres qui en jugent à l'épreuve. Le ſel eſt d'une blancheur éclatante, & dur comme de la pierre. On le tire des montagnes, où il eſt accumulé en monceaux, & diſtribué par couches, de l'épaiſſeur d'une brique commune. On le détache facilement, parce qu'il eſt fort tendre dans la mine; mais il durcit à l'air, & prend une conſiſtance qui en permet aiſément le tranſport. On le voiture dans les magaſins de l'empire, où l'on en forme des tablettes longues d'un pied, & larges de trois pouces. Dix de ces tablettes valent un écu de notre monnoie. On les rompt ſelon le paiement que l'on veut faire; & elles ſervent à la fois, & d'argent pour le commerce, & d'aſſaiſonnement pour la table.

Les plus riches mines d'or d'Ethiopie ſe trouvent dans les royaumes d'Enarea, d'Amot & de Gojam. Elles furent long-temps le principe de tous ces voyages des Portugais, dont les

missions, les conversions, les patriarches n'étoient que le prétexte. Mais à force d'avoir fait des efforts en Amérique & en Asie, ils n'étoient presque plus en état de rien entreprendre dans le milieu de l'Afrique. Ce qu'on tire aujourd'hui de ces mines est purifié, mis en lingots, & porté dans le trésor impérial, d'où il ne sort que pour le paiement des troupes & les dépenses de la cour. On ne voit point d'argent dans le pays, soit que la nature en produise peu, soit que les Abyssins ne sachent pas le séparer de la terre & le préparer. Ils ont de l'aversion pour ce travail, & disent qu'il y auroit de la folie à amasser des richesses, qui porteroient les avares Européens à leur faire la guerre. L'art de creuser des fourneaux dans les montagnes, & d'y pratiquer des mines, leur est inconnu, & ne s'accorde point avec leur paresse. Tout le fer dont ils se servent, s'offre à eux sur la superficie de la terre, sans qu'ils soient obligés de l'en tirer avec effort.

L'extrême chaleur du climat est une des causes qui rendent les Ethiopiens si fainéants. Elle est insupportable dans

les plaines & dans les vallées, & principalement ſur les côtes de la mer Rouge, où elle deſſeche & pele la peau, fond la cire qui cachete les lettres, & laiſſe une telle impreſſion ſur le ſable, qu'on croit marcher ſur de la braiſe. L'air eſt plus frais dans les montagnes, & l'on y craint quelquefois plus le froid que le chaud ; mais il n'y tombe jamais de neige. On ne diſtingue que trois ſaiſons ; le printemps, qui commence au mois de ſeptembre ; l'été, au mois de janvier ; l'hiver, au mois de juin. Mais ce dernier eſt moins le temps des frimats que des pluies. Dès que le ſoleil ſe couche, elles tombent juſqu'à ſon lever, avec des tonnerres fréquents & terribles, & des éclairs épouvantables. Auſſi-tôt que l'orage ceſſe, le ciel devient ſerein ; & la terre ſeche ſi rapidement ſur les hauteurs, qu'à peine s'apperçoit-on qu'elle ait été mouillée. Mais il ſe forme, dans les bas, des torrents affreux, qui entraînent les arbres, les rochers, & tout ce qui ſe trouve ſur leur paſſage. Les rivieres ſe débordent, & rendent les chemins impraticables. Les campagnes ſont couvertes d'eau, & l'on eſt obligé de chercher un aſyle

dans les lieux élevés, d'y dreſſer des tentes, ou d'y bâtir des cabanes. Les laboureurs abandonnent les travaux des champs, & s'enferment dans leurs huttes, toujours ſituées ſur la pente des montagnes, pour éviter les inondations. L'Abyſſinie eſt ſujette à un vent terrible, qu'on appelle *ſerpent*, parce que le tourbillon qu'il excite a la forme d'un reptile. C'eſt un ouragan qui renverſe les maiſons, les chênes, les rochers, briſe la mâture des vaiſſeaux, & les enleve dans les airs avec une prodigieuſe impétuoſité.

Ce pays eſt hériſſé de montagnes plus élevées que les Pyrénées & les Alpes, & entre leſquelles on trouve des précipices effroyables, & quelquefois d'aſſez belles plaines. Il y a de ces montagnes qu'on prendroit de loin pour des villes: on croit y voir des murailles, des tours, des clochers, des baſtions, des pyramides, &c. Il y en a d'autres dont la cime offre des prés, des champs, des bois, des ſources abondantes & des lacs. Lamalmon, Geshen, & Thabat-Mariam, paſſent pour les monts les plus célebres de l'Abyſſinie. Ils ſont, en quelques en-

droits, si escarpés, qu'il faut les monter avec des échelles, & tirer en haut les bêtes de charge avec des cordes. Les défilés y sont si étroits, que lorsque deux troupes de voyageurs se rencontrent, il faut nécessairement que l'une ou l'autre recule avec péril. Les monarques Ethiopiens reléguoient autrefois à Geshen les princes de leur sang, comme les empereurs Turcs renferment aujourd'hui leurs freres dans le serrail. De pauvres cabanes, bâties entre des arbustes sauvages, étoient la triste demeure de ces illustres prisonniers.

Je dirai, en passant, comment cet usage s'est établi & s'est aboli. Un empereur avoit ordonné en mourant que ses fils partageroient également sa succession, & régneroient tour-à-tour pendant une année. Le plus jeune, impatient de monter sur le trône, conspira contre ses freres, & résolut de les reléguer sur une de ces roches, qui servent ici de prisons d'état. Son complot fut découvert, & il éprouva lui-même le sort qu'il préparoit aux autres princes. Le roi, instruit par cet exemple, & craignant que l'ambition ne divisât aussi un jour ses enfants, ou ne les

armât contre leur pere, les exila dans le même lieu. Ses ſucceſſeurs imiterent ſa politique, & cet uſage devint une loi de l'état. L'héritier de la couronne y étoit ſoumis comme les autres, & ne ſortoit de ſa ſolitude que pour régner. Cette coutume a duré juſqu'à la fin du quinzieme ſiecle; & voici ce qui l'a fait abolir. L'empereur Naod avoit un fils, âgé de neuf ans, qu'il aimoit avec tendreſſe. Un jour qu'il le careſſoit en préſence de ſes courtiſans, un d'eux dit au monarque: « Sire, cet enfant devient bien grand ». Le jeune prince, qui avoit de la pénétration, comprit le ſens de ces paroles, & s'écria en pleurant: « Hélas! n'ai-je donc grandi que pour aller à Geshen? » Ce peu de mots fit une telle impreſſion ſur le cœur de ſon pere, qu'il abolit cette loi barbare, & défendit que déſormais on renfermât les enfants des rois.

Voici, Madame, un autre trait qui vous fera voir avec quelle ſévérité on traitoit dans leur priſon ces triſtes victimes de l'ambition & de la politique. Un de ces princes s'étoit fait faire un habit qui le diſtinguoit avantageuſement de ſes freres. Un

garde le lui ôta & le mit en pieces, avec menace d'en avertir l'empereur. Quelque temps après, le même prince étant monté sur le trône, envoya chercher ce garde farouche, qui crut toucher à sa derniere heure. Mais le roi le regarda avec bonté, & lui fit présent d'un habit magnifique, en lui disant : « c'est une récompense que je vous dois, pour les soins que vous avez pris de mon éducation. Continuez à faire votre devoir, & servez-moi avec la même fidélité que vous avez servi le roi mon pere ».

Plusieurs grandes & belles rivieres arrosent l'Ethiopie. La principale est le Nil, dont les sources, long-temps ignorées, ont donné lieu à tant de fables. Il n'est pas même sûr qu'on les connoisse actuellement, & la diversité des opinions prouve que l'on ne sait encore rien de certain sur cet article. On m'a fait voir dans le royaume de Gojam, une montagne fort élevée, sur le penchant de laquelle sont deux fontaines, qu'on m'a dit être les sources du Nil. L'une coule à l'orient, l'autre à l'occident ; & elles forment deux ruisseaux, qui se précipitent avec im-

Digitized by Google

pétuosité dans une terre spongieuse, couverte de cannes & de joncs. Ces eaux ne reparoissent qu'à dix ou douze lieues de-là ; & se réunissant, elles forment, dit-on, le fleuve du Nil, qui se grossit en peu de temps par le tribut de plusieurs rivieres. On prétend qu'il passe au milieu du lac de Dembée, sans y mêler ses eaux. Ce lac, qui donne son nom à la province, a cent lieues de long, sur trente ou quarante de largeur. L'eau en est douce, agréable, & beaucoup plus légere que celle du Nil. On vante l'agrément de ses bords & la beauté du pays qui l'environne. On vante encore plus la fertilité de ses isles, & les magnifiques palais qu'y ont autrefois possédés les monarques Abyssins. On y voit encore plusieurs églises desservies par des religieux qui vivent en communauté.

En général, toute l'Ethiopie jouit d'une merveilleuse abondance. Les campagnes, les montagnes même sont cultivées ; & la terre y est si féconde, qu'on fait assez souvent jusqu'à deux moissons dans la même année. On y recueille du froment, de l'orge, du millet, & une certaine semence qui a

l'odeur & le goût du ſeigle ; elle eſt auſſi petite & moins ronde que la graine de pavot, & l'on en fait du très-bon pain. On regarde l'avoine comme une plante inutile. On ne nourrit les chevaux qu'avec de l'orge ; & l'herbe des prés, toujours abondante, diſpenſe de faire des amas de foin. Cependant on manque quelquefois de pâturage, parce que les ſauterelles les conſument. L'extrême pareſſe des habitants leur fait auſſi éprouver de fréquentes diſettes. Les fruits les plus communs ſont les pêches, les oranges, les citrons, les grenades & les amandes ; nos pommes & nos poires ne ſont pas connues.

Parmi les autres plantes d'Ethiopie, il y en a une admirable, que l'on appelle *enſeté* ou *enſade*. Les feuilles ſont ſi grandes, qu'on en tapiſſe les chambres, & qu'elles ſervent de draps, de nappes & de ſerviettes. Lorſqu'elles ſont ſeches, on les taille comme le chanvre ; on les teint en toutes ſortes de couleurs, & l'on en fait d'aſſez belles étoffes. Les branches & les groſſes côtes ſe broient : on en tire une farine qui, trempée & cuite

avec du lait, paſſe pour un manger délicieux. Le tronc & les racines, coupés en petits morceaux, & cuits de la même maniere, forment une ſubſtance encore plus nourriſſante. Les pauvres gens qui voyagent, ne font guere d'autres proviſions. Auſſi l'appelle-t-on l'arbre contre la faim, l'arbre des pauvres, quoique les riches en mangent auſſi par régal. Si on le coupe à ſept ou huit pouces de terre, il renaît un grand nombre de rejetons. Les Abyſſins croient qu'il eſt doué d'une eſpece de ſentiment, & qu'il pouſſe des ſoupirs quand on le maltraite. Il porte à ſon ſommet une gouſſe longue, qui contient cinq ou ſix cents figues d'une qualité médiocre.

La bonté des pâturages procure à ce pays une quantité prodigieuſe de beſtiaux. On y voit des bœufs d'une groſſeur monſtrueuſe, que l'on n'engraiſſe qu'avec du lait. On leur donne tous les jours celui de trois ou quatre vaches, qui en rend la chair délicieuſe. Un bœuf de cette taille ne coûte communément que deux écus. Ses cornes ſont ſi grandes, qu'elles peuvent contenir juſqu'à dix pintes de liqueur,

Digitized by Google

Les Abyſſins s'en ſervent au lieu de cruches. Ils s'appliquent ſur-tout à élever beaucoup de vaches, dont le lait fait leur principale nourriture; & comme ils n'en tuent jamais, ces animaux multiplient exceſſivement. Un particulier qui en poſſede mille, eſt obligé, chaque année, de donner un bain de lait & un grand repas à tous ſes parents. S'il en a deux mille, il donne deux bains & deux repas, &c. Quand on veut apprécier les richeſſes d'un homme, on dit qu'il a mille, deux mille, trois mille vaches, & qu'il baigne deux fois, trois fois, quatre fois toute ſa famille. On livre tous les trois ans, à l'empereur, le dixieme de ces animaux, ſur leſquels on imprime la marque du prince; & ce tribut n'eſt pas un des moindres revenus du monarque.

On eſtime les chevaux Abyſſins; ils ſont forts, de bonne taille, bien moulés, & pleins d'ardeur. On ne les fait ni labourer la terre, ni porter les fardeaux; on ne les emploie que pour la guerre & dans les courſes. Les mulets ſont les montures ordinaires des voyageurs, ſur-tout dans les montagnes;

les chameaux ſervent plus communément dans les plaines. On voit d'autres animaux qui reſſemblent aux mulets, qui naiſſent ſauvages, & qu'on apprivoiſe. On trouve auſſi pluſieurs eſpeces de lions, qui font une guerre cruelle aux beſtiaux. Il n'eſt point d'animal qui ne tremble à leur aſpect : cependant les bergers Abyſſins attaquent tous les jours ces deſtructeurs cruels de leurs troupeaux ; & il n'eſt pas rare de les voir ſortir victorieux de ces combats, qui ne demandent pas moins d'adreſſe que de courage. Les éléphants ſont encore plus communs. On en rencontre par troupes dans les campagnes & dans les forêts ; mais ils ne font aucun mal, à moins qu'on ne les attaque. Perſonne ne s'aviſe de les apprivoiſer, comme en Aſie, ni de les dreſſer pour la guerre ou pour d'autres uſages. Ils cauſent d'horribles dégâts dans les moiſſons, déſolent les vergers, détruiſent les jardins, renverſent les jeunes arbres, & gâtent tout ce qu'ils rencontrent dans leur marche. Les tigres, les pantheres, les léopards, les hyennes, les loups, les ſangliers, les renards, font par-tout d'étranges ravages.

Dans la classe des poissons, l'hippopotame est ce qu'il y a de plus remarquable. C'est un animal amphybie, qui habite plus dans l'eau que sur la terre, & qui tient à la fois du cheval & du bœuf. Souvent il sort des rivieres pour venir brouter l'herbe sur le rivage, & il se nourrit quelquefois des chevres & des moutons qui y paissent. Ses dents sont d'une dureté extrême; son cri est une sorte de henniſſement; sa vue est perçante & terrible. Il est plus hardi dans l'eau que sur la terre, où les Abyssins ne craignent point de l'attaquer. Sa rencontre est dangereuse dans les fleuves, où il renverse les petites barques. On le tue pour avoir ses dents, qui sont plus blanches & moins sujettes à jaunir que l'ivoire. Sa peau est aussi fort estimée: on en fait des boucliers à l'épreuve du mousquet & de la lance. Les Ethiopiens en mangent la chair, qu'on dit être une assez mauvaise nourriture. La chasse de l'hippopotame est un divertissement que prend quelquefois l'empereur sur le lac de Dembée. Lorsqu'on apperçoit l'animal, on le suit le sabre à la main, & on lui lie les jambes. Ne pouvant

Digitized by Google

alors presque plus nager, il vient au bord du lac, où il acheve de perdre son sang.

Ce fut au retour d'une de ces chasses, que sa majesté, après avoir renouvellé avec les Portugais d'anciens traités de commerce, & terminé de petites discussions à ce sujet, donna à M. l'ambassadeur son audience de congé. Le grand trésorier apporta un bracelet d'or, que le prince, au son des trompettes, mit lui-même au bras de son excellence. Cet honneur répond, en Ethiopie, à celui que font les souverains d'Europe, quand ils donnent le cordon de leurs ordres. Il y ajouta le manteau de cérémonie, & ordonne que tant que nous serions sur les terres de son empire, on pourvût abondamment à tous nos besoins. Il nomma un officier, avec une escorte de cent hommes, pour nous conduire jusqu'aux frontieres.

Ce secours nous parut d'autant plus nécessaire, que le pays est infesté de voleurs. On prétend qu'ils ont un chef connu, qui tient sa charge du roi même, auquel il paie un tribut, pour pouvoir l'exercer avec impunité. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils se sont

Digitized by Google

rendus redoutables par leur multitude ; & que les montagnes leur offrent des asyles où il n'est pas possible de les suivre.

Une autre espece d'hommes très-incommodes dans les voyages, c'est cette foule de mendiants, dont l'empire est inondé, & qui ne sont pas moins à charge par leur importunité que par leur nombre. Ils abusent, comme dans nos villes, de l'extrême indulgence qu'excite leur misere dans les ames charitables ; & leur insolence est telle, qu'ils taxent eux-mêmes les passants : quand on ne leur donne pas tout ce qu'ils demandent, ils ont l'effronterie de refuser ce qu'on leur offre, & se portent quelquefois à d'autres excès.

Il n'y a ni maréchaussée, ni prison pour contenir cette canaille, ni même pour arrêter les voleurs & enfermer les criminels. Pour s'assurer d'eux, on les lie avec une chaîne, dont on passe un anneau dans leur main droite, & l'autre dans la main gauche d'un soldat, qui est chargé de les garder & d'en répondre. Les supplices les plus usités, sont d'étrangler, de lapider & de décoler. La

baſtonade ou le fouet ſont le châtiment ordinaire des malfaiteurs qui ne méritent pas la mort. On en condamne quelques-uns à perdre leurs biens, avec défenſe, ſous des peines très-rigoureuſes, de leur donner à boire & à manger, ni de les aſſiſter d'aucune maniere, ce qui fait crier ces miſérables comme des bêtes féroces; mais l'empereur ne ſe rend pas difficile à leur faire grace. On punit les nobles en les tranſportant dans une iſle du lac de Dembée, ou ſur une de ces roches inacceſſibles, où je vous ai dit qu'on envoyoit les criminels d'état. La peine de l'homicide eſt à l'arbitrage des parents du défunt, auxquels on livre le meurtrier. Ils peuvent lui accorder ſa grace pour une ſomme d'argent; mais s'ils le condamnent à mourir, l'uſage eſt de le tuer à coups de lance. Le plus proche parent du mort donne le premier coup; les autres frappent enſuite ſuivant leur rang; & ceux qui arrivent les derniers, trempent leur arme dans le ſang du coupable, pour montrer qu'ils prennent part à la vengeance. Lorſqu'il ſe commet un meurtre, dont l'auteur eſt inconnu, tous les

habitants ſont condamnés à une groſſe amende ; & par-là, très-peu d'aſſaſſins échappent à la vigilance des juges.

Les procès ſe terminent ici très-promptement. Les parties choiſiſſent un arbitre ; ou, ſi cette voie n'a pas lieu, le gouverneur leur donne un juge qui prononce ſur le champ. Chacun plaide ſa cauſe & produit ſes témoins ; mais comme il eſt aiſé d'en trouver pour de l'argent, l'innocence court de grands riſques dans les affaires criminelles, où l'on n'entend que ceux de l'accuſateur. On peut appeller de ce jugement au tribunal du roi ; mais on le fait rarement, ſoit par la difficulté des voyages, ſoit dans la crainte de déplaire aux gouverneurs, qui, croyant ces ſortes d'appels contraires à leur autorité, trouveroient tôt ou tard moyen de s'en venger. La facilité de corrompre de pareils magiſtrats, rend leurs injuſtices ſi fréquentes, qu'ils ont coutume, en ſortant de charge, d'en demander à la cour le pardon général. Cette grace injuſte, qu'on ne leur refuſe guère, autoriſe toutes les malverſations : il eſt vrai qu'on la leur fait payer chérement.

Nos cent hommes d'escorte avoient ordre de nous accompagner jusqu'au royaume de Sennar, où don Juan de l'Hermès devoit se rendre pour les mêmes affaires qu'en Ethiopie. Mais ce ministre étant tombé malade, notre départ fut différé de quelques semaines, que j'employai à connoître d'autres usages du pays.

Je suis, &c.

En Ethiopie, ce 13 septembre 1752.

LETTRE CLX.

SUITE DE L'ABYSSINIE.

LA religion chrétienne, ſi oppoſée au pouvoir arbitraire des ſouverains, ne met aucun frein, en Ethiopie, à l'autorité deſpotique du gouvernement. Les rois y jouiſſent d'une puiſſance ſans bornes, & ſont tellement les maîtres des biens & de la liberté de leurs ſujets, qu'ils peuvent les en dépouiller au gré de leur volonté & de leur caprice. Accoutumés à cette ſuprême dépendance, les peuples ne murmurent point, lorſqu'on les prive d'un domaine, dont ils ne ſe regardent que comme les fermiers, ou même comme des valets qu'on déplace ou que l'on congédie quand on eſt mécontent de leurs ſervices. Auſſi les campagnes ſont-elles ordinairement mal cultivées, parce que les laboureurs ne travaillant pas pour leur propre intérêt, négligent d'améliorer des fonds qui peuvent leur être enlevés à chaque inſtant.

Digitized by Google

tant. Il eſt pourtant d'uſage, quand le chef d'une famille meurt, qu'on laiſſe à ſes héritiers les deux tiers de ſes poſſeſſions. Le prince diſpoſe de l'autre tiers en faveur de qui il lui plaît ; & dès-lors ce dernier, devenu ſon feudataire, eſt obligé de le ſuivre à la guerre, de ſervir à ſes dépens, & de fournir des troupes à proportion de ce qu'il a reçu. Auſſi l'empereur, qui a de ces feudataires à l'infini, peut-il mettre ſur pied de puiſſantes armées à peu de frais & en peu de temps. L'état ne pourvoit à la ſubſiſtance des ſoldats, que lorſqu'ils ſont en campagne : on envoie des ordres aux gouverneurs, afin que dans chaque canton on fourniſſe à l'armée toutes les choſes néceſſaires. Les communautés doivent être exactes à livrer ce qu'on leur demande ; car ſi elles y manquent, elles ſont condamnées à donner le double.

Dans toutes les provinces il y a des contrôles où l'on tient un état des biens qui retournent au domaine par la mort des poſſeſſeurs. Ils paſſent enſuite en d'autres mains ; & voici de quelle maniere on en acquiert la jouiſſance. Le prince envoie à celui qu'il

veut favoriſer, un bandeau de taffetas, ſur lequel ſont écrits ces mots en lettres dor: " je ſuis l'empereur d'E-„ thiopie, de la tribu de Judas, lequel „ a toujours vaincu ſes ennemis „. L'Officier, chargé de cet ordre, l'attache lui-même au front du nouveau feudataire, & va enſuite accompagné d'une muſique militaire & de quelques ſoldats, le mettre en poſſeſſion des biens dont il vient d'être gratifié. Vous jugez combien on s'empreſſe à témoigner ſon attachement & ſon zele, pour un ſouverain qui diſpoſe ainſi de toutes les richeſſes de l'empire. Chacun lui fait des préſents, ſoit pour s'aſſurer la conſervation des terres dont il jouit, ſoit dans l'eſpérance d'en obtenir de nouvelles. Une honteuſe vénalité régne preſque toujours dans la diſtribution de ces graces. Le roi fait acheter à ſes ſujets cette poſſeſſion momentanée, & met de même à l'encan les principales charges du royaume. Les miniſtres & les vice-rois, auſſi abſolus dans leurs départements que le prince même, vendent de leur côté tous les emplois ſubalternes. Ainſi, tout eſt au pillage dans ce malheureux pays;

& le peuple gémit ſous la plus dure oppreſſion.

Cependant il y a, dans quelques provinces, des familles nobles, qui poſſedent depuis pluſieurs ſiecles des biens patrimoniaux, & même des gouvernements héréditaires. L'empereur n'a d'autre pouvoir que de leur en conférer l'inveſtiture, & de choiſir parmi elles, ceux qu'il juge les plus propres à les exercer. Ses autres ſujets, réputés ſes eſclaves, en prennent le nom dans les ſuppliques qu'ils lui adreſſent, & ne rougiſſent point de le recevoir dans les patentes qu'il leur expédie. Les vice-rois, les miniſtres, les princes du ſang, la reine même, ne s'annoncent point ſous un autre titre. Lorſque le Négus accorde à une de ſes femmes l'honneur & la qualité d'impératrice, on la conduit au palais; & le prince l'ayant fait aſſeoir à ſes côtés, un des officiers de la cour dit à haute voix, que l'empereur a élevé ſa ſervante au rang de reine; mais elle n'eſt jamais admiſe à la table de ſon époux. Les ſoumiſſions qu'on rend à ce monarque, tiennent en quelque ſorte de l'adoration. Non-ſeulement il n'eſt pas permis

de passer à cheval devant la tente impériale : mais il faut mettre pied à terre à une certaine distance, comme si l'on approchoit d'un lieu sacré.

Les anciens rois de l'Abyssinie se montroient rarement à leurs sujets, & avoient des jours réglés pour paroître en public. Le premier ministre obtenoit même très-difficilement audience du monarque. Il attendoit à la porte, la tête inclinée, & la main droite baissée jusqu'à terre, en criant trois fois : Seigneur, Seigneur, Seigneur. On lui demandoit : " Qui êtes-vous? „ Il répondoit : je suis le dernier esclave „ de la cour ; mon emploi est de seller „ les chevaux du roi, & d'être toujours „ prêt à exécuter ses ordres „. Alors il étoit admis ou renvoyé, suivant la volonté du souverain. Les princes Abyssins se sont délivrés de l'ancienne servitude qui les tenoit enfermés dans leurs palais. Ils sortent quand ils le jugent à propos, tantôt en cérémonie, tantôt avec moins d'éclat. Dans le premier cas, le Négus est au milieu d'un gros de cavalerie, sur un cheval richement paré, précédé & suivi d'une garde de deux mille hommes. Pour se

Digitized by Google

garantir de l'ardeur du ſoleil, & éviter l'embarras d'un paraſol, je lui ai vu ſur la tête un carton plié en voûte, & couvert d'une étoffe d'or, attaché ſous le menton. Ce prince eſt d'une ſi grande affabilité, qu'il donne audience au moindre de ſes ſujets. Ceux qui ſollicitent une grace, ſe rendent à la pointe du jour, au camp impérial, s'approchent de la tente du roi, & crient de toutes leurs forces, ſoit pour le réveiller, ſoit pour le rendre plus attentif à leurs demandes. Leurs exclamations ordinaires ſont: " mon roi, la prunelle de mes yeux, „ mon ſeigneur, pere des orphelins, &c „. L'empereur ordonne à ſes miniſtres de rendre juſtice aux ſuppliants, ou leur répond lui-même, ſi l'affaire en vaut la peine.

Ce prince, qui régne aujourd'hui avec tant de douceur, eſt parvenu au trône par droit de primogéniture. Ce droit n'eſt pourtant pas tellement établi en Ethiopie, qu'il ne s'éleve ſouvent de grands troubles à ce ſujet dans la famille royale. Les ſouverains croient pouvoir laiſſer la couronne à celui de leurs enfants qu'ils

en jugent le plus digne, ou pour lequel ils ont le plus d'affection. Les grands s'attribuent le droit d'en disposer aussi à leur gré, pourvu que ce soit en faveur d'un prince de la maison royale. Les Abyssins pensent à cet égard comme les Turcs ; & malgré les violences où ils se portent quelquefois contre leurs souverains, ils ne laissent pas de conserver toujours un fond d'attachement pour la famille régnante. Quoiqu'exclus du trône par les constitutions fondamentales de l'état, on a vu des bâtards y monter par cet esprit de cabale, qui cause ici de si fréquentes révolutions.

Le sacre & le couronnement des empereurs Abyssins, se faisoient autrefois dans la ville d'Axuma. On commence la cérémonie de cette inauguration, par présenter au nouveau roi une espece d'instruction, dont on lui fait la lecture, & qui contient toutes les formalités qu'on doit observer dans cette occasion. L'armée, qui est rangée en bataille, se met en mouvement : l'empereur paroît ensuite, monté sur un cheval superbe, & précédé de tous les grands de la cour. On arrive dans un lieu convenu, où le roi

& les courtisans mettent pied à terre. Ils sont arrêtés par de jeunes filles, qui tendent une corde au milieu du chemin, & leur ferment le passage. Le prince voulant franchir cette barriere, elles lui demandent " qui êtes-vous? Il répond: „ je suis le roi des Israélites„ ; à quoi elles repliquent : " non, vous n'êtes „ pas notre roi „. On fait de part & d'autre, une seconde fois les mêmes demandes & les mêmes réponses ; & le roi se retire en riant. Mais étant interrogé une troisieme fois, il répond : " je suis le roi de Sion „ ; & mettant le sabre à la main, il coupe la corde. Alors toutes les filles s'écrient : " oui, vous êtes véritable„ment notre roi „. En même temps le peuple pousse des cris de joie, auxquels se mêle le bruit de la mousqueterie & des instruments de musique militaire.

Le patriarche conduit l'empereur à l'église, accompagné d'un cortege de prêtres & de moines, lui administre l'onction sainte dans la nef, & lui met la couronne sur la tête au pied de l'autel. C'est une espece de bonnet doublé de satin bleu, & parsemé de fleurs d'or, avec quelques pierres fausses. Le peu-

ple ſe perſuade que c'eſt un ouvrage miraculeux, que les anges ont apporté du ciel, comme chez nous la ſainte ampoule. Les princes à leur avénement au trône, reçoivent un nom particulier, qu'ils joignent à celui du baptême, tel que " monarque vénérable, „ aimé de Dieu, colonne de la foi, „ pierre précieuſe, &c. „ Ces noms, que leur donne la flatterie, ſont des éloges qu'ils n'ont point encore mérités, & dont ils ne cherchent pas toujours à ſe rendre dignes.

J'ai dit que le titre de Négus, ou de roi des rois, appartenoit à tous les empereurs Abyſſins. Vous ſavez auſſi ſur quel fondement on leur a donné celui de prêtre Jean : dénomination d'autant plus ridicule, qu'il eſt très-douteux qu'aucun d'eux ait été prêtre, & très-certain qu'ils ne ſe ſont jamais appellés Jean. Ceux qui ont cherché une autre origine, l'ont attribuée à une bévue des Portugais. Ils avoient ouï dire qu'il régnoit en Aſie un prince chrétien, fort puiſſant, que les Perſes appelloient *Preſter-Cham*, c'eſt-à-dire, prince des adorateurs. Trouvant dans leurs premieres naviga-

tions d'Afrique, un monarque qui faiſoit profeſſion du chriſtianiſme, & gouvernoit de vaſtes états, ils crurent par une ignorance groſſiere de la géographie, que c'étoit le prince dont ils avoient entendu parler, & lui en donnerent le nom, mais ils le corrompirent, en changeant *Preſter* en prêtre, & *Cham* en Jean.

L'empereur d'Ethiopie a toujours deux armées ſur pied, l'une ſur les frontieres du royaume d'Enarea, l'autre ſur celles de la province de Gojam. Mais elles ſont en général peu nombreuſes; ceux qui les font monter le plus haut, réduiſent toute cette milice à cinquante mille hommes de pied, & dix mille chevaux. Leurs armes ordinaires ſont la lance, la pique, le ſabre, le bouclier, & une ſorte de maſſue d'un bois très-lourd & très-dur. L'uſage des fleches leur eſt inconnu; & ils ſe ſervent ſi mal-adroitement du mouſquet, que cette arme ne leur eſt d'aucun avantage. Ils ignorent l'art de ſe ranger en bataille, & d'attaquer méthodiquement. Leur maniere de combattre, eſt de fondre tous enſemble ſur l'ennemi: ſi ceux qui

ſont à la tête, enfoncent les troupes oppoſées, le reſte fuit; & la victoire eſt gagnée. S'ils ſont repouſſés, la défaite eſt rapide, chacun fuit; & il n'eſt plus poſſible de les rallier. Faute de citadelles & de places fortes, leur pays eſt ouvert de tous côtés aux excurſions des barbares. Des gens qui ſavent à peine bâtir une maiſon, ſont bien éloignés de conſtruire des fortereſſes.

Ils ne connoiſſent preſque aucun de nos arts utiles; ils connoiſſent encore moins nos arts agréables. Leurs tableaux ſont des ouvrages pitoyables; leur muſique, une déteſtable cacophonie; leur poéſie, de la proſe mal rimée; leur médecine, une connoiſſance imparfaite de quelques ſimples; leur philoſophie, une doctrine ténébreuſe, un aſſemblage d'erreurs & d'abſurdités. Ils s'envoient quelquefois des lettres; mais jamais ils ne les compoſent eux-mêmes; ils s'adreſſent à des écrivains publics, comme fait le peuple parmi nous. Ils n'ont nulle idée de la ſituation, ni de la marche des corps céleſtes. Ils croient que le ſoleil entre par un trou dans la terre, & en

fort par un autre. Ils aiment les énigmes, & les font mal. Ils ont des proverbes qui reviennent aux nôtres : *Bon berger, bon troupeau : celui qui a marché sur un serpent, craint la rencontre d'une feuille, &c.* L'antithese & les jeux de mots ne leur sont point inconnus : " le fer est fort, mais il est „ vaincu par le feu : le feu est fort, „ mais il est vaincu par l'eau : l'eau est „ forte, mais elle est vaincue par le „ soleil : le soleil est fort, mais il est „ vaincu par le nuage : le nuage est „ fort, mais il est vaincu par le vent : „ le vent est fort, mais il est vaincu „ par la terre : la terre est forte, mais „ elle est vaincue par l'homme : l'hom„ me est fort, mais il est vaincu par la „ femme.

Ces peuples exercent de pere en fils les mêmes métiers ; mais il y a des métiers que ni les peres ni les fils ne veulent exercer. Les Juifs seuls s'occupent à fabriquer des instruments de fer ; les chrétiens ont en horreur l'emploi de forgeron ; ils le regardent comme une profession infernale. Tels cantons sont affectés à tels états, comme dans nos grandes villes, telles

rues à telle eſpece de commerce. Les joueurs de flûte & de trompette habitent depuis des ſiecles le même pays ; & depuis des ſiecles ils ſont partagés en diverſes tribus.

Où il y a peu d'induſtrie, il y a peu de négoce. Celui du dehors ſe fait par les Arabes & par les Turcs ; celui du dedans par les Arméniens, que l'appas du gain fait voler aux extrêmités de l'univers. Le commerce étranger eſt fort onéreux aux Abyſſins obligés de payer en or les étoffes, les aromates, les épices, & preſque toutes les marchandiſes qu'on leur apporte. On prend cependant auſſi de la cire, des cuirs & de l'ivoire. Le trafic intérieur ſe fait par échange, en grains, en beſtiaux, en toiles, en fruits & en denrées les plus indiſpenſables.

Les Hollandois ont tenté pluſieurs fois de négocier avec les Ethiopiens ; mais ces derniers s'y ſont toujours oppoſés, ſoit parce qu'ils different de religion ſur des points trop eſſentiels, ſoit que la trop grande puiſſance de ces Européens dans les Indes, leur ait donné de la jalouſie. Je leur ai ſouvent entendu dire, qu'ils

Digitized by Google

ne se fieroient jamais à des chrétiens qui ne jeûnent point, qui n'invoquent pas les saints, qui ne croient point à la présence réelle de Jesus-Christ dans le saint sacrement, &c.

Les Abyssins ont un égal éloignement pour les mahométans, & pour les Portugais : voici l'origine de cette double haine. Les premiers s'étant rendus trop maîtres dans cet empire, au commencement du seizieme siecle, s'emparerent de toutes les branches du gouvernement. Les grands ne pouvant supporter un joug si dur & si odieux, appellerent à leur secours les Portugais, qui étoient alors très-puissants dans les Indes. Ces nouveaux conquérants entrerent en Ethiopie, & après plusieurs victoires, rétablirent sur le trône la famille royale, & chasserent tous les mahométans du pays. Un service si important rendit les Portugais considérables à la cour, ou plusieurs d'entr'eux occuperent les premieres places. Leur nombre s'augmenta, leurs mœurs se corrompirent ; & ils garderent si peu de mesure, que les Abyssins crurent que leur dessein étoit de s'emparer du royaume, & de le sou-

mettre à la couronne de Portugal. Ce soupçon mit le peuple en fureur ; on courut aux armes de toutes parts ; & l'on fit un massacre terrible de ces Européens, dans le temps même qu'ils se croyoient le mieux affermis. Ceux qui échapperent au premier mouvement, eurent la permission de se retirer. Il sortit d'Abyssinie sept mille familles Portugaises, qui se répandirent dans les Indes & sur les côtes d'Afrique. Il en resta quelques-unes, d'où sont venus les Abyssins blancs qu'on voit encore dans le pays. On y tolere aujourd'hui les mahométans ; mais ils habitent des quartiers séparés. Les Ethiopiens ne peuvent souffrir qu'ils mangent avec eux, & ne goûteroient pas même de la chair d'un animal qu'ils auroient tué ; ils ne boiroient pas dans une tasse dont ils se seroient servis, à moins qu'un religieux ne l'eût purifiée, en soufflant trois fois dessus, pour en chasser l'esprit malin. S'ils rencontrent un mahométan dans les rues, ils le saluent de la main gauche, ce qui passe parmi eux pour une familiarité insultante.

Au commencement de ce siecle, des Jésuites François ayant formé le

Digitized by Google

deſſein d'établir une miſſion en Ethiopie, engagerent le patriarche d'Alexandrie à écrire en leur faveur au pape, au roi & au miniſtre de la marine. Un chrétien maronite, porteur de ces lettres, fut préſenté à Louis XIV, qui promit d'entrer dans les vues du patriarche. Un marchand du Caire, nommé Duroule, fut chargé de cette négociation ; mais il n'étoit pas encore arrivé, qu'il fut aſſaſſiné avec toute ſa ſuite ; & tous ces projets de miſſion s'évanouirent avec lui.

" Si vous voulez ſavoir là-deſſus ce
„ que je penſe, me diſoit dernièrement
„ notre ambaſſadeur, l'Ethiopie eſt éga-
„ lement infructueuſe, pour la religion
„ & pour le commerce. Les Portugais,
„ malgré la protection des Négus, n'y
„ ont fait que de médiocres profits,
„ dans le temps de leur plus grande
„ proſpérité. Leur miſere étoit ſi gran-
„ de ſous les derniers regnes, qu'ils
„ étoient à l'aumône des Jéſuites ; &
„ ceux-ci furent eux-mêmes obligés de
„ vendre les calices & les ornements de
„ l'égliſe pour ſubſiſter. Les prétendues
„ conquêtes de leurs miſſionnaires ſe
„ réduiſirent à des converſions forcées

„ & peu durables. En effet, continua „ Don l'Hermès, comment seroit-il „ possible de faire du fruit parmi les „ Ethiopiens, dont l'église est une „ branche de celle des Coptes, chez „ lesquels on n'a jamais pu opérer une „ conversion sincere & solide ? Les „ Abyssins sont encore plus éloignés de „ nous, & sur-tout plus animés contre „ les Européens, dont ils ont secoué la „ domination impérieuse. Il est vrai „ qu'il y a eu autrefois des catholiques „ parmi eux ; mais c'est par cet endroit „ là même, qu'il sera toujours plus „ difficile d'y rétablir une religion, „ contre laquelle ils sont déjà si fort „ prévenus „.

Je reviens à leurs mœurs : ce peuple vit dans une simplicité, une grossiéreté même, qui approche de la barbarie. Ceux qui ne campent pas sous des tentes, habitent des cabanes qui ont la forme d'entonnoirs, où l'on ne voit pour tous meubles que des nattes, & quelques pots de terre pour toute vaisselle. L'habillement consiste dans une espece d'écharpe & des hautes-chausses de grosse toile. Les gens de qualité ont des robes de soie, qui descendent

juſqu'au milieu de la jambe, & des caleçons qui la couvrent entiérement. Pour rendre leur chevelure luiſante, ils la graiſſent avec du beurre, & la treſſent avec aſſez d'art & de goût. Auſſi pour ne pas déranger leur coëffure, ils ne ſe couvrent jamais pendant le jour : la nuit ils appuient leur cou ſur une fourche qui leur tient lieu d'oreiller, & laiſſent flotter librement leurs cheveux. Les femmes ſont encore plus recherchées dans leurs ornements de tête, & varient leur coëffure de mille manieres ; mais ce ſont toujours les colliers & les boucles d'oreilles, qui ſont leur parure principale.

On a cru long-temps en Europe, que les peuples d'Ethiopie avoient le teint noir, parce qu'on les confondoit avec leurs voiſins, les habitants de la Nubie. Leur couleur naturelle eſt brune & olivâtre, leur taille avantageuſe, leur corps bien proportionné, leur phiſionomie agréable. Ils ont les levres petites, les dents blanches, les yeux grands, bien fendus, tous les traits du viſage réguliers & bien marqués. Ce ſont, ſans contredit, les hommes les plus beaux, les mieux faits de toute

l'Afrique. Ils ſont vifs, agiles, pleins de vigueur, & capables de ſupporter les plus rudes travaux. Auſſi remarque-t-on que les eſclaves d'Abyſſinie ſont plus recherchés, & ſe vendent plus cher que ceux des autres contrées Africaines.

On ne peut refuſer aux Ethiopiens des qualités eſtimables du cœur & de l'eſprit. Ils ont de la pénétration, du jugement, & un caractere de bonté, qui les diſtingue des autres nations du même continent. Il regne entr'eux une politeſſe aſſez ſinguliere, ſur-tout dans la maniere de ſe ſaluer. On ſe préſente réciproquement la main; & on ſe la porte mutuellement à la bouche. On prend enſuite l'écharpe de celui qu'on ſalue, on ſe l'attache autour du corps; de ſorte que s'il n'a point de veſte, il eſt obligé de reſter nud. Il n'eſt point de particulier qui n'ait toujours un petit morceau de ſel dans un ſac pendu à ſa ceinture. Lorſque deux amis ſe rencontrent, ils le tirent du ſac, & ſe le donnent l'un à l'autre à ſucer. Ce ſeroit une extrême incivilité de ne pas l'offrir, & une plus grande encore de refuſer de le lécher. " Vous trouvez

„ cet uſage extraordinaire, me diſoit „ l'ambaſſadeur ; ſongez donc qu'en „ France, quand on ſe rencontre, on „ commence auſſi par ôter, non ſon „ écharpe, on n'en porte plus préſente- „ ment, mais ſon gand & ſon chapeau; „ on ſe prend la main : on s'embraſſe, „ & l'on ſe préſente également dans „ une boîte, non pas du ſel, mais du „ tabac ; ce qui revient au même „.

Il eſt rare que les Abyſſins paroiſſent dans les égliſes, ſans y apporter du pain, de l'huile, de l'hydromel, de l'encens, des fruits, de la cire, du miel, & d'autres offrandes de ce genre, qui ſe dépoſent à la porte du ſanctuaire. Les prêtres en retiennent une partie, & diſtribuent le reſte aux pauvres, qui après l'office, font dans la nef, de petits repas ſemblables aux anciennes Agapes. Aux fêtes ſolemnelles, les grands jouent par dévotion, de divers inſtruments, & danſent avec le peuple dans les temples, comme autrefois David en préſence de l'arche.

Le pain & le vin, qui doivent ſervir pour l'euchariſtie, ſe préparent avec un ſoin extrême. Le pain eſt levé ; & l'on y imprime cette marque X. Le vin

ſe fait dans la ſacriſtie avec des grappes de raiſin, qu'on laiſſe tremper dans l'eau pendant quelques jours, & qu'on fait ſecher au ſoleil avant d'en exprimer le jus. Il eſt défendu d'employer pour la conſécration, du vin de cabaret.

L'obſervation du jeûne ſe pratique avec toute la ſévérité de l'ancienne diſcipline. On ne fait qu'un repas; & on ne le prend qu'après le coucher du ſoleil. On obſerve réguliérement quatre carêmes; le grand, qui eſt de cinquante jours; celui de S. Pierre, de trente: un autre de trois ſemaines; le plus petit, de quinze jours, outre le jeûne des mercredis & des vendredis de l'année. On ne mange alors ni viande, ni œufs, ni fromage, ni beurre; & comme il n'y a point d'olives en Ethiopie, on ſe ſert d'une huile tirée des graines du pays. Perſonne n'eſt diſpenſé de ces abſtinences rigoureuſes; les malades, les enfants, les vieillards, les voyageurs y ſont également obligés; & dans le choix, comme dans la préparation des aliments, les religieux de la Trape ne pratiquent rien de plus auſtere.

Au ſurplus, c'eſt preſque là l'unique

inconvénient des voyages, car ils ſe font ici à moins de frais que dans tout autre pays. Lorſqu'un étranger entre dans un camp ou dans un village, il eſt logé & nourri gratuitement : les habitants ſe cotiſent, & fourniſſent à tous ſes beſoins. S'ils en uſoient autrement, & que le voyageur s'en plaignît, on les condamneroit à une groſſe amende. Cet uſage eſt ſi bien établi, qu'un étranger peut entrer librement dans la maiſon d'un homme qu'il n'a jamais vu, & s'y faire ſervir comme dans la ſienne. Il y boit, il y mange, il y couche ; en un mot, il y vit auſſi familiérement que chez lui. Il eſt vrai que les Abyſſins voyagent peu, & qu'ils n'ont ni cabarets, ni hôtelleries, ni autres logements de cette eſpece.

La liturgie de ces peuples differe peu de la nôtre, dans la maniere d'enterrer les morts. On s'aſſemble pour les pleurer ; &, comme parmi nous, plus le perſonnage eſt conſidérable, plus le clergé eſt nombreux. On a vu, dans ces ſortes de convois, juſqu'à ſix cents moines & ſix mille pauvres. Aux uns on donne un grand repas, aux autres, des aumônes conſidérables. Avant que de

trompe ; & le deuil, qui eſt univerſel, conſiſte à ſe raſer la tête. On fait un ſervice ſolemnel dans toutes les égliſes : on s'aſſemble enſuite chez le gouverneur, où les officiers & les perſonnes de conſidération, hommes & femmes, ſe rangent autour d'une grande ſalle. D'autres, avec des tambours, ou ſans tambours, ſe tiennent au milieu, & commencent à l'honneur du prince défunt, des récits en forme de chanſons, ſur un ton ſi triſte & ſi lugubre, qu'on en eſt, dit-on, attendri juſqu'aux larmes. Il y a des gens qui pour marquer leur chagrin, ſe déchirent le viſage, & ſe brûlent les tempes avec un flambeau. Il n'entre dans cette ſalle, que les perſonnes de diſtinction : le peuple eſt dans les cours, où il pouſſe des cris lamentables ; & ces cérémonies durent trois jours.

La ſanté de l'ambaſſadeur étant rétablie, & ſon départ arrêté, on nous envoya notre eſcorte, avec un interprete qui ſavoit les différentes langues du pays. On en diſtingue deux principales, l'ancienne & la nouvelle. La premiere n'eſt plus employée que comme le latin l'étoit en France, dans

les livres, dans l'exercice de la religion, dans les diplomes, dans les écoles & les actes publics. Elle a quelque affinité avec le chaldéen ; & on la croit une dialecte particuliere de l'hébreu. On s'en eſt ſervi en Ethiopie juſqu'au commencement du quatorzieme ſiecle, c'eſt-à-dire, juſqu'à l'extinction de la race Zagéenne. Le fondateur de la nouvelle dynaſtie ayant été élevé dans la langue Amharique, ainſi nommée du royaume d'Amhara, mit en vogue cet idiome, qui, devenu le langage de la cour, prit inſenſiblement la ſupériorité ſur l'ancien éthiopien. On l'appelle auſſi la langue du roi ; & elle eſt aujourd'hui ſi univerſellement répandue, qu'elle ſuffit pour ſe faire entendre dans preſque toutes les provinces. On paſſe ici pour ſavant, lorſqu'on joint à l'étude de cette nouvelle langue, la connoiſſance de l'ancienne. Elles ſont très-rudes l'une & l'autre, & très-difficiles à prononcer pour des étrangers, parce qu'elles ont des lettres, dont on ne trouve point l'équivalent dans les nôtres. L'ancien éthiopien s'eſt maintenu, en grande partie dans le royaume de Tigré ; & l'en

l'on compte dans l'Abyſſinie preſque autant de langages que de provinces ; mais quelques perſonnes les réduiſent à ſept ou huit langues principales.

Nous prîmes notre route par le royaume de Gojam, pour nous rendre à Sennar ; mais on nous prévint de ne point approcher du pays des Agaves, ni du Zendero, dont les peuples, qui n'en ſont pas éloignés, paſſent pour des hommes très-méchants. Parmi les premiers, les uns ſont idolâtres ; les autres n'ont que l'apparence du chriſtianiſme. Comme ils habitent le voiſinage du Nil, ils font des ſacrifices à ce fleuve, lui immolent un grand nombre d'animaux. Le prêtre qui préſide à la cérémonie, ſe frotte le corps de graiſſe de vache, monte ſur un bûcher allumé, d'où ſi l'on en croit les crédules Ethiopiens, il ſort des flammes qui ne lui font aucun mal. Ces peuples, redoutables par leur nombre, & ennemis de la domination des Abyſſins, ne cherchent qu'à s'en affranchir, & prennent part à toutes les révoltes qui déſolent cet empire. Ils ſe retirent dans le creux des cavernes, d'où il n'eſt preſque pas poſſible de les chaſſer.

Les habitants du Zendero, autre pays tributaire de l'Abyſſinie, ſont auſſi féroces que les Galles, & toute leur religion conſiſte dans le culte qu'ils rendent au diable. Lorſqu'il eſt queſtion d'élire un roi parmi eux, les princes de la maiſon régnante vont ſe cacher dans une forêt voiſine, feignant de fuir un honneur qu'ils ambitionnent tous. Les électeurs cherchent avec empreſſement celui dont ils ont fait choix. Il réſiſte d'abord, & ſe défend avec courage, bleſſant tous ceux qu'il peut frapper, pour montrer que c'eſt malgré lui qu'on l'entraîne ſur le trône. Enfin, les électeurs le ſaiſiſſent & l'emmenent. Une des cérémonies de ſon couronnement, eſt de couper avec ſes dents la tête d'un ver, qu'on prétend être ſorti des narines du feu roi. Cet uſage n'eſt que dégoûtant : ce qui ſuit eſt plus barbare, car le prince ayant mandé les principaux officiers de ſon prédéceſſeur, les fait maſſacrer en ſa préſence, en leur ordonnant d'aller ſervir leur ancien maître dans l'autre monde. Le Gingiro, c'eſt le nom qu'on donne au monarque, a pour trône une eſpece de caſe, conſtruite au haut

de sa cabane, où il donne ses audiences. Lorsqu'il a été blessé dans un combat, ses sujets achevent de le tuer, ne convenant pas, disent-ils, qu'un roi porte les marques honteuses de la supériorité de ses ennemis.

Nous évitâmes heureusement la rencontre de tous ces barbares. L'officier qui nous conduisoit arrivoit une heure avant nous, dans les lieux où nous devions nous arrêter. Il alloit descendre chez le gouverneur, ou chez le chef du village, & lui montroit les ordres de la cour, écrits sur un rouleau de parchemin. Ce rouleau étoit renfermé dans une boîte attachée à son cou avec des cordons de soie. Aussitôt qu'il étoit arrivé, les principaux de l'endroit s'assembloient devant la tente du gouverneur, & en leur présence, il détachoit la boîte, en tiroit le parchemin, & le remettoit avec beaucoup de respect, au chef de l'assemblée, en lui disant que s'il ne l'exécutoit pas, il y alloit de sa tête. Lorsqu'un ordre porte la peine de mort, il est écrit en lettres rouges. Le gouverneur, pour marquer son respect & son obéissance, le prenoit & le met-

toit ſur ſa tête ; il donnoit enſuite ſes ordres, pour que nous fuſſions défrayés dans tous les lieux de ſon gouvernement.

Le huitieme jour de notre marche, on nous régala de ſpectacles & de concerts. Les acteurs chantoient des vers à l'honneur de celui à qui ſe donnoit la fête, & exécutoient mille jeux divers. Les uns danſoient au ſon des tymbales, & formoient une pantomime des plus groteſques. Les autres tenant un ſabre nud d'une main, de l'autre un bouclier, repréſentoient des combats, & faiſoient, en faurant mille tours de ſoupleſſe.

On commença dans ce lieu, à confier nos paquets aux chefs des villages, qui, ſelon l'uſage dont j'ai parlé, les firent porter juſqu'à la frontiere. On nous montra une maiſon pratiquée dans le roc, où l'on dit que pluſieurs jeunes gens s'étant cachés pour faire la débauche, y furent pétrifiés. On prétend que ces jeunes libertins ſont encore aujourd'hui dans la poſture qu'ils avoient, quand ils furent convertis en pierres. Pour moi qui ai vu la choſe de près, j'ai cru n'y remarquer que

Digitized by Google

des congellations, telles que la nature ſe plaît à en former dans les lieux ſouterreins.

Les montagnes & les plaines nous offroient des ſpectacles également agréables. Dans les unes on voyoit un ſi grand nombre de maiſons, qu'il ſembloit que ce fût une ville continuelle. Elles étoient ſéparées les unes des autres par des haies vives, toujours vertes, chargées de fruits & de fleurs, & entremêlées d'arbres plantés ſans ordre & ſans ſymmétrie; c'eſt en général, l'idée qu'on doit avoir des villes de ce pays. C'étoient de tous côtés, des marchés, où l'on vendoit toutes ſortes de denrées & de bétal, & partout on rencontroit une infinité de monde. Les plaines étoient arroſées par des ruiſſeaux & des fontaines ſans nombre, & remplies de forêts de citronniers, de jaſmins, de grenadiers, & d'autres arbres, qui viennent ici en pleine terre, ſans ſoin & ſans culture. Les prairies ſont couvertes de tulipes, de renoncules, d'œillets, de lys, de roſiers, & d'autres fleurs que nous ne connoiſſons pas en Europe, mais qui parfument l'air d'une odeur plus déli-

cieuſe que dans les plus beaux endroits de notre Provence.

Nous nous arrêtâmes dans un vallon d'ébéniers & de cannes de bambou, où un lion nous enleva un de nos chameaux. Ces féroces animaux ſont ſi communs en Ethiopie, qu'on les entend rugir toute la nuit; & on ne les écarte qu'en allumant de grands feux, qu'on a ſoin d'entretenir. A quelque diſtance du vallon eſt un monaſtere que nous allâmes viſiter l'aumônier & moi. L'abbé nous reçut avec beaucoup de charité, & voulut nous laver les pieds; mais vous jugez bien que nous n'eûmes garde de le ſouffrir. On nous conduiſit proceſſionnellement à l'égliſe, & nous montâmes enſuite dans une chambre, où l'on nous apporta à manger. Tout le régal conſiſtoit dans de la bierre & du pain trempé dans du beurre; car on ne boit ni vin ni hydromel en ce couvent; on n'y voit même jamais de vin, que pour dire la meſſe. L'abbé nous tint toujours compagnie; mais il ne mangea point avec nous.

Au ſortir de ce monaſtere, nous trouvâmes un petit ruiſſeau qui ſépare l'Ethiopie du royaume de Sennar, que

Digitized by Google

les anciens appelloient la Nubie. Le Nil qui l'arroſe, du midi au nord, dans toute ſa longueur, vint s'offrir à notre vue, lorſque nous eûmes quitté notre eſcorte. Il reçoit dans ſon cours pluſieurs rivieres, dont la plus conſidérable ſe nomme la riviere Blanche. Il répand la fertilité dans les campagnes; qu'il arroſe de la largeur d'une lieue de chaque côté de ſes bords. Les habitants le coupent en divers endroits, & conduiſent ſes eaux dans des réſervoirs pour l'arroſement de leurs terres, naturellement ſi ſeches & ſi ſablonneuſes, qu'une affreuſe ſtérilité regne dans les lieux un peu éloignés de ſes rives. Ainſi, la plus grande partie de cette vaſte région n'offre par-tout que de triſtes déſerts.

Nous nous embarquâmes dans de gros troncs d'arbres, creuſés en forme de nacelles, qui ſont les ſeuls bateaux du pays. La route ne nous offrit rien, juſqu'à Sennar, qui mérite une attention particuliere. On compte dans cette ville environ cent mille ames; & on lui donne une lieue & demie de circuit. Elle eſt mal-propre & mal policée; les maiſons n'ont qu'un étage, & ſont

bâtiés ſans ſymmétrie & ſans goût. Les fauxbourgs ne contiennent que de méchantes cabanes. Le palais du roi eſt conſtruit de briques, & conſiſte dans un amas confus de bâtiments d'une architecture ſimple & groſſiere, mais richement meublés de tapis du levant.

On nous préſenta à ce monarque dès le lendemain de notre arrivée, & l'on nous fit quitter nos ſouliers pour paroître devant lui. C'eſt un cérémonial auquel tous les étrangers doivent ſe ſoumettre ; à l'égard de ſes ſujets, ils ne peuvent ſe montrer à leur prince que pieds nuds. Nous entrâmes dans une grande cour, pavée de carreaux de faïance de différentes couleurs, & bordée de gardes armés de lances. Dès que nous l'eûmes traverſée, on nous arrêta vis-à-vis d'un ſallon, où le roi donne audience aux ambaſſadeurs. Nous ſaluâmes ſa majeſté, en nous mettant à genoux, & baiſant, ſuivant l'étiquette de cette Cour muſulmane, trois fois la terre par reſpect. Le monarque âgé d'environ quarante ans, eſt noir, comme le ſont tous les habitants de la Nubie, mais bien fait, & d'une taille majeſtueuſe. Il étoit

assis sur un lit fait en forme de canapé, les jambes croisées, & environné de plusieurs vieillards dans la même attitude au-dessus de lui. Son vêtement consistoit en une robe de soie brodée d'or, une écharpe de toile très-fine, & un turban bleu. Les vieillards étoient habillés à-peu-près de même. Un d'entr'eux, qui nous parut être le premier ministre, se tenoit debout à l'entrée du sallon, portoit la parole au nom du roi, & nous répondoit de sa part. Nous saluâmes le prince une seconde fois; & nous lui présentâmes quelques curiosités d'Europe qu'il sembla recevoir avec assez de plaisir. Il nous parla du sujet de notre voyage; & nous crûmes remarquer en lui beaucoup d'attachement & de respect pour le roi de Portugal. Après trois quarts d'heure d'audience, nous nous retirâmes, en faisant les mêmes salutations. Il nous fit accompagner par ses gardes jusques dans la maison où nous devions loger; & il nous envoya de grands vases remplis de beurre, de miel, & d'autres rafraîchissements, avec deux bœufs & huit moutons.

Digitized by Google

Le roi de Sennar va deux fois par ſemaine dîner dans une de ſes maiſons de campagne, qui eſt à une lieue de la ville ; & voici l'ordre qu'il tient dans ſa marche. Trois cents cavaliers montés ſur des chevaux ſuperbes, paroiſſent d'abord. Le monarque, qui ne ſe montre jamais en public, que le viſage couvert d'une gaze de ſoie, vient enſuite, environné d'un grand nombre de valets-de-pied, & de ſes ſoldats armés, qui chantent à haute voix ſes louanges, en s'accompagnant du tambour de baſque. Sept à huit cents filles ou femmes marchent pele-mêle avec les hommes, & portent ſur leur tête de grands paniers, qui repréſentent toutes ſortes de fleurs. Ces paniers couvrent des plats remplis de viandes & de fruits tout préparés, qui doivent être ſervis ſur la table du roi. Deux ou trois cents cavaliers montés comme les premiers, ſuivent le même ordre, & ferment la marche.

Le prince ſe met à table dès qu'il arrive. Son amuſement ordinaire, après le repas, eſt de propoſer des prix à ſes courtiſans, & de tirer au blanc avec eux, en ſe ſervant du fuſil,

Digitized by Google

dont ils n'ont cependant pas encore un grand uſage. Après avoir paſſé une grande partie du jour à cet exercice, il retourne à la ville, accompagné de ſon même cortege. Ce ſont proprement là ſes moments de récréation; le reſte du temps eſt employé à tenir conſeil, à régler les affaires de ſon royaume, à rendre la juſtice à ſes peuples, &c. On ne cherche point à prolonger les procès: un criminel eſt à peine arrêté qu'on le préſente au juge, qui l'interroge & le condamne à mort, s'il eſt coupable & convaincu d'un crime capital. La ſentence eſt exécutée dans l'inſtant: on renverſe par terre le malfaiteur, & on le frappe à coups de bâton ſur la poitrine, juſqu'à ce qu'il expire. A la mort du roi de Sennar, le grand conſeil s'aſſemble, & par une coutume également déteſtable & barbare, il fait égorger les freres du prince qui doit monter ſur le trône.

On tient tous les jours ici, dans une place qui eſt au milieu de la ville, un grand marché, où les denrées ſe vendent au plus bas prix. Un bœuf ne coûte que cinquante ſols, un mouton quinze, une poule douze

deniers, le reſte à proportion. La monnoie la plus baſſe vaut, à-peu-près, le quart d'un liard de France : c'eſt un petit morceau de fer de la figure d'un T. Le fadda, qui vient de Turquie, eſt une piece d'argent fort mince, qui ne vaut que deux ſous. On ſe ſert encore de réaux & de piaſtres d'Eſpagne, qui doivent être rondes ; car les quarrées ne paſſent point dans le commerce. Ces piaſtres valent environ quatre francs de notre argent.

Il eſt un autre marché, où l'on expoſe les eſclaves. Ils ſont aſſis à terre, les jambes croiſées, les hommes & les garçons d'un côté, les femmes & les filles de l'autre. Les plus chers, c'eſt-à-dire, les plus vigoureux parmi les hommes, les plus jolies, les mieux faites d'entre les femmes, coûtent à peine dix écus de France. Auſſi les marchands d'Egypte en enlevent-ils tous les ans un très-grand nombre. Les autres marchandiſes de ce pays ſont la civette, le tamarin, les dents d'éléphants, le tabac & la poudre d'or.

La civette, comme vous ſavez, eſt un animal de la taille d'un chat, ou

d'une groſſe fouine, dont on tire un parfum, auquel on donne le nom de l'animal qui le porte. On en éleve beaucoup dans ce pays-ci, & il y a des particuliers qui en nourriſſent juſqu'à trois ou quatre cents. On leur donne du bœuf crud, & une eſpece de potage au lait. Pour en tirer le parfum, on racle proprement une matiere onctueuſe, qui ſort de leur corps avec la ſueur, & on la renferme avec ſoin dans des cornes de bœuf, qu'on tient bien bouchées. Elle a, lorſqu'elle eſt nouvelle, la conſiſtance du miel & la couleur blanche; mais elle jaunit & brunit même en vieilliſſant. On en fait un grand uſage dans tout le levant, & les parfumeurs d'Europe l'emploient auſſi dans le mêlange de leurs aromates. L'odeur de la civette, quoique violente, eſt plus ſuave que celle du muſc; mais l'une & l'autre ont paſſé de mode, depuis qu'on a connu l'ambre gris, ou plutôt depuis qu'on a ſu le préparer.

Les marchandiſes qu'on apporte au royaume de Sennar, ſont des épiceries, du papier, du laiton, du fer, de la clinquaillerie, des anneaux & des

Digitized by Google

grains de verre, du vermillon, & un certain noir dont les femmes ſe peignent les paupieres & les ſourcils. Les négociants du pays ſont un gros commerce du côté de l'orient, & principalement à Surate, d'où ils rapportent des marchandiſes des Indes, & ils emploient ordinairement deux ans à ce voyage.

Le pain de froment n'eſt point du goût des habitants de Sennar : ils n'en font que pour les étrangers. Celui dont ils ſe ſervent eſt de dora : c'eſt le nom qu'ils donnent à un petit grain rond, dont ils compoſent auſſi une eſpece de bierre épaiſſe & de mauvais goût : ce pain eſt aſſez bon, quand il eſt frais ; mais au bout d'un jour il devient inſipide, & il n'eſt plus poſſible d'en manger. C'eſt une ſorte de gâteau fort large, de l'épaiſſeur d'un écu. A l'égard de la bierre, elle ſe prépare de la maniere ſuivante. On fait rôtir au feu la graine de dora ; on la jette enſuite dans l'eau froide, & après vingt-quatre heures, on boit cette infuſion. Comme elle ne ſe conſerve pas, on eſt obligé d'en faire à toute heure. Un homme qui a du pain de dora, & une

calebaſſe pleine de cette déſagréable liqueur, dont il boit juſqu'à s'enivrer, ſe croit heureux, & fait bonne chere. Cette légere nourriture n'empêche pas que ces gens-ci ne ſoient plus robuſtes & plus forts que les Européens. L'eau-de-vie, le vin, l'hydromel même leur ſont défendus, & ils n'en boivent qu'en cachette. Ils ont, ainſi que nous, l'uſage du café.

Ils ne ſont magnifiques ni dans leurs logements, ni dans leurs meubles, ni dans leurs habits. Les femmes de qualité ont une robe de ſoie ou de toile de coton, avec de larges manches qui pendent juſqu'à terre. Leurs cheveux ſont treſſés & chargés d'anneaux d'argent, de cuivre, d'ivoire, ou de verre. Leurs bras, leurs jambes, leurs oreilles, leurs narines même en ſont couverts, & elles ont aux doigts pluſieurs bagues de pierres communes. Leur chauſſure conſiſte en une ſimple ſemelle, qu'elles attachent aux pieds avec des cordons. Les femmes & les filles du commun ne ſont vêtues que depuis la ceinture juſqu'aux genoux.

Les chaleurs, inſupportables dans ce pays pendant quatre mois de l'année,

Digitized by Google

commencent en janvier, & finiſſent en avril. Elles ſont ſuivies de pluies abondantes, qui durent trois autres mois, & cauſent, pami les hommes & les animaux, de fréquentes maladies. Il eſt vrai que c'eſt preſque toujours la faute des habitants : ils négligent de faire écouler les eaux, qui, en croupiſſant, ſe corrompent, & répandent des vapeurs malignes. Je n'ai rien d'avantageux à vous apprendre touchant le caractere de ces peuples : ils ſont fourbes, ſuperſtitieux, & ſi attachés au mahométiſme, que lorſqu'ils rencontrent un chrétien dans les rues, ils ne manquent jamais de prononcer leur profeſſion de foi, & de dire tout haut : " Il n'y a qu'un Dieu, & Mahomet eſt „ ſon prophete „.

Après avoir demeuré quelque temps à la cour du roi de Sennar, il nous donna une ſauve-garde, pour nous conduire & nous défrayer juſqu'aux états de celui de Dongale, ſon tributaire. On trouve peu de villages ſur cette route ; mais les habitants, qui campent ſous des tentes, fourniſſent des vivres aux voyageurs. Nous paſſâmes d'abord par de grandes plaines

très-fertiles & parfaitement cultivées, d'où nous entrâmes dans des forêts d'acacias, dont les arbres étoient chargés de fleurs, qui répandoient une odeur délicieuse. Ces bois sont pleins de petits perroquets, & d'un grand nombre d'oiseaux d'un plumage très-varié. Nous nous arrêtâmes près d'un petit fort, dont le gouverneur est chargé d'examiner si dans les caravanes qui viennent d'Egypte, personne n'a la petite vérole; car cette maladie n'est pas moins dangereuse dans ce pays, que la peste l'est en Europe.

Quand nous fûmes à la vue de Dongale, notre conducteur alla demander au roi la permission d'y entrer. Nous étions dans un village qui sert de fauxbourg à la ville; & nous passâmes le Nil, dans un grand bateau que le prince entretient pour la commodité du public. Les marchands paient un droit; mais les passagers en sont exempts. La ville de Dongale est située sur le penchant d'une colline seche & sablonneuse, au bord oriental de cette riviere. Les maisons sont mal bâties; les rues à moitié désertes & remplies de sables, que les ravines y entraî-

nent de la montagne. Le château qui occupe le centre, eſt grand & ſpacieux, mais mal fortifié ; il ſert à contenir les Arabes qui habitent la campagne, & qu'on ſouffre dans le pays, moyennant un léger tribut qu'ils paient au roi.

Ce prince nous fit l'honneur de nous inviter à manger avec lui, mais à des tables ſéparées. Dans la premiere audience qu'il nous donna, il étoit vêtu d'une veſte de velours verd, qui traînoit juſqu'à terre. Sa garde étoit nombreuſe : ceux qui étoient près de ſa perſonne, portoient une longue épée devant eux dans le fourreau ; les gardes du dehors avoient des demi-piques. Il vint nous voir dans notre tente, & ſe montra favorable à toutes les demandes que lui fit l'ambaſſadeur, relativement à ſa commiſſion.

Ce qu'on trouve ici de plus extraordinaire, c'eſt un poiſon ſi violent, qu'un ſeul grain, dit-on, fait périr un homme dans l'inſtant ; & ſi on le partage entre dix perſonnes, elles meurent toutes en moins de quatre heures. On n'en vend qu'aux étrangers, & l'on force ceux qui en ache-

Digitized by Google

tent, de jurer qu'ils n'en feront jamais uſage dans le pays. Ils ſont de plus, obligés de donner au roi la même ſomme, qu'à celui qui le leur vend. On fait couper la tête à quiconque eſt convaincu d'en avoir délivré à l'inſçu du monarque.

Nous partîmes de Dongale, pour nous rendre dans le royaume de Soudain. Deux ans auparavant, tout l'eſpace qui ſépare ces deux états, avoit été ruiné par la peſte. Elle y avoit fait un ſi grand ravage, que nous trouvâmes pluſieurs villages ſans habitants, & de grandes campagnes, autrefois très-fertiles, abſolument incultes & abandonnées. La guerre eſt un autre fléau qui déſole cette contrée. Les deux rois ne ſont jamais en paix, & tout ſe reſſent ici de ces éternelles diviſions. Les maiſons ſont de terre, & couvertes de paille. Les habits conſiſtent en une veſte mal-propre & ſans manches, & la chauſſure en une ſemelle de cuir ou de bois, attachée avec des courroies. Les gens du commun s'enveloppent d'une piece de toile, qu'ils mettent autour du corps de cent manieres différentes. Les hommes ne vont

nulle part, ſans être armés d'une lance; & ceux qui ont des épées les portent pendues à leur bras gauche. Les jurements, les blaſphêmes ſont fort en uſage parmi ces peuples groſſiers, chez leſquels on ne remarque ni religion ni pudeur, & quoiqu'ils ſuivent la loi de Mahomet, ils n'en ſavent que la profeſſion de foi, qu'ils ont ſans ceſſe dans la bouche. Il n'y a pas long-temps que ce pays étoit chrétien; la foi ne s'y eſt éteinte, que parce qu'il ne s'eſt trouvé perſonne qui eût aſſez de zele pour l'entretenir. On voit encore, ſur la route, des hermitages & des égliſes à demi-ruinées. On ne ſe ſert point d'argent dans ce royaume: tout s'y vend par échange, comme dans les premiers temps. Avec du poivre, du girofle, de l'étoffe, &c. les voyageurs achetent des vivres. Les marchands d'Egypte viennent y chercher de l'or & des eſclaves.

Je ſuis, &c.

A Soudain, ce 28 novembre 1732.

Digitized by Google

LETTRE CLXI.

LA NIGRITIE.

SOUDAIN étoit le terme du voyage de Don Juan de l'Hermès. Il devoit y attendre l'arrivée du marquis de Spiola, que la cour de Liſbonne avoit envoyé pour pareille commiſſion, chez pluſieurs rois de la Nigritie. Ces deux miniſtres devoient s'embarquer enſemble ſur la mer Rouge, & ſe rendre, l'un à Goa, en qualité de préſident du conſeil, l'autre à Moſambique, pour y reprendre ſes fonctions de gouverneur. La maladie de Don Juan ayant, comme je l'ai dit, retardé notre départ d'Ethiopie, le marquis arriva le premier; & ſans nous attendre, il deſcendit le Nil juſqu'aux confins du royaume de Nubie. De-là il ſe rendit à Homol, ſur le golfe arabique, pour y faire travailler aux préparatifs de notre embarquement. Il eut la précaution de laiſſer un homme à Soudain, pour nous inſ-

truire de ſa marche, & nous inviter à le ſuivre, aſſurant que tout ſeroit prêt pour notre départ, lorſque nous arriverions à Homol. Il nous tint parole, & nous n'eûmes que le temps d'entrer dans le vaiſſeau qui nous attendoit. C'étoit, Madame, pour la ſeconde fois que je me trouvois ſur cette mer, où rien ne troubla notre navigation. Nos deux troupes réunies ſe racontoient mutuellement les diverſes circonſtances de leur voyage; mais de tous les récits que j'ai entendu faire ſur la Nigritie, je m'en tiens à celui du marquis de Spiola, que je vous rends d'après lui-même.

« La Nigritie eſt une des plus vaſtes contrées de l'Afrique, & en même temps une des moins connues. Elle confine à l'Abyſſinie & à la Nubie, autrement dit le royaume de Sennar, qui la bornent à l'orient, & elle tire ſon nom, ou de la couleur noire de ſes habitants, ou du fleuve Niger, qui la traverſe dans toute ſon étendue, & la rend aſſez fertile. Ce pays, ſéparé du reſte du monde par des déſerts arides, par des montagnes eſcarpées, étoit encore ignoré à la

fin du dixieme siecle. Un mahométan, que le hazard avoit alors conduit en Barbarie, résolu de connoître toutes les parties de l'Afrique, traversa les déserts, franchit les montagnes; & sa curiosité secondée par son courage, lui faisant surmonter tous les obstacles, il arriva enfin dans la Nigritie, où avant lui aucun voyageur n'avoit pénétré. Les habitants, dont le nombre étoit incroyable, n'avoient ni loix, ni mœurs, ni gouvernements, ni religion. On ne voyoit parmi eux ni rois, ni princes, ni magistrats; ils vivoient dans une parfaite égalité. Contents des productions du climat, ils ne cherchoient point à faire des conquêtes. Les uns cultivoient la terre; les autres gardoient les troupeaux. Ils s'assembloient dix ou douze, tant hommes que femmes, pour passer la nuit dans une cabane, & chaque homme prenoit la femme qui lui convenoit, parce qu'elles étoient toutes en commun. Les enfants l'étoient de même; & toute une peuplade ne formoit qu'une seule famille.

„ Un des premiers rois de Maroc

pouſſa ſes conquêtes juſques dans cette contrée, & la ſoumit peu de temps après qu'elle eut été découverte. Les Lybiens s'en rendirent maîtres enſuite, & y porterent leur religion qui étoit le mahométiſme. Ils y établirent leurs loix, leur commerce & leur langue. Les Negres impatients de la domination de ces étrangers, réſolurent de ſecouer le joug. Un des braves du pays de Tombut, ſe mit à la tête d'un parti, & maſſacra leur nouveau roi. Appellant enſuite autour de lui ſes compatriotes, il leur montra ſon poignard teint du ſang de leur ſouverain; & ſon crime fut à leurs yeux l'action d'un héros digne de régner. Ils le proclamerent roi de Tombut; & s'étant réunis ſous ſes ordres, ils égorgerent ou chaſſerent les Lybiens. Leur exemple fut ſuivi dans tous les autres cantons; & les différents trônes de cette contrée ne furent plus occupés que par des Negres. Ils conſerverent les loix, la religion, le gouvernement établis par leurs premiers maîtres; & c'eſt de-là que prit naiſſance cette multitude de petits royaumes qui partagent la Nigritie,

& dont tous les habitants ſont profeſſion du mahométiſme. On aſſure que pluſieurs de ces états ont été conquis par l'empereur de Maroc, & ſont aujourd'hui gouvernés par des pachas. Quoi qu'il en ſoit, voici ce que j'ai pu apprendre de la plupart de ces différents pays, que l'uſage a honoré du titre de royaume.

» On nomme Goaga une petite contrée habitée par un peuple barbare, qui vit, dans la montagne, du produit de ſes troupeaux. Après avoir joui long-temps de ſa liberté, il fut aſſervi par un de ſes compatriotes. Cet homme étoit au ſervice d'un marchand Egyptien; & un jour qu'il n'étoit pas éloigné de ſa patrie, il égorgea ſon maître, prit ſon argent, & s'en revint dans ſon pays. Les richeſſes que ſon crime lui avoit procuré, éveillerent ſon ambition; il acheta des chevaux & des eſclaves, aſſembla pluſieurs brigands, ſe mit à leur tête, & fit des excurſions ſur les peuples voiſins. N'ayant à combattre que des hommes foibles & ſans armes, il revenoit toujours chargé

de dépouilles qu'il changeoit pour des chevaux & pour des eſclaves. Enfin, le nombre de ſes ſoldats devint ſi conſidérable, que les Goagois ſe voyant hors d'état de lui réſiſter, le reconnurent pour leur ſouverain. Son fils hérita de ſon courage & de ſa puiſſance, & tranſmit à ſes deſcendants un royaume qu'ils ont eux-mêmes conſidérablement augmenté.

„Celui de Bournon abonde en bled & en troupeaux; & les habitants ſont preſque tous paſteurs. Le roi entretient trois mille hommes de cavalerie, & une infanterie encore plus nombreuſe, toujours prête à le ſuivre à la guerre au moindre ſigne de ſa volonté. Ses revenus conſiſtent dans la dîme qu'il perçoit ſur la récolte, & dans le pillage qu'il fait ſur ſes ennemis. Il tire ſes chevaux de Barbarie; & il eſt dans l'uſage de ne les payer qu'en eſclaves. Les marchands ſont obligés d'attendre qu'il ſoit de retour de ſes expéditions; mais dans cet intervalle ils ſont nourris aux dépens du monarque. On prétend qu'il poſſede des richeſſes

immenſes ; que ſes étriers , ſes éperons , ſes armes , ſa vaiſſelle , les mords de ſes chevaux , & juſqu'aux chaînes avec leſquelles il attache ſes chiens , ſont de pur or.

„ On trouve auſſi beaucoup de ce métal dans un canton du royaume de Guenguara ; mais comme on ne peut y arriver que par des chemins impraticables aux chameaux , on voiture les marchandiſes qu'on y échange , ſur le dos des eſclaves. Ces malheureux , quoique chargés preſque au-delà de leurs forces , font tous les jours ſept ou huit lieues ; il y en a même qui vont & reviennent le même jour. Outre ces marchandiſes , on les force de porter encore la nourriture de leurs maîtres , & celles des ſoldats qui les eſcortent.

„ Les royaumes , ou pour parler plus convenablement , les diſtricts de Zanfara , de Zegzeg , de Caſena , ſont aujourd'hui partie de la ſouveraineté de Tombut , dont celui de Cano eſt devenu tributaire , de même que ceux d'Agades , de Ginea , de Meli , de Guber , & de Gualata. Celui de Gago tire ſon nom d'une

ville qui eſt pour ainſi dire le rendez-vous de toutes les marchandiſes de l'Afrique ſeptentrionale. On y amene des draps de Barbarie, & des eſclaves de tout âge & de tout ſexe, des chevaux, des épées, des éperons, des brides, &c. & l'or y eſt ſi commun, que tout s'y vend quatre fois plus cher qu'en Europe. Ces petits rois, tous petits qu'ils ſont, ont un deſpotiſme abſolu dans leurs états. Ils ſont maîtres de la vie & de la liberté de leurs ſujets : nul ne pourroit s'oppoſer à leur volonté, ſans encourir ſur le champ une mort certaine.

„ De tous ces pays, Tombut eſt le ſeul à qui on puiſſe raiſonnablement donner le titre de royaume, par ſon étendue & par ſa puiſſance. Il y a dans ſa capitale qui porte le même nom, une infinité de marchands, d'artiſtes & de fabricants de toile de coton. On y apporte même des draps d'Europe ; & il s'y fait un ſi grand commerce, que tous les habitants en général y ſont fort riches. Mais on prétend que le roi de Tombut, auquel preſque tous ſes voiſins

paient tribut, eſt tributaire lui-même de l'empereur du Maroc. Quoi qu'il en ſoit, ſa cour eſt la plus magnifique de la Nigritie. Lorſqu'il fait un voyage, ou qu'il va à la guerre, ſon chameau eſt conduit par les plus grands ſeigneurs. Ses peuples ne l'abordent jamais ſans ſe proſterner : les étrangers, les ambaſſadeurs même ne ſont pas exempts de cette humiliante cérémonie. On ne voit tous ces rois que lorſqu'on a beſoin d'eux ; parce que chaque fois qu'on veut leur parler, il faut les prévenir par des préſents, ſans quoi ils ſe croiroient inſultés ; & loin d'en rien obtenir, on ne feroit que les indiſpoſer. Ces préſents conſiſtent ordinairement en eau-de-vie, en quelques armes, quelques pieces d'étoffes, & ſur-tout dans quelques mouchoirs des Indes pour leurs femmes ou pour leurs maîtreſſes qui en ſont fort curieuſes. Alors ils reçoivent avec bonté nos envoyés, leur témoignent leur ſatisfaction, & ſe font un plaiſir & même un point d'honneur d'accorder ce qu'on leur demande. Si l'on manque de parole à l'un d'eux, ils en ſont tous of-

fenſés, & ne ſe font plus ſcrupule de vous tromper.

„ Le roi de Tombut ne ſouffre aucun juif dans ſes états : ſa haine à leur égard eſt pouſſée ſi loin, que ſi quelqu'un de ſes ſujets entretient commerce avec eux, tous ſes biens ſont confiſqués. Les plus notables de ce royaume, jadis toujours guerriers, toujours victorieux, ſont les juges, les docteurs & les prêtres, tous gens, comme vous voyez, avec leſquels le monarque ne remporteroit plus de victoires, comme autrefois, ni ne rendroit ſes voiſins tributaires. En revanche, ils paroiſſent fort animés de l'amour des lettres ; j'en ai du moins ainſi jugé, par la prodigieuſe quantité de livres & de manuſcrits que les Arabes leur apportent. C'eſt la marchandiſe qu'on eſtime aujourd'hui le plus dans le pays, & qui ſe vend le plus cher. La monnoie courante conſiſte en de petites coquilles qui ſe tirent de Perſe : il en faut quarante pour faire un grain d'or.

„ On aſſure que ce métal eſt ſi commun dans ce royaume, que pour peu qu'on y remue la terre, on en

trouve par-tout ſous ſes pas. La plupart des rivieres qui deſcendent de l'Eſt, en entraînent avec elles en poudre & en grain, ſur-tout après les grandes pluies & les débordements. On l'appelle or de la vaſe, à cauſe de la maniere dont les negres le ſéparent de la terre. Il n'eſt pas néceſſaire de la creuſer bien avant; il ne faut qu'en racler la ſuperficie, la laver avec une ſebile, & en verſer l'eau par inclination, pour avoir au fonds l'or en poudre, & ſouvent même des grains conſidérables. Cette façon d'exploiter les mines, eſt cauſe qu'on ne découvre que l'extrémité des rameaux, ſans aller au ſillon principal. Il eſt vrai que ces rameaux ſont pour l'ordinaire ſi riches, & d'un or ſi pur, qu'il ne faut ni le piler, ni le fondre pour le mettre en œuvre. La terre qui le produit, n'eſt ni dure ni difficile à creuſer; & dix hommes peuvent y faire plus d'ouvrage, que deux cents dans les plus riches contrées du Pérou & du Breſil.

„ Les Negres ne connoiſſent point les terres où il y a plus ou moins

d'or : ils ſavent en général qu'on en trouve preſque par-tout ; & quand ils rencontrent quelque veine abondante, ils s'y arrêtent & continuent d'y travailler juſqu'à ce qu'elle ceſſe de produire, ou qu'elle diminue ſenſiblement. Ils la quittent alors, & en cherchent une autre. Ils croient que l'or a la malice de changer de place, & de ſe cacher quand on va pour le recueillir ; & ſur ce préjugé, s'ils n'en trouvent point dans un endroit, ils diſent tranquillement qu'il s'eſt enfui, & vont ailleurs. Lorſque, ſans beaucoup de travail, ils retirent beaucoup d'or, ils fouillent à quelques pieds de profondeur, & ne vont pas plus loin, non que la mine diminue ; ils avouent au contraire que s'ils creuſoient plus avant, elle deviendroit plus abondante ; mais ils ſont trop pareſſeux pour continuer un travail pénible. D'ailleurs ils n'ont ni l'invention des échelles, ni les inſtruments néceſſaires pour étayer les terres, & prévenir les éboulements.

„ Il n'eſt pas permis à tous les particuliers de chercher de l'or où bon leur ſemble, ni quand il leur plaît.

Cela dépend abſolument de la volonté du ſouverain. Il fait avertir ſes ſujets, que tel jour on exploitera telle mine ; & chacun ſe rend au lieu convenu. Les uns fouillent ; les autres tranſportent la terre ; ceux-ci apportent l'eau, ceux-là délaient & lavent la matiere : d'autres gardent l'or que l'on tire, & obſervent ſi les laveurs n'en dérobent pas quelque partie. Le travail achevé, on partage ce qu'on a recueilli après que le ſouverain a pris ce qu'il a voulu. Comme cette contrée ne produit preſque que de l'or, il ſert aux habitants pour ſe procurer tout ce qui eſt néceſſaire à la vie. On leur fournit les marchandiſes dont ils ont beſoin ; & dans le ſein même de la ſtérilité, on voit régner la fécondité & l'abondance.

„ Au nord de la Nigritie, eſt le vaſte déſert de Sara, qui, du levant au couchant, a plus de huit cents lieues, & près de quatre cents du ſeptentrion au midi. Ce pays, que les Latins appelloient déſert de Lybie, eſt plat, ſablonneux & ſtérile. Les caravanes qui les traverſent ſont obligées de diriger leur marche avec la bouſ-

ſſole. La diſette d'eau en a fait périr pluſieurs; d'autres ont été enſevelies ſous le ſable. On y voit néanmoins une ville nommée Tagazis, qu'on dit être fermée de murailles, mais où il n'y a ni commerce ni police. On prétend que les femmes y ont la principale autorité; cependant le roi de Maroc y tient un gouverneur & une garniſon. Tagazis eſt ſituée dans la partie occidentale du déſert : les habitants y ſont fort pauvres : le territoire ne produit que du millet, des dattes, & quelques olives.

„Les peuples répandus dans le déſert de Sara, ſont un mêlange de Maures & d'Arabes. Les premiers ſont originaires de Barbarie; les autres deſcendent de ces anciens Arabes qui conquirent l'Afrique du temps des califes. On leur donne à tous le nom de maures; & on les diviſe en pluſieurs tribus, qui ne reconnoiſſent point de ſouverains. Chacune forme une petite république, gouvernée par un chef qui eſt ordinairement le plus riche de la tribu. Leurs villages ne ſont qu'un aſ-

ſemblage de tentes rangées en cercle, dont le centre eſt occupé la nuit par les beſtiaux. Des ſentinelles veillent autour du camp pour garantir l'habitation des ſurpriſes de l'ennemi, des voleurs ou des bêtes féroces. Quand le bétail a conſommé tous les pâturages d'un canton, on va s'établir dans un autre : on met les femmes & les enfants dans des paniers, ſur le dos des chameaux ; les meubles & les tentes ſont portés par des bœufs ; & les hommes montés ſur des chevaux, conduiſent la troupe. Cette vie errante n'eſt pas ſans agrément. Elle leur procure ſans ceſſe de nouveaux voiſins, de nouvelles commodités, de nouvelles perſpectives. C'eſt la vie des anciens patriarches : on ne ſe dérobe point à la douce illuſion que préſentent de tels objets. On oublie ſon ſiecle & ſes contemporains ; & l'on ſe rappelle ces temps fortunés, temps de l'amour & de l'innocence, où les hommes étoient ſimples, & vivoient heureux & contents.

„ Ceux-ci profeſſent le mahométiſ-

me ; mais ils n'ont ni moſquée, ni lieux fixes pour leur culte. Ils prient où ils ſe trouvent, en obſervant les heures preſcrites par la loi. Leurs prêtres ſe nomment Marabouts ; à leur contenance grave & modeſte, à leurs diſcours, qu'ils commencent & finiſſent toujours par le nom de Dieu, vous les croiriez les plus religieux de tous les hommes ; mais lorſqu'on les met à l'épreuve, ſurtout dans les affaires de commerce, on ne trouve que de l'hypocriſie, de l'avarice, de la cruauté, de l'ingratitude, de la ſuperſtition, de l'ignorance, ſans aucun principe de vertu morale, ou même d'honnêteté naturelle. Ce ſont les phariſiens du mahométiſme.

„L'habillement de ces peuples approche aſſez de celui des ſauvages. La plupart n'ont qu'une peau de chevre autour des reins ; les plus riches ſe couvrent d'une chemiſe, avec des hauts-de-chauſſes qui leur deſcendent ſur les talons. Par-deſſus tout cela eſt une grande caſaque ſans boutons, liée avec une ceinture

qui leur fait deux ou trois fois le tour du corps. Les femmes ont une chemiſe de coton, & par-deſſus une piece d'étoffe rayée, en maniere d'écharpe. Une partie de leurs cheveux eſt relevée ſur la tête ; l'autre eſt liée par derriere, & leur tombe ſur la ceinture. Leurs boucles d'oreilles ſont plus grandes ou plus précieuſes, à proportion de leurs richeſſes. Elles ont des bagues à chaque doigt, des bracelets aux jointures du bras, des chaînes & d'autres anneaux à la cheville du pied. Si elles paroiſſent devant les étrangers, ce n'eſt que ſous un voile qui leur couvre les mains & le viſage. Jamais elles ne ſortent ſeules : les hommes même ont l'attention de détourner la vue lorſqu'ils les rencontrent ; & ils leur portent le plus grand reſpect. Ils s'abſtiennent ſur-tout de les expoſer en public, & veillent réciproquement les uns les autres ſur leur conduite. Ils ne laiſſent entrer perſonne dans les lieux qu'elles occupent, & ont même très-grand ſoin de ne jamais faire mention d'elles, même avec leurs

amis les plus intimes, perſuadés que la femme la plus honnête eſt toujours celle dont on parle le moins.

„ Les filles ne portent qu'un morceau d'étoffe autour des épaules, & plus bas une juppe de peau, coupée en pluſieurs bandes, qui les couvre aſſez bien dans un temps calme, ou lorſqu'elles reſtent tranquilles ; mais la moindre agitation, le vent le plus léger, la met en déſordre. Les Moreſques ont le teint brun, mais les traits réguliers, de grands yeux noirs & brillants, la bouche petite, & les dents d'une extrême blancheur. L'occupation ordinaire de ces filles & de leurs meres, eſt de filer le poil de chevre & de chameau, qu'elles apprennent de bonne heure à mettre en œuvre, de fabriquer des étoffes, de préparer les aliments, de faire la proviſion d'eau & de bois. La propreté, qu'elles regardent comme leur premier devoir, eſt auſſi le premier de leurs ſoins. La nature le leur impoſe ; leur ſanté le preſcrit ; la loi le leur commande ; leur propre goût les y engage ; & la crainte de dégoû-

ter leurs maris qu'elles aiment, & dont elles redoutent les froideurs, les y porte naturellement. Enfin, perſuadées qu'il n'y a point d'objet plus dégoûtant qu'une femme mal-propre, elles croient ne bien faire que ce qu'elles font proprement. Auſſi la premiere choſe qu'elles demandent, dans les endroits où elles campent, c'eſt de l'eau pour ſe laver. Cet uſage, que les femmes du peuple ne connoiſſent point encore dans nos villes, dont la pareſſe, ou une fauſſe pudeur éloigne nos bourgeoiſes, qui n'eſt pratiqué que chez les femmes de condition & courtiſanes, s'obſerve univerſellement, & ſans exception, parmi les femmes & les filles du déſert.

„ Les maris, de leur côté, ont pour elles beaucoup de complaiſance. Ils conſacrent à leur parure preſque tout ce qu'ils gagnent par leur commerce & leur travail. Ils emploient tout l'or qu'ils apportent de la Nigritie, à leur faire des bracelets & des boucles d'oreilles. Comme ils ſont paſſionnés pour ce métal, & que la nature n'en produit point dans leur pays, ils font vo-

lontiers le voyage de Tombut ; & la moindre eſpérance de gain les engage dans de longues courſes, ſans craindre ni la fatigue, ni les dangers. Il ſemble dans ces voyages, que tout ce qu'ils trouvent en chemin leur appartienne. Amis, ennemis, ils traitent tout le monde en vrais brigands. Semblables à ces navigateurs qui exercent tout à la fois le commerce & la guerre, ils ſe ſaiſiſſent des Negres même qui trafiquent avec eux ; & s'ils ne les gardent pas pour leur uſage, ils les vendent pour leur profit aux Européens, ou aux Maures de Fez & de Maroc.

Le marquis de Spiola entra dans mille autres détails ſur les mœurs & les coutumes de ces peuples : ce ſont preſque les mêmes que celles des Arabes, dont je vous ai parlé ſi longuement autrefois ſous le nom de Bédouins. C'eſt la même maniere de camper, de voyager, de nourrir les beſtiaux, de cultiver la terre, de conſerver le grain, de prendre leurs repas, de vivre dans leur famille, d'enterrer leurs morts, &c. C'eſt le même

reſpect pour leurs prêtres, le même amour pour leurs enfants, le même ſoin de leurs chevaux, le même attachement pour leurs femmes; ce ſont les mêmes fêtes, les mêmes amuſements, la même ſuperſtition, la même ignorance.

Je ſuis, &c.

A Mozambique, ce 23 Décembre 1752.

LETTRE CLXII.

LE MONOMOTAPA.

AUCUN des écueils, ou autres accidents de la mer rouge, dont je crois, Madame, vous avoir déjà parlé dans une occasion, ne troubla notre navigation, ni l'attention que nous apportâmes au récit du marquis. Nous traversâmes, avec la même tranquillité, toute cette partie de l'océan, qui s'étend le long de la côte d'Ajan & du Zanguebar; & je me retrouvai, pour la seconde fois à Mozambique.

Il part tous les jours de ce fort, de petits bâtiments, pour différentes parties de l'Afrique, où les Portugais ont des établissements. Un des moins éloignés est celui de Sena, sur le fleuve de Couama, ou de Zambesé, qui ouvre aux Européens l'entrée du Monomotapa. Cette proximité me procura l'avantage de connoître un pays dont j'avois lu & entendu dire des choses extraordinaires. Quelques voyageurs, sans doute pour rendre

leurs relations plus merveilleuſes, ont préſenté le palais du ſouverain comme un édifice d'une magnificence qui ſurpaſſe tout ce que l'Europe a de plus admirable dans ce genre. Les poutres & les lambris ſont, à les croire, d'une ſculpture finie, & couverts de plaque d'or merveilleuſement ciſelées. Il eſt vrai, ajoutent-ils, que les tapiſſeries ne ſont que de coton; mais la vivacité des couleurs y diſpute le prix à l'éclat de l'or qui enrichit l'intérieur de ce ſuperbe bâtiment. Des meubles dorés peints & émaillés, des chandeliers & de la vaiſſelle d'or maſſif, & une infinité de vaſes de porcelaine, entourés de rameaux d'or, ſemblables à des branches de corail, ſont une partie des beautés qui ornent les appartements. Les dehors du palais ſont fortifiés de tours & de donjons, dont la ſtructure & la ſymmétrie produiſent un effet admirable. Les jardins, les boſquets, les avenues, répondent, ſelon eux, à la grandeur de l'édifice, & à la majeſté du maître auguſte qui l'habite.

Voilà en général ce qui regarde le logement; à l'égard de la magnificence

intérieure, on assure que l'empereur emploie chaque jour pour mille écus de parfums, & qu'il est toujours accompagné de cinq cents bouffons. Son habit est une robe de drap d'or à ramages, tissu dans le pays. Ce prince a neuf femmes, qui sont honorées du titre de reines, & dont chacune tient à part un état aussi brillant que celui du souverain, dont elles partagent l'autorité. Elles doivent être ou ses sœurs ou ses plus proches parentes; & elles jouissent du revenu de plusieurs provinces assignées pour leur dépense. Aussi-tôt qu'il meurt une de ces épouses, on choisit celle qui doit lui succéder. La premiere a toujours le titre d'Impératrice, & commande à toutes les autres. Les Portugais l'appellent leur mere, & lui font quantité de présents, parce qu'elle sollicite leurs intérêts à la cour. Le roi ne leur envoie jamais d'ambassadeurs, qui ne soient accompagnés de quelques officiers de cette princesse. A sa mort, le premier maître-d'hôtel a le droit étrange de nommer celle qui doit la remplacer, pourvu qu'il la prenne toujours parmi les parentes du monarque. Mille autres femmes choi-

ſies dans les premieres familles du royaume, n'ont que le rang de concubines, ou d'épouſes du ſecond ordre ; ce ſont comme les dames d'honneur des neuf reines ; & les dépenſes qu'elles font, ſont proportionnées à cette dignité.

Par ces deſcriptions & cette magnificence imaginaire, on avoit excité ma curioſité qui ſe trouva peu ſatisfaite. Jugez de mon étonnement, quand, au lieu de ces édifices ſuperbes, je ne vis que des maiſons de bois, couvertes de paille. La capitale, qui porte le nom de cour (*Zimbaoe*), parce que le roi y fait ſa réſidence, peut avoir une lieue de circuit ; mais les bâtiments ſont ſi éloignés les uns des autres, que s'ils étoient réunis, comme dans nos villes, ils n'occuperoient qu'un très-petit eſpace. Le palais a neuf enceintes, formées par des claies de bois au lieu de murs. J'ai vu ſa majeſté impériale y faire elle-même travailler ſes propres enfants ; j'ai vu ſes enfants auguſtes, occupés à porter de la paille pour couvrir une maiſon de bois que le prince venoit de faire bâtir. Il étoit vêtu alors de deux pieces d'étoffe, dont l'une lui formoit une

écharpe ; & l'autre, attachée par derriere comme un manteau, deſcendoit juſqu'aux jambes. Il porte communément à ſa ceinture une petite hache qu'on peut auſſi appeller une beche ; car tantôt il en fait une arme militaire, tantôt un inſtrument de labourage ; occupation qu'il mépriſe ſi peu, que je l'ai vu congédier un ambaſſadeur Portugais, pour aller vaquer à la culture de ſon champ. Son trône eſt le ſeuil de ſa porte, où il eſt aſſis ſur un degré, ſans autre tapis qu'un filet de pêcheur. Ses appartements n'ont point d'autre tapiſſerie ; & c'eſt pourtant avec cet appareil modeſte que cette noire majeſté ſe fait ſervir à genoux. Quand elle touſſe, qu'elle crache, qu'elle ſe mouche, qu'elle éternue, ou qu'elle bâille, on le ſait auſſi-tôt dans tous les quartiers de la ville. Ceux qui ſont préſents battent des mains en imitant l'action du monarque. D'autres qui l'entendent en font de même ; & cette farce qui ſe communique de l'un à l'autre, ſe joue preſqu'en même-temps dans toute la cité. Quand ce prince ſort, il tient dans ſa main ſes fleches, ſon arc, une lance, &

à toujours devant lui un homme qui bat du tambour pour avertir le peuple que l'empereur passe. Sa cour a peu de grandeur & beaucoup de cérémonies.

Ce prince a réellement un grand nombre de femmes, dont plusieurs sont en effet ses sœurs ou ses parentes ; mais elles ne sont ni difficiles à nourrir, ni cheres à entretenir : quelques voiles de coton qu'elles filent & fabriquent elles-mêmes ; quelques grains de maïs qu'elles plantent, qu'elles cultivent & qu'elles apprêtent ; un grand hangard & quelques nattes, font leur logement, leurs meubles, leur habillement & leur nourriture. Les faveurs du maître ne mettent entr'elles aucune distinction ; au moment du besoin il prend la premiere qui se présente ; le besoin passé, il n'a pas même l'air de la connoître, à moins qu'elle ne devienne mere ; alors on lui donne un appartement particulier, pour mettre au monde son enfant, le nourrir & l'élever. L'empire de la beauté n'a aucun droit dans un lieu où regne la suprême laideur ; & dans cette cour noire & peu galante, on n'accorde aux femmes d'autre destination, que celle de satis-

Digitized by Google

faire à un besoin de l'homme, & de lui donner des successeurs. Cette indifférence pour un sexe par-tout adoré, prévient les intrigues, éloigne les cabales qui troublent, qui désolent les autres serrails. Ici on n'entend pas dire qu'une femme ait fait soulever les janissaires, ni qu'une favorite ait déplacé un grand-visir ; mais que la jeune Addi a eu vingt coups de fouets pour avoir négligé de filer son coton. O vous, dont les maîtresses des rois signent l'arrêt de proscription ou de mort, dans les bras de leur amant, vous n'éprouveriez pas ce revers à la cour du roi de Monomotapa ! Et vous, ambitieuses favorites, dont le cœur tend moins à l'amour, qu'à l'autorité du monarque, à peine dans cette même cour auriez-vous assez de crédit, pour faire châtier un simple esclave.

Les principaux officiers de l'empereur sont le gouverneur des royaumes, ou premier ministre ; le colonel général, ou chef de la guerre ; & le capitaine des gardes : j'ai déjà nommé le premier maître-d'hôtel. Les charges de grand-maître de la musique, de chef des

dès devins ou des ſorciers, de premier apothicaire, de grand portier & de chef de cuiſine, ſont remplis par les ſeigneurs du plus haut rang. Les cuiſiniers inférieurs ſont auſſi des perſonnes de qualité. Aucun de ces officiers ne doit avoir plus de vingt ans, parce qu'on préſume que juſqu'à cet âge, ils n'ont point encore eu de commerce avec les femmes. Celles-ci ne manquent pas d'entretenir le prince dans cette idée; & le monarque lui-même feint d'en être perſuadé, pour leur laiſſer du moins ce petit dédommagement, dans la continence forcée où il les tient. Après leurs ſervices, ces jeunes gens ſont élevés aux premieres dignités de l'état, comme les Ichoglans dans le ſerrail du grand-ſeigneur.

L'origine, la ſucceſſion & le nombre des empereurs du Monomotapa ne ſont pas connus. Les Portugais prétendent que ces princes exiſtoient dès le temps de la reine de Saba, & que c'étoit d'eux qu'elle tiroit ſes tréſors. D'autres les croient iſſus de la race des Mokarangis, qu'on regarde comme les plus braves de la nation. Leurs peuples

n'ont jamais connu l'uſage de l'écriture ; mais ils ont des traditions qui leur tiennent lieu de monuments hiſtoriques. Ils ſont perſuadés que leurs empereurs paſſent de la terre au ciel ; & dans cet état de gloire, ils les invoquent ſous le nom de Muzimos, à-peu-près comme les catholiques honorent les ſaints. Ils adorent un Dieu ; mais ils croient auſſi l'exiſtence du diable, auquel ils attribuent, comme nous, beaucoup de malice. Ils ne connoiſſent ni images, ni ſtatues. La magie, le vol, l'adultere, ſont des crimes qu'ils puniſſent rigoureuſement. Ils ont autant de femmes qu'ils en peuvent entretenir ; & le reſpect qu'on a pour elles eſt ſi grand, que ſi le fils même du roi en rencontre une, il eſt obligé de lui céder le pas, & de s'arrêter juſqu'à ce qu'elle ſoit paſſée. Ces peuples commencent le mois à la nouvelle lune, & ils le diviſent en trois parties, chacune de dix jours : le quatrieme & le cinquieme de chaque diviſion, ſont des jours de fête, & ceux où le prince donne ſes audiences. Il a dans ſa main un grand pieu, ſur lequel il s'appuie, & ſe tient ainſi, pendant

tout le jour, à la porte du palais. S'il eſt malade, c'eſt le premier miniſtre, ou chef du royaume, qui occupe ſa place & exerce ſes fonctions. Tous ceux qui ont à faire à ce tribunal, doivent ſe proſterner en y arrivant, & attendre, dans cette poſture, la réponſe du monarque, ou de ſon lieutenant.

Le jour de la nouvelle lune, l'empereur, environné de ſes courtiſans, & armé de deux lances, court dans le palais, comme s'il avoit deſſein de combattre. Quand ſa courſe eſt finie, on lui apporte un vaiſſeau plein de bled d'inde bouilli, qu'il répand à terre, & il ordonne à tous les grands ſeigneurs d'en manger. Ceux-ci ſe jettent deſſus avec précipitation, & chacun en goûte pour faire ſa cour, comme ſi c'étoit le mets le plus délicat. Mais la principale de toutes les fêtes, eſt celle de la nouvelle lune de mai. Tous les ſeigneurs, dont le nombre eſt fort grand, ſe raſſemblent au palais, & donnent la repréſentation d'un combat devant le prince. Cet amuſement dure tout le jour. Enſuite l'empereur diſparoît, & eſt une ſe-

maine ſans ſe faire voir. Durant cet intervalle, les tambours ne ceſſent de battre, & la fête ſe termine d'une maniere barbare; car le dernier jour, le monarque fait donner la mort aux ſeigneurs pour leſquels il a le moins d'affection, & les immole aux mânes de ſes ancêtres. Alors les tambours ceſſent, & chacun rentre dans ſa maiſon. Quelquefois, au lieu de la cataſtrophe terrible qui enſanglante cette fête cruelle, l'empereur ſe contente de ſe laver dans une cuve de vin qu'il fait boire à ſes courtiſans, pour les unir à lui, & montrer qu'il ne veut faire avec eux qu'un cœur & qu'une ame. Cette cérémonie ſe pratique au ſon des inſtruments; & enſuite tout le monde ſe retire la tête baiſſée, les jambes tremblantes.

On comprend, ſous le nom de Monomotapa, toute cette partie de l'Afrique orientale, qui s'étend entre le fleuve de Zambeſé & la riviere de Manica, autrement dite du Saint-Eſprit, dans l'eſpace d'environ cent ſoixante lieues du midi au nord. Mais il s'élargit dans l'intérieur des terres, depuis les embouchures juſqu'aux four-

ces de ces deux fleuves, qui en font une presqu'isle. Ce pays, qui n'est guere moins grand que la France, est habité par les *Caffres*. Ce mot signifie *hommes sans loi*, épithete injurieuse que donnerent les premiers Arabes qui vinrent dans cette contrée, à tous les peuples qui n'étoient pas, comme eux, de la religion mahométane.

Le Zambesé se jette dans la mer par plusieurs embouchures; mais sa source en est si éloignée, si cachée, qu'on n'est pas encore parvenu à la découvrir. Comme toute l'attention des Portugais se borne à leur commerce, ils se contentent de porter d'une main une balance pour peser l'or, de l'autre, une aune pour mesurer le drap, mais jamais d'instruments pour connoître le cours des rivieres. Celle-ci a, comme le Nil, des cataractes qui coupent la navigation, & des débordements réglés, qui engraissent & fertilisent les terres. On l'appelle Zambesé, du nom d'un village où elle passe, & Couama, du nom d'un fort situé sur ses bords. Ce fleuve, celui du Saint-Esprit, & toutes les rivieres qui s'y déchargent, sont célebres par le sable d'or qui roule

avec leurs eaux. Une grande partie de cette contrée jouit d'un air assez tempéré, & ne manque ni de fécondité ni d'agrément. On y trouve de grands troupeaux de moutons, dont les habitants emploient la peau pour se couvrir. Le long du Couama, le pays est montagneux, couvert de bois, & coupé par quantité de ruisseaux, ce qui en rend la perspective fort agréable : aussi est-il le mieux peuplé, & l'empereur y fait ordinairement sa résidence. Il est rempli d'éléphants, dont la chasse est un des amusements les plus ordinaires de ce monarque. Voici comment elle s'exécute.

Trois cavaliers, bien montés, se disposent à attaquer la bête. Deux d'entre eux restent dans la plaine, & un troisieme épie le moment où l'éléphant vient se désaltérer à quelque fleuve voisin. Dès qu'il apperçoit l'animal, il va droit à lui, & pendant qu'il boit, le perce d'un coup de lance. L'éléphant blessé entre en courroux, & poursuit l'agresseur, qui l'attire dans la plaine. L'un des deux autres chasseurs s'empresse de délivrer son compagnon, en courant sur l'animal, qu'il perce à son

tour d'un nouveau coup de lance. La bête, oubliant le premier agreſſeur, pourſuit le ſecond ; mais le troiſieme cavalier, qui eſt encore frais, court ſur elle, & lui décharge un troiſieme coup qui fait oublier le ſecond. L'éléphant furieux, pourſuit ce nouveau chaſſeur ; mais il perd une grande quantité de ſon ſang, que ſa colere fait ruiſſeler avec abondance. S'il conſerve encore aſſez de force pour ſurvivre aux trois attaques, le premier cavalier recommence ſon manege, & les deux autres le continuent, juſqu'à ce que l'animal tombe d'épuiſement.

Cette chaſſe eſt dangereuſe ſur les terreins qui ne ſont pas bien unis, & j'ai été témoin d'un exemple terrible pendant mon ſéjour à Sena. Trois Portugais ayant entrepris de tuer un éléphant, négligerent de faire applanir les taupinieres de la plaine. La chaſſe commença avec beaucoup de ſuccès ; mais le cheval du ſecond agreſſeur ayant poſé les deux pieds de devant dans un trou de taupe, s'abattit, & donna à l'éléphant le temps de joindre le Portugais. L'animal en fureur ſe ſaiſit du cavalier avec ſa trompe, le

jeta le plus haut qu'il put, & lui tendit une de ſes dents pour le recevoir. Le cavalier, tombant de ſi haut ſur cette pointe, en fut percé & comme empalé. L'éléphant eut la conſtance de le tenir dans cet état pendant un très-long eſpace de temps, tourné vers les deux autres chaſſeurs, & paroiſſant prendre plaiſir aux cris inouis que pouſſoit ce malheureux.

On diviſe le Monomotapa en vingt-cinq provinces ou royaumes, qui appartenoient autrefois à un ſeul maître, mais dont pluſieurs en ont été démembrés, & d'autres ſont reſtés tributaires. De-là vient qu'on donne au roi le titre d'empereur, parce qu'il compte pluſieurs monarques parmi ſes vaſſaux. Il fait élever leurs enfants dans ſa cour, peur s'aſſurer de leur fidélité, & il en tretient des armées pour les tenir dans la ſoumiſſion.

Les Portugais ont eu pendant long-temps pluſieurs comptoirs dans ce royaume. Ils en ont même encore aujourd'hui, mais beaucoup moins, & ce ſont les ſeuls Européens qui y commercent. Ils en tirent de l'or & des dents d'éléphants, & ont, ſous le nom

de foires, des lieux marqués, où les Caffres vont faire l'échange de leurs marchandiſes. Dans toutes ces foires, ils avoient des habitations, dont pluſieurs n'exiſtent plus. On voyoit, dans celle de Luane, une égliſe & une maiſon de dominicains, avec une ferme abondante en vaches, en riz & en volailles. Pluſieurs fontaines arroſent cette même contrée, & y répandent la fertilité & la fraîcheur. On portoit beaucoup d'or à la foire de Bocuto, & l'on y trouvoit auſſi quantité de rafraîchiſſements, & toujours un couvent & une égliſe de jacobins.

Le bourg de Maſſapa, où ſe tenoit le principal marché de l'empire, eſt encore aujourd'hui la réſidence d'un officier Portugais; & c'eſt le gouverneur de Mozambique qui le nomme, du conſentement de l'empereur. On l'appelle le capitaine des portes, parce que ce lieu eſt comme la porte, ou le paſſage qui conduit aux mines d'or. Le prince donne à cet officier le titre de ſa grande femme; & tous les ſujets du roi de Portugal qui habitent le Monomotapa, ont droit de prendre celui de

femme de l'empereur. Perſonne n'a ſu m'apprendre l'origine de ces ridicules qualifications, ni quels en ſont les privileges.

Non loin da Maſſapa, eſt une montagne très-riche en or, que les Caffres nomment Afura ou Ofur, & ſur laquelle on voit les ruines de pluſieurs édifices conſidérables. Suivant une tradition du pays, ce ſont les reſtes des magaſins de Salomon, ou de la reine de Saba, qui tirerent de cette montagne, dit-on, tout l'or dont ils enrichirent le temple de Jéruſalem. Ces bâtiments étoient de pierres enchâſſées les unes dans les autres avec beaucoup d'art. On prétend qu'ils ſont l'ouvrage des juifs qui formoient la flotte d'Ophir, & que ces édifices leur ſervoient de logements. Sans trop adhérer à cette opinion, il n'eſt pas abſolument contre la vraiſemblance de croire que Salomon étendit ſon commerce juſqu'à la côte de Sofala. En ſuppoſant que ſes vaiſſeaux partiſſent de la mer Rouge, où pouvoient-ils trouver des mines d'or plus voiſines de la Judée?

La ville de Sofala, ainſi appellée d'une riviere & d'une iſle de ce nom,

Digitized by Google

eſt la capitale d'un pays qui a dépendu long-temps du Monomotapa. Le prince qui le gouverne aujourd'hui, eſt tributaire du roi de Portugal, & fait profeſſion de la religion mahométane. Au commencement du ſeizieme ſiecle, les Portugais bâtirent ſur cette côte une fortereſſe qu'ils occupent encore, & qui les rend maîtres de tout le commerce de cette contrée. Les habitants de Sofala ſont un mêlange d'Arabes mahométans, de Caffres idolâtres, & de chrétiens Portugais. Ces derniers poſſedent encore les forts de Tété, d'Inhaquea, & celui de Sena, que j'ai déjà nommé: c'étoient comme autant de riches comptoirs, où ſe faiſoit autrefois le plus gros négoce de toute l'Afrique.

Une partie de ces foires, ainſi que celles de Dambarari & de Longoé, ont été ruinées par les Caffres, qui, s'étant révoltés à la fin de l'autre ſiecle, maſſacrerent un grand nombre de Portugais, tant pour venger, diſoient-ils, les injuſtices de ces étrangers envers l'empereur, qui les aimoit comme ſes enfants, & leurs cruautés envers les Caffres, qui les traitoient comme leurs

freres, que pour les punir de s'être trop fait aimer des femmes du pays; car, quoique peu délicats en amour, ces peuples ne laiſſent pas d'être ſuſceptibles de jalouſie. Ils ſont ſur-tout infiniment choqués de voir ces mêmes femmes leur préférer les Européens, dont la couleur leur paroît inſipide. On nous a conſervé le diſcours que fit un de ces Caffres à ſes camarades, pour les exciter à la révolte. Cet homme, qui avoit été eſclave des Portugais, s'étoit fait chrétien ſous le nom de Moïſe, & avoit, par des ſervices eſſentiels rendus à ſon maître, obtenu ſa liberté. Touché de voir ſes compatriotes dans l'oppreſſion, il leur adreſſa cette harangue, qui peut bien, en paſſant par les mains de l'hiſtorien, avoir acquis quelques ornements qu'elle n'avoit point dans la bouche du negre. Pour rendre la vérité plus agréable, on aime à y mêler de la fiction. Quoi qu'il en ſoit, voici ce diſcours.

« Compagnons d'armes & freres d'infortunes, ſi vous aviez eu moins à ſouffrir de vos perſécuteurs, j'aurois pu jouir tranquillement du repos qui m'étoit accordé; mais en vain me

ſuis-je vu délivré de l'eſclavage ; je n'ai point trouvé de douceur dans la liberté, parce qu'en l'obtenant, j'ai ceſſé de participer à votre miſere. Tandis que j'étois au même rang que vous, vil & miſérable avec mes freres, je n'avois pas aſſez de ſentiment pour réfléchir ſur notre malheureux ſort ; mais dix années de liberté m'ont mis en état d'en mieux juger. Je ne les ai point employées à mener, comme nos oppreſſeurs, une vie honteuſe & mépriſable, dans le luxe & dans la molleſſe, mais à m'inſtruire de leur art, pour vous les faire connoître, & m'aſſurer moi-même que ce n'eſt point la différence du génie, mais l'éducation & le ſeul haſard, qui donnent aux blancs cette ſupériorité dont ils abuſent pour mépriſer les noirs, & pour les fouler aux pieds. Mais quelle eſt donc cette ſupériorité dont leur orgueil ſe vante ? Quel avantage prétendent-ils tirer de leur fade & dégoûtante blancheur, ſur la couleur noble & majeſtueuſe que nous avons reçue de la nature ? Si la délicateſſe eſt un mérite, nous avons la peau auſſi douce que leur velours.

Eſt-il queſtion des qualités vraiment viriles? Conſidérez vos tailles & vos forces: en quoi vous ſurpaſſent-ils? Qu'un blanc expoſe ſon viſage aux vents ou à la chaleur du midi, y reſtera-t-il comme nos plus foibles enfants? Non, il ſentira auſſi-tôt quelque défaillance de cœur; il ſe plaindra d'être ſuffoqué par l'air, & brûlé par le ſoleil.

„ L'unique avantage de ces fiers tyrans, eſt d'être en effet plus heureux que nous. Ce c'eſt pas qu'ils ſoient plus ſages; mais ils ont plus d'art & d'induſtrie. Ils ne ſont pas plus braves; mais ils ont plus de finiſſe & d'artifice. Quand j'ai commencé à lire, j'ai appris, dans le plus ſaint de leurs livres, que tous les hommes ſont l'ouvrage d'un même créateur, les deſcendants d'un même pere, & naiſſent tous avec la même liberté & les mêmes droits. C'eſt pourtant cette liberté, que de cruels oppreſſeurs veulent nous ravir, en introduiſant parmi nous l'eſclavage, le plus grand des outrages que l'homme puiſſe faire à la nature. Ils n'ont quitté leur patrie que pour venir dévaſter la

nôtre, ou, s'ils nous laiſſent encore la vie, c'eſt qu'il leur eſt plus utile de nous réduire à la ſervitude. A peine ils ont connu la route qui conduit à nos contrées, que la terre n'a plus été, pour ainſi dire, qu'un vaſte magaſin, où des négociants barbares ont mis à l'encan juſqu'à l'homme même, & ont formé le plus nouveau & le plus monſtrueux des commerces, en l'échangeant contre un vil métal. La ſervitude, tel qu'un volcan deſtructeur, a deſſéché, brûlé, englouti toutes les côtes de notre continent; la liberté ramenera à ſa ſuite l'abondance & le bonheur. Qu'on la rappelle dans ces climats, & bientôt une population heureuſe remplira ces immenſes déſerts, où l'on ne voit aujourd'hui que des eſclaves, des bêtes féroces, & quelques Européens, ſouvent plus féroces qu'elles. L'homme eſt né libre: il eſt homme; voilà le titre de ſa liberté: titre inaltérable, titre ſupérieur aux attentats de la force, & au pouvoir des loix inhumaines, établies par ces cruels perſécuteurs. Ils nous croient d'une eſpece inférieure à la leur; mais qu'ils apprennent que la

Digitized by Google

plupart de nous ſont dignes de commander à leurs tyrans, & d'être les modeles de leurs maîtres. Intrépides dans les tourments, j'ai vu les bourreaux déchirer leurs membres, ſans altérer les traits de leur viſage. Braves dans les combats, ils ont verſé leur ſang pour ces mêmes Européens qui les accabloient du poids de leurs fers.

„ J'ai lu dans le même livre, qui eſt la ſource de la religion des blancs, qu'un peuple, cher à ce ſouverain maître, s'étant trouvé réduit à l'eſclavage ſous des perſécuteurs tels que les vôtres, ingrats, fiers & ſans pitié, un homme, choiſi miraculeuſement, lui fit ouvrir les yeux ſur ſon infortune, & ſervit heureuſement à ſa délivrance. Cet homme, que je me ſuis propoſé pour modele, portoit le même nom que moi. Tout ce que vos tyrans vous ont fait eſſuyer & vous préparent encore, ſe fait ſentir à mon cœur; & voilà l'héritage que vous allez laiſſer à vos enfants! Malheureux innocents, pourquoi nous réjouiſſons-nous à votre naiſſance? Pourquoi ſouriez-vous à vos peres? Ils ne vous mettent au

Digitized by Google

monde que pour vous rendre misérables. Des peres plus heureux leguent à leurs fils des trésors, de la fierté & de l'indolence : tel est l'héritage de nos persécuteurs. Nous n'avons à transmettre à notre postérité, que la honte de laisser après nous une race infortunée pour succéder à nos miseres. Mais ne pensons plus à ce que nous avons souffert ; songeons à ne pas souffrir plus long-temps.

„Au centre de ces montagnes inaccessibles, & dans l'épaisseur de ces bois impénétrables, nous n'avons rien à craindre de nos ennemis, si nous ne nous lassons pas de veiller à notre défense. Nous ne manquerons ni de pâturages pour nos troupeaux, ni de champs propres à nous fournir des aliments, lorsque le feu aura découvert la surface de ces lieux incultes. Si nous avons d'autres besoins, nous savons où trouver des passages pour entreprendre hardiment des incursions. Nous fondrons sur les habitations des blancs, & nous reviendrons chargés de leurs dépouilles : mais commençons par nous mettre à couvert de leur malice & de

leur cruauté : penſons moins à tirer vengeance de nos maux paſſés, qu'à cimenter les fondements de notre liberté & de notre repos. L'avarice des Européens ne nous enviera pas la poſſeſſion de ces déſerts, où nous aurons beſoin, pour la ſûreté & l'entretien de notre vie, d'avoir recours à tous les arts qu'ils nous ont appris. C'étoit pour augmenter nos peines, & pour nous rendre utiles à leurs plaiſirs, qu'ils nous communiquoient ces connoiſſances ; la juſtice & la bonté du ciel les fera ſervir à notre bonheur. Le fer ne nous manque point pour les armes ; mais nous avons une voie plus courte de nous en procurer ; c'eſt de recevoir ſi bien ceux qui oſeront nous attaquer, que nous leur ôtions le pouvoir de la fuite, & que, juſqu'aux armes qu'ils apporteront pour notre ruine, tout devienne utile à notre défenſe.

„ Prenons poſſeſſion de ce vaſte terrein, qui ſera déſormais notre partage, & diviſons-le entre nous, ſans préférence & ſans jalouſie. Défrichons nos terres, cultivons-les pour nous & notre poſtérité. Mais penſons d'abord à nous

faire des loix : une juſte ſoumiſſion doit paroître douce, en ſortant d'une injuſte tyrannie. Si nos ennemis entreprennent de nous forcer dans cette retraite, qu'ils nous trouvent à l'épreuve de leurs efforts ; & s'ils nous y laiſſent en paix, faiſons-leur confeſſer, par notre tranquillité, que nous ſommes auſſi bons qu'ils nous ont été cruels. Ils manquent de beſtiaux ; nous ſerons bientôt en état de leur en fournir, s'ils conſentent à nous donner en échange mille choſes qu'ils peuvent nous accorder ſans s'appauvrir : leur intérêt ſera toujours de nous les offrir de bonne grace, plutôt que de nous mettre dans la néceſſité de les emporter par la force „.

La haine des Caffres pour les Portugais, leur a fait abandonner toutes les côtes, qui ſont aujourd'hui preſque déſertes. Ils ſe ſont retirés dans l'intérieur des terres, où on les dit très-nombreux. Ils continuent néanmoins à commercer avec les Européens ; & ce ſont toujours les productions du pays, c'eſt-à-dire, de l'or, de l'ivoire, de l'ambre & des eſclaves, que ces Afri-

cains donnent en échange pour des ſoies & des toiles des Indes, dont ils compoſent leur parure ordinaire. L'agriculture & le ſoin des troupeaux ſont les principales occupations de la plupart de ces peuples. Le riz, le bled d'inde, les légumes, ſont les denrées qu'ils cultivent avec le plus de ſoin. Leur vie eſt ſimple & frugale, & il y a auſſi peu de délicateſſe dans le choix que dans la préparation de leurs aliments. On aſſure même qu'ils mettent les ſouris au rang des mets les plus friands, & les eſtiment autant qu'une perdrix ou un lapin.

Les royaumes de Mongas, de Manica, de Sabia & d'Inhambana, faiſoient autrefois partie de celui de Monomotapa, dont ils ont depuis longtemps ſecoué le joug. Les états de Mongas s'étoient déjà détachés de l'empire, lorſque les Portugais y arriverent. François Barreto, nommé par la cour de Liſbonne pour la recherche des mines, prit cette route pour pénétrer juſqu'à celles de Butua, qu'on lui dit être les plus abondantes. Il envoya des ambaſſadeurs au roi de Monomotapa,

Celui-ci, loin de les traiter comme ceux des autres princes, qui ne ſe préſentoient devant lui qu'à genoux, & ſe proſternoient juſqu'à terre devant ſon trône, les reçut avec une diſtinction extraordinaire. Le prétexte de cette ambaſſade fut de lui demander la permiſſion de le venger du roi de Mongas, qui s'étoit révolté contre lui; mais le vrai motif étoit d'obtenir un paſſage par ſes états, pour arriver juſqu'aux mines. L'empereur y conſentit, & fit offrir à Barreto une armée qu'il refuſa. Celle des Portugais, compoſée de cinq ou ſix cents hommes, parmi leſquels il y avoit beaucoup de nobleſſe, eut fort à ſouffrir de la faim & de la ſoif durant cette marche. Elle trouva les habitants de Mongas ſous les armes, & diſpoſés à la recevoir. Barreto fit avancer ſon artillerie au front de ſa troupe. L'ennemi s'approcha d'un air ferme; ſon ordre de bataille formoit un croiſſant. Une vieille femme, célebre parmi ce peuple, par la profeſſion qu'elle faiſoit de la magie, s'avança hors des rangs, & jeta quelques poignées de pouſſiere vers l'armée Portugaiſe, en aſſurant les Caffres

que cette poudre ſeule leur garantiſſoit la victoire. Barreto, ſachant combien la ſuperſtition a de pouvoir ſur les negres, chargea un de ſes canoniers de pointer vers cette vieille; & ſes ordres furent exécutés avec tant de bonheur, qu'on la vit voler auſſi-tôt en mille pieces, à la grande ſurpriſe des Caffres, qui la croyoient invulnérable. L'ennemi continua de s'approcher, mais ſans ordre, & fit pleuvoir une grêle de fleches & de dards. Les Portugais répondant, ſans s'ébranler, à coups de canons & de fuſils, n'eurent pas beſoin de recommencer ſouvent pour lui faire tourner le dos. Il ne leur en coûta que deux hommes, & ils laiſſerent ſix mille negres ſur le champ de bataille.

Le roi de Mongas demanda la paix, & envoya des ambaſſadeurs à Barreto. Ceux-ci, qui ne connoiſſoient point les chameaux, virent un de ces animaux dans le camp des Portugais, & témoignerent beaucoup d'étonnement & de crainte. Le général prit avantage de l'un & de l'autre, pour leur dire qu'il avoit un grand nombre de ces bêtes terribles, & qu'il

ne les nourriſſoit que de chair humaine; qu'ayant déjà dévoré les ſix mille Caffres qui avoient péri dans le combat, elles le faiſoient prier par ce meſſager de ne pas conclure la paix, parce qu'elles craignoient de manquer de nourriture. Les ambaſſadeurs, effrayés de ce diſcours, ſupplierent Barreto d'engager ſes chameaux à ſe contenter de viande de bœuf, dont ils promirent de leur envoyer une ample proviſion. Il ſe rendit à leurs prieres, & leur accorda des conditions qui rétablirent la tranquillité dans le pays.

On nous préſente une partie des habitants du Monomotapa, & des royaumes voiſins, comme des hommes féroces, qui, ſans aucune connoiſſance du vrai Dieu, & livrés à la plus aveugle ſuperſtition, menent une vie errante & ſauvage, dans des campagnes ſablonneuſes ou déſertes. Ils ont le teint extrêmement noir, le nez écraſé, de groſſes levres, & le viſage difforme. Ils parlent un langage groſſier, vont preſque nuds, ſe nourriſſent de reptiles, & portent même quelquefois la barbarie juſqu'à ſe repaître de chair humaine.

Digitized by Google

On n'eſt point encore parvenu à connoître tous les peuples qui habitent l'intérieur de l'Afrique. Il y a des contrées immenſes dont on ſait à peine le nom, & d'autres où l'on n'a jamais pénétré. La férocité des habitants, l'ardeur brûlante du climat, la ſtérilité des déſerts, l'avidité des campagnes, la difficulté des chemins, la multitude innombrable d'animaux furieux, qui font à l'homme une guerre cruelle, en ont, de tout temps, éloigné les voyageurs. Ils ſe ſont bornés à la viſite des côtes, & n'ont guere ſuivi que le cours des fleuves navigables. Je n'ai pas cru devoir m'engager plus avant dans cette même région; & après avoir redeſcendu le Zambeſé, côtoyé le royaume de Sofala, traverſé une partie de la terre des Caffres, je ſuis arrivé, par le pays des Hottentots, au cap de Bonne-Eſpérance.

Il n'y eut, durant ce voyage, d'événements extraordinaires que la cérémonie du baptême de mer, dont je ne crois pas encore vous avoir parlé. Cet uſage bizarre eſt d'un établiſſement immémorial dans certains endroits, tels que le détroit de Gibraltar, la

la ligne, &c. Tous les étrangers qui paſſent dans ces lieux pour la premiere fois, ſont obligés de s'y ſoumettre ; & voici de quelle maniere il ſe pratique. Les matelots ſe déguiſent de diverſes façons : l'un ſe noircit le viſage ; l'un ſe fait un maſque de pâte ; d'autres paroiſſent armés de mouſquets, d'épées, de hallebardes, de broches & de poëlons. Le pilote, pour ſe diſtinguer, tourne la doublure de ſon habit en dehors, ou ſe met en robe de chambre, & prend en maniere d'écharpe, la premiere guenille qui ſe préſente. Dans cet équipage groteſque, il monte ſur le tillac, ſe place dans un fauteuil ; & l'on apporte devant lui une cuve remplie d'eau, avec un bâton qui la traverſe, & dont les deux bouts ſont ſoutenus par deux matelots. Le pilote, tenant en main ſon livre de cartes géographiques, ſomme tous ceux qui n'ont point encore fait le voyage, de paroître devant lui, & leur fait faire ſerment ſur le livre, que toutes les fois qu'ils paſſeront par ce même lieu, ils feront obſerver cette cérémonie. Il les fait enſuite aſſeoir ſur le bâton ; & pen-

dant ce temps là on leur préſente un baſſin, dans lequel ils mettent quelques pieces d'argent. S'ils refuſent ce petit tribut, les deux matelots lâchent le bâton qu'ils ſoutiennent ſur la cuve, & les laiſſent tomber dedans. On a ſoin de les y arroſer encore de quelques ſeaux d'eau; mais on ſe contente, pour les perſonnes de diſtinction qui rachetent leur liberté par un préſent, de leur faire une petite croix ſur le front, & de les arroſer de quelques gouttes d'eau. Perſonne n'eſt exempt de cet uſage; & on raconte qu'Henri IV, paſſant de Saint-Malo à la Rochelle, ne fit pas de difficulté de s'y ſoumettre.

Les nations qui peuplent les côtes de Sofala & les pays des Caffres, ont différents noms; mais preſque tous ont les mêmes mœurs, les mêmes coutumes, la même figure. Les habitants de la terre de Natal, ainſi nommée, parce que Vaſco de Gama, qui en fit la découverte, s'en approcha le jour de Noël, ſont fort noirs. Ils ont la taille médiocre, mais bien proportionnée; les cheveux crépus, le nez ni plat, ni trop relevé, les dents très-blanches, & la

Digitized by Google

phiſionomie agréable. On vante leur agilité & leur ſoupleſſe ; mais la fertilité naturelle de leur pays les rend extrêmement pareſſeux. Ce qu'on dit de leur paſſion pour la danſe eſt incroyable. Un jour qu'ils étoient aſſemblés près d'une riviere, où un vaiſſeau Anglois étoit à l'ancre, un homme de l'équipage deſcendit, & ſe mit à battre du tambour. Auſſi-tôt tous les Caffres de l'un & de l'autre ſexe ſe mirent à danſer ; & le bal dura ſi long-temps, qu'excédés de fatigue, ils prierent le tambour de finir. Les Hollandois ont acheté la terre de Natal, pour aggrandir leurs poſſeſſions au ſud de l'Afrique. Les habitants de ce pays ſont en commerce avec les corſaires de la mer rouge, qui leur apportent, en échange, des étoffes de ſoie pour de l'ivoire. Ils revendent ces étoffes pour des commodités de l'Europe, aux vaiſſeaux qui relâchent ſur leurs côtes. Leur choix tombent ordinairement ſur du goudron, des ancres & des cordages, dont ils font d'autres échanges avec les mêmes corſaires. La ſoie, qu'ils ne peuvent vendre aux Européens, ils la portent aux Caffres du

Monomotapa. La polygamie eſt en uſage parmi eux ; & les femmes s'achetent comme les animaux. On donne ordinairement deux vaches pour une femme ; mais quelquefois on a deux femmes pour une vache.

En pénétrant plus avant dans l'intérieur de l'Afrique, on rencontre les Anzikois. On nous repréſente ces peuples comme des gens vifs, agiles, belliqueux, qui ne combattent qu'à pied, & ſe ſervent d'arcs, de fleches, de haches & de couperets. Ils fabriquent des étoffes de fil de palmier, & de diverſes ſortes de ſoies. Leur commerce principal ſe fait en eſclaves de leur nation, & en dents d'éléphants. On aſſure qu'ils ont de la droiture & de la bonne foi ; qu'ils pratiquent la circonciſion, quoiqu'idolâtres ; mais qu'ils ſont anthropophages, & qu'ils expoſent la chair humaine dans leurs marchés, comme on vend celle de veau, de mouton, ou de bœuf dans nos boucheries. Ils mangent les priſonniers qu'ils font à la guerre, & tuent même leurs propres eſclaves, lorſqu'ils les jugent aſſez gras. On en voit qui, fatigués de la vie, ou ſeulement par le

mépris qu'ils en font, s'offrent avec ces mêmes eſclaves, pour être dévorés par leurs princes. Le peuple a la tête & les pieds nuds, & ne couvre que le milieu du corps. Les nobles, car ces barbares en ont comme nous, portent des bonnets, & ſont vêtus de ſoie ou de toile. On appelle aujourd'hui Monſals la nation des Anzikois, nom qu'elle tire de ſa capitale, placée ſous l'équateur. Cette ville n'a de remarquable, m'a-t-on dit, que le palais royal, qui paſſe pour être aſſez bien bâti. On aſſure que le ſouverain compte treize autres rois parmi ſes vaſſaux. Il porte le titre de grand Makoko, qui eſt auſſi le nom de ſon royaume.

Les Jaggas, voiſins des Anzikois, occupent, dans l'intérieur de l'Afrique, des régions immenſes, & forment un peuple très-puiſſant. Ces gens ſont noirs & forts laids; & les cicatrices qu'ils ſe font au viſage, les rendent encore plus difformes. Ils augmentent cette laideur, par l'habitude qu'ils ont de ne montrer que le blanc des yeux, quand on les regarde en face. Ils vont tout-à-fait nuds, ne reſpirent que le bar-

barie, & préferent la chair humaine à tout autre aliment. Ils vivent dans les forêts, ſont errants comme les Arabes, ne plantent ni ne ſement, & ne tirent leur ſubſiſtance que de leurs rapines. Ils ne campent jamais ſans ſe fortifier, lors même qu'ils n'ont qu'une nuit à paſſer dans un même lieu. Ils emploient à cet uſage les arbres que le pays leur offre. Une partie de l'armée s'occupe à les abattre, & l'autre à les tranſporter. Leur retranchement eſt un enclos circulaire, percé de douze portes, dont chacune eſt confiée à la garde d'un capitaine. Le général eſt logé au centre dans un enclos particulier, avec une bonne garde. Les huttes des ſoldats ſont ſerrées l'une contre l'autre. Ils placent leurs armes à la porte; de ſorte qu'à la moindre alarme, ils ſe trouvent prêts à combattre.

Ces peuples ne ſe plaiſent que dans les lieux où croiſſent les palmiers, parce qu'ils aiment avec paſſion les fruits & le vin qu'ils retirent de ces arbres. Leur méthode, pour en exprimer le jus, eſt de les couper par la racine, & de laiſſer le tronc à terre

pendant plusieurs jours. Ils font ensuite deux trous, l'un au milieu, l'autre au sommet, d'où il sort chaque jour pendant près d'un mois, quatre ou cinq pintes de liqueur ; après quoi l'arbre se desseche & périt. Dans tous les lieux où les Jaggas se proposent de faire quelque séjour, ils abattent ainsi les palmiers, pour avoir du vin, & ruinent en peu de temps toute une contrée.

Les femmes des Jaggas se parfument le corps de musc, & mêlent des coquilles parmi leurs cheveux. Leurs bras, leurs jambes & leur cou, sont chargés d'anneaux, & c'est une beauté parmi elles, d'avoir quatre dents de moins, deux en haut & deux en bas. Celles qui n'ont pas le courage de se les arracher, sont si peu estimées, qu'on ne veut ni boire ni manger avec elles. Ces femmes sont d'une extrême fécondité ; mais lorsqu'elles accouchent dans les camps, leurs maris égorgent les enfants qu'elles mettent au monde, afin de s'épargner la peine & l'embarras de les élever. Pour réparer cette perte, ils prennent dans leurs courses, de jeunes garçons & de pe-

tites filles, qu'ils regardent comme leurs propres enfants, & dont ils tuent les peres & meres, pour les manger. Ils traînent cette jeuneſſe avec eux, & mettent à ces captifs un collier, que ceux-ci ſont obligés de porter, juſqu'à ce qu'ils aient tué un ennemi, & préſenté ſa tête au grand Jagga. Ils ceſſent alors d'être eſclaves, & ſe dépouillent de la marque de leur ſervitude; ils ſont déclarés ſoldats, & membres de la nation.

Ces peuples donnent à leur ſouverain le nom de Kaſſangi; c'eſt un titre d'honneur, qui répond à celui de Grand-Seigneur, que prend le chef de l'empire Ottoman. On l'appelle auſſi le grand Jagga, comme l'autre le Grand Turc; & tous les ans ſes ſujets célebrent le jour de ſa naiſſance par une fête cruelle. Ils ſe raſſemblent dans une plaine, & forment un cercle autour de pluſieurs arbres, ſur l'un deſquels on dreſſe un échafaud. Le monarque va s'y placer, avec les principaux ſeigneurs de ſa cour. On lie au tronc d'un de ces arbres, un des plus furieux lions du pays. Dès que le prince eſt aſſis, les cris du peuple ſe font enten-

Digitized by Google

dre ; après quoi, ſur un ſignal qui ordonne tout d'un coup le ſilence, on lâche le lion, en lui coupant la queue pour augmenter ſa fureur. La vue d'une ſi nombreuſe aſſemblée lui fait d'abord pouſſer quelques rugiſſements ; mais ne voyant aucun moyen d'échapper, il ſe jete au milieu de la foule, & déchire les premiers qui ſe préſentent. Le peuple, au lieu de fuir, s'avance ſans armes pour tuer l'animal, & regarde comme un bonheur, de périr dans ce combat aux yeux du ſouverain. Le lion ſuccombe enfin ſous les efforts de la multitude. Les ſurvivants mangent les morts ; & faiſant retentir l'air de leurs acclamations, ils accompagnent le prince juſques chez lui par des cris de vive le roi. Tous les habitants, en état de voyager, ſont obligés d'aſſiſter à cette fête barbare.

Le général des Jaggas entretient dans ſes troupes une exacte diſcipline. Ceux qui, dans une action, ſe conduiſent mal, ſont condamnés à mort, & mangés par leurs camarades. Chaque jour ce prince, monté ſur un échafaud, fait une harangue à ſes ſujets, pour les exhorter à la bravoure. Sa pa-

rure a quelque choſe de ſingulier : il porte dans ſes cheveux pluſieurs rangs de coquillages ; & autour des reins & des cuiſſes, une pagne d'étoffe de palmier, à laquelle pendent des œufs d'autruche. Un morceau de cuivre, long de deux pouces, lui traverſe le nez ; & le même ornement eſt à ſes oreilles. Son corps eſt marqué de diverſes figures, & frotté tous les jours avec de la graiſſe. La noirceur de ſon viſage eſt déguiſée par des vernis rouges & blancs. Il eſt accompagné de vingt ou trente femmes, continuellement occupées à le ſervir, & qui, entre pluſieurs hommages qu'elles lui rendent, ſe jettent à genoux toutes les fois qu'il boit, battent des mains, & chantent quelque air de leur muſique.

Le grand Jagga n'entreprend aucune affaire importante, ſans conſulter ſes dieux, auxquels il immole, dit-on, des victimes humaines. Il fait ces ſacrifices au lever du ſoleil, aſſis ſur un eſcabelle, & la tête couverte d'un bonnet orné de plumes de paon. Il eſt aſſiſté de deux prêtres, qui paſſent pour ſorciers, & d'une cinquantaine

de femmes qui l'entourent, & ont chacune à la main une queue de cheval, qu'elles font voltiger en chantant. Derriere elles, se tient une troupe de musiciens qui les accompagnent de leurs instruments. Au centre du cercle, on allume un grand feu, sur lequel on met des poudres blanches dans un pot de terre. Les prêtres s'en servent pour peindre le front, les tempes, l'estomac & le ventre du monarque, & lui présentent ensuite une hache, en lui recommandant de ne pas ménager les ennemis. Aussitôt on lui amene un enfant mâle qu'il tue avec cette arme. Il frappe quatre hommes de la même maniere; & s'ils ne reçoivent pas la mort du premier coup, ils sont conduits hors du camp, & achevés par d'autres mains. On immole dix vaches dans ce sacrifice, & autant de chevres & de chiens. Le feu est arrosé de leur sang, & la chair dévorée avec de grands cris de joie.

Les funérailles des Jaggas sont aussi barbares que leurs sacrifices; car on enterre avec le mort, deux de ses femmes, qu'on fait asseoir à ses côtés. On lui accommode proprement les

cheveux ; on le lave, on l'embaume, & on le pare de ſes plus beaux habits. On met avec lui, dans le caveau, ſes armes & tous les uſtenſiles qui ont ſervi à ſon uſage. Chaque mois, les parents s'aſſemblent ſur la tombe, & font des libations de ſang de bouc & de vin de palmier. Cette cérémonie s'obſerve auſſi long-temps qu'il reſte dans le monde quelqu'un de la famille.

Ce que je viens de dire des Jaggas, je le tiens de gens qui ont voyagé parmi eux. Nous avions à bord un prêtre Portugais, qui s'étoit propoſé de les convertir ; mais ſon zele ne put tenir contre les mauvais traitements qu'ils lui firent eſſuyer. Il prétend connoître tous les peuples d'Afrique, & les diſtinguer par leur couleur plus ou moins noire, ſuivant qu'ils ſont plus ou moins éloignés de l'équateur. " Depuis le tropique du cancer, nous dit-il, juſqu'à celui du capricorne, cette partie du monde eſt peuplée d'habitants noirs, demi-noirs & baſanés. Les ſentiments ſont partagés ſur la cauſe de cette diverſité ; pour moi je ne l'attribue qu'au

climat. Tous les hommes ſont ſortis du même pere, & étoient originairement blancs. La noirceur des negres eſt donc une qualité purement accidentelle, qui n'a aucun principe intrinſeque. Ce fut le premier ſujet d'étonnement qui ſe préſenta à l'eſprit des voyageurs, lorſqu'ils commencerent à arriver dans ce pays; & leur admiration s'étant communiquée aux ſavants de l'Europe, on vit naître là-deſſus des conjectures & des diſputes ſans nombre.

„Les uns, pour expliquer ce phénomene, ont eu recours à la boiſſon de certaines eaux, qui ont la vertu, dit-on, de produire cette couleur, telles que ces deux fontaines de Béotie, dont l'une blanchiſſoit, & l'autre noirciſſoit les moutons; mais cette opinion ſe détruit d'elle-même. D'autres prétendent que ce changement de couleur a pu ſe faire par la force de l'imagination des meres, comme autrefois, par l'induſtrie de Jacob, les brebis de Laban portoient des agneaux diverſement colorés. Ce ſentiment, qui fait un principe général & permanent d'une cauſe particuliere & accidentelle, n'eſt

pas plus ſoutenable que le précédent.

„ Ceux qui attribuent la noirceur des negres à la malédiction donnée à Chanaan, ſe trompent de même ; car ſa poſtérité ſe renferma dans la Syrie, où elle ne produiſit aucun noir. D'autres enfin, penſent que cette race deſcend de Caïn ; & que cette couleur qui étoit le ſigne de la malédiction prononcée contre ce fameux fratricide, s'eſt perpétuée ſur ſes deſcendants, qui n'ont point péri par le déluge. En accordant quelque apparence de vérité à ces chimeres, comment l'effet du crime ſe ſeroit-il tranſmis à la poſtérité des coupables, ſi l'on ne ſuppoſe auſſi que leurs femmes devinrent noires comme eux ? Leurs enfants auroient été mulâtres ; & ſi l'on veut qu'ils ſe fuſſent toujours mariés entr'eux, ils auroient produit à la fin une race blanche, plutôt qu'une poſtérité de negres. D'ailleurs, quelques-unes de ces opinions ſont contraires à l'écriture, qui dit poſitivement que tout le genre humain vient des enfants de Noé. Les negres même ſavent l'hiſtoire du déluge univerſel ; & c'eſt le

ſeul fait de l'antiquité qui ſe ſoit conſervé parmi eux.

„ Qu'eſt-ce donc qui a pu produire ces générations nombreuſes d'hommes noirs, qui peuplent preſque tout le continent de l'Afrique ? Je le répete, dit notre prêtre Portugais, c'eſt le climat, c'eſt le ſoleil, ſous leſquels les deſcendants de Noé ſont venus s'établir. La nature de l'homme n'a pu ſe changer auſſi eſſentiellement d'elle-même, ſans le concours des cauſes phyſiques. Les Portugais, dont la poſtérité exiſte encore aujourd'hui en Afrique, commencerent à y fixer leur demeure vers le milieu du quatorzieme ſiecle. Ils peuplerent les iſles, les côtes & les bords des rivieres, depuis le Cap Blanc juſqu'au Cap Verd ; ils n'étoient point noirs alors, ils étoient ſemblables au reſte de leur nation. Ceux qui s'établirent dans les iſles, où ils ſont reſtés de pere en fils depuis trois ſiecles, n'ont point changé ; ils ne ſont qu'un peu plus baſanés. Ceux des côtes d'Afrique, plus voiſins de la zone torride, frappés des influences du ſerein, du climat, de la réverbération du ſoleil ſe ſont vus, après quelques géné-

rations, auſſi noirs que les naturels du pays, & n'en furent diſtingués que par leur langage, leurs coutumes, leur religion. Les aliments & les exhalaiſons du ſol peuvent auſſi contribuer à produire ce phénomene. Les négrillons nouveaux nés, reſſemblent en tout aux enfants des blancs, à l'exception d'un filet noir qui borde l'extrêmité des ongles, & d'une petite tache de pareille couleur au bout du ſcrotum. Ces marques ſont un ſigne certain que l'enfant ſera noir; & les peres negres, qui ſoupçonnent la fidélité de leurs femmes, n'ont pas beſoin d'autres preuves, pour abandonner les enfants comme ne leur appartenant pas, dès qu'ils naiſſent ſans ce ſigne diſtinctif. Cette tache eſt griſe chez les Indiens, & d'un rouge pâle chez les Mulâtres. Le corps des négrillons eſt blanc les huit premiers jours: leur peau commence par brunir, & devient tout-à-fait noire.

„ Mais, me dira-t-on, ſi le climat produit des phénomenes ſi ſinguliers, pourquoi les negres, tranſportés dans d'autres pays, y conſervent-ils leur couleur, eux & leur poſtérité, lorſqu'ils ne s'allient point avec les blancs? Je

réponds qu'il n'eſt pas vrai, qu'ils gardent cette même noirceur ; & que dès la ſeconde génération, les uns n'ont plus que la couleur de maron, les autres celle de café ; parce que l'air agit ſur eux autrement que ſous la zone torride. Il eſt certain, & d'une expérience reconnue, que les enfants nés de parents noirs, ſoit en France, ſoit en Amérique, perdent d'une maniere ſenſible, d'une génération à l'autre, une grande partie de la couleur de leurs peres ,,.

Vous verrez, Madame, avec plaiſir, de quelle maniere notre prêtre Portugais étoit reçu chez la plupart des rois negres, dont il parcouroit les états. " Ces princes, nous diſoit-il, ne ſont pas mieux logés que leurs ſujets. Leurs caſes ſont de jonc & de paille ; ils en ont ſeulement un plus grand nombre. J'en traverſois toujours ſept ou huit, avant que d'arriver à celle où ſe tenoit le monarque ou la ſouveraine ; car ici les femmes régnent au défaut des princes mâles. Je leur étois préſenté par leur miniſtre. Jugez ce que c'eſt que ces miniſtres, ces ſouveraines, ces monarques, par ce ſeul trait. On vient

dire à un officier François du Sénégal, que la reine de Cayor, qui a fait deux lieues à pied pour le voir, eſt dans ſon anti-chambre. Eh bien, répond le François, qu'on lui donne un verre d'eau-de-vie, & qu'on la renvoie.

„ Admis à l'audience du prince, on me demandoit par un interprete, le motif de ma viſite ? Celui-ci diſoit ma réponſe au miniſtre, qui la rendoit au roi. Quand on avoit ceſſé de parler, le prince faiſoit venir ſes femmes, & me les préſentoit, ainſi que toute ſa cour. Alors on s'aſſeyoit, la favorite ſur une chaiſe de bois, à la droite du monarque, le miniſtre à la gauche, & moi en face, ſur une chaiſe ſemblable. L'interprete étoit debout ; & les courtiſans, aſſis ſur des nattes, faiſoient un cercle autour de nous. Les autres femmes, auſſi debout formoient un ſecond cercle, & les officiers diſtingués, un troiſieme. On apporte enſuite les préſents. On les a d'abord annoncé au miniſtre, qui, avant tout, en a informé ſa majeſté. Les miens étoient quelques bouteilles d'eau-de-vie, dont je goûtai le premier, pour prouver à tout ce beau monde, que la liqueur n'étoit

pas empoisonnée. Après en avoir bu, je la présentai au roi, qui la donna à son ministre, & celui-ci aux autres; de maniere qu'à chaque coup que le prince buvoit, il falloit une nouvelle bouteille, mise à l'épreuve comme la premiere. La conversation s'égayoit à mesure que les bouteilles se vuidoit; & le roi, par mille protestations d'amitié, me promettoit d'épouser les intérêts de ma nation. Pourvu qu'il y eût assez d'eau-de-vie pour lui & pour toute sa cour, on obtenoit tout ce qu'on desiroit. Les femmes ne veulent pas être oubliées dans les présents; mais peu de chose les contente: quelques mouchoirs des Indes en font les frais.

„ Plusieurs de ces princes Africains sont entrés avec moi en conversation sur la religion; & ils finissoient toujours par me dire que, si le christianisme permettoit la pluralité des femmes, ils ne se feroient aucune peine de l'embrasser. C'est le seul article de notre loi qui les arrête. J'ai même trouvé des reines qui n'y voyoient pour elles, d'autre difficulté, que l'obligation de s'en tenir à un seul homme. Et si cet homme tombe malade, me

disoient-elles; si cet homme.... Ah! votre religion n'a pas tout prévu, n'a pas pourvu à tout, comme la nôtre „.

Je suis, &c.

Au cap de Bonne-Espérance, ce 27 Janvier 1753.

Fin du tome treizieme.

Digitized by Google

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

LETTRE CLI.

Le Paraguay.

PRincipales circonſtances de la découverte du Paraguay. *Page.* 5
Dias de Solis eſt le premier Eſpagnol qui arriva à la riviere de la Plata. 6
Sebaſtien Cabot arriva dans le même pays après Dias de Solis. *ibid.*
Ce que c'eſt que la riviere de la Plata, ſes propriétés, ſes différents noms. 7
Cabot bâtit une fortereſſe au Paraguay; aventure arrivée à la femme du commandant de ce fort, nommée Miranda. 8
Le cacique Siripa en devient amoureux; ſuites tragiques de cet amour. 9

Digitized by Google

Les Eſpagnols négligent pendant pluſieurs années, de faire des établiſſements au Paraguay. 10
L'empereur Charles-Quint y envoie Dom Pedre de Mendoze, qui fut accompagné d'un grand nombre de gens de qualité. 11
Diſcours de l'empereur à Mendoze, quand ce dernier partit pour l'Amérique. 12
Mendoze fait tracer au Paraguay le plan d'une ville qui fut nommée Buenos-Aires. 13
La ville de l'Aſſomption, capitale du Paraguay, a été fondée deux années après. *ibid.*
Les naturels du pays s'oppoſent à l'établiſſement des Eſpagnols au Paraguay. 14
Aventure ſinguliere d'une femme Eſpagnole, nommée Maldonata, dont une lionne prend ſoin, en reconnoiſſance d'un ſervice que cet animal en avoit reçu. 15
Moyens employés par les Eſpagnols du Paraguay, pour ſe concilier les habitants du pays. 16
Les Indiens du Paraguay forment le projet de ſe défaire de tous les Eſpagnols; comment ces derniers ſont inſtruits de ce complot, & le rendent inutile. 17
Comment les Indiens obtiennent leur pardon. 18
Don Alvare de Vera ſuccede à Mendoze dans le gouvernement du Paraguay; ſageſſe de ſon adminiſtration. 19
Les Guaranis, Indiens du Paraguay, ſont d'un grand ſecours à Don Alvare dans les guerres qu'il a à ſoutenir contre d'autres nations. 20
Les officiers Eſpagnols préviennent le con-

ſeil de Madrid contre le nouveau gouverneur. 20
Au milieu de leurs diſſenſions inteſtines, les Eſpagnols travaillent à l'agrandiſſement de leurs colonies. 21
Ce qu'on entend par *commendes* dans le Paraguay, & combien elles occaſionnent de mécontentement & de perſécutions contre les Jéſuites. 22
Les rois d'Eſpagne n'ont rien de plus à cœur que la converſion des Indiens du Paraguay. 24
Différents miſſionnaires ne pouvant ſuffire aux travaux apoſtoliques de ce pays, on y envoya des Jéſuites. 25
Entrée triomphante de ces peres au Paraguay; honneurs qu'ils y reçoivent de la part du gouverneur & de l'évêque. 26
Succès des travaux de ces religieux. 27
Moyens qu'ils employerent pour convertir les infideles, & former des ſociétés de ces peuples errants. 28
Les Eſpagnols prennent contre les Jéſuites des impreſſions peu favorables à ces religieux, & quelles en ſont les raiſons. 29

LETTRE CLII.

Suite du Paraguay.

Les cinq gouvernements du Paraguay, & leurs villes principales. 31
Fondation de la ville de la Plata, ſa ſitua-

tion, ſa deſcription. 32
Les Chiriguanes, ennemis irréconciliables des chrétiens, & toujours en guerre avec les Eſpagnols. 33
Origine de ces peuples, & comment ils ſe ſont établis au Paraguay. 34
Caractere des Chiriguanes. 35
Singularité de leurs uſages. 36
Parallele de ce peuple avec nous. 37
Les Chiquites, peuples voiſins des Chiriguanes, leurs uſages. 38
Mœurs & caractere de ces mêmes peuples. 39
Maniere dont ils traitent leurs malades. 40
Comment les Chiquites ont été amenés à la connoiſſance du chriſtianiſme. 41
Réponſes que quelques-uns d'entr'eux ont faites aux miſſionnaires qui vouloient les convertir. 42
Comment les Jéſuites ont civiliſé la nation des Guaranis. 43
Difficultés qu'ils ont eu à eſſuyer avec ces barbares, & de la part même des Eſpagnols. 44
Grande confiance que les rois d'Eſpagne ont dans les Guaranis. 46
Ce qu'il en coûte à ces mêmes monarques pour ſe les conſerver. 47
S'il eſt vrai que les Jéſuites ſont plus maîtres de la république des Guaranis, que les rois d'Eſpagne. 48
Quelle part ces religieux ont au gouvernement de ces peuples. 49
Comparaiſon du gouvernement de Lacédémone avec celui des Guaranis. 50

Leur joie à l'arrivée des miſſionnaires; comment ils la témoignent; combien ils leur ſont ſoumis. 51
Les Paraguéens réuſſiſſent dans tous les arts auxquels on les applique. 52
Comment on leur diſtribue leurs occupations, pour la culture des terres; & l'uſage qu'on fait de ce qu'ils recueillent. 53
L'habillement des Paraguéens, hommes & femmes. 54
Deſcription de leurs peuplades, de leurs maiſons, &c. 55
Leur maniere de vivre, ſoit pendant la paix, ſoit pendant la guerre. 56
On les exerce ſouvent pour les former à l'art militaire, & à quel deſſein. 57
On a voulu les priver des armes à feu; mais ces armes reſtent dans des magaſins, lorſque les Paraguéens ceſſent d'en faire uſage. 58
Commerce des habitants du Paraguay; comment il ſe fait, & avec qui. 59
Les meſures qu'on prend pour empêcher que ces peuples, naturellement portés à la pareſſe, ne tombent dans la diſette. 60
On ne ſouffre aucuns mendiants parmi eux, & l'on n'y laiſſe perſonne d'oiſif. 61
Le travail des femmes n'y eſt pas moins réglé que celui des hommes. 62
Comment on entretient parmi eux le bon ordre. *ibid.*
Moyens employés pour que les Paraguéens n'aient aucun commerce avec les Eſpagnols. 63
Les Paraguéens ne ſortent jamais de chez eux, qu'ils ne ſoient accompagnés d'un

missionnaire. 63
Combien les mœurs des Espagnols du Paraguay justifient ces précautions. 64

LETTRE CLIII.

SUITE DU PARAGUAY.

HARMONIE admirable qui regne dans le gouvernement des Paraguéens, par rapport au spirituel. 66
Réception que ces peuples font à leur évêque, lorsqu'il vient faire sa visite. 67
On rend les mêmes honneurs au provincial des Jésuites ; un simple missionnaire est aussi reçu d'une maniere distinguée. 69
Voyage fait à la réduction de saint-François Xavier de Tucuman. 69
Ce que c'est qu'un jaccra au Paraguay. 72
Comment les Jésuites des réductions reçoivent les étrangers. 71
Gouvernement des églises dans les réductions. *ibid.*
On y pratique beaucoup d'exercices de piété. 72
On y veille sur la conduite des paroissiens ; & l'on punit ceux qui tombent dans quelques fautes. 73
Magnificence des églises Paraguéennes, & quel en est le motif. 74
Ordre qu'on y observe pendant l'office, pour y entretenir la décence. *ibid.*
Chacun doit assister à l'office divin, à moins qu'on ait de bonnes raisons pour s'en dis-

Digitized by Google

penſer. 75
C'eſt le dimanche qu'on célebre les mariages dans les réductions chrétiennes. 76
On a introduit la muſique parmi les Paraguéens, pour y entretenir la dévotion. 77
C'eſt principalement à la Fête-Dieu, que ces peuples font éclater leur goût, leur magnificence & leur zele. *ibid.*
Détail des ornements qu'ils font ſervir à la célébration de cette fête. 78
On tâche ſur-tout d'inſpirer à ces peuples la vraie religion, qui conſiſte à réprimer ſes paſſions. 79
Reſpect des Paraguéens pour leurs miſſionnaires, dont ils reçoivent les corrections avec ſoumiſſion. 80
Exemples frappants de leur attachement pour leurs paſteurs. *ibid.*
Les vertus les plus ſublimes ſont devenues parmi eux les vertus du peuple. 81
La religion n'eſt pas l'unique ſource de leur bonheur. 82
Zele des miſſionnaires pour la converſion des peuples voiſins du Paraguay. *ibid.*
Quels ſont les plus obſtinés de ces idolâtres. 83
Le pere Baraze travaille à la converſion des Moxes & d'autres ſauvages. 84
Mœurs & coutumes de la nation des Manicos. *ibid.*
Mœurs & coutumes des Indiens appellés Tſcharos. 85
Origine de la nation de Mamelus. 86
Mœurs & coutumes de cette nation. 87
Nulle autorité n'étoit capable de la contenir. 88

Digitized by Google

Ruſe ſinguliere qu'employoient les Mamelus pour réduire d'autres peuples dans l'eſclavage. 89
Les miſſionnaires arment les Paraguéens contre les Mamelus; leurs ſuccès. 90
Climat, température & productions du Paraguay. 91
Prodigieuſe quantité de bœufs de ce pays; maniere de les prendre. 92
Chiens ſauvages qui déſolent des campagnes. 93
Pourquoi on ne cherche point à s'en défaire. 94
Commerce des peaux de bœufs; ſon étendue. 95
Commerce de l'herbe du Paraguay. 96
Effets de cette plante. *ibid.*
Autres productions du Paraguay. 97
Multitude & groſſeur des ſerpents. 98
Moyens que la nature a donnés à ces animaux pour digérer ce qu'ils dévorent. 99
Animal ſingulier du Paraguay, appellé oro-como. 100
Ce que c'eſt que l'herbe à moineau dans le Paraguay; comment on a connu ſes propriétés. 101
La ville de la Paz, dans le gouvernement de la Plata; d'où lui vient ce nom. 102
On découvre beaucoup d'or dans les environs de cette ville. 103
La ville de Sainte Croix, ou Sancta-Cruz de la Sierra-Nueva. *ibid.*
Gouvernement & ville de l'Aſſomption. 104
Hiſtoire & deſcription de la ville de Buenos-Aires. 105
Mœurs des peuples qui forment les colonies

Eſpagnoles du Paraguay. 106
Ce qu'on doit penſer de l'extrême pouvoir qu'on reproche aux jéſuites dans ce pays. 107
De quelle utilité ſont, pour le roi d'Eſpagne, les changements que les Jéſuites ont opérés au Paraguay. 108

LETTRE CLIV.

Le Bresil.

CE que c'eſt que les capitanies du Breſil. 110
Les Portugais n'habitent que les côtes du Breſil. 111
Deſcription de la ville de Santos, capitale de la capitanie de ce nom. 112
Saint-Vincent, autre ville de cette même capitanie. *ibid.*
Les Cariges ſont les habitants les plus policés du Breſil. 113
Autres peuples ennemis implacables des Portugais. 114
Les Mamelus du Breſil changent de conduite. 115
Le linx, animal commun dans la capitanie de Saint-Vincent. *ibid.*
Fables que les anciens débitoient au ſujet de cet animal. 116
La capitanie de Rio-Janéiro avoit été fréquentée par les François. 117
Famine affreuſe qu'ils éprouvent dans leur vaiſſeau, en revenant de France. *ibid.*
Circonſtances terribles de cette famine. 118

Digitized by Google

Deſcription de l'emplacement où eſt ſitué Rio-Janéiro. 119
Deſcription de la ville même. 120
Caractere des habitants. *ibid.*
Oiſeau lugubre, animal commun dans cette province. 121
La capitanie du Saint-Eſprit ; deſcription de cette ville. 122
La capitanie de Porto-Sécuro fut le premier pays découvert par les Portugais. 123
Deſcription de l'arbre du Breſil, dont le pays a pris le nom. *ibid.*
Réponſe d'un vieux ſauvage à un Européen, qui emportoit beaucoup de ce bois. 124
Cabral prend poſſeſſion du Breſil, pour la couronne de Portugal. 125
Les Portugais témoignent peu d'empreſſement pour la poſſeſſion de ce pays. 126
Dans la ſuite, ils ſentent le tort qu'ils ont eu de le négliger. 127
Fondation & deſcription de la ville de San-Salvador, capitale du Breſil. 128
Mœurs, uſages & caracteres des habitants actuels de cette ville. 129
Clergé ſéculier & régulier de San-Salvador. 130
Fertilité & productions naturelles de la baie de tous les Saints. 131
Révolutions arrivées au Breſil. 132
Comment pluſieurs provinces du Breſil furent conſervées aux Portugais. 133
Ce qu'il y a de plus remarquable dans la capitanie d'Ilheos. 134
La capitanie d'Olinde. 135
Deſcription de la capitale de cette capitanie. 136

LETTRE CLV.

SUITE DU BRESIL.

LEs autres capitanies du Breſil, autrefois habitées par les François. 138
Mœurs & uſages des Malopaques, habitants du Paraïba, contrée du Breſil. 139
Deſcription de la ville de Para, capitale des pays ſitués ſur la riviere des Amazones. 140
Deſcription de la riviere des Amazones, & des pays qu'elle arroſe. 141
Portrait & caractere des peuples qui habitent ce beau pays. 142
Combien ils ſont heureux. 143
A-t-il exiſté parmi eux de véritables Amazones ? 144
Caracteres & coutumes de ces femmes guerrieres. 145
Les Amazones, dont il eſt parlé dans les anciens auteurs, ont-elles exiſté ? 146
Qu'étoit-ce que ces anciennes Amazones ? 147
Ce qu'on doit penſer des Amazones modernes. 148
Cours de la riviere des Amazones. 149
Religion des peuples qui habitent ſur les bords de cette riviere. 150
Uſage ſingulier des Omaguas, habitants de ce même pays. 151
Les Omaguas ne ſont pas anhtropophages, comme les Portugais les en ont accuſés. 152
Danger de la navigation ſur le fleuve des Amazones. 153

Digitized by Google

Les habitants de la miſſion de S. Paul. 154
Politique de la cour d'Eſpagne, dans la découverte du Maragnan, ou riviere des Amazones. 155
Hiſtoire de cette découverte, commencée par Orellana. 156
Elle eſt continuée par un gentilhomme nommé Orſua. 157
Suites malheureuſes de cette entrepriſe. 158
Hiſtoire d'Aguirre, qui ſuccede à Orſua. 159
Ce ſont des religieux qui font la découverte du Maragnan. 160
Les Eſpagnols ſuivent cette découverte. 161
La capitanie de Maragnan. 162
Les Topinamboux, nation guerriere, fort attachée aux François. 163
Ces derniers apportent à ces peuples la connoiſſance de l'évangile, & font des traités avec eux. 164
Diſcours d'un chef de la nation des Topinamboux, à Raſilly, officier François. 165
Réponſe de Raſilly à ce diſcours. 168
Portrait général des diverſes nations qui habitent les états du Breſil. 170
Ils ne connoiſſent aucunes ſortes de divinités. 171
Leurs mariages. 172
Ils ſe peignent le corps, & écraſent le nez à leurs enfants. 173
Les femmes n'aiment point à ſe vêtir. *ibid.*
Comment les Portugais traitent avec certains peuples barbares du Breſil. 174
Maniere dont ces ſauvages traitent leurs priſonniers. 175
Comment ils ſe comportent à l'égard des

morts. 176
Ce que ces mêmes peuples étoient autrefois avant l'arrivée des Portugais. 177
Comment les sauvages du Brefil reçoivent les étrangers. 178
Comment ils nourriſſent & élevent les enfants. 179
Gouvernement civil & militaire des sauvages du Brefil. 180
Comment ils ſe traitent dans leurs maladies. 181
Production & commerce du Brefil, & en particulier, les diamans & les mines d'or. 182
C'eſt le hazard qui a fait découvrir ces mines aux Portugais. 183
Sur quel plan ſe fait le commerce des Portugais au Brefil. 184
Ce que les autres nations de l'Europe envoient dans ce pays. 185
La recherche de l'or du Brefil appauvrit les Portugais; quelle en eſt la raiſon. 186

LETTRE CLVI.

Isles d'Afrique.

Tableau général des Africains. 188
L'iſle de Sainte-Hélene. 189
Comment le voyageur aborde dans cette iſle. 190
Deſcription du logement du gouverneur de Sainte-Hélene. 191
Deſcription du fort de cette iſle. *ibid.*

Digitized by Google

Cette isle a fourni la matiere d'un épisode intéressant dans le roman de Cléveland. 192
Description du lieu qui servit de retraite à Cléveland. 193
Ce que ce séjour a de vicieux. 194
L'isle de Madagascar a reçu différents noms, par les diverses nations qui l'ont visitée. 195
Description de cette isle. *ibid.*
Récit d'un François qui se trouve à Madagascar, & qui fait son histoire. 196
Comment les François se sont établis dans cette isle. 197
Exploits du célebre la Case, établi à Madagascar. 198
Ses victoires excitent la jalousie du gouverneur. 199
Les missionnaires se proposent de convertir les grands de l'isle de Madagascar. 200
Leur zele a peu de succès, & quelles en sont les suites. 201
Le zele trop ardent des missionnaires détache un roi de l'isle du parti des François. 202
Un des missionnaires est la premiere victime de ce zele. 203
Sa mort est suivie d'un massacre de plusieurs François. 204
La colonie Françoise se trouve réduite à l'extrêmité. 205
M. de Colbert établit la Compagnie des Indes sur les débris de celle de Madagascar. 206
Quels en furent les premiers officiers. 207
La Case épouse une princesse de l'isle, qui vient rendre visite au gouverneur François. 208
Portrait de cette princesse; ce qui se passe dans cette entrevue. 209

Nouveaux succès de la Case à la guerre 210
La compagnie s'attache ce brave homme. 211
Etat déplorable du fort des François à Madagascar. 212
L'esprit de division empêche d'y établir l'ordre. 213
On songe à abandonner Madagascar. 214
Fin du brave la Case & de son épouse 215

LETTRE CLVII.

SUITE DES ISLES D'AFRIQUE.

AVANTAGES & désavantages du lieu où est situé le fort Dauphin, dans l'isle de Madagascar. 217
Avantages & désavantages de la baie d'Antongil. 218
La baie de Saint-Augustin. 219
Comment sont habités les côtes & l'intérieur de l'isle de Madagascar. 220
Mœurs & coutumes des peuples de cette isle. 221
Trait remarquable d'un officier François, qui avoit épousé une femme de Madagascar. 222
Femmes de Madagascar, leur mariage. *ibid.*
Comment on punit les malfaiteurs dans cette isle. 223
Occupations ordinaires des habitants; leur nourriture. 224
Cérémonies & pratiques religieuses de ces peuples. 225
Quand & comment se fait la cérémonie de

Digitized by Google

la circonciſion. 226
Fables des habitants de Madagaſcar, au ſujet du premier homme, & ſon p ché. 227
Combien les bœufs & les vaches ſont communs dans cette iſle. 229
Autres animaux de cette iſle. 230
Quelle eſt la langue qu'on parle à Madagaſcar. 231
Papier, encre, plumes du pays. 232
Hiſtoire de la découverte de l'iſle Bourbon. *ibid.*
Productions naturelles de cette iſle. 233
Trait remarquable au ſujet de la chaſſe de l'iſle Bourbon. 234
Climat & température du pays. *ibid.*
Nombre des habitants. 235
M. de la Bourdonnais, gouverneur de cette iſle, ainſi que de l'iſle de France. 236
Hiſtoire de l'iſle de France. 237
Ce que M. de la Bourdonnais opere pour rendre cette iſle utile & floriſſante. 238
L'uſage de l'agriculture y étoit négligé. 239
M. de la Bourdonnais y établit des magaſins & des fortifications. 240
Détail des ſoins & des travaux de ce gouverneur. 241
Autres iſles dont celle de Madagaſcar eſt environnée. 242
L'iſle de Johanna, ou d'Anjuan. 243
Mœurs & uſages des habitants de cette iſle. 245
L'iſle de Mozambique; ſa deſcription. *ibid.*
Ses habitants. 246
Les Hollandois font le ſiege de Mozambique; trait remarquable à ce ſujet. 247
La côte du Zanguebar. 248

Digitized by Google

L'isle de Querimba. 249
L'isle de Quiloa ; ce qu'elle étoit autrefois ; ce qu'elle est aujourd'hui. 250
Ce qui s'est passé entre le roi de cette isle, & les premiers Portugais qui y arriverent. 251
Almeyda détrône ce monarque. 252
Les Portugais s'emparent de Quiloa. 253
Le territoire & la ville de Monbaza. 254
Comment les Portugais s'en rendent maîtres. 255
Description & état actuel de la ville de Melinde. 256
Par qui le royaume de Melinde est gouverné. 257
Histoire de l'arrivée de Gama dans ce pays. 258
Exploits de quelques Portugais dans le royaume. 259
Autre trait remarquable d'un aveugle. 260
Perfidie Portugaise. *ibid.*
La côte de Zanguebar. 261
La ville Brava. 262

LETTRE CLVIII.

L'ABYSSINIE.

HISTOIRE des premiers habitants de ce pays. 264
Histoire du fils de la reine de Saba, & de Salomon, qui a régné dans l'Abyssinie 265
Comment & par qui la religion chrétienne y fut annoncée. 266
Eloge de deux princes Abyssins par un poëte

de cette nation. 267
Révolutions arrivées dans l'Abyſſinie. 268
Hiſtoire d'un prince Ethiopien, mort en France. 269
Les empereurs Abyſſins partagent la religion catholique, & veulent la faire embraſſer à leurs ſujets. 270
Les Jéſuites ſont renvoyés d'Ethiopie, & pourquoi. 271
Quelle eſt la religion des Abyſſins. 272
Villes de la côte d'Ajan & du royaume d'Adel. 274
Mœurs des Maracates. *ibid.*
Provinces d'Abyſſinie ſujettes ou tributaires. 274
Hiſtoire de la nation des Galles. 275
Mœurs & uſages de ces peuples barbares. 276
Maniere dont ils pratiquent la circonciſion. 278
Comment le roi de Galles reçoit les étrangers. *ibid.*
L'Abyſſinie eſt un pays abondant en moines. 279
D'où ces moines ſont venus, & ce qu'on en raconte. 280
Combien il y a de ſortes de religieux en Ethiopie. 281
Vie que menent ces religieux. 282
Les égliſes de ces moines. 283
L'ancien & célebre monaſtere de l'abbé Euſtate. 284
Le goût de la vie aſcétique eſt fort répandu dans l'Abyſſinie. 285
La confeſſion auriculaire ſe pratique dans ce pays, & comment. 286

Les Abyſſins rendent à la ſainte Vierge un culte qui tient de l'adoration. 287
Divers dogmes de la religion d'Abyſſinie. 288
Livres ſacrés des Abyſſins. 289
Catéchiſme de ces peuples. *ibid.*
Ce que c'eſt que le patriarche des Abyſſins. 290
Son ignorance. 291
Les autres prêtres de l'Abyſſinie ; leurs dignités. 292
Comment ils reçoivent le ſacerdoce. 293
Combien les Abyſſins reſpectent les égliſes. 294
Comment ils s'y comportent. *ibid.*
Du baptême des enfants en Ethiopie. 295
Du baptême des adultes. 296
Autre ſorte de baptême en Ethiopie. 297
Ce qu'on doit penſer de ce baptême. 299

LETTRE CLIX.

SUITE DE L'ABYSSINIE.

COMMENT les ambaſſadeurs étrangers ſont reçus dans l'Abyſſinie. 300
Habillement de l'empereur d'Ethiopie. 301
Cérémonies obſervées à la réception d'un ambaſſadeur. *ibid.*
Cérémonies obſervées lorſque le prince va à l'égliſe pour y célébrer quelque fête ſolemnelle. 302
Officiers du roi d'Ethiopie. 303
Différents titres des gouverneurs des provinces. 304
Comment ſont faits les villages d'Ethiopie, &c

les habitations des grands seigneurs. 305
Description d'un camp Ethiopien. *ibid.*
Histoire de l'arche d'alliance qui se conserve dans l'Abyssinie. 306
Comment on transporte cette arche d'un lieu à un autre. 307
Comment on établit un camp en Ethiopie. 308
Comment le prince donne ses audiences. 309
Comment est servie la table de l'empereur *ibid.*
Préparation des viandes. 310
Liqueurs qui servent de boisson. 311
Comment se font ces liqueurs. 312
Usage au sujet des mariages des princesses du sang royal. 313
Licence qui regne parmi les femmes Ethiopiennes. *ibid.*
La polygamie est tolérée en Ethiopie. 314
Comment s'y font les mariages. 315
L'ancienne & fameuse ville d'Axuma. 316
Quels sont les marchés & la monnoie d'Ethiopie. 317
Comment on y recueille le sel. 318
Les mines d'or de ce même pays. 319
Climat & température d'Ethiopie. 320
Montagnes d'Ethiopie. 321
Ancien usage des princes Abyssins, qui renfermoient leurs enfants. 322
Comment cet usage s'est aboli. 323
Rivieres d'Ethiopie; sources du Nil. 324
Le lac de Dembée. 325
Productions du royaume d'Abyssinie. 326
Les bœufs y sont abondants, & d'une grosseur monstrueuse. 327
La richesse des habitants consiste en bestiaux. 328

Lions, éléphants, & autres animaux d'Ethiopie. 329
L'hippopotame; chaſſe de cet animal. 330
Honneur que fait l'empereur aux ambaſſadeurs étrangers. 331
Voleurs & mendiants de ce pays. 332
Peines décernées contre les criminels. 333
Comment ſe jugent les procès en Ethiopie. 334

LETTRE CLX.

SUITE DE L'ABYSSINIE.

QUEL eſt le pouvoir dont jouiſſent les rois d'Ethiopie. 336
Les biens & les terres ſe donnent au gré de l'empereur. 337
Comment ſe font ces donations. 338
Soumiſſion des grands de l'état. 339
Les anciens rois d'Ethiopie ſe montrent rarement à leurs ſujets. 340
Comment ils en uſent aujourd'hui. *ibid.*
Ordre de ſucceſſion au trône de l'Abyſſinie. 341
Sacre & couronnement des empereurs. 342
On leur donne alors un nom particulier. 344
Pourquoi on appelle Prêtre-Jean le roi d'Ethiopie. *ibid.*
Milice d'Abyſſinie; maniere de combattre. 345
Les Abyſſins ne connoiſſent ni nos arts utiles ni nos arts agréables. 346
Ils aiment les jeux de mots. 347
Ils exercent de pere en fils les mêmes métiers. *ibid.*

Digitized by Google

Commerce étranger & intérieur de Abyſſins. 348
Pourquoi les Abyſſins ont un égal éloignement pour les Mahométans & pour les Portugais. 349
Comment on traite les premiers. 350
Tentatives faites inutilement pour introduire de nouveau la religion catholique en Ethiopie. 351
Mœurs & uſages des Ethiopiens. 352
Leur portrait. 353
Qualités eſtimables de ces peuples. 354
Préſents qu'ils font aux prêtres en entrant dans les égliſes. 355
Ils obſervent pluſieurs carêmes. 356
Comment ils obſervent l'hoſpitalité. 357
Leur maniere d'enterrer les morts. *ibid.*
Ce qui s'obſerve en apprenant la mort d'une perſonne chere. 358
Comment on porte le deuil. 359
Différentes langues Ethiopiennes. 360
Habitants du pays des Agaves & du Zendero. 361
Comment ces peuples ſe choiſiſſent un roi. 362
Cérémonie pratiquée dans l'empire Abyſſin lorſqu'on eſt chargé des ordres du monarque. 363
Spectacle que donnent les Ethiopiens aux perſonnes qu'ils veulent honorer. 364
Hiſtoire apocryphe de quelques jeunes gens pétrifiés. *ibid.*
Quelle eſt l'idée générale qu'on doit avoir des villes d'Ethiopie. 365
Multitude des lions dans l'Abyſſinie; comment on les écarte. 366

Digitized by Google

Réception qu'on fait aux étrangers dans quelques menasteres d'Ethiopie. 366
Description du Nil dans le royaume de Sennar. 367
Description de la capitale de ce royaume. *ibid.*
Cérémonie à laquelle les étrangers doivent se soumettre lorsqu'on les admet à l'audience du roi de Sennar. 368
Portrait & habillement de ce prince & de ses ministres. 369
Marche & cortege de ce monarque, lorsqu'il va dans ses maisons de plaisance. 370
Comment il rend la justice à ses peuples. 371
Les marchés de Sennar; vente des esclaves. 372
Description de l'animal qu'on appelle la civette. 373
Commerce du royaume de Sennar. *ibid.*
De quel pain se nourrissent les peuples de cette contrée. 374
Habits, meubles, logement de ces mêmes peuples. 375
Climat & chaleur du pays de Sennar. 376
Route de Sennar au royaume de Dongale. *ibid.*
Situation & description de la ville de Dongale. 377
Violence d'un poison singulier que produit ce royaume. 378
Usage du pays & du royaume de Soudain. 379
Religion & commerce du même pays. 380

LETTRE CLXI.

LA NIGRITIE.

DESCRIPTION & hiſtoire de la Nigritie. 382
Mœurs des anciens peuples de ce pays. 383
Révolutions de cette même contrée. 384
Comment ſe forma le royaume de Gonga. 385
Ce que c'eſt que la ville de Bournon. 386
Malheureux ſort des eſclaves dans le royaume de Guengara. 387
Royaumes tributaires de celui de Tombut. *ibid.*
Richeſſes & commerce des habitants de ce royaume. 388
Réception que le roi de Tombut fait aux étrangers. 389
Quels ſont les principaux habitants du royaume de Tombut. 390
Comment on recueille l'or dans ce pays. 391
Superſtition des negres à ce ſujet. 392
Deſcription du vaſte déſert de Sara. 393
La ville de Tagazis, ſituée dans ce déſert. 394
Mœurs des habitants du déſert de Sara. *ibid.*
Agrément de leur vie errante. 395
Leurs habillements. 396
Reſpect des hommes pour les femmes. 397
Propreté extrême des perſonnes du ſexe. 398
Complaiſance des maris. 399
Les peuples du déſert de Sara ont preſque les mêmes mœurs que les Bédouins. 400

Digitized by Google

LETTRE CLXII.

Le Monomotapa.

Fausses relations de quelques voyageurs sur le Monomotapa. 402
Description superbe du palais de l'empereur. 403
Ses habits, ses femmes. 404
Combien il faut rabattre des descriptions magnifiques qu'on fait du Monomotapa. 405
Maniere singuliere d'honorer le monarque. 406
Ce qui se passe dans le serrail de ce prince. 407
Quels sont les officiers de sa cour. 408
Ce qu'on pense de l'origine de cette monarchie. 409
Mœurs, usages, coutumes des peuples du Monomotapa. 410
Fête de la nouvelle lune. 411
Étendue du Monomotapa. 412
Le fleuve du Zambese. 413
Description de la Chasse de l'éléphant. 414
Comptoirs des Portugais dans ce royaume. 416
Les différentes foires de ce pays. 417
Singulieres qualifications que prennent les Portugais dans cet empire. *ibid.*
La montagne d'Asura ou d'Ofur, qu'on dit être la même que l'ancienne Ophir de Salomon. 418
Le pays & la ville de Sofala. *ibid.*
Une partie des foires portugaises ont été ruinées par les Caffres. 419
Ce qui les a irrités contre les Portugais. 420

Digitized by Google

Discours d'un de ces Caffres à ses compatriotes, pour les exciter à la révolte. 421
La haine des Caffres contre les Portugais leur a fait abandonner les côtes. 427
Mœurs de ces sauvages. 428
Le Portugais Barreto fait la conquête du royaume de Mongas. *ibid.*
Histoire d'une vieille femme qui passe pour sorciere. 429
Histoire d'un chameau dans le camp des Portugais. 430
Portrait des habitants du Monomotapa. 431
Pourquoi on connoît peu l'intérieur de l'Afrique. 432
Cérémonie du baptême de mer. 433
La terre de Natal, découverte par les Portugais, & possédée par les Hollandois. 434
Commerce & mœurs des habitants. 435
Commerce & mœurs des Anzikois. 436
Portrait des Jaggas. 437
Comment ils font leur vin. 438
Mœurs & coutumes des Jaggas. 439
Ce que c'est le grand Jagga. 440
Comment on célebre le jour de sa naissance. 441
Autres détails concernant ce prince. 442
Funérailles des Jaggas. 443
De la couleur des negres. 444
Comment on explique ce phénomene. 445
On ne doit l'attribuer qu'au climat. 447
Objections & réponses. 448
Logement des princes negres. 449
Audience qu'ils donnent aux étrangers. 450
Ce qu'ils pensent de la religion chrétienne. 451

Fin de la table du Tome treizieme

627229

CATALOGUE

Des livres qui ſe trouvent chez le même Libraire.

INSTITUTES au Droit Criminel, ou principes généraux ſur ces matieres, ſuivant le Droit Civil, Canonique & la Juriſprudence du royaume, avec un Traité particulier des Crimes, par Mr. *Muyard de Vouglans*, Avocat au Parlement, *in* 4. 12 l.

Suite. Inſtruction criminelle, ſuivant les Loix & Ordonnances du royaume, par le même, *in*-4. de 1300 p. 14 l.

Le Voyageur François, 14 vol. 42 l.

La ſuite *ſous preſſe.*

Nouvelle Encyclopédie portative, ou Tableau général des connoiſſances humaines, par Mr. *Roux*; *in* - 8. 2 vol. 1766. 12 l.

La même, *in* - 8. petit format, 2 vol. 1766. 9 l.

Le tome III *ſous preſſe.*

Abrégé chronol. de l'Hiſtoire Ottomane, par Mr. *de la Croix*, *in* - 8. petit format, 2 vol. 1768. 10 l.

Digitized by Google

Dictionnaire des faits & dits mémorables de l'Hiſtoire ancienne & moderne, par le même, *in*-8. petit format, 2 vol. 1768. 10 l.

Dictionnaire hiſtorique des mœurs, uſages & coutumes des François, *in*-8. 3 vol. 1767. 15 l.

Dict. des femmes célebres, *in*-8. 2 vol. 10 l.

Lettre ſur le nouveau Tacite de M. de la Bletterie, par M. *Linguet*, *in*-12, broché, 1768. 1 l. 4 ſ.

La Pierre Philoſophale, *in*-12, 10 ſ.

Théorie des Loix civ. *in*-12, 2 vol. 6 l.

Hiſt. des révol. de l'Emp. Romain, par M. *Linguet*, 2 vol. 5 l.

Hiſt. du Siecle d'Alexandre le Grand, nouv. édit. revue, corrigée, & entiérement changée, 1 vol. 3 l.

Canaux navigables, *in*-12, 1 vol. 3 l.

La Cacomonade, *in*-12, br. 1 l. 4 ſ.

L'Aveu Sincere, *in*-12, br. 1 l. 4 ſ.

Hiſt. des Variations, par Mr. *Boſſuet*, 5 vol. *in*-12, nouv. édit. 15 l.

Œuvres ſpir. de Fénelon, *in*-12, 4 vol. nouv. édit. 10 l.

Hiſt. Univ. de M. *Hardion*, 18 vol. 54 l.

Suite. Tom. XIX & XX. 6 l.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google